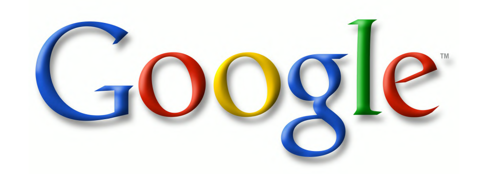
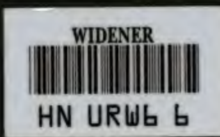
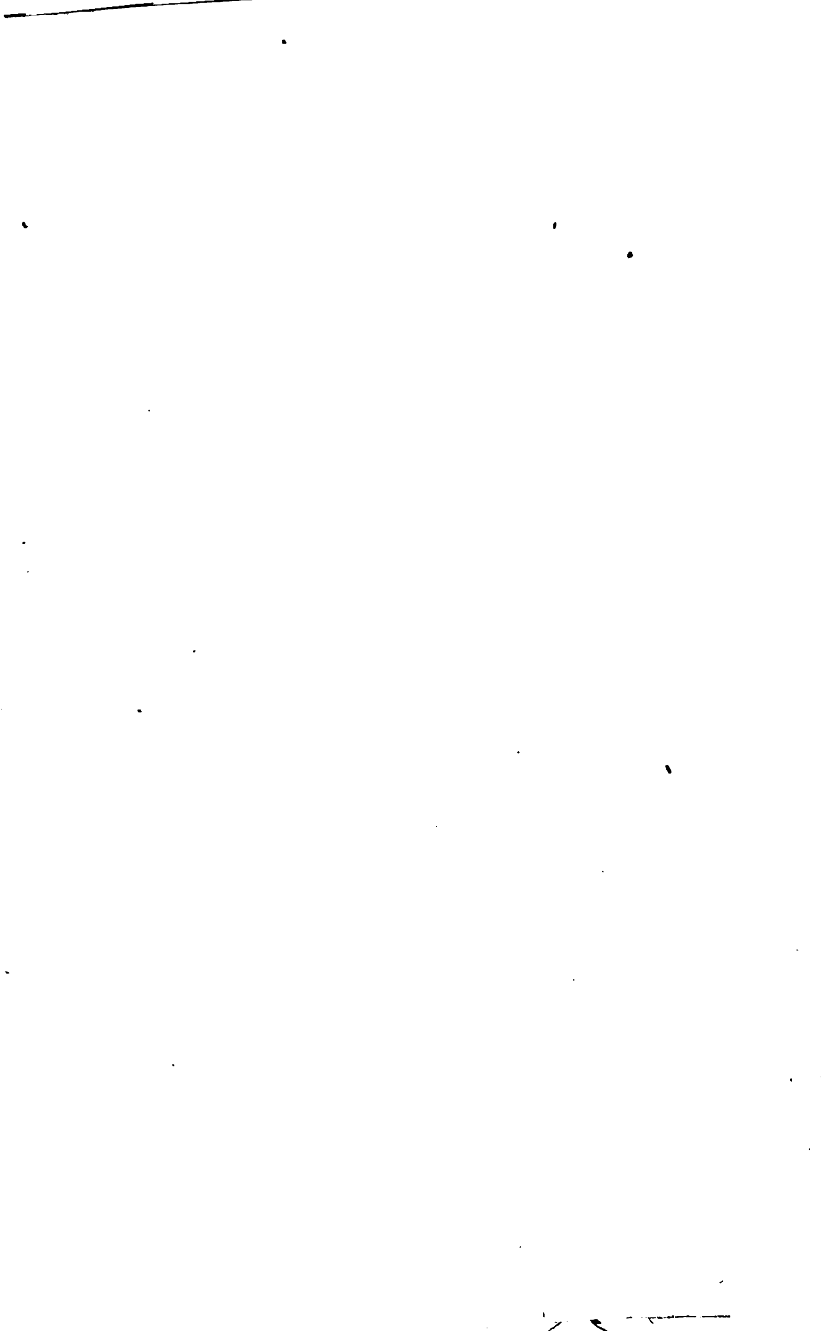
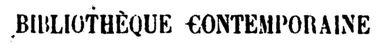



WIDENER
HN URW6 6






BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE
2e Série.

HENRI BLAZE DE BURY

SOUVENIRS ET RÉCITS DES CAMPAGNES D'AUTRICHE

Le maréchal Radetzky — Le roi Charles-Albert.
Le prince Félix de Schwarzenberg.
Le général d'Aspre. — Le général Haynau. — Mazzini.
Le général Wimpfen.
Le général Schoenhals. — Le général Hess.

L'empereur François-Joseph. — Le maréchal-prince Windisch-Graetz.
Le général Schlik. — Le général Welden.
Jellachich, ban de Croatie.
Le maréchal Paskiewitsch. — Arthur Goergey. — Kossuth.
Dembinsky. — Damjanich. — Perezel.

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS
1854



MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

CH. DE BERNARD

AVEC

UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR

M. ARMAND DE PONTMARTIN

Format grand in-18 anglais.



Nous publions en douze volumes grand in-18, avec tout le luxe que demandent les livres aimés du public, les œuvres complètes d'un homme dont le nom seul est fait pour exciter au plus haut degré la sympathie et l'intérêt du lecteur.

M. Charles de Bernard est en effet, par le nombre et la popularité de ses ouvrages, par la réserve et l'excellence de son goût littéraire, un romancier du premier ordre, un romancier français. Il appartient évidemment, et par des affinités incontestables, au maître du roman moderne, M. de Balzac lui-même, et, si quelqu'un avait pu nous consoler de l'interruption de la *Comédie humaine*, à coup sûr cet homme-là eût été M. Charles de Bernard. — La mort en a décidé autrement, elle a enlevé le disciple avant de peser sur le maître, et elle nous a laissé un double regret.

Ces regrets d'un poëte éteint avant l'heure, ces deuils d'un esprit charmant qui disparaît avant d'avoir porté ses premières fleurs et ses premiers fruits, ne peuvent guère se consoler que par les honneurs qui sont rendus à l'œuvre de l'homme expiré.

Voilà pourquoi nous avons voulu recueillir et mettre en ordre avec un soin pieux les *Œuvres complètes de M. Charles de Bernard*, afin que désormais les amis des lettres et des livres honnêtes trouvent réunies tant d'œuvres charmantes, tant d'œuvres éparses, ces contes, ces nouvelles, ces romans ingénieux, qui, après avoir jeté leur éclat, disparaîtraient dans une nuit profonde, si quelque main amie et dévouée ne les rendait soudain à la douce clarté du jour.

Les amateurs de livres qui auront tenté, depuis tantôt dix années, de réunir sur les rayons de leur bibliothèque les œuvres diverses de M. Charles de Bernard comprendront parfaitement le service que nous allons leur rendre, par la difficulté même de cette réunion presque impossible. Où trouver, par exemple, le *Nœud gordien*, ce charmant recueil où parut pour la première fois la *Femme de quarante ans*, admirable étude que le maître lui-même eût signée, et qui fut pour nous la révélation du talent de M. Charles de Bernard? Où trouver le *Paravent*, la *Peau du lion*, la *Chasse aux amants*, les *Ailes d'Icare?*

Il y faudrait bien des peines et d'heureux hasards : ces livres, lus si longtemps et partout, qui ont été, au printemps, le repos de la maison rustique, le charme du foyer domestique en hiver, le sourire de la jeunesse et la consolation des vieillards..., à force d'être lus, feuilletés, empruntés, oubliés sur le banc de gazon, ils disparaissent, et il n'en reste plus de traces que dans le souvenir. Il faut donc les réimprimer, et que cette réimpression soit correcte et faite, comme on dit, de main d'ouvrier. Telle sera cette édition des *Œuvres complètes de M. Charles de Bernard.*

Au reste, avec cet homme-là nous sommes fort à l'aise, il n'a pas besoin des louanges du prospectus, sa louange est dans tous

les esprits qu'il a charmés, dans toutes les âmes qu'il a émues ou consolées. Sa louange, elle est dans ces beaux livres où la morale la plus honnête se rencontre avec la connaissance la plus profonde du cœur humain.

Rappelez-vous *Gerfaut* et cette admirable étude de la vie intérieure; il nous semble que voilà un livre réel, dans la meilleure acception de ce mot, *réalité*. Rappelez-vous le *Gentilhomme campagnard*, et le franc rire du lecteur, introduit pour la première fois dans un club de cabaret et dans une république de village; quelle plus aimable comédie et quel esprit plus enjoué?

Cet homme sait rire et il fait rêver; il plaisante avec grâce, il s'abandonne à des colères bien senties, il touche à la comédie, il touche au drame: le *Beau-père* est un drame, et l'*Homme sérieux* est une comédie. Que si vous préférez aux grandes œuvres les tableaux d'intérieur et de chevalet, vous en trouverez à plaisir dans ce joli livre intitulé l'*Écueil*, et dans un volume de *Nouvelles* que l'on pourrait appeler les œuvres fugitives de M. Charles de Bernard; mais les voilà fixées, à cette heure, dans notre édition, et elles n'en sortiront plus.

Ajoutez, pour le complément de cette édition, le *théâtre* de M. Charles de Bernard, et les premières pages ravissantes du *Veau d'or*, destinées dans sa pensée à devenir les premières assises d'un grand livre; hélas! il n'a pas pu donner à son idée les développements rêvés, et pourtant le *Veau d'or*, complet ainsi, restera parmi ses chefs-d'œuvre.

Véritablement nous n'avons rien oublié dans toutes les pages sorties de la plume et du cœur de cet écrivain, qui touchait à ce que la renommée a de plus aimable et de plus charmant, tant nous étions désireux d'élever un monument véritable à sa mémoire; enfin on trouvera dans ses œuvres, même les poésies de sa jeunesse : *Plus deuil que joie*. Hélas! l'infortuné! quand il écrivait ces beaux vers, qui furent les premières inspirations de son printemps, il ne se doutait pas que la mort arri-

verait si vite, et qu'il serait frappé au plus beau moment de sa gloire, à l'heure où la popularité commence, à l'heure où le nom de l'écrivain se grave peu à peu dans tous les esprits distingués et dans tous les cœurs intelligents.

Afin que rien ne manquât à notre livre, nous avons demandé à M. Armand de Pontmartin une notice sur la vie et les œuvres de M. Charles de Bernard.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Les Œuvres complètes de Charles de Bernard formeront douze volumes grand in-18. Un volume paraît tous les quinze jours. Chaque volume se vend séparément.

Prix du volume, 3 francs.

TITRES DES OUVRAGES DE M. CHARLES DE BERNARD

Le Nœud gordien . . . . 1 vol.	L'Écueil . . . . 1 vol.
Gerfaut . . . . 1 —	Un Homme sérieux . . . . . . 1 —
Le Paravent . . . . 1 —	Un Beau-Père . . . . 1 —
La Peau du lion et la Chasse aux Amants . . . . 1 —	Le Gentilhomme campagnard . . 2 —
Les Ailes d'Icare . . . . 1 —	Théâtre et Poésies . . . . . . 1 —
	Nouvelles et Mélanges . . . . 1 —

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

SOUVENIRS ET RÉCITS

DES

CAMPAGNES D'AUTRICHE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

SOUVENIRS ET RÉCITS

DES

CAMPAGNES D'AUTRICHE

PAR

H. BLAZE DE BURY



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1854

SOUVENIRS ET RÉCITS

DES

CAMPAGNES D'AUTRICHE

LIVRE PREMIER

GUERRE D'ITALIE

Milan et l'insurrection lombarde. — Retraite du maréchal Radetzky sur Vérone. — Venise et sa révolution. — Meurtre du colonel Marinowitch. — Capitulation du général Zichy. — Influence du clergé sur le mouvement italien. — Le père Ventura. — Coup d'œil sur la situation des troupes autrichiennes au début de la campagne. — Mazzini. — Manin. — Le général Gorczkowsky à Mantoue. — Dénombrement des forces des deux armées. — Le camp piémontais et les milices insurrectionnelles. — Romains, Toscans et Calabrais. — La légion des *Croisés.* — La princesse Beljiojoso et la comtesse Pallavicini. — Padre Gavazzi. — Physionomie politique et militaire du roi Charles-Albert. — Le roi de Naples à la journée du 15 mai. — Temporisations du maréchal Radetzky jusqu'au moment de sa jonction avec le corps d'armée de Nugent. — Bataille de Sainte-Lucie. — L'archiduc François-Joseph et l'archiduc Albert. — Les Piémontais et les Croates. — Affaire de Vicence. — Le général Durando. — D'Aspre à Gaëte. — Caractère de ce général. — Le prince Félix Schwarzenberg au camp de Radetzky. — Déroute de Charles-Albert à Volta. — Marche des Autrichiens sur Milan. — Le prince Schwarzenberg et lord Palmerston. — Sir Ralph Abercromby. — Le maréchal Radetzky sous les murs de Milan. — Charles-Albert et le

parti révolutionnaire. Scènes du palais Grepi. — Le duc de Gênes. — Retraite des Piémontais. — L'armistice du 9 août. — Dénonciation de l'armistice. — *Via per Turino.* — Novare. — Les barricades de Gênes et le général de la Marmora. — La République interrompue. — Fin de la campagne d'Italie. — Caractère romantique de cette guerre. — D'Aspre à Livourne. — Wimpffen à Bologne. — Haynau à Brescia. — Portrait du général Haynau. — *Flagellum Dei.* — Débusquées de la Romagne et de la Toscane, les bandes Mazzinistes refluent vers Rome. — Le *barbare* Oudinot. — La révolution, vaincue partout, lutte encore dans Venise. — Triomphe du parti républicain sur le parti piémontais. — Manin proclamé dictateur. — Le général Pepe. — Organisation de la défense. — Le maréchal Radetzky attaque le fort de Malghera. — Vigoureuse résistance des Vénitiens. — Le général Thurn remplace le général Haynau appelé en Hongrie. — Prise de Malghera. — Les batteries de San-Antonio et de San-Secondo. — L'anarchie et la peste dans Venise. — Abdication de Manin. — Soumission générale.

I

Quel que soit le sentiment qu'on professe à l'endroit de la domination étrangère en Italie, il est impossible aujourd'hui de ne pas reconnaître l'immense service que l'armée autrichienne a rendu à la cause de la civilisation, pendant les années 1848 et 1849. Ce que nous disons ici, les cœurs les plus sympathiques à cette noble terre n'ont point à le prendre en mauvaise part, car, il importe qu'on le sache bien,

c'est la révolution européenne plus encore que l'indépendance nationale que l'Autriche a vaincue en Italie et, là-dessus, les Piémontais eux-mêmes sont d'accord. Ouvrez l'ouvrage remarquable à plus d'un titre, quoique trop personnel peut-être, que le général Bava a écrit sur cette guerre, — et vous verrez quelle détestable impression ont laissée de ce côté Mazzini et ses tristes complices. Un officier autrichien ne s'exprimerait pas sur leur compte avec plus de dédain et d'amertume. Il était dans la destinée de ces hommes hypocrites et pervers de soulever contre eux, à un moment donné, ceux-là même qui le plus généreusement avaient obéi à l'impulsion de leur propagande. On devait finir par comprendre dans le camp de Charles-Albert que les plus implacables ennemis de la monarchie piémontaise n'étaient pas sous les drapeaux de Radetzky, et la journée de Gênes, où le général de la Marmora eut affaire aux mêmes adversaires que Wimpffen, Haynau et d'Aspre, foudroyaient dans Livourne, Bologne et Brescia, vint démontrer plus que suffisamment que si la première phase de cette guerre avait eu pour objet l'extermination des *barbares tudesques*, il s'agissait purement et simplement dans la seconde de jeter à bas toute espèce de pouvoir sans tenir acte de la nationalité de son origine.

Pendant le siége de Milan, il y eut une heure singulièrement caractéristique : ce fut celle où la révolution se trouva prise entre deux feux; Autrichiens et Piémontais tiraient sur elle indistinctement. C'était bien là, en effet, l'ennemi commun. L'Autriche, dès le premier jour, se le tint pour dit, et ne cessa de manœuvrer en conséquence; quant à Charles-Albert, placé naturellement à un autre point de vue, la raison ne lui

vint que plus tard; son imagination ambitieuse parla d'abord, et très-imprudemment il s'y laissa entraîner, sans voir que ces illusions, auxquelles il aimait tant à se livrer, étaient l'œuvre d'un infernal thaumaturge, de ce froid et mystique Mazzini, qui, pareil à ces nécromans orientaux, évoquait aux yeux du roi, qu'il voulait égarer, de fabuleux mirages. Persuadé de la profonde impuissance d'un carbonarisme caduc et sceptique, dont la police autrichienne se complaisait à déjouer chaque effort avec une méthodique persistance, instruit par trois ou quatre échauffourées de l'entière inutilité des tentatives partielles, Mazzini entreprit de s'instituer le pontife souverain d'une idée nouvelle, d'un système. De là ce plan de réunir sous une même couronne les divers États de l'Italie, plan sublime par lequel il enrôlait dans sa croisade contre l'Autriche, son véritable épouvantail, certains princes dont il ne lui coûtait rien d'allécher l'ambition, quitte à susciter contre eux ses bandes révolutionnaires, lorsqu'il se serait servi de leurs armées pour renverser un ennemi ferme et vigilant, et sur lequel lui et les siens ne pouvaient mordre. *Ora e sempre*, — maintenant et toujours! avait dit Mazzini à son début, alors qu'il se révélait comme chef de la *jeune Italie*. On voit qu'il demeurait fidèle à sa devise : chez lui le conspirateur n'abdique jamais, il se modifie. Le carbonarisme avait été sa première manière; la combinaison machiavélique et puissante de *l'Italia unita* fut sa seconde, et, jusqu'à présent du moins, son chef-d'œuvre. Pour arriver à ses fins, pour mettre l'idée en pratique, il lui fallait deux choses également indispensables : de l'argent et des circonstances. La mauvaise humeur, adroitement exploitée, des plus riches familles de

l'aristocratie de son pays, lui fournit le nerf de la guerre, la révolution de février et la chute du gouvernement de Louis-Philippe, furent l'occasion.

Il y avait, on le sait, dans l'Italie de 1848, deux partis politiques tendant par les voies les plus contraires vers l'indépendance et l'unité nationales. A la tête de l'un, était l'abbé Gioberti, qui voulait une sorte de confédération avec le pape au sommet. L'autre parti, le parti de l'idée révolutionnaire dans toute la force de son expansion, avait Mazzini pour grand prêtre. Son système à lui, était des plus simples : il voulait la destruction de tous les gouvernements, et, sur leurs ruines amoncelées, la république romaine; mais si tel était son dernier mot, il n'avait garde, on le suppose, de l'articuler, et laissait volontiers passer devant lui les plus pressés, leur donnant au besoin un coup de main dans l'occasion. Tandis que Gioberti, esprit romanesque et fantasque, trop philosophe pour un prêtre, trop prêtre pour un philosophe, se livrait à ses divagations triomphantes, tandis que le comte Cesare Balbo exposait, dans les *Speranze d'Italia*, cette idée au moins bizarre que l'Italie ne renaîtrait qu'au jour de la dissolution de l'empire ottoman, l'impénétrable Mazzini, quoique plein de dédain pour ces travaux d'idéologue, ne cessait pas de les encourager, car les théories du libéralisme de l'époque avaient à ses yeux leur utilité pratique : elles déblayaient le terrain, elles démocratisaient les princes et les gouvernements, et l'on sait ce que valent, au jour où l'insurrection se démasque, les princes et les gouvernements *démocratisés*. Avant même qu'ils eussent eu le temps de s'en douter, la plupart des souverains de l'Italie étaient devenus

la proie de la révolution. Évoquant à la fois le mécontentement des cabinets, l'ambition des princes, les sourdes mais implacables rancunes d'un patriciat humilié, l'esprit dominateur du clergé, — habile à se faire arme de tout contre l'Autriche, à réunir en un seul faisceau tous les patriotismes, tous les aveuglements, toutes les impuissances, — étape par étape, le cauteleux Mazzini s'avançait de la sorte vers sa république universelle. L'idée d'une fédération italienne avait déjà entraîné Pie IX dans sa cause; par la chimérique promesse d'un royaume de la haute Italie, il venait de leurrer Charles-Albert. Le monde obéissait à l'impulsion du fanatique ascète, et l'*idée* allait triompher, lorsqu'en face d'elle se dressa tout à coup la force matérielle, représentée par le maréchal Radetzky et ses armées.

« Il était réservé à notre époque » a dit ingénieusement un célèbre orateur espagnol « de nous montrer le double spectacle de la barbarie amenée par les idées, et de la civilisation restaurée par les armes. » A défaut de tant d'autres exemples que nous pourrions citer en abondance, l'histoire de la campagne d'Italie en 1848 et 1849, est là pour démontrer la profonde justesse de cette parole de M. Donoso Cortès. Nous espérons ici, qu'on ne se méprendra point sur notre pensée. A Dieu ne plaise que nous prétendions nous extasier devant la domination autrichienne en Italie, et proclamer sans réserve le gouvernement militaire du maréchal Radetzky, comme le plus grand bienfait dont le ciel ait jamais doté un peuple! Ce régime, quoique d'ailleurs très-peu barbare, et ne ressemblant en rien au tableau que journellement on nous en donne, ce régime a son côté triste et ses abus, nous en convenons.

Ainsi que bien d'autres, nous aimerions à voir cette glorieuse terre délivrée du joug des *oppresseurs du Nord*, et plus d'une fois notre cœur a saigné à entendre le sabre des Croates retentir sur l'antique dalle de Saint-Marc. Mais était-ce la fin de cet abaissement que devait amener le triomphe de Mazzini? Les Autrichiens repoussés au delà de Vérone, au delà des Alpes tyroliennes, aurait-on eu l'indépendance nationale? — Interrogez là-dessus ceux qui ont pris à cette guerre une part mémorable, les officiers piémontais tous les premiers, et vous verrez ce qu'ils vous répondront.

En écrasant la révolution en Italie, l'armée autrichienne combattait pour la cause de l'ordre européen, et c'est à ce titre qu'elle a mérité tant de sympathies. Qu'il y eût ensuite à ses yeux, dans la question sociale, une question politique, personne n'en saurait douter. Un grand empire ne se laisse point ainsi démembrer sans coup férir; mais, je le répète, c'est là une question qui regarde les traités, et ceux qui ne pardonnent point à l'Autriche d'avoir maintenu par la force ses droits sur l'Italie, n'ont qu'à refaire la carte de l'Europe. Quant à nous, il nous plaît mieux de nous placer à un point de vue plus élevé, et de voir dans cette guerre, moins l'Italie en cause, que la révolution, rendant de la sorte à chacun ce qui lui appartient : à la nationalité italienne les regrets que mérite une généreuse entreprise, indéfiniment et fatalement ajournée; à l'armée autrichienne, ce tribut d'éloges et d'admiration que réclame un exemple d'héroïque initiative, qui, dans les temps d'universel abattement où il fut donné, eut pour conséquence immédiate de relever le moral de l'Europe.

II

Si la force d'inertie a joué un grand rôle dans la plupart des événements qui ont ébranlé l'Europe en 1848, on peut dire qu'en aucun pays elle ne s'est montrée davantage qu'à Venise. L'indolence étant ici dans le tempérament de la nation, la masse du public laissa faire et se contenta de courber la tête sous la loi d'airain de l'irrévocable destinée. Les Vénitiens n'ont en général ni l'impétueuse humeur, ni la véhémence passionnée de certains autres peuples de l'Italie. Ils étaient pour le mouvement mesuré, réfléchi, tel que l'entendait Pie IX tout au début de cette période; des réformes convenables les eussent pleinement satisfaits. Un Vénitien, longtemps employé au service de l'administration autrichienne, et chargé mainte fois d'éclairer le gouvernement sur les vé-

ritables besoins du pays, a consigné, dans un document mémorable, en date du 3 février 1848, diverses réclamations qui à cette époque, semblaient encore composer toute la somme des griefs nationaux. Plus d'indépendance et de liberté dans l'exercice des droits municipaux. De la part du gouvernement, une surveillance plus active et plus sévère de ses agents, moins de centralisation à Vienne et des pouvoirs plus étendus accordés à l'autorité locale, plus de promptitude imprimée à la machine gouvernementale, un meilleur système d'instruction primaire, une procédure au civil plus simple, au criminel moins traînante, une répartition plus modérée et plus équitable de l'impôt personnel, le service militaire réduit à quatre ans, moins de tyrannie dans les décrets financiers, et des peines moins rudes contre ceux qui les transgressaient : — tel était en quatre mots le sens de cette note proposée à l'examen et à l'étude du vice-roi, et que le gouvernement allait prendre en sérieuse considération, lorsque les événements de Paris éclatèrent. La révolution de février eut pour première conséquence de déchaîner la jeune Italie, et les chefs du mouvement prirent partout la place des hommes qui ne demandaient que des réformes. A Venise, le règne qui s'ouvrit fut celui de Nicolò Tommaseo, littérateur distingué, puis écrivain politique, plein d'ardeur et de fanatisme, traducteur du Dante d'abord, puis proscrit à cause de ses pamphlets. « Le grand malheur de l'Italie, avait écrit dès 1835 l'exilé vénitien, sa vieille et irrémédiable infirmité, c'est d'attendre tout de l'étranger, jamais peuple n'appela l'oppresseur avec une persévérance plus entêtée. En proie à ses propres commotions, inconstante et mobile par sa nature et par ses

mœurs, la France ne saurait prêter à qui que ce soit au monde un appui efficace. Qu'elle nous vienne en aide, et nous voilà aussitôt envahis, car pour cette Italie infortunée, intervention et occupation sont une seule et même chose. La France! toujours la France qui nous entoure de ses replis comme le serpent de l'Ecriture enlace l'arbre de science! La France nous a donné des peuples, des principes de législation, et surtout beaucoup de grands mots, d'habitudes dépravées; en revanche, nous lui avons donné, nous, des idées et des hommes qui semblent résumer les plus grandes idées du monde antique et moderne : César et Bonaparte. A l'avenir, c'est aux peuples à se pourvoir eux-mêmes. On ne méconnaît pas impunément, on ne foule pas aux pieds les droits des nations. La tyrannie, à force de s'exercer sur les autres peuples, attire sur elle le châtiment qu'elle mérite et nous pouvons espérer que sa chute nous prépare, à nous, des temps moins douloureux. *En vain l'Autriche, abandonnée par la Bohême, compte sur le Tyrol. Trop longtemps abusée par elle le Tyrol ne la défendra pas, et placée ainsi entre la Hongrie malveillante et l'Italie haineuse, ne s'appuyant que sur des soldats sans courage et sans confiance, l'Autriche, à moins que son nouvel empereur ne change de système, doit périr infailliblement....*»
Et dire qu'à cette époque ces paroles passèrent pour prophétiques! Essayez aujourd'hui d'interroger le bon sens des Vénitiens, et vous verrez ce qu'ils pensent de pareils idéologues! Voici comment s'exprimait la *Gazette de Venise*, le 17 mars 1848 : « La nouvelle de la suppression de la censure et de la convocation des États dans les provinces allemandes et slaves comme aussi d'un congrès général des habitants du

royaume lombard-vénitien a été reçue avec des transports d'enthousiasme par la population de Venise, qui s'est rassemblée aussitôt sur la place Saint-Marc pour donner cours aux sentiments de gratitude que les mesures libérales du monarque lui inspiraient. Toutefois, divers bruits nous font craindre qu'on n'ait à déplorer quelques malheurs ; pour éviter des encombrements, l'autorité militaire avait jugé à propos de faire sortir les troupes ; la population a vu de mauvais œil cette ordonnance et les troupes ont dû rentrer dans leurs casernes, mais non sans que deux individus aient été blessés et un troisième étouffé dans la foule. » Des soldats venus pour protéger une population de ses propres désordres, et qui rentrent dans leur quartier au milieu de l'insulte publique ; comme c'est bien là l'éternel début de toutes les révolutions, à Paris, à Vienne, à Berlin, à Venise ! toujours la même histoire, tournez la page et vous verrez. La veille on a conspué le militaire, le lendemain on délivre les prisonniers. Laissons parler les récits officiels, ces témoignages-là valent mieux que tous les commentaires. « Nous écrivons au milieu de l'unanime acclamation de tout un peuple en délire, l'enthousiasme longtemps contenu par l'incertitude où nous étions éclate enfin, et peut se donner libre carrière. A peine les nouvelles de Rome étaient-elles arrivées, à peine avait-on appris que les généreux Viennois venaient d'obtenir que les réformes réclamées par l'esprit du temps seraient étendues sur la monarchie tout entière, qu'un unanime cri s'éleva de tous côtés : la mise en liberté de Tommaseo et de Manin, de ces hommes qui, après avoir été les interprètes éloquents de nos misères, ont eu le courage de subir les suites de leur héroïque dé-

vouement. Son Excellence le comte Pallfy, gouverneur des provinces vénitiennes, n'écoutant que la voix de son noble cœur, s'est rendu aussitôt au vœu général ; les portes de la prison se sont ouvertes, et les deux martyrs captifs, portés en triomphe jusque sur la place Saint-Marc, ont été ensuite reconduits chez eux. C'était un spectacle grandiose et touchant, tout ce peuple manifestant ainsi de la façon la plus solennelle son amour et sa reconnaissance. Les autres prisonniers politiques ont été en même temps mis en liberté. L'agitation causée par les événements d'hier et certaines provocations dirigées par quelques gens du peuple contre les soldats, ont mis le podestat dans la fâcheuse nécessité d'appeler de nouveau le concours de la force armée, afin d'éviter de plus graves désordres. Le sang a coulé. Les soldats, qui avaient commencé par tirer en l'air, irrités par l'esprit hostile de la foule et poussés à bout par ses attaques, ont dû à la fin faire usage de leurs armes, et malheureusement quatre personnes sont restées mortes sur la place et sept ont reçu des blessures plus ou moins graves. Bientôt la foule s'est dissipée et la tranquillité s'étant pour le moment rétablie, les troupes ont repris le chemin de leur quartier. »

III

Au lendemain d'une semblable catastrophe, Venise eût manqué à l'imperturbable logique des révolutions en n'exigeant point du gouvernement local, l'institution immédiate d'une garde nationale. L'exemple universel parlait, on s'y conforma : la municipalité, le congrès central, le patriarche intervinrent, et la garde nationale fut décrétée, une garde nationale d'où le commandant militaire de Venise, le comte Zichy, était exclu en sa qualité de Hongrois. On se livrait à la pure ivresse de l'enthousiasme civique, lorsque le bateau à vapeur de Trieste apporta la nouvelle de la promulgation de la constitution. A ce bruit les lyres s'accordent, hymnes et sonnets montent vers le ciel, et, pour la première fois, les deux cités jalouses Trieste et Venise, se confondent dans

es mêmes transports admiratifs, dans la même chanson! Le patriarche, en termes éloquents et pleins d'onction, exhorte la foule, puis la bénit. A peine venue au monde, la garde nationale ouvre ses bras à l'armée, on fraternise! Les hourras et les vivats éclatent sous le balcon des autorités autrichiennes; le comte Pallfy, gouverneur civil, le comte Zichy, commandant militaire, ne se peuvent montrer sans provoquer partout sur leur passage de frénétiques acclamations. On illumine à *Giorno* la Fenice, où les cris de tout un peuple en délire couvrent l'orchestre et la voix des chanteurs: «Vive la Constitution! Vive Tommaseo! Vivent Manin, Pie IX et notre roi constitutionnel Ferdinand! » Sublime effervescence nationale, impétueux mouvement qui ne s'en tient point là. Dès le jour suivant, les choses ont changé d'aspect, et sur la place Saint-Marc, un seul cri se fait entendre: « Vive l'Italie! » Patience, la République n'est pas loin. Nous touchons à son premier meurtre. — Tout à coup des bruits sinistres circulent par la ville; on parle sourdement d'une mine pratiquée dans la caserne d'artillerie, les travaux se poursuivent la nuit; il ne s'agit de rien moins que de faire sauter Venise, et l'auteur de cette infernale machination n'est autre qu'un officier impérial, le colonel Marinowitch. Dès ce moment ses jours sont condamnés. Un soir, les travailleurs de l'arsenal, au sortir de leurs ateliers, se rassemblent pour mettre à mort le coupable: qu'il se montre et c'en est fait de lui. La garde nationale arrive en toute hâte: on supplie, on implore, et les sombres justiciers consentent à quitter la place. Ce n'était que partie remise. Pas plus tard que le lendemain, Marinowitch, se rendant à son poste, est désigné à la vengeance

publique par un groupe d'individus de mauvaise mine qui le guettaient depuis le matin sur la place de l'Arsenal. La foule s'ameute; aux chuchotements les huées succèdent, enfin c'est la mort du traître qu'on demande. Le colonel, averti du danger qui le menace, s'élance dans une barque, traverse le canal, et pénètre dans la tour que lui ouvre un officier de garde; mais à peine la porte s'est-elle refermée derrière lui, que la multitude l'ébranle à grands coups de pioches et de marteau. Bientôt l'obstacle tombe, et c'est alors à qui portera la plus meurtrière atteinte à la victime. Frappé en pleine poitrine d'un coup de pique, le malheureux tombe, et son crâne se brise sur le marbre du degré. Au moment suprême, se sentant mourir, Marinowitch demande un prêtre : « On t'en donnera un la semaine prochaine, répond en ricanant un de ses assassins, et il ajoute : Je suis père de six enfants, et quand je devrais payer de ma tête l'acte que je viens de faire, je n'en déclarerais pas moins, pour le plus beau jour de ma vie, celui où j'ai baigné mes mains dans le sang de cet homme. » Et c'est un pareil crime que le dictateur Manin, quinze jours plus tard, appelait le jugement de Dieu, dans une proclamation qui se termine par ces propres paroles : « Vive la bienheureuse Vierge Marie, patronne de Venise! Vive la République Vénitienne! Vive l'Italie! Vive Pie IX! » Qu'on se souvienne maintenant de l'abominable assassinat commis à Vienne, pendant les journées d'octobre, sur la personne du général comte de Latour, ministre de la guerre, et qu'on ose prétendre encore que les mêmes faits ne se reproduisent pas dans l'histoire des révolutions. C'est-à-dire qu'il n'y a que les noms de changé, et que l'ennui résultant de l'é-

ternelle monotonie du spectacle, en égale presque l'odieux. Les révolutions commencent toutes, comme *Don Juan*, par l'assassinat du commandeur, et finissent de même, par la surnaturelle apparition de la statue ; seulement ici le bras est de fer au lieu d'être de marbre. A la nouvelle de ce qui venait de se passer à l'arsenal, la garde nationale arriva, bien qu'un peu tard, pour rétablir l'ordre. De son côté, Manin, accompagné d'un gros de citoyens, s'empressait de se rendre sur le théâtre de la sanglante équipée.

L'arsenal était investi de tous côtés ; à l'état-major, le vice-amiral Martini, entouré de ses officiers, conférait avec Manin qui réclamait impérieusement les clefs de la citadelle et du dépôt d'armes. Comme le vice-amiral refusait de se rendre à cette prétention, « Si d'ici à cinq minutes, s'écria Manin, je n'ai pas obtenu ce que je demande, je fais sonner la cloche, et le même peuple qui a brisé les verroux de ma prison saura bien enlever les portes. » En effet, ce même peuple escaladait déjà les fenêtres. Manin le harangua selon l'usage et remit le commandement de l'arsenal au colonel Graziani. A ce moment commença la débâcle : les grenadiers du régiment Wimpffen et les soldats de marine foulèrent aux pieds la cocarde autrichienne, et les portes du dépôt s'étant ouvertes, chacun prit les armes qui lui convenaient. « Vive l'Italie ! Vive la République ! Vive Saint-Marc ! » A ce cri l'infanterie de marine s'avançait au pas de charge, ralliant partout la multitude pavoisée de ces trois couleurs de l'indépendance italienne dont quelques années auparavant les frères Bandiera essayèrent, au prix de leur généreux sang, de blasonner la flotte autrichienne. Ainsi l'arsenal avait été livré sans ré-

sistance. Les Croates, dont la caserne était voisine, se laissant à leur tour endoctriner par un officier de la garde nationale qui parlait leur langue, ne tardèrent pas à mettre bas les armes et à grossir les rangs des Vénitiens.

IV

Pendant ce temps une députation du conseil municipal se rendait chez le comte Pallfy, lequel délibérait avec le commandant de la ville et de la forteresse sur les mesures que les circonstances imposaient. Triste et lamentable délibération qui devait se terminer par un de ces actes honteux dont les annales des guerres contemporaines n'offrent heureusement que de rares exemples. Comme cette capitulation décida pour le moment du sort de Venise, laissons parler ici les rapports authentiques; aussi bien, en pareil cas, le document officiel est le plus terrible châtiment que l'histoire puisse infliger aux coupables (1).

(1) Cette pièce est le rapport même rédigé par le podestat Correr, sous le titre de *Capitulation du gouvernement Autrichien à Venise.*

« Le conseil municipal de Venise avait, par lettres du 22 mars 1848, invité plusieurs personnages notables de la ville à se joindre à lui pour aviser sur la gravité des circonstances.

» L'assemblée se trouvant au complet, décida qu'elle enverrait une députation de ses membres au palais du gouvernement pour représenter aux autorités supérieures, *qu'aussi longtemps que tous les moyens d'attaque et de défense ne seraient pas concentrés dans les mains des citoyens*, la ville ne recouvrerait point sa tranquillité, et partant les supplier, les sommer au besoin d'éviter, en se retirant, les dangers que leur présence ne pouvait manquer d'attirer sur Venise. La députation se composait du podestat Correr, des deux assesseurs Michiel et Medin, de l'avocat Avesani, des docteurs Pincherle, Fabris et de l'avocat Mengaldo, commandant de la garde civique.

» Introduite dans les appartements du comte Pallfy, la députation trouva Son Excellence entourée de son conseil de gouvernement.

» Le comte aussitôt prit la parole et commença par reprocher sévèrement aux membres du corps municipal les bruits qu'on faisait courir dans le seul but de discréditer les actes du gouvernement et de le rendre responsable de toutes les conséquences d'une agitation populaire qu'on s'efforçait de fomenter sous main. A quoi l'avocat Avesani répondit par une brusque interruption en s'écriant : Sommes-nous venus ici pour recevoir des remontrances ou pour négocier? Et il ajouta qu'il n'y avait pas une minute à perdre, qu'il fallait aller droit au fait et que ce qu'on voulait une fois pour toutes, c'était l'abdi-

cation pure et simple des autorités autrichiennes. — Puisqu'il en est ainsi, répliqua le gouverneur furieux, je n'hésite plus à me démettre de mes pouvoirs et à les déposer selon les instructions que j'ai reçues, entre les mains du gouverneur militaire, le seul, désormais, avec qui vous aurez à vous entendre.

» L'avocat Avesani dit alors qu'il venait de voir entrer le général Zichy et pria le comte Pallfy de le faire appeler, afin qu'on pût savoir sur-le-champ de quelle manière l'autorité militaire entendait répondre aux réclamations de la cité.

» Le comte Pallfy alla lui-même chercher le gouverneur et lui ayant exposé la démarche des envoyés de la ville de Venise, protesta contre une pareille prétention, et, résignant ses pouvoirs entre les mains du commandant de la forteresse, termina en suppliant le général d'user, dans l'accomplissement de ses graves devoirs, de certains ménagements envers une ville aussi riche que Venise en monuments et en chefs-d'œuvre de toute espèce. — A son tour, le comte Zichy ne témoigna pas moins d'étonnement à l'endroit des conditions qu'on osait lui vouloir imposer, refusa de les entendre, et tout en protestant de son amour sincère pour Venise, de son attachement à cette ville qu'il habitait depuis des années, jura de faire son devoir sans se laisser arrêter par aucune espèce de considération.

» A ces mots, l'avocat Avesani, orateur de la députation, répliqua qu'il était bien aise de savoir à quoi s'en tenir, et qu'il allait à l'instant porter à la connaissance du peuple le refus du lieutenant-feld-maréchal, désormais seul responsable des événements qui menaçaient d'éclater. Alors le comte Zichy le retenant, essaya de rappeler les esprits à la modération.

— La modération, dit Avesani, elle est devenue maintenant impossible; et voici en quels termes, avant que de se retirer, il voulut formuler une dernière fois ses conditions.

» Toutes les troupes allemandes ou croates quitteront la place, ne laissant que les régiments italiens.

» — Jamais, s'écria le général, plutôt nous battre.

» —Fort bien, Monsieur, battons-nous donc, répondit Avesani en faisant de nouveau mine de se retirer. — Mais songez-vous à la gravité de ce que vous demandez, reprit alors le général, et qu'en obtempérant aux conditions que vous me faites là, je risque ma tête? — Votre tête, fit Avesani, eh monsieur, en des circonstances comme celles où nous sommes, chacun ne joue-t-il pas la sienne? D'ailleurs pouvez-vous attendre des ordres de Vienne! Il n'y a déjà eu que trop de temps de perdu? Chaque heure maintenant, chaque minute peut amener les plus sanglantes collisions. Je vous ai posé catégoriquement ma demande, à vous d'y répondre de même. Le général observa que ces conditions eussent-elles son propre agrément, il ne pouvait songer, quant à lui, à les faire exécuter par ses troupes; que tout ce qu'il se trouvait en mesure de faire, c'était de prendre des dispositions pour l'évacuation immédiate de la ville, mais que si une partie des troupes voulait rester, il fallait renoncer à les contraindre par la force. A ces motifs, l'orateur de la députation répliqua qu'il fallait donner au peuple une satisfaction pleine et entière, que toute demi-mesure ne servirait qu'à précipiter la catastrophe, enfin qu'il était de l'intérêt même des troupes allemandes de se conformer au parti qu'il conseillait de prendre et que le sentiment du bon ordre et de la conciliation lui inspirait. »

Vaincu par l'irrésistible argumentation de l'avocat patriote, le général autrichien passa outre aux débats.

Le premier article concédé, on aborda le second.

» 2° Les troupes se retireront en masse dans Trieste. »

Cette nouvelle sommation ne laissa pas d'impressionner vivement le comte Zichy qui aurait voulu que les troupes se rendissent du moins à leurs corps respectifs, et que la retraite se fît sous la protection des forts. Mais l'avocat Avesani déclara qu'il entendait, au contraire, que les forts seraient immédiatement évacués, et qu'il n'entrait nullement dans la pensée des Vénitiens d'envoyer contre leurs frères d'Italie les troupes qu'ils expulsaient de leur territoire, et de souffrir que ces troupes allassent grossir les rangs de l'armée autrichienne sur le sol lombard-vénitien.

En vain le général essaya de disputer le terrain à son adversaire, toute objection de la part du gouverneur était immédiatement écartée par la menace de couper court aux négociations.

Cette seconde concession obtenue, on passa à la troisième.

« Rien de ce qui faisait partie du matériel de guerre ne sortirait de Venise. »

Même refus du gouverneur, même persistance d'Avesani amenant les mêmes résultats.

« Aucune caisse ne serait enlevée. »

Nouveaux débats, nouvelle concession !

Seulement le gouverneur exigeait que les troupes et le passage fussent au moins payés ; l'orateur démocrate voulut bien accueillir cette prétention, et l'on convint de prélever, outre les frais, trois mois de solde.

Enfin l'avocat Avesani réclama que les deux gouverneurs fussent retenus comme otages jusqu'à l'entière exécution du traité. Ici le comte Pallfy éleva la voix pour se plaindre hautement de cette incroyable tyrannie, disant qu'il avait résigné tous ses pouvoirs entre les mains du gouverneur militaire, et, dès lors, ne pouvait être compris dans une pareille capitulation. En outre, il somma Avesani de reconnaître qu'il s'était, comme gouverneur civil, toujours conduit en homme d'honneur et ne méritait point de subir un traitement de la sorte. « En homme d'honneur, c'est vrai, répondit le tribun, et jusqu'à ces trois derniers mois vous vous étiez toujours montré digne des sympathies du pays ; mais, depuis, vous avez commis de graves fautes, fautes dont la responsabilité vous appartient à vous personnellement ; car elles n'étaient point les conséquences des ordres que vous receviez de cet homme qui s'intitulait le Nestor de la diplomatie, et qui, par son entêtement incorrigible à vouloir résister à la marche du temps, a poussé la monarchie autrichienne au bord de l'abîme. »

Le gouverneur militaire, à son tour, s'éleva contre la prétention de le retenir en otage et fit valoir la nécessité où il était de quitter Venise pour concourir à l'exécution des différents articles du traité.

Tous les assistants, y compris les membres de la députation, intervinrent alors pour que cette dernière condition fut abandonnée. Sur quoi, l'avocat Avesani, saisissant la main du comte Zichy : « Général, s'écria-t-il, votre parole d'honneur que vous ne partirez qu'après tout le monde. » Cette parole d'honneur fut enregistrée par écrit, et sans désempa-

rer on donna des ordres pour qu'un vapeur se tînt prêt à recevoir Son Excellence et sa suite ainsi que tous les soldats retardataires. Il était six heures lorsque la députation quitta le palais, et déjà le point principal du contrat, savoir, la chute du gouvernement autrichien, était depuis longtemps connu de la multitude rassemblée au dehors. La honte était consommée. Une proclamation du corps municipal se chargea d'en informer la ville.

Vive Venise! Vive l'Italie!

Citoyens !

La victoire est à nous sans effusion de sang ; le gouvernement autrichien a cessé d'être. Honneur à notre brave garde nationale ! En attendant qu'un gouvernement provisoire soit institué, les soussignés négociateurs du traité ont cru devoir à la gravité des circonstances de prendre entre leurs mains l'administration des affaires. Un supplément à la *Gazette Nationale* portera aujourd'hui même à votre connaissance les divers articles du traité.

CORRER, MICHIEL, MEDIN, FABRIS, AVESANI,
MENGALDO, PINCHERLE.

On se représente aisément quels transports d'allégresse souleva dans Venise la nouvelle d'une victoire achetée à si bon marché. Cette inconcevable retraite du général Zichy, bien faite pour servir d'étonnement à l'Europe entière, étonna surtout le peuple des lagunes dont l'enthousiasme pindarique ne se contint plus. L'épée à moitié tirée pour l'indépendance

nationale rentra soudain dans le fourreau et la lyre entonna des hymnes sans fin. Ce que cette journée et celles qui suivirent inspirèrent de sonnets, d'odes et de triomphes ne saurait être calculé. Le nom de Manin prêtait d'ailleurs merveilleusement à l'allusion ; on l'exploita, comme de juste, et ce fut désormais à qui rimerait à sa louange le plus sonore *alleluia*.

Cent quinze portraits des doges de Venise (1) ornent au palais ducal les frises de la salle du grand conseil et de la salle dite du scrutin Quand vous avez contemplé à travers ces imposantes galeries, cette suite de héros dont les Tintoret, les Bassan, les Palma ont reproduit les traits, vous arrivez au doge Manin, le dernier de la sérénissime compagnie. Le doge Manin vient le dernier et ferme la marche des antiques seigneurs de la République. On vous montre aussi, non loin du Rialto, un monument bâti pas Sansovino, et qui porte le nom de palais Manin. Un jour que nous passions de ce côté, le gondolier qui nous menait, honnête et flegmatique figure de Vénitien dégénéré, nous signala l'historique demeure, puis, avec cette colère de l'impuissance aussitôt refroidie qu'allumée et qui se borne à menacer du poing un objet inanimé, « *Manin*, s'écria-t il, *Ludovico Manin, un traditore!* » Tout ce que j'ai à dire sur ce doge, le dernier que cette maison ait donné à Venise, c'est que son portrait, par son air d'ineffable simplicité et de bourgeoise quiétude, répond admirablement au caractère que l'histoire lui prête. On ne s'imaginerait pas autrement ce digne homme qui, lorsqu'en 1797

(1) On compte en réalité cent vingt doges, mais les portraits des cinq premiers manquent à la collection.

2

les Français menaçaient la ville, incommodé du mouvement et de l'agitation assez naturelle que leur approche excitait, déclara qu'il fallait à tout prix traiter au plus vite, attendu que tout ce tumulte l'empêchait de dormir.

Avec ce dernier des doges, plus cousin, comme on voit, du fameux roi d'Yvetot que des Loredani et des Mocenigo, le président et dictateur Manin n'a de commun que le nom, issu qu'il est d'une famille d'origine juive ; encore aujourd'hui plusieurs de ses parents appartiennent à la religion israélite. On sait qu'à Venise tout juif qui se convertit a pour habitude de prendre le nom du personnage qui lui sert de parrain (1). De là ce nom patricien que l'ex-chef de la république des lagunes doit, sans doute, à cette circonstance, qu'un membre de la famille Manin l'aura, lui ou son père, assisté en cette qualité. Cette identité de nom, en soi fort insignifiante, ne laissa point que d'agir vivement sur certains esprits. Manin, lui-même, se montra, dès le début, préoccupé de cette idée fixe que la Providence l'appelait à relever la république vénitienne dont un autre Manin avait jadis précipité la ruine. Il y avait là une admirable matière à sonnets qu'on se garda bien de négliger, et les rimeurs charmés de l'occasion s'exercèrent à l'envi (2).

(1) J'emprunte ces détails aux *Lettres sur l'Italie* publiées par M. Adolphe Helfferich. Leipzig, 1852.

(2) On trouvera à la fin du volume divers échantillons de cette poésie.

V

Dès la nuit du 22 au 23 mars, les membres de la députation qui avait conclu le traité Zichy, déposèrent leurs pouvoirs entre les mains du citoyen Angelo Mengaldo, commandant en chef de la garde nationale, lequel convoqua les bataillons pour le lendemain, et après la cérémonie d'usage, lorsque le patriarche eut solennellement béni l'étendard aux trois couleurs, — proposa aux suffrages du peuple un gouvernement provisoire qui, selon la formule, fut acclamé séance tenante. C'était bien là, en effet, un gouvernement provisoire ; rien n'y manquait, pas même l'inévitable ouvrier qui figurait, à cette époque, dans toutes les combinaisons de ce genre ; le citoyen *Albert ouvrier*, du

programme de l'hôtel de ville, s'appelait à Venise, Toffoli (*Toffoli artiere*), il n'y avait que le nom de changé.

A dater de ce moment, l'autorité municipale s'efface et ce n'est que plus tard, au milieu des terribles complications amenées par cette aventure, qu'on la voit reparaître sur l'eau, pour garantir patriotiquement une valeur de cinq millions de papier-monnaie. La situation du patriarche et du haut clergé n'était pas moins difficile, on les accusait de lenteur dans leur patriotisme, et de divers côtés le mécontentement commençait à se faire jour. En général le clergé de Venise s'est toujours montré peu sympathique à l'Autriche : « Si l'Autriche persiste dans son système de gouvernement, à l'égard du royaume Lombard-Vénitien, disait en 1845 le Lombard Bianchi-Giovini, aujourd'hui réfugié à Turin et membre de l'opposition piémontaise, elle peut compter qu'elle perdra ces riches provinces; et que, cette fois, elle en sera chassée, non plus par le canon et la baïonnette, mais par le goupillon. » Ici se présente une question délicate et qui renferme peut-être la principale cause des déchirements de l'Italie.

Personne n'ignore qu'en Italie le bas clergé a toujours eu de l'éloignement pour l'Autriche. « Quelle hypocrisie, écrivait dans le journal l'*Emilia*, l'abbé Zannelli (18 mai 1849), de prétendre nous faire croire que le gouvernement autrichien a les intérêts de l'Église en vue, dans la guerre d'extermination qu'il livre aux tendances démocratiques ! Tout le monde connaît les décrets anticatholiques de Joseph II, qui mit à persécuter l'Église, l'acharnement d'un Luther et d'un Calvin. Ces décrets sont encore en vigueur dans les provinces

sur lesquelles pèse le joug de l'Autriche. Par eux, il était interdit aux saints évêques du royaume lombard de communiquer directement avec Rome, et pour porter aux pieds du pape les réclamations de leurs fidèles, il leur fallait obtenir une autorisation de la police. Défense, dans leurs lettres pastorales, de parler au peuple et au clergé sans un visa du gouvernement, qui tantôt raturant, tantôt ajoutant, faisait des ministres de Dieu, les instruments passifs de sa tyrannie. Il n'était point permis aux évêques lombards d'obéir au pape ordonnant des prières publiques pour le bien de l'Eglise. Le gouvernement autrichien s'immisçait dans tout, pénétrait jusque dans le sanctuaire et s'y arrogeait les droits souverains du pontife. Combien de fois ces mêmes évêques durent renoncer à la joie d'imposer leurs mains sur le front de jeunes lévites, pleins de zèle, de science et de ferveur, pour cette unique raison que le gouvernement le défendait ! Et quel était le crime de ces jeunes gens, espérance de l'Eglise? Il leur était arrivé, dans la plus inoffensive des allocutions, de laisser transpirer leur amour pour l'Italie ; la police avait ses espions dans les séminaires, dans les presbytères, dans les maisons publiques et privées, partout enfin. S'ils se refusaient à remplir, dans l'occasion, le rôle d'agents de police, les curés se voyaient brutalement destitués, et dans les séminaires, les professeurs, au lieu de droit canon, enseignaient, en chaire le code autrichien. Le gouvernement prescrivait lui-même les livres d'éducation, et pour plus de sûreté, enjoignait à chaque évêque d'envoyer, au terme de leurs études théologiques, ses trois meilleurs séminaristes à Vienne, afin qu'ils y suivissent un cours de trois ans sous d'illustres *maîtres*

chargés de les perfectionner. Et ce séminaire, destiné à parfaire les sujets distingués du royaume lombard-vénitien, qui l'avait fondé ? Joseph II, le même qui nous enseigne que l'autorité de l'Église est douteuse; que le Concile de Trente s'est trompé; que l'Eglise ne saurait avoir force législative et intervenir dans la question du mariage, qu'il n'y a point d'autre vertu que l'égoïsme, et que le jeûne est en contradiction avec toutes les lois de la nature, etc., etc. Les élèves sortis de cette pépinière, à leur retour dans leur patrie, se voyaient pourvus d'un emploi, et il n'était point rare de voir ces jeunes professeurs, formés à Vienne, enseigner dans un lycée lombard que le célibat des prêtres révolte la nature; que la confession auriculaire est une invention des hommes, la virginité de Marie un fait très-sujet à caution. Epouvantés de pareilles doctrines, les évêques ne veulent bientôt plus envoyer aucun de leurs élèves à Vienne, où désormais ne se rendent que des ecclésiastiques indignes et dévorés d'une ambition sacrilége, lesquels, au bout de trois ans, passés dans l'oisiveté et le plaisir, reçoivent du gouvernement une chaire de théologie, sans que les évêques puissent s'y opposer, et l'on ne traiterait pas de tyrannie un semblable état de choses, et l'on hésiterait ensuite à dire que l'Autriche persécute l'Eglise ! »

Le 27 novembre, le père Ventura prononçait à Rome dans l'église de San-Andrea del Valle, son oraison funèbre mémorable en l'honneur des victimes des journées d'octobre. Cette préconisation dithyrambique (depuis mise à l'index par la Cour de Rome) des héros de l'insurrection viennoise, produisit un immense effet sur l'esprit des Vénitiens. « Sans la

liberté, s'écriait, dans son exorde, le tribun catholique, la religion dégénère en un instrument de despotisme, sans la religion, la liberté devient anarchie. Le prêtre est le père, le tuteur né, le défenseur et l'ami du peuple. Le peuple aime à voir le prêtre partager ses privations, ses souffrances, ses combats, ses sacrifices. Que le prêtre se montre indifférent à l'état politique du peuple et soudain il perd son estime, sa confiance, son amour, et par là toute influence morale pour le diriger dans les voies de la religion. Le mouvement auquel nous assistons tend à un régime de christianisme libéral et de libéralisme chrétien, et c'est pourquoi tout effort serait inutile pour le retenir. Ce mouvement si universel et si puissant, Pie IX en Italie ne l'a point évoqué, mais bien plutôt reçu comme un héritage de la politique de ses prédécesseurs. Lorsqu'il monta sur le trône pontifical, la révolution avait pris déjà des proportions gigantesques, il la trouva menaçante et terrible aux portes de Rome et prête à se déchaîner contre l'autel et le trône. Par la grâce d'un seul mot, du mot céleste d'amnistie que l'obscurantisme n'a jamais pu lui pardonner, Pie IX ne fit pas autre chose que de conjurer la révolution et de la transformer en un mouvement chrétien. Mais de même que dans la religion le vrai et le faux ne sauraient être confondus ensemble, de même, en politique on ne peut enter le neuf sur le vieux. Impossible, en politique, de poursuivre une route nouvelle avec un vieux chariot, et quand les institutions changent, doivent changer aussi les personnes... Jusqu'à ce jour la politique des cours catholiques n'avait jamais eu que méfiance et antipathie envers nous. Pour Genève un ecclesiastique obtenait facilement son passe-

port, mais pour Rome, non pas ! Avec quelles ruses infernales, quelle détestable persévérance le machiavélique Autrichien exerçait sur nous son avilissant despotisme ! Mettre obstacle aux publications religieuses, tandis qu'on laissait le plus librement du monde circuler d'infâmes produits de l'esprit de corruption et d'incrédulité, des ouvrages faits pour pervertir le peuple et ruiner en lui toute croyance, protéger le schisme, encourager le rationalisme, confondre sous le nom inique *de troupes noires* , le clergé, avec l'armée, la *troupe blanche* pour en faire, aux mains d'une seule et même police, un instrument de despotisme, abaisser la religion catholique dans ses institutions comme dans ses ministres, opposer les races les unes contre les autres, soulever les paysans contre les grands propriétaires, corrompre le peuple par d'éternel fêtes, d'éternels spectacles, d'éternels divertissements ! convertir la ville de Vienne en une sorte de métropole des intérêts matériels, en capitale du luxe et de la débauche : telle était la politique de l'Autriche. Contre un si scandaleux éta de choses, Vienne se révolta. Vienne est tombée, mais un trône qui ne s'appuie que sur les baïonnettes et le canon ne saurait avoir d'avenir. Le bombardement et l'incendie de Vienne marquent la chute de l'empereur, le terme de la monarchie. Gardons-nous de donner le même sens à ces deux mots d'insurrection et de rébellion. A l'insurrection l'Écriture sainte elle-même nous encourage. L'œuvre de la liberté est le triomphe de la religion, de la foi, de la morale, et les *nobles héros qui sont tombés dans les rues de Vienne en mourant pour la Liberté sont, par le fait, morts pour la Religion !!!* »

On voudrait aujourd'hui pouvoir n'attribuer de semblables paroles qu'aux désordres des temps et qu'à la pitoyable influence d'une période, hélas ! encore bien près de nous, et qui, pour ne point passer à nos yeux pour fabuleuse, a besoin de certains monuments légués aux générations par sa démence ! Le sermon du R. P. Ventura est un de ces monuments qui témoignent à tout jamais du vertige d'une époque. Les insurgés de Vienne canonisés par un prêtre ! cette cohue d'étudiants athées, ces disciples de Bruno-Bauer morts les armes à la main sur une barricade, proposés à l'édification des fidèles par un moine catholique, vit-on jamais, je le demande, un plus grand exemple d'aberration et de folie ? On se sent le cœur navré à voir des esprits graves, que l'habitude de la méditation aurait dû préserver, servir de dupes à cette immense piperie des révolutions, et c'est le cas de s'écrier *Sancta simplicitas !*

Les foudres du père Ventura produisirent à Venise leur effet naturel. Le bas clergé s'inspira de ces lieux communs déclamatoires qui souriaient agréablement à ses instincts démocratiques. Et bientôt la hiérarchie canonique, elle-même, subit une de ces atteintes qui doivent compter au nombre des plus violents scandales dont fut témoin cette époque si féconde en perturbations de toute espèce. « Nous protestons contre les coupables faiblesses et les abus d'autorité du *citoyen* cardinal-patriarche, d'un homme souillé de bassesses et vendu à la cour d'Autriche, et qui n'a jamais hésité à porter aux pieds des tyrans un hommage dont il ne manquait point, à son tour, de recevoir le prix en humiliantes faveurs. » Et ce document en si beau style, cette pièce que

n'eussent point désavouée les plus grossiers clubistes, sait-on par qui elle était signée, par de braves prêtres, curés, vicaires et desservants du diocèse *Concordia*. Le cardinal-patriarche, au milieu des difficultés de sa situation, fit, au contraire, preuve d'une grande prudence, et du commencement à la fin se conduisit en diplomate habile, en homme de tact et d'esprit, ménageant le gouvernement autrichien pendant le triomphe de la révolution et n'ayant au retour des choses, que des paroles de paix et de réconciliation. Dans son mandement pour ordonner des prières publiques après la bataille de Custozza, il se borne à invoquer l'assistance du ciel dans la détresse où se trouve Venise, berceau et rempart de la liberté, Venise, « l'asile des suprêmes espérances de l'Italie. »

Cependant, à Venise, la révolution victorieuse commençait à ne savoir que faire de sa victoire. Le patriotisme désœuvré n'ayant, pour le moment, plus à se prendre aux Autrichiens usait le temps en querelles domestiques, en rivalités d'opinions, en petites misères de toute espèce. On eût dit que des mœurs de l'antique cité souveraine, cette république d'hier n'avait conservé que l'habitude de la délation et de la méfiance. Quiconque ne partageait point la manière de voir de son voisin, était à l'instant, désigné par lui, comme suspect au gouvernement provisoire qui, pour couper court à ces interminables commérages, s'écria, en paraphrasant poétiquement le mot de Siéyes : que, semblable au soleil qui éclaire aussi les nuages et les rend beaux, les rayons de la liberté doivent inonder tout le monde et noyer dans leurs splendeurs, les infamies des méchants. Deux ou trois expéditions d'un corps

franc, en terre ferme, avaient seules signalé jusqu'alors l'existence de la république. Il est vrai que le gouvernement ne se lassait pas d'invoquer son état provisoire pour excuse à son inaction; l'Assemblée nationale se réunit, en fit-on davantage? Qu'on parcoure le *Memoriale Veneto storico-politico d'ell anno* 1848, volumineux document contenant jour par jour les événements survenus à Venise pendant cette fameuse année, et qu'on dise si le mot qui vous vient naturellement à l'esprit, au bout de cette lecture, n'est pas celui qui sert de titre à l'une des plus charmantes comédies de Shakspear: *Beaucoup de bruit pour rien*; que de révolutions qui mériteraient d'avoir cette épigraphe à leur frontispice! Celle de Venise avait trop magnifiquement commencé pour pouvoir espérer que la suite répondît aux débuts. « J'ai tant d'affaires, s'écriait le comte Joseph de Maistre, que je vais me coucher. » La république de Venise fit de même. Si miraculeusement triomphale avait été son entrée en matière qu'il eût fallu, pour maintenir les choses à l'unisson, surpasser en grandeur les temps héroïques, c'était en vérité trop d'affaires; elle aima mieux aller se coucher. Récapitulons : le 25 février l'état de siége est proclamé; le 16 mars, arrive la nouvelle de la révolution de Vienne; le 17, le peuple, après une collision de peu d'importance, obtient la mise en liberté de Manin et de Tommaseo; le 18, nouvelle agitation, nouvelle émeute, mais, cette fois, la cocarde italienne est arborée, on en vient aux mains avec les troupes et cinq cadavres restent sur le carreau; le 19 et le 20, s'organise la garde nationale, l'orage qui, le 21 avait menacé Marinowitch éclate le lendemain et le jour même du meurtre du colonel, Zichy signe

la capitulation, et, trois heures plus tard, le drapeau italien flotte sur le fort de Malghera abandonné avec tous ses trésors de munitions ; le 23, la république est proclamée, le gouvernement provisoire institué. La traînée de poudre, allumée dans Venise, gagne la terre ferme ; Rovigo, Trévise, Udine exécutent leur petit mouvement révolutionnaire. Milan a recouvré son indépendance. Milan est libre ! à l'occasion de l'heureuse nouvelle un service solennel en actions de grâces est célébré dans Saint-Marc. Padoue, Vérone, Bellune, affranchies du joug autrichien, y sont représentées par des députés chargés d'apporter à la république nouvelle l'adhésion des principales cités de la Vénétie.

Ici commence l'ère des discours et des fêtes : harangue aux Allemands, harangue aux Croates, il y en aura pour tout le monde. On brûle sa poudre en réjouissance, on carillonne, on pérore sans fin.

Sur ces entrefaites, l'Autriche regagne du terrain ; et ces villes que les armes de Radetzky vont reconquérir une à une, ces villes où l'on parle tant, se débattent déjà dans la discorde et le malaise. Déjà s'est formée à Venise une opposition sourde et menaçante qui grandit tous les jours. Pourquoi le gouvernement n'a-t-il pas retenu en otages les troupes autrichiennes? avoir laissé partir les soldats italiens, quelle honte ! Tous les textes sont bons en pareil cas, et le parti du mouvement n'a garde de laisser échapper celui-ci, accusant le pouvoir de faiblesse en attendant qu'il l'accuse de trahison. Bientôt devait surgir la question brûlante des rapports avec le Piémont ; le 9 avril des groupes se forment sur la place Saint-Marc. L'un des numéros du journal le

Libero Italiano qui s'était livré à de violentes attaques à propos de Charles-Albert et du général Durando, vient d'être saisi et brûlé : grave sujet d'irritation pour les républicains contre les royalistes. Car Venise se partage en deux camps, dont l'un ne veut que la république, et dont l'autre écrit sur toutes les murailles : *Viva Carlo Alberto la Spada d'Italia!* L'incorporation des provinces lombardo-vénitiennes dans les États piémontais, telle était l'idée de ce dernier parti, qui rêvait l'établissement d'une monarchie de la haute Italie. « Un royaume de douze à treize millions d'habitants » écrivait alors Bianchi-Giovini, avec Milan pour capitale, Gênes et Venise pour ports de mer, en possession des grands fleuves et des plus importantes forteresses; — disposant d'un budget de deux cents millions, que le commerce et l'industrie sous un gouvernement national porteraient facilement à deux cent cinquante; — à la tête d'une armée de deux cent mille soldats et de huit cent mille gardes nationaux; — un tel royaume serait en mesure de protéger efficacement l'indépendance de l'Italie. » Cependant cette idée de fusion provoquait l'antagonisme de tout le parti républicain, Mazzini à Milan, Manin à Venise, la combattaient à outrance.

Dans le courant de mai, l'escadre piémontaise, sous le commandement de l'amiral Albini, parut dans l'Adriatique, où déjà se trouvait une division de la flotte napolitaine. La flotte autrichienne, qui se composait presque en totalité de Vénitiens, était en pleine désorganisation, et d'ailleurs, quand même la désertion n'aurait pas jeté le trouble et la débandade dans ses rangs, ni par le nombre de ses équipages ni par leur importance, elle n'eût été en état de livrer ba-

taille aux forces combinées du Piémont et des Deux-Siciles. Favorisée par la nuit et le vent, la marine impériale abandonna les côtes du Frioul, où elle se trouvait à la voile, et fuyant la rencontre de l'ennemi, vint se mettre sous la protection des batteries de Trieste. A peine elle avait pris position, qu'Albini se montra ; mais soit, comme on l'a prétendu, que les menaces de l'assemblée révolutionnaire de Francfort eussent produit quelque impression sur le cabinet de Turin, soit (chose plus vraisemblable) que les énergiques préparatifs de défense du lieutenant-feld-maréchal comte Gyulai, commandant militaire de la place, imposassent le respect à l'ennemi, l'amiral piémontais s'abstint de toute démonstration hostile contre Trieste et contre la flotte ; il n'importe, pour Venise l'apparition de cette escadre était d'un incalculable avantage. Vivres, renforts et munitions, par elle on allait désormais tout recevoir en abondance; aussi longtemps que le Piémontais resterait maître de la mer, l'attaque devenait impraticable. Vouloir prendre Venise par terre est on le sait une de ces entreprises contre lesquelles les manœuvres les plus habiles et les plus intrépides doivent infailliblement échouer.

VI

Déjà l'unité de l'Italie avait coûté la Sicile au roi de Naples, qui venait de fournir à la révolution un corps de troupes auxiliaires s'avançant sur le Pô, et s'était comme de juste empressé de donner à son peuple une constitution à laquelle il devait engager ses serments en pleine chambre des députés ! On avait choisi le 15 mai pour cette cérémonie et la solennité allait avoir lieu, quand les adeptes de la religion mazzinienne, médiocrement satisfaits de cette constitution monarchique, avisèrent d'en troubler l'inauguration se tenant prêts à chasser le roi et à proclamer la république, dans le cas où la manifestation réussirait. Une cohue d'agitateurs descendant des Abruzzes et de la Calabre remplissait Naples. C'était sur elle et sur la garde nationale que l'émeute comp-

tait, tandis qu'il ne restait au roi que les lazzaronis. Les fausses nouvelles et les bruits d'alarmes, avaient semé le trouble et la confusion à travers la ville. Dès le 14, on élevait des barricades; les troupes s'avancèrent, défirent les barricades, sans que personne songeât à les déranger de cette occupation, et en moins d'un clin d'œil, les choses avaient repris leur aspect accoutumé. De son côté, le roi attendait les événements de pied ferme; la garde et les Suisses se tenaient sous les armes. Tout à coup la multitude devient menaçante, des coups de feu partent du milieu des groupes; on riposte, la fusillade s'engage; il s'agissait pour le roi de sauver sa couronne et sa dynastie. On répondit à l'attaque par la plus énergique répression, et au bout de six heures d'une lutte acharnée et meurtrière, pendant laquelle le palais Gravina, défendu par trois cents Calabrais, fut mis en cendres, l'armée royale resta maîtresse du terrain.

Cette victoire du roi de Naples allait ouvrir une nouvelle période dans l'histoire de la révolution européenne, tant il est vrai qu'il n'y a pas de fait individuel en pareil cas, et que dans cette solidarité universelle des principes, la cause monarchique compromise par l'hésitation et la faiblesse du gouvernement d'un grand pays qui s'abandonne, peut être sauvée par le coup de main du souverain d'un État moindre, qui sait en temps et lieu se regimber. On doit dire à l'honneur de Ferdinand IV, qu'il est le premier à s'être dépouillé de ce vertigineux enthousiasme dont l'ascendant révolutionnaire, parlant au nom sacré de la nationalité italienne, enivrait à cette époque les princes les plus convaincus de la légitimité de leurs droits. Une fois sa capitale reconquise, rougissant de la

chimère dont la veille il était dupe encore, décidé à ne plus rien avoir de commun avec une cause qui cherchait à le détrôner, alors même qu'il lui servait d'instrument, le roi de Naples enjoint à sa flotte de revenir, et donne au généra Stradella le commandement des troupes de terre ferme qu'il arrache à Pepe. La flotte et une partie des troupes obéirent et rentrèrent, mais non pas les colonnes que dirigeait en personne Pepe. La population de Bologne voulut s'opposer à la retraite des troupes ; à Florence les équipages du général Stradella furent mis en pièces, ce qui n'empêcha pas la plus grande partie des troupes de se rendre aux ordres du roi, et d'abandonner Pepe qui emmenant avec lui environ deux mille hommes et une batterie, passa à Venise pour y prendre le commandement supérieur des forces de la république.

VII

Cette victoire du roi de Naples dans les rues de sa capitale, eut pour premier effet d'enlever la meilleure partie de leur contingent aux bandes chargées d'inquiéter la retraite que Radetzky opérait alors sur Vérone. On sait dans quel triste état se trouvait en ce moment la fortune du maréchal. Attaqué dans Milan par l'insurrection triomphante, menacé du côté de la Suisse et du Piémont, voyant dans l'intérieur du pays toutes ses communications interceptées, inquiet du sort de ses forteresses partout occupées par d'insuffisantes garnisons, — le maréchal, plutôt que de sacrifier à un faux point d'honneur le salut de ses armées et de la monarchie, avait pris la détermination de se retirer sur Vérone, afin de s'y organiser militairement pour la campagne qui s'annonçait à lui sous les

auspices les plus sévères. Au milieu de l'entraînement général, l'insurrection de Milan ne comptait guère désormais que comme un détail, et ce n'était plus seulement à Charles-Albert et à la Lombardie révoltée, mais à l'Italie entière soulevée, qu'il avait à tenir tête.

Ce fut le 22 mars, au jour levant, que le maréchal, en passant devant le front de son régiment de hussards, fit part de cette résolution à son état-major : on avisa sur-le-champ aux mesures à prendre pour assurer l'exécution des ordres supérieurs. Les généraux Clam et Wohlgemuth reçurent l'injonction de nettoyer tous les édifices d'où l'insurrection pourrait inquiéter la marche des troupes. Une chose surtout préoccupait vivement Radetzky, c'était le manque absolu de moyens de transport qui le forçait à laisser un grand nombre de ses blessés et de ses malades aux mains de l'ennemi, et en même temps le privait d'emporter quantité d'objets de la plus haute importance, la caisse centrale du gouvernement par exemple, enfermée dans le *Palazzo Marino*, construction massive et dont les portes vigoureusement verrouillées, ne pouvaient s'ouvrir désormais qu'à l'aide du canon, tous les employés étant en fuite ou cachés. Cette difficulté n'était sans doute pas de nature à faire reculer le maréchal. Mais la caisse une fois reconquise au milieu des décombres, comment l'emporter et où la placer? sur des fourgons de munitions? C'eût été peut-être l'unique moyen, mais Radetzky ne jugea point à propos d'user le temps à cette expédition, et quatre ou cinq cent mille florins en lingots, furent tout ce qu'il sauva de la bagarre.

Le soir venu, vers dix heures, les troupes, rassemblées en

cinq colonnes, se déroulèrent. A la tête de la troisième colonne s'avançait Radetzky. La nuit était froide et sombre, l'incendie des maisons, la sanglante lueur des barricades en flammes, éclairaient au loin les ténèbres; du haut des tours grondait le canon, et sur le passage des soldats s'engageait à chaque instant la fusillade. Morne au dehors et le deuil dans l'âme, le maréchal assistait à cette lutte, qui ne lui semblait plus qu'une escarmouche, comparée aux meurtriers combats que depuis tantôt cinq jours ses troupes soutenaient sans désemparer. Arrivé à une certaine distance, il regarda en arrière, du côté de Milan, comme s'il eût voulu adresser un dernier adieu à la cité rebelle, et murmura entre ses dents : « Nous reviendrons bientôt. »

Après avoir campé à Melegnano, les Autrichiens s'avancèrent sur Lodi, où le maréchal passa l'Adige. Ce fut là que vint l'atteindre la nouvelle de la défection de Venise. Un pareil coup manquait à ses désastres. Que toutes les villes de *terre-ferme* eussent obéi au mot d'ordre de la capitale, c'était un grand dommage, mais qui pouvait se réparer, tandis qu'aux yeux des moins clairvoyants, Venise perdue, c'était le coup de mort porté aux destinées de l'Autriche en Italie. Quelle force morale la révolution n'emprunterait-elle pas d'un tel triomphe? quelles ressources matérielles et quels trésors ses mains n'allaient-elles pas puiser dans ces magasins et ces arsenaux! Venise perdue, tout devenait possible. On connaît l'histoire de ce roi Rodrigue, pleurant sa défaite au milieu des débris de sa puissance, énumérant, le soir de la bataille, les armées, les citadelles, les châteaux, les immenses richesses qu'il avait le matin et qu'il n'a plus. Tel on se représente le vieux Radetzky,

à cette heure suprême. » Qui me dira des nouvelles de Mantoue? Vérone tient-elle encore pour l'empereur? l'Autriche a-t-elle bien encore un empereur?.. » Par Crémone, Manerbe et Montechiari, il se précipite sur le Mincio; à Crémone, Dieu soit loué! il avait appris que Mantoue, quoique réduite aux plus terribles extrémités, jusqu'alors n'avait point mis bas les armes.

Que se passait-il à Mantoue?

Cette importante forteresse avait, comme toutes les places fortes du royaume lombardo-vénitien, subi les conséquences d'une paix de plus de trente années, c'est-à-dire qu'on s'était borné aux réparations les plus indispensables pour l'empêcher de crouler de fond en comble. La plus grande partie du matériel de guerre, avariée par le temps, n'avait été ni réparée ni remplacée. Du reste, point d'approvisionnements, et quant aux munitions, il les fallait aller chercher à deux lieues de la citadelle, dans des magasins à poudre disposés pour les temps de paix. L'état de la garnison, d'ailleurs très-peu nombreuse, et que venaient de compléter des recrues italiennes fraîchement arrivées de Brescia, était des moins rassurants vis-à-vis d'une population effervescente, et dont la nouvelle des journées de mars à Vienne avait porté le patriotisme jusqu'à l'ivresse. Le général Gorczkowsky, qui commandait la forteresse, sentant le côté critique de sa position, évitait soigneusement toute espèce de conflit avec la ville. Les choses en étaient là, quand on apprit que le général attendait le régiment *Ferdinand d'Este* qui, revenant de Modène et Parme, devait passer par Mantoue. Aussitôt le comité révolutionnaire de dépêcher partout des

émissaires pour enlever les ponts, barricader les routes, et rendre impossible l'arrivée des auxiliaires impériaux. Gorczkowsky, de son côté, envoie pendant la nuit un détachement chargé de faciliter le passage du Pô à ce régiment, sur lequel reposent désormais toutes ses espérances. Informé de cette mesure, le comité redouble d'activité pour la faire échouer, et bientôt le général voit apparaître une députation qui le somme de rendre la forteresse. Repoussés avec hauteur par le commandant, les membres de cette députation se répandent dans le peuple, et se mettent à l'exciter au combat. Aussitôt le signal est donné, et des barricades s'organisent à la porte *Ceresa*, par où doit entrer le régiment d'*Este*.

Cependant, à l'aide du détachement envoyé à sa rencontre, le régiment avait pu rétablir le pont de bateaux, et, tournant la porte où le guettait l'insurrection, était entré par un autre point dans la citadelle. Ce renfort rendait sans doute un peu moins désespérée la situation du commandant. N'oublions pas toutefois, que Mantoue compte trente mille habitants, et que, mal rassuré sur les dispositions du personnel italien de sa garnison, le général autrichien veut ne s'aventurer qu'à la dernière extrémité dans une lutte de carrefours. Une commission envoyée par le parti de l'*insurrection modérée* s'était rendue auprès du vice-roi, alors à Vérone, lequel avait répondu simplement qu'il laissait le général commandant la forteresse libre d'agir selon ce que son devoir et sa conscience lui dicteraient. Le comité voulait voir à toute force un encouragement dans cette parole, et réitéra sa démarche auprès de Gorczkowsky, l'invitant derechef à livrer la forteresse. Le général répondit froidement, que d'abord il n'avait point reçu du

vice-roi un ordre de la sorte, mais que, le fait existant, il refuserait de s'y soumettre, n'ayant à rendre compte de sa conduite qu'au maréchal Radetzky; que dès lors on cessât de l'importuner à ce sujet, car il était résolu à ne livrer qu'avec sa vie la place où l'avait mis la confiance de son empereur. Furieux de se voir ainsi éconduits, les hommes du mouvement précipitent la collision; le peuple ameuté charge ses armes, la garnison s'apprête à vendre chèrement sa vie, des ruisseaux de sang vont couler. Tout à coup en dehors des murailles une fanfare retentit, des escadrons couvrent la plaine. Hurrah! c'est Radetzky; Mantoue est sauvée! Il y a dans cette péripétie je ne sais quoi de dramatique et d'émouvant qui vous attire. Cette garnison impériale aux abois sur les remparts de Mantoue, ce vieux guerrier qui, juste à l'instant voulu, accourt à sa délivrance, ces clairons, ces drapeaux, ces escadrons secouant devant eux la poussière, on se croirait en plein moyen âge, en plein Shakspear. Que de souvenirs pourtant évoquent certains noms, et combien perdrait de sa poésie une pareille scène, si par malheur elle se fût passée autre part qu'à Mantoue!

VIII

La faiblesse du général Zichy avait perdu Venise; l'attitude ferme et décidée du général Gorczkowsky sauva Mantoue. Ces deux faits, qui eurent lieu à si peu de distance l'un de l'autre, provoquent involontairement la comparaison, et l'admiration que vous ressentez pour celui-là augmente encore, s'il est possible, la triste impression que celui-ci vous inspire. Ce n'était cependant, à Dieu ne plaise, ni un traître ni un lâche que le général comte Zichy, l'un des plus illustres gourmands que les temps modernes aient vu naître, et qui, dans son trop *comfortable* hôtel du *Campo San-Stefano*, donnait des dîners à désespérer l'ombre de Lucullus. Le comte Zichy connaissait à merveille son poste de gouverneur de Venise, il en savait le fort et le faible, et possédait en outre l'estime et la

confiance du maréchal Radetzky; mais Zichy aimait passionnément la bonne chère, en dissertait volontiers et à toute heure, et comme jadis chez nous le duc Descars, joignant l'exemple au précepte, s'entendait à merveille à préparer les fins morceaux qu'il offrait à déguster à ses convives. Mauvaise note pour un général d'aimer ainsi la table et le bien-vivre! Qu'un diplomate caresse un pareil goût, rien de mieux : remettre au lendemain, prendre son temps, c'est son affaire; mais le général d'armée en campagne, le commandant d'une forteresse en pays conquis, cet homme sur lequel pèse une responsabilité du jour et de la nuit, y pensez-vous? « J'en appelle à Philippe à jeun, » disait l'Athénien; Venise en appela à Zichy sortant de table, à Zichy bien repu, et Venise eut certes raison. Le seul maréchal de France qui n'ait jamais gagné de batailles a laissé un nom immortel dans les fastes gastronomiques : *côtelettes à la Soubise*, quelle impitoyable satire!

Quiconque a séjourné à Venise aura pu se convaincre qu'il existe peu de villes moins faites pour servir de théâtre à l'insurrection. En dehors de la place Saint-Marc et du quai des Esclavons, pas un seul point favorable aux rassemblements. Maître de ces deux positions, le gouvernement pouvait fermer toute issue à l'émeute, la reléguer au fond de ruelles étroites et rendre impuissants tous ses efforts en amenant du canon sur la Piazzetta, et en faisant garder le Grand-Canal par quelques chaloupes canonnières; mais dans cet effroyable chaos où l'Europe se débattait alors, tout ce qui était autorité, pouvoir, gouvernement, semblait possédé de vertige. L'armée avait cessé partout de soutenir l'autorité politique; d'autorité

politique, à vrai dire, il n'en existait plus nulle part. C'est ici qu'on se sent irrésistiblement pris d'admiration pour ces généraux dont la superbe initiative, en sauvant leur patrie, sauvait le monde de la barbarie. Honorons, respectons les nationalités, mais ne soyons pas dupes du rôle que les meneurs du mouvement cherchaient à leur faire jouer, et ne perdons jamais de vue l'exemple de Charles-Albert bafoué, honni, vilipendé, poursuivi comme un traître par les prétendus défenseurs de cette cause sacrée de l'Italie à laquelle si héroïquement il s'était dévoué, du roi Charles-Albert traqué dans Milan comme un malfaiteur, comme un bandit, et n'échappant que par la fuite à la mort qui le menaçait. En Hongrie, à Vienne, en Italie, où la révolution n'était-elle pas? « Je venais de battre les Hongrois à Schéwchat, nous disait un jour Jellachich, et mon devoir de militaire me commandait de les refouler de l'autre côté de la Laytha ; mais, au milieu de l'épouvantable déchirement de la monarchie, un autre devoir parlait à ma conscience : sauver l'empire ! Si l'empire existe encore quelque part, pensai-je alors, c'est dans la capitale. Et je fondis sur Vienne à la tête de mes *manteaux rouges.* » Cette idée, en même temps qu'elle s'emparait du ban de Croatie, inspirait à Prague Windisch-Graetz, et, sans s'être concertés ensemble, sans s'être donné le mot, tous les deux arrivaient sous les murs de Vienne. Ainsi en Italie, ainsi de tous ces généraux (Zichy seul excepté), qui, les uns bloqués dans une forteresse démantelée, les autres isolés avec un faible détachement au fond d'une province, sans communications possibles avec le quartier général, s'apprêtaient à mourir glorieusement, comme Gorczkowsky à Mantoue; ou ne songeaient, comme

d'Aspre à Padoue, qu'à marcher sur Vérone. C'était là, se disaient-ils, que le maréchal devait arriver et qu'il fallait aller se joindre à lui, tant était grande la confiance qu'inspirait à ses lieutenants ce mâle vieillard qu'un poëte a pu saluer avec raison de cette parole cornélienne : « Dans ton camp est l'Autriche. » *In deinem Lager ist Œsterreich!* Ce caporal octogénaire qui parvenu à l'âge extrême où les plus forts et les plus glorieux abdiquent, se fait porter sur son cheval de guerre et n'en descend qu'après avoir partout relevé la fortune de son pays et donné à l'Autriche les belles journées de Custozza et de Novare.

IX

Le 18 mars 1848, le maréchal Radetzky était à travailler dans son cabinet de Villa-Reale, lorsqu'on vint lui apprendre que des barricades se dressaient de tous côtés dans Milan, et que le podestat Casati, accompagné de l'archevêque, promenait par les rues un drapeau tricolore. A peine avait-il reçu cette nouvelle, qu'un officier d'ordonnance entre à la hâte disant que le palais du gouvernement vient de tomber au pouvoir des insurgés. A ces mots, sans manifester la moindre émotion, le maréchal pose sa plume, et se tournant vers le comte Schoenhals, son adjudant-général : — Ne vous semble-t-il pas, dit-il, que le moment soit venu de mettre sur pied la garnison? — Ceci, en effet, répond alors le comte Schoenhals, n'est plus une émeute, Excellence, mais une ré-

volution. — Eh bien ! donc, faites tirer le canon, et tout le monde à cheval ! — En dix minutes, l'alarme était partout, et Milan voyait s'engager dans ses rues une lutte terrible qui devait servir de prélude à la campagne d'Italie. C'est peut-être la première fois qu'un chef d'armée passait ainsi sans transition de son cabinet de travail en pleine expédition militaire.

Il conviendrait peut-être maintenant de jeter un coup d'œil rapide sur les forces combinées auxquelles Radetzky et la poignée de braves restés fidèles à sa fortune allaient avoir affaire.

L'armée piémontaise se composait de la garde et de la ligne. La garde comptait quatre régiments de grenadiers et deux bataillons de chasseurs; la ligne, dix-huit régiments d'infanterie, six régiments de cavalerie, un bataillon de sapeurs, une compagnie de mineurs, soutenue d'un bataillon de marine, le tout prenant part à la guerre. Ajoutons ce fameux bataillon de *bersaglieri*, qui peut être augmenté à volonté, troupe exercée, prompte à l'attaque, infatigable, et qui, pour l'agilité du mouvement, la hardiesse intrépide, l'adresse dans l'art de tirer, mérite d'être comparée à nos chasseurs de Vincennes. Cet effectif formait neuf brigades d'infanterie, une de la garde, trois de cavalerie. Chaque brigade avait trois régiments; chaque régiment, trois bataillons. A compter mille hommes par bataillon, à prendre pour six mille hommes la garde, les *bersaglieri* et le bataillon de marine, on avait ainsi soixante mille hommes d'infanterie. Chaque régiment de cavalerie contenait cinq escadrons; à huit cents hommes par régiment, on avait une cavalerie forte

de quatre mille huit cents chevaux. De plus, en appelant les réserves sous les armes, l'infanterie pouvait facilement atteindre le chiffre de cent mille hommes. Il faut dire aussi que le Piémont, ayant été un peu, comme tout le monde à cette époque, surpris par les événements, ne se trouvait pas entièrement préparé. Ses troupes n'étaient pas concentrées, et force lui fut de les rassembler; ce qui fit que Charles-Albert, lorsqu'il parut sur le Tessin, n'avait pas avec lui plus de quarante à quarante-cinq mille hommes; mais son effectif grandissait tous les jours, et vers le milieu d'avril, le chiffre s'élevait au moins à soixante mille hommes. On connaît la réputation de l'artillerie piémontaise, véritable corps d'élite, richement pourvu quant au matériel, et que recommandaient à la fois et l'aptitude de ses officiers et l'intelligence de ses soldats. Cent pièces de canon, réparties en batteries de huit pièces chacune, formaient son contingent.

L'armée piémontaise, bien montée d'ailleurs, ne laissait pas d'avoir ses côtés critiques. De l'avis même du général Bava, le service des vivres s'y faisait mal. Au sein du pays le mieux approvisionné de la terre, le soldat y souffrait de la faim, et souvent des retards apportés dans sa nourriture entravèrent l'exécution des manœuvres. Le roi, jaloux de se concilier la tendresse des Italiens, évitait partout de mettre le pays en frais; généreux mouvement qui du reste manqua son but, ce qui arrive aux meilleures choses de ce monde! En effet, le soldat qu'on nourrit mal devient pillard, et plus d'un exemple, à ce qu'on assure, vint pendant la campagne corroborer cet axiome du troupier. L'armée entière était partagée en deux corps, lesquels se disloquaient chacun en

deux divisions ; à la tête du premier corps était le lieutenant général Bava, à la tête du second le lieutenant général Sonnaz. Le duc de Savoie, prince royal, avait sous ses ordres une division de réserve, et le roi dirigeait en personne le commandement supérieur.

X

C'était un prince militaire que Charles-Albert, militaire en ce sens qu'il se plaisait aux batailles, et n'eût point vo-ontiers laissé se perdre l'occasion de mettre en avant cette bravoure qu'il tenait de sa race ; mais de cet instinct belliqueux, de cette fougue magnanime, qu'on aime dans les princes, aux qualités supérieures d'un général d'armée, il y a loin. Et ces grandes qualités, il est permis aujourd'hui de le dire, Charles-Albert ne les posséda jamais. L'insurrection militaire de 1821, pour la première fois, nous le montre sur la scène politique. On sait comment, après avoir encouragé le mouvement, après avoir souffert qu'on l'en déclarât le chef, au moment du danger le prince de Carignan rompit tout à coup en visière à son monde, et, prenant sa course

vers Florence, laissa la conspiration se débrouiller à sa guise. Cette fâcheuse aventure, tout en ruinant Charles-Albert dans l'esprit des révolutionnaires, n'était point faite pour lui valoir la sympathie des cabinets. Aussi le voit-on, à dater de cette époque, s'évertuer à détruire cette mauvaise impression donnée à l'Europe. Engagé comme volontaire sous les drapeaux de la France, il prend part, en 1823, à l'expédition du duc d'Angoulême en Espagne, et reçoit de son régiment, pour récompense de sa vaillante conduite au siége du Trocadéro, les épaulettes de laine de grenadier. L'Autriche en même temps le décorait de son ordre de Marie-Thérèse.

Devenu roi de Sardaigne à l'extinction de la ligne directe, Charles-Albert ne s'attacha que davantage à faire oublier les entreprises du prince de Carignan. Au lendemain des journées de juillet, ce fut lui qui fournit à madame la duchesse de Berry les moyens de débarquer sur la côte. On se souvient du nom que portait le bâtiment monté par la princesse. Le gouvernement français avait alors un ambassadeur à Turin; sut-il le chaleureux concours que prêta Charles-Albert à cette expédition, dans laquelle il était de tous ses vœux, de toutes ses sympathies, de toutes ses forces? « Je le vois encore, nous disait un soir un des personnages qui prirent la plus vive part à cette affaire, je le vois encore assis, grand et maigre, dans son cabinet du château de Raconis, et dépliant une dépêche de Madame, que je venais de lui remettre. Comme la page, toute blanche, n'offrait de haut en bas aucune trace d'écriture visible, il ouvrit un tiroir, prit une fiole remplie d'un réactif, y trempa les barbes d'une plume qu'il promena ensuite méthodiquement sur le papier; puis, cette opération

chimique terminée, les caractères ayant apparu, il se mit à déchiffrer la note à laquelle il répondit séance tenante, en ayant soin de recourir aux mêmes artifices. » Versatilité humaine ! Qui jamais eût soupçonné que ce prince, alors si ardent à conspirer pour la cause de la légitimité monarchique, lèverait un jour l'étendard de l'indépendance italienne ? Il est vrai que la question ici s'offrait complexe. Sur le premier plan flamboyait l'idée de nationalité, idée sainte, idée souveraine. Pie IX l'avait saluée de son enthousiasme ; un prince italien, un roi de Piémont pouvait-il ne se point armer pour sa défense ? On n'a point assez admiré avec quelle habileté prodigieuse toute cette partie fut jouée au début par les révolutionnaires. Quel homme que ce Mazzini, fanatique dont le type semblait avoir cessé d'appartenir à nos âges, sectaire de la pire espèce ! Comme il s'insinue au cœur de l'Italie, comme il la prépare et l'élabore, cette crise qui doit lui livrer le monde ! Au fond de lui est le radicalisme, la république universelle, l'utopie insensée ; au dehors, le masque du moment se montre seul. Libéralisme, nationalité, peu lui importent les causes, pourvu qu'elles l'aident à s'emparer de l'heure présente. Jusque dans les conseils des rois 'étend son influence, jusque dans l'urne du conclave sa main plonge. Au milieu de cet Éden de l'Italie, on dirait le serpent tentateur. A la belle âme de Pie IX, enivrée des acclamations du monde catholique, il parle de la sainte ligue des peuples ; aux oreilles de l'ambitieux Charles-Albert, il chuchotte : « Tu seras roi d'Italie. » Puis, la croisade à peine entamée, les choses tout à coup changent d'aspect, et voilà que, par un subit revirement, il se trouve que l'ennemi

commun, ce n'est plus seulement désormais l'Autrichien, mais Pie IX, mais le roi de Naples, mais le roi de Sardaigne et tous les princes italiens qui s'étaient levés pour la défense du territoire. Derrière la question nationale se dresse maintenant la question sociale : monarchie ou république. Plus de rois, plus de papauté, en un tour de main l'escamotage s'est accompli, et, tandis que la puissance du Piémont s'effondre à Novare sous le canon de Radetzky, Mazzini entre à Rome, où il règne et gouverne à la place de Pie IX qui est à Gaëte.

« Il n'était point Alexandre, mais il eût été son premier soldat. » Ce mot ingénieux de Voltaire sur Charles XII s'applique admirablement à Charles-Albert. Une fois engagé dans la révolution, bien lui en prit d'être ce premier soldat, car ne l'eût-il pas été, la force des événements ne l'en aurait pas moins entraîné vers la guerre. Par la guerre seule, il pouvait en effet reconquérir cette liberté d'action qu'il avait perdue en tirant l'épée pour une cause qu'il croyait être vraiment la cause de l'Italie. Vainqueur, il se serait tôt ou tard retourné contre la révolution ; vaincu, il se vit emporté par elle. Quelles épreuves pour ce prince hautain que celles qui l'attendaient, lui et son armée, dans les rues de Milan ! Cette ingratitude féroce, inouïe, avait laissé au fond de son âme un tel levain d'amertume et de colère, que, si le sort des batailles se fût prononcé en sa faveur, les Milanais auraient peut-être trouvé en lui un triomphateur, un juge bien autrement sévère que Radetzky. Et le soir de la bataille de Novare, se figure-t-on l'immense désespoir qui dut s'emparer de ce cœur de roi ? Charles-Albert, dans l'insondable pro-

fondeur de son découragement, avait laissé à d'autres la direction de la bataille. C'était assez pour lui de se jeter partout au plus épais de la mêlée. « Il fut un des derniers qui abandonnèrent les hauteurs de la *Bicoque*, et plusieurs fois, en se retirant, il se retourna vers nous, arrêtant son cheval au milieu du feu, puis, comme les balles semblaient ne le vouloir pas atteindre, il mit son cheval au pas et gagna la ville. » Ainsi s'exprime le général Schoenhals (1), l'aide de camp de Radetzky. Continuons le récit de cette dernière heure, elle a sa grandeur et son enseignement. « Pendant ce temps nos batteries avaient occupé les hauteurs d'où nous venions de débusquer l'ennemi et faisaient un feu terrible sur la ville. Les Piémontais nous répondaient du sein des remparts démantelés. Là se tenait le roi, debout derrière les canons, promenant son œil morne sur cette plaine dans laquelle il venait de laisser sa couronne, indifférent désormais aux ravages que la mitraille exerçait autour de lui. A chaque instant, ceux qui l'accompagnaient s'attendaient à le voir tomber, et comme le général Jacques Durando s'efforçait de l'entraîner par le bras, « Laissez-moi, général, s'écria le malheureux monarque, laissez-moi, c'est mon dernier jour, et je veux mourir ! »

Cette scène se passait le 23 mars 1849. Il y avait un an, jour pour jour, que Charles-Albert avait lancé son fameux manifeste et franchi le Tessin à la tête de son armée. Avoir rêvé la couronne de fer, rêvé les duchés de Plaisance, de Parme et de Modène, s'être vu sacrer par la main du pape au

(1) Voir les *Souvenirs d'un vétéran de la guerre d'Italie pendant les années 1848 et 1849*, tome II, p. 233.

Capitole, et se réveiller d'un songe si magnifique dans la défaite, dans l'isolement, dans l'abîme de toutes les douleurs morales et physiques ! La religion seule pouvait en ce moment venir en aide à cette puissance brisée dont la tombe refusait d'ensevelir le désespoir. Laissons les railleurs plaisanter des pratiques dévotes de Charles-Albert, et rire de ce roi qui mettait ses étendards sous l'invocation spéciale de la sainte Vierge. Sans doute, le temps n'est plus où des archanges cuirassés parcouraient l'espace en brandissant leurs glaives flamboyans, et c'est par d'autres signes que les miracles du Dieu des armées se manifestent; mais ce qui a survécu, et ce qui toujours subsistera, c'est cette force d'âme que donne une croyance, cette faculté souveraine qu'inspire la foi, de s'élever au-dessus des humiliations et des catastrophes du moment, et de regarder plus haut et plus loin. Il y avait dans l'expression sévère et mystique de Charles-Albert, dans cette figure ascétique et martiale, beaucoup de la physionomie d'un chevalier du moyen âge. Évidemment, il crut jusqu'à la fin accomplir une mission providentielle et marcher à la croisade. Au début de la seconde campagne, en franchissant l'Adige au milieu de son état-major, il se découvrit solennellement, comme aurait pu faire Godefroy de Bouillon mettant le pied en terre sainte !

XI

Autour de Charles-Albert et de son armée se groupaient les divers détachements de la force armée italienne proprement dite. Naples envoya quinze mille hommes bien organisés, sous la conduite du général Pepe ; il est vrai que le roi Ferdinand eut en même temps l'heureuse inspiration de conserver auprès de lui sa garde et les Suisses, élite de ses troupes, à laquelle il dut le salut de sa couronne à la journée du 15 mai. Aux Napolitains vinrent se joindre dix-sept mille Romains ou Suisses de l'armée papale, formant deux bataillons de grenadiers, deux bataillons de chasseurs, cinq de fusiliers, avec deux batteries et un régiment de dragons, troupe aguerrie et vigoureuse que renforçait partout sur son passage la célèbre milice des *Crociati*. Comptons en outre les

Toscans au nombre de six à sept mille, la cohorte livournaise, et la bande des étudiants de Pise. Quant au chiffre du contingent fourni par Modène et Parme, il pouvait s'élever à quatre mille hommes. Si maintenant on estime à quarante ou cinquante mille hommes la masse de ces alliés, à cinquante mille l'armée lombardo-piémontaise, il résulte de ce calcul que le maréchal allait, dès son entrée en campagne, se trouver en présence d'un effectif de cent mille hommes.

XII

Quelles étaient, d'autre part, les forces militaires de Radetzky ?

Le maréchal, au moment de quitter Milan, disposait en tout (y compris la gendarmerie et la police) de soixante-quinze mille hommes, dont il avait fallu détacher une brigade pour l'envoyer en toute hâte maintenir le Tyrol, et que la capitulation ou la désertion avait au moins réduits de vingt mille hommes ; de sorte qu'après sa jonction avec son second corps d'armée il pouvait compter de quarante-cinq à cinquante mille combattants, ce qui lui faisait, en ôtant quinze mille soldats que réclamait impérieusement la défense des forteresses, trente à quarante mille hommes de troupes disponibles.

L'Italie, à cette heure, semblait donc perdue à tout jamais pour l'Autriche. De cité en cité retentissait l'appel aux armes, de clocher en clocher gagnait l'insurrection. Partout s'allumait la guerre sainte ; partout, au cri de : *Dieu le veut !* on *se croisait.* Temps singuliers, étranges, poétiques, et dont le romantisme rappelle certaines périodes du moyen âge ! Des universités de Pavie, de Padoue et de Pise, des murs crénelés de Mantoue, se précipitent, l'escopette au dos, le poignard à la ceinture, des légions de hardis jeunes gens, ceux-ci vêtus en bandits de théâtre, ceux-là portant la croix rouge en pleine poitrine. Un prêtre, Gavazzi, fait le coup de feu dans les rues ; un pontife, l'archevêque de Milan, bénit les barricades ; une femme, la princesse Belgiojoso, exécute dans la capitale de la Lombardie son entrée triomphale, on dirait *Semiramide in Babilonia* ; puis soudain, péripétie imprévue ! l'ovation change de caractère, le cri de triomphe devient huée, Sémiramis disparaît de la scène comme par une trappe, et le secret de ce coup de théâtre, c'est que la princesse est républicaine, et que l'agitation milanaise tient encore pour la monarchie du roi de Piémont (1). On s'était trompé sur l'esprit de Milan ; mais grâce à Dieu, Rome a de l'avance, et on part pour la ville éternelle, où bientôt arrive Mazzini, car l'Italie, à cette époque, offre ce trait curieux, que sa révolution développe des variétés de toute sorte. Allez d'une ville à l'autre, ce n'est plus le même caractère insurrectionnel : vous reculez

(1) On lira aussi avec intérêt dans l'ouvrage du général Schoenhals, que je viens de citer, l'anecdote originale et pittoresque de cette comtesse Pallavicini, qui menoit en guerre son piano, à cette fin d'animer ses soixante chevaliers au combat en leur chantant : *Sul Campo della Gloria !*

ou vous avancez. Pour les royalistes et les partisans de la fusion, il y a la Lombardie ; pour les républicains, Bologne et Brescia ; pour les rouges, Livourne et Rome. C'est comme un immense clavier rendant à volonté toutes les notes de la gamme révolutionnaire, et dont le maestro Mazzini fait vibrer chaque touche. Néanmoins, qu'on ne s'y trompe pas, pour mettre d'accord toutes ces haines, pour réunir en un même foyer toutes ces incandescences, il suffisait de crier : Mort à l'Autrichien ! Nous parlions des universités, c'était aussi le tour aux grandes villes de déclarer la guerre aux *habits blancs*. Florence, Rome, Naples obéissaient à l'impulsion commune. A Naples, la multitude furieuse arrachait de l'hôtel d'Autriche l'écusson impérial, et l'aigle à deux têtes roulait dans la fange du ruisseau, sous les yeux de Schwarzenberg frémissant. L'homme habile et résolu auquel devait échoir un jour la première place dans les conseils de son empereur, sentit alors ce qu'il y avait à faire. Le prince Félix de Schwarzenberg se ressouvint de son premier état, et se rendit auprès du vieux maréchal, qui lui donna un commandement. C'était le temps où les diplomates quittaient la plume pour l'épée, où les hommes de cabinet des deux partis se rencontraient volontiers sur les champs de bataille : le marquis d'Azeglio, ministre des affaires étrangères du roi de Piémont, blessé à Vicence ; le prince de Schwarzenberg, atteint au bras d'un coup de feu à Goïto, nobles exemples qui vous reportent involontairement vers cet autre grand ministre, le cardinal de Richelieu, à cheval sous les batteries des forts de La Rochelle !

Le maréchal, du reste, ne se faisait pas d'illusions, et voyait

clairement que l'Italie était devenue un terrain qu'il lui fallait reconquérir pied à pied, un pays dont il avait à retourner l'organisation de fond en comble ; aussi, dans cette débâcle universelle, n'accordait-il qu'une attention assez médiocre aux mille défections dont chaque jour, chaque heure apportaient la nouvelle. Une ville de plus ou de moins, c'était là désormais à ses yeux une question secondaire, et tout son intérêt, toutes ses préoccupations se concentraient sur les places fortes dont il méditait de faire dans l'avenir ses bases d'opération. Ah ! si Venise eût tenu bon comme Mantoue, les choses, sans nul doute, auraient pu prendre un autre aspect : livrer à Charles-Albert un combat décisif, l'écraser avant qu'il eût eu le temps de rassembler ses forces sur le Mincio, rien de cela n'était impossible ; mais qu'on réfléchisse à la situation où se trouvait Radetzky. Les nouvelles de Vienne prenaient de plus en plus un caractère alarmant ; esclave des partis ameutés, misérable jouet du flot révolutionnaire, le cabinet Pillersdorf marchait de concessions en concessions, et faisait litière de tous les droits de la couronne. Était-ce le moment de jouer sur un coup de dés la fortune de l'empire ? Le maréchal ne le pensa point ; il prit la ferme résolution de se retrancher dans Vérone, et de n'en venir aux mains qu'autant qu'on oserait l'y attaquer. L'heure avait sonné pour Radetzky de démontrer par la pratique l'importance qu'il accordait volontiers, en théorie , à cette place forte. Vers ce point convergeait pour le moment toute sa stratégie ; là il ravitaillerait ses troupes, organiserait son matériel ; là il attendrait l'armée de réserve que Nugent lui amenait. Quelle victoire pouvait valoir les avantages qu'on allait tirer d'un

pareil plan ? Heureusement pour le maréchal, Charles-Albert tranquille sur le Mincio, ne troubla point sa retraite et lui laissa le temps de préparer à loisir ses plans de campagne.

L'armée de réserve ne pouvait, dans l'état du pays, lui arriver qu'en passant par de nombreux détours, et avec cela point de nouvelles ! Qu'on se figure ses impatiences, ses perplexités, ses découragements ?. Quand il pourrait enfin commencer ses opérations, lui-même l'ignorait, car tout dépendait de sa jonction avec Nugent, et comment prévoir l'heure où cette jonction se ferait ? Venise coupée, le seul moyen qui lui restât de communiquer avec l'intérieur de la monarchie, c'était la voie éloignée et difficile du Tyrol, et encore cette voie menaçait d'être interceptée dès l'instant que l'ennemi s'avancerait sur le lac de Garda. Les nouvelles n'arrivaient plus que lentement ; celles qui arrivaient étaient sinistres. Jours d'épreuve et d'amertume pour ce vieillard de quatre-vingt-un ans ! Souvent on le voyait assis la tête dans ses mains, silencieux, morne, abattu. Qu'un intendant militaire entrât alors, avec quelle vivacité soucieuse il l'interrogeait sur l'approvisionnement de l'armée ! Bon nombre d'écrivains ont voulu voir un système dans ce qui fut, à cette première époque de la guerre d'Italie, la nécessité absolue du moment ; de là ce caractère temporisateur, cette physionomie de *Fabius Cunctator*, faussement attribués à un homme dont le génie est bien plutôt la décision, l'audace, l'intrépidité du coup de main. Quand il ne procède au début qu'avec tant de mesure et de circonspection, quand il affecte de ne rien livrer aux chances d'une rencontre, c'est qu'alors le vieux soldat, sur qui pèse une responsabilité si énorme,

sent qu'il ne peut donner aux opérations militaires proprement dites que la moitié de son application : tandis que d'un œil il observe Charles-Albert et le tient à distance, de l'autre il regarde Vienne, ce cœur de l'empire où la révolution lui suscite des ennemis non moins menaçants et non moins acharnés. La guerre d'Italie se divise, on le sait, en deux parts, dont la première va jusqu'à l'armistice de Milan et remplit l'espace de plus d'une année, et dont la seconde, enlevée en dix jours, marche, à pas de géant, de la reprise des hostilités à la bataille de Novare. Rien qui se ressemble moins que ces deux campagnes. D'un côté lenteurs, attermoiements, prudence ; de l'autre, vigueur, entraînement, soudaineté, inspiration dans l'attaque, imprévu dans l'offensive ! Charles-Albert y fut pris, ou plutôt le général Chrzanowsky, car à Novare Charles-Albert ne commandait pas ; il ne fit que se battre en soldat, en héros. Nul doute que le souvenir de ses temporisations précédentes n'ait merveilleusement servi la fortune de Radetzky à cette période définitive. Comme la première fois, il battit en retraite ; mais cette retraite n'était plus, en 1849, qu'une feinte habile pour tromper l'ennemi. Le général polonais qui dirigeait les forces piémontaises ignorait encore quelle direction il avait prise, que Radetzky, se retournant, tombait sur lui comme un lion et l'écrasait. « Jamais, nous disait un jour le maréchal à Vérone, je n'ai tendu un piége à Charles-Albert sans qu'il y soit tombé tout aussitôt ! »

Radetzky, toujours sans nouvelles du corps de Nugent, était donc occupé à se fortifier dans Vérone, lorsque, le 6 mai 1848, enhardi par son heureux passage du Mincio et

les succès de Pastrengo, se voyant à la tête d'une armée qui chaque jour grandissait en nombre, tandis que le dénûment, les blessures et la contagion diminuaient celle de ses adversaires, comptant bien aussi quelque peu sur l'insurrection viennoise qui forçait à cette heure même l'empereur à se réfugier dans le Tyrol, — Charles-Albert, résolu d'en finir, vint assaillir le général autrichien jusque dans son dernier retranchement.

XIII

Cette affaire de Sainte-Lucie, commencée par des escarmouches d'avant-postes, prit en peu d'instants les proportions d'un véritable combat ; l'engagement fut acharné, terrible. Les Piémontais ne se lassaient pas d'attaquer, les Autrichiens de leur opposer une imperturbable défensive. Le roi, toujours défiant à l'endroit de son aptitude stratégique, après avoir remis le commandement supérieur au général Bava, vint se mêler aux rangs de ses soldats ; puis, lorsqu'il les eut animés de son exemple, il quitta le champ de bataille pour se rendre à une *villa* voisine autour de laquelle, disent les récits de la journée, il fit ensevelir, séance tenante, quelques officiers de son état-major tombés victimes du sort de la guerre. Spectacle étrange et lugubre que ce prince enterrant pieusement ses morts au bruit de la canonnade, scène de fossoyeur renouvelée d'*Hamlet !* Quand la

dernière pelletée de terre eut recouvert le dernier trépassé d'entre ses adjudants, ce monarque pâle, et comme marqué au front de ce signe de découragement et d'ennui que la fatalité semble imprimer à certaines figures mélancoliques de l'histoire, ce triste roi monta au belvédère de la *villa Fenelone*, d'où, sa lunette braquée sur Vérone, il attendait qu'un mouvement insurrectionnel se déclarât pour lui dans l'intérieur de la place. Ce qui toutefois n'eut pas lieu, grâce aux mesures énergiques prises par le vieux Radetzky et à la proclamation laconique et sévère qu'il adressa aux Véronais en montant à cheval.

Des deux côtés les traits de courage et d'abnégation militaire ne manquèrent pas. J'en veux citer un qui rappelle à sa manière le sublime stoïcisme du colonel Combes à Constantine. Au début de l'action, le colonel Pottornaz, commandant le régiment *François-Charles*, a le bras emporté par un boulet. Il quitte les rangs, se dirige au pas vers le général d'Aspre, et, du ton dont il aurait fait son rapport : « Excellence, dit-il, je viens d'avoir le bras droit emporté, et j'ai l'honneur de vous informer que je me vois forcé de me retirer du champ de bataille. » — « Ma bague ! ah ! ma bague ! » s'écriait à Fontenoy un brillant capitaine aux gardes-françaises courant après sa main enlevée par la mitraille. Élégance, esprit, légèreté, galanterie aimable et frivole jusque dans la mêlée et le carnage, n'est-ce point là le Français ? Formalisme, gravité didactique, culte chevaleresque de la discipline, de la hiérarchie, du protocole, voilà l'Autrichien.

La journée de Sainte-Lucie fut une de celles où, les circonstances paralysant l'action et le génie d'un chef d'armée,

tout est remis à l'intrépide initiative du soldat. Le terrain glissant s'opposait aux mouvements, la faiblesse numérique des troupes autrichiennes ne permettait pas les dispositions stratégiques. Il fallait mourir ou vaincre l'arme au bras : on vainquit. Aux uns et aux autres cette affaire coûta cher ; aux Piémontais surtout, qui perdirent beaucoup de monde et quittèrent la place en plein désarroi. Lorsque le lendemain, à l'aube, le maréchal visita le champ de bataille, les morts et les blessés encombraient le terrain, et parmi les ustensiles, bagages, équipements de toute espèce qui couvraient le sol, au milieu des monceaux d'épaulettes, d'armes, de shakos, de trompettes, on trouva — singulière défroque en pareil lieu ! — nombre de masques de théâtre figurant Belzébuth avec ses cornes. On se souvient du fameux diable vert du ballet de *la Tentation* ; plusieurs cadavres piémontais, lorsqu'on les releva, portaient encore ce déguisement. Quel pouvait être le sens de cette mascarade grotesque ? Les officiers de l'état-major de Radetzky se le demandèrent et finirent par découvrir qu'à l'aide de ces oripeaux fantastiques on avait tout simplement voulu terrifier les Croates. Et dire qu'en même temps qu'on estimait ces braves Croates assez naïfs pour se laisser intimider par des épouvantails d'enfants, les journaux de l'époque nous les représentaient comme des fléaux de Dieu et d'invétérés bandits ne croyant ni à saints, ni à diable, massacrant les vieillards, pillant les églises, et portant toujours leur giberne pleine de mains de femmes qu'ils coupaient à la hâte chemin faisant, se réservant d'en ôter les bagues plus tard, comme on coupe une branche pour avoir le fruit ! Rien ne saurait se comparer à

ces fables au moyen desquelles on exploitait la crédulité publique. Les blessés piémontais, qu'on transportait à l'hôpital de Vérone, suppliaient les soldats autrichiens de ne pas les priver de la vue, et les officiers qui dirigeaient l'escorte eurent toutes les peines du monde à rassurer ces braves gens, à qui on avait fait accroire que les impériaux arrachaient les yeux à leurs prisonniers. Les choses allèrent même si loin, que le maréchal dut se rendre en personne auprès de ces malheureux, et qu'après les avoir consolés, après avoir donné des ordres pour qu'ils fussent traités avec autant de soins et d'égards que ses propres soldats, il en écrivit vertement au ministre du roi de Sardaigne, le sommant de mettre un terme à de si ridicules manœuvres.

S'il y eut des journées plus brillantes que celle de Sainte-Lucie, il n'y en eut point de plus féconde en résultats. Elle marque, à vrai dire, l'heure exacte, le moment où la fortune accomplit son évolution, et des drapeaux de Charles-Albert, qu'elle avait jusque-là suivis, passe définitivement au camp du maréchal. Au point de vue de l'influence morale, ce succès fut immense : il raffermit le courage des troupes, leur discipline, ralluma leur foi dans l'avenir, et fut l'heureux point de départ d'une période nouvelle. Deux archiducs y gagnèrent hardiment leurs éperons sous les yeux du *père* Radetzky : l'archiduc Albert, digne fils de l'illustre archiduc Charles, et le prince François-Joseph, que son courage désigna dès ce jour à l'armée, ignorante encore que, dans ce blond guerrier marqué au front de l'étoile de la jeunesse, elle saluait le futur empereur militaire dont les circonstances lui faisaient souhaiter l'avénement !

XIV

Les jours d'épreuve étaient passés, l'arrivée tant réclamée du corps de réserve venait enfin, le 25 mai, augmenter de 19,000 hommes l'effectif du maréchal. Les rôles allaient changer : c'était à Radetzky maintenant de prendre l'offensive et de poursuivre cet adversaire qu'il avait jusque-là évité en si ingénieux et si consommé tacticien.

« C'était par une magnifique nuit de printemps ; le roulement de nos fourgons nombreux, de nos équipages, ébranlait l'air comme un grondement de tonnerre. A une distance assez rapprochée brillaient les feux de bivouac de l'ennemi, dont nous longions les avant-postes à une portée de canon. A la tête du second corps d'armée, ayant à ses côtés le futur souverain de l'Autriche, s'avançait Radetzky, gai, dispos,

l'œil rayonnant, le visage en belle humeur. Par intervalles un coup de feu lointain, échangé entre nos patrouilles et les avant-postes ennemis, troublait seul le calme de la nuit (1). »

Ainsi on quittait Vérone, ainsi on marchait allègre et joyeux à la journée de Curtatone, où les Toscans de Laugier furent défaits, à la journée de Vicence, où les Romains de Durando trouvèrent leurs fourches Caudines. Dès le soir du premier jour d'attaque, Vicence n'était plus tenable pour l'ennemi, forcé dans ses derniers retranchements intérieurs. Toutes ces hauteurs des *Monti Berici*, ces délicieuses collines que surmonte l'église et le cloître de la *Madona del Monte*, et au pied desquelles s'étend la ville au sein d'un paysage vraiment édénique, les Autrichiens victorieux les occupaient lorsque la nuit vint mettre fin au combat. Sous leurs yeux se déroulait la cité magnifique si richement dotée par le génie de Palladio. Le maréchal allait s'en retourner à son quartier général après avoir pris toutes ses dispositions, le feu devait se rouvrir au jour levant, ses colonnes se massaient aux portes de la ville, et de l'éminence où l'on était, on pouvait en un moment anéantir Vicence sous une pluie de bombes et d'obus. L'issue de cette affaire avait donc cessé pour Radetzky d'être douteuse, mais il se demandait ce qui adviendrait de tant de chefs-d'œuvre pendant l'assaut du lendemain. La question était superflue : Vicence capitula. Déjà, vers le déclin du jour, au plus chaud de l'action, le drapeau blanc avait été vu flottant çà et là sur divers points ; il est vrai que, presque aussitôt, le drapeau rouge l'avait

(1) *Mémoires du général comte Schoenhals*, tom. II, p. 71.

partout remplacé. On prétend que ce furent les gardes nationaux vicentins qui prirent sur eux de couper court aux préliminaires pacifiques; mais Durando, vieux soldat, et, comme tel, jugeant mieux de la situation, ne partagea point l'avis de ces messieurs. Les seules forces qui lui restaient étaient les bataillons suisses, lesquels, après s'être vigoureusement battus pour l'honneur à la défense du *Monte Berico*, sentant qu'ils étaient là contre la volonté du pape, commencèrent à dire tout haut qu'ils ne se souciaient point de servir davantage d'instruments aux complots d'un ministère révolutionnaire avec lequel ils ne s'étaient jamais engagés. Durando négocia donc : pendant cette nuit même des parlementaires furent envoyés aux avants-postes autrichiens, et sur-le-champ une capitulation eut lieu, par laquelle le général Durando s'obligeait à se retirer avec toutes ses troupes de l'autre côté du Pô, et à ne plus porter de trois mois les armes contre l'Autriche.

Disons-le cependant, la fortune avait ses retours, et tout au début de cette phase nouvelle on compta plus d'un échec. A Goïto, par exemple, deux fautes graves furent commises : on tint Bava pour plus faible qu'il n'était, tandis que d'autre part on s'exagérait les forces du roi; ce qui fit qu'on attaqua le premier trop à la hâte et sans être en nombre, alors que l'on se laissait imposer par le second, qui n'avait auprès de lui que neuf bataillons. Le général Benedeck, à mesure qu'il arrivait en vue de Goïto, rangea ses troupes en bataille. Les Autrichiens n'avaient jusque-là rencontré que d'assez faibles détachements de cavalerie qui s'enfuyaient à leur approche, quand soudain, vers quatre heures de l'après-

midi, la tête de leurs colonnes fut saluée à coups de canon. On répondit à l'instant par le feu des batteries; mais la supériorité de l'artillerie piémontaise indiqua bientôt que l'ennemi avait concentré ses forces sur ce point. Dès lors l'engagement prit un caractère plus sérieux. Wohlgemuth d'abord, puis Clam, reçurent l'ordre de se porter au secours de Benedeck; mais la difficulté du terrain s'opposait à l'exécution des manœuvres. Pendant ce temps, Benedeck à lui seul soutenait rudement l'assaut, non toutefois sans éprouver de grosses pertes, de sorte que lorsqu'arrivèrent les brigades de renfort, il avait trop souffert pour leur pouvoir prêter un secours utile. L'ennemi gagnait du terrain, et peu à peu on se voyait réduit à renoncer à tous ses avantages. Que faisait le général d'Aspre? Comment cet intrépide pourfendeur tardait-il tant d'accourir sur le champ de bataille où sa valeureuse présence aurait suffi pour captiver la victoire incertaine? Lui, le brave des braves, où pouvait-il être? lui, le plus fougueux, le plus impatient, le plus hardi des chefs, quel ascendant le retenait? A tout moment on s'attendait à le voir déboucher sur le flanc droit de l'ennemi... Personne! Misères de l'humanité, faut-il bien que jusque chez les héros on vous rencontre! Le général d'Aspre était sujet à d'horribles accès de goutte, et cette maladie avait pour premier effet de paralyser en un clin d'œil tous ses mouvements. Il souffrait alors les tortures d'un damné; mais à l'entendre, les tortures physiques n'étaient que peu de chose auprès du supplice moral qu'il endurait à se voir ainsi impotent et perclus. Impotent, ce fier soldat dont le cheval hennit aux apprêts de la bataille! perclus, ce vainqueur de la veille de

qui dépend l'affaire du lendemain! Qu'un général retraité et pensionné soit goutteux chez lui, dans ses terres, alors qu'il n'a plus à s'occuper que de ses fermages ou de l'établissement d'un coquin de neveu, à merveille! Je dirai plus, le théâtre nous a si souvent reproduit cette physionomie du vieux militaire podagre et maugréant qu'on a quelque peine à se figurer sous un autre aspect le type traditionnel. Mais en campagne, avoir la goutte! mais sentir dans sa poitrine battre le cœur d'un d'Aspre et ne pouvoir remuer la main pour boucler son ceinturon quand déjà gronde la canonnade, supplice oublié par Dante dans son *Inferno* :

Pends-toi, brave Crillon, on s'est battu sans toi.

D'Aspre, lui, ne voulait pas qu'on se battît. Il aimait mieux, cet homme intraitable, compromettre le succès d'une journée que d'envoyer ses troupes au combat quand il ne pouvait pas les y conduire. Lorsque, après Goïto, le maréchal lui demanda sévèrement pourquoi il n'était pas arrivé au bruit du canon? — Le canon, répondit d'Aspre avec amertume, je ne l'ai pas entendu. — La goutte l'avait rendu sourd!

De semblables infirmités, on le conçoit, ne laissent point à la longue d'aigrir le caractère; et lorsque le patient, de sa nature, n'est pas un saint, mais tout bonnement un homme comme les autres, et plus que les autres peut-être porté à l'égoïsme, elles finissent par en faire un personnage impraticable. Tel était devenu le général d'Aspre. Ennuyé, maussade, sarcastique, dégoûté de tout, il n'écoutait que l'humeur du moment : tantôt, comme à l'affaire de Goïto, refusant de donner parce que ses souffrances le clouaient au lit, et tantôt,

comme à Novare, s'exposant à compromettre l'action par l'incroyable excès de son audace. On eût dit qu'aux jours de bien-être il voulût regagner le temps perdu et se montrer héroïque à la fois pour l'heure présente et pour le lendemain dont il ne pouvait, hélas! jamais répondre. Le tort d'un pareil calcul était d'intéresser son amour-propre beaucoup plus que le salut de l'armée. On sait comment, à Novare, la témérité du général d'Aspre faillit coûter cher aux Autrichiens : dédaignant tout préliminaire, il entame l'attaque avec quinze mille hommes, et ce n'est qu'à la formidable résistance qu'on lui oppose qu'il s'aperçoit qu'il a affaire non point à une arrière-garde, mais à l'armée royale elle-même forte de soixante mille hommes. Tout autre que d'Aspre, en ouvrant les yeux sur son erreur, se fut hâté d'appeler à son aide; mais lui ne prévint pas même le maréchal. C'est par l'immense bruit de la canonnade que Radetzky devine la gravité de la situation où s'est engagé son lieutenant; car pour d'Aspre, il ne s'en effraie pas le moins du monde, et ses premiers bulletins sont rassurants. Quinze mille hommes contre soixante mille, cela lui paraît tout naturel, et pendant cinq heures il soutient le choc sans perdre un pouce de terrain. « Du secours! je me suis fourvoyé, » voilà ce que cet intraitable orgueil s'entêta jusqu'à la fin à ne vouloir pas reconnaître. Cette audace qui la veille, à Mortara, avait si magnifiquement décidé la victoire, il allait la payer de son sang, du sang de tous ses braves, plutôt que de condescendre à s'en accuser comme d'une faute militaire.

On se figure maintenant quel agréable accueil ce héros podagre et goutteux réservait à certains importuns. Après

l'affaire de Goïto, le général Bava ayant embouché sur le mode majeur la trompette des bulletins, on crut assez universellement en Italie, et en Europe, à l'entière déroute de Radetzky. Laugier se trouvait alors à Guaddizzolo avec le reste de ses Toscans, battus à Curtatone ; comme bien d'autres il ajouta foi aux récits illusoires, et trompé par les mouvements de la cavalerie, prit le second corps d'armée autrichien pour un détachement coupé ; il envoya son adjudant, le comte Leonino Cipriani, avec ordre de faire mettre bas les armes aux impériaux. Or, ce jeune homme ayant imprudemment passé outre aux formalités d'usage en pareil cas, fut arrêté aux avant-postes et mené droit au lit du général d'Aspre, justement en proie à toutes les horreurs d'une goutte enragée. D'Aspre ne plaisantait guère d'habitude, et moins que jamais ce jour-là son humeur était endurante. Il fronça le sourcil, poussa un grognement et dit : « Qu'on le pende ! » Sur quoi le jeune homme déclara fort à propos qu'il n'était point un espion, et se recommandant de plusieurs personnes en honneur auprès du maréchal, il obtint d'être conduit à ses quartiers. Inutile d'ajouter que le maréchal cassa la sentence du farouche d'Aspre et renvoya en souriant le lionceau. Cette anecdote me rappelle un trait du même genre, qui peint au naturel l'humanité du vieux Radetzky, et démontre une fois de plus le peu de valeur qu'on doit attribuer à tant de bruits calomnieux. Pendant l'affaire de Milan, deux insurgés, armés jusqu'aux dents, sont traînés devant le maréchal par des soldats qui s'apprêtent à les massacrer sous les yeux de leur chef. Voyant cela, l'adjudant général de Radetzky se jette en travers de la bagarre, et commande au nom de la

discipline militaire que les sabres rentrent dans le fourreau : « Vous avez raison, mon général, s'écrie alors un des soldats tout en larmes, mais ces hommes viennent de me tuer mon frère il n'y a pas cinq minutes. » — « Il fallait donc les tuer sur le champ du combat, interrompit Radetzky, là, mon brave, tu en avais le droit, ici tu ne l'as plus car, tu t'en es démis dès l'instant que tu les amenais prisonniers devant ton général. » Et là-dessus le bonhomme tendit la main au soldat, qui du revers de son poignet essuya deux grosses larmes et s'éloigna en silence. Les deux insurgés étaient sauvés.

XV

Qu'on s'en soit ou non, du côté des Piémontais, exagéré l'importance, bataille ou combat, cette rencontre de Goïto fit plus d'un illustre blessé. Charles-Albert y reçut un éclat d'obus, le roi de Sardaigne actuel, alors duc de Savoie, un coup de feu dans la cuisse. Ce fut là aussi, et non point à Curtatone comme on l'a prétendu, que le prince Félix de Schwarzenberg, à la tête de sa division, eut le bras fracassé par une balle. Physionomie remarquable que celle de cet homme d'état au camp de Radetzky ! La vie du prince Schwarzenberg, quand on y pense, est une des mieux remplies qui se puissent voir. Tout y vient à son heure, à son point. Homme de plaisir, grand seigneur, diplomate, soldat, premier ministre, il sut toujours combiner et fondre en de justes pro-

portions certaines qualités particulières à ces divers états. Chez lui le soldat se ressentit toujours un peu du négociateur, le diplomate du guerrier, le tout sans préjudice de l'homme de plaisir, du grand seigneur libertin qui jusqu'à la fin brocha merveilleusement sur l'ensemble. Après avoir, sous un couvert diplomatique qui ne messied pas, fort occupé le monde du bruit de ses galantes équipées, la campagne d'Italie survint très à propos pour opérer une diversion devenue nécessaire dans une existence qui depuis mainte aventure par trop romanesque commençait à tourner au scandale. Tel il avait été dans les boudoirs de Naples, de Londres et de Paris, tel il fut plus tard dans son cabinet du palais de la chancellerie à Vienne, — et tel il se montre sur les champs de bataille, impassible, dédaigneux, superbe. Son visage avait quelque chose de glacial qui déconcertait, même alors qu'il affectait son expression la plus aimable, et vous vous demandiez, à voir ce corps si long et si maigre que l'étroitesse de son *attila* militairement boutonné rendait encore plus efflanqué, à voir ces traits pâles et durs, où se peignait, à côté d'une ironie hautaine, le sentiment de la plus inflexible personnalité, — vous vous demandiez par quelle inexplicable force d'attraction cet homme, sans jeunesse, sans beauté, sans agrément, agissait ainsi sur la plus séduisante moitié du genre humain. Pour grand seigneur et brave, il l'était, qui en doute ? mais les Lobkowitz, les Windisch-Graetz, les Lichtenstein aussi sont des braves et de très-grands seigneurs. Quel charme particulier possédait-il donc, ce prince Schwarzenberg, pour qu'on le préférât aux plus beaux, aux plus vaillants, aux plus jeunes ? Quel était son secret pour entraîner tant de cœurs à

sa suite? car, cet homme étrange, on ne se contentait pas de l'aimer, on l'adorait jusqu'à l'extravagance, jusqu'au délire, jusqu'à la mort. Les passions, il les inspirait par douzaines, cela, même aux derniers temps de sa vie. Zerline, Elvire, dona Anna, que de victimes ! C'était, à vrai dire, le don Juan d'un siècle comme le nôtre. A cette soif du plaisir, à cette ardeur éternellement inassouvie, il joignait l'intelligence et l'amour des affaires, ce noble emploi des hautes facultés de l'esprit dont le sensualisme de nos jours a besoin pour savourer pleinement ses délices. Aussi bientôt ses forces se consumèrent. Un soir, comme il s'habillait pour aller dîner chez l'empereur, la mort vint le prendre. — Qui frappe là ? — C'est la statue ! Toujours le même dénouement. Il touchait alors au plus haut point de sa fortune politique, il avait reconquis l'Italie à la couronne d'Autriche, écrasé la révolution, humilié la Prusse, affermi partout la souveraineté de son jeune maître. Sortir à temps de ce monde qui n'avait cessé de lui prodiguer toutes ses fêtes, ce ne fut peut-être pas le moindre signe par où se laissa voir l'heureux arrangement de sa destinée. *Sis Felix Schwarzenberg !* disaient, au camp de Radetzky, ses camarades en jouant sur son nom. *Heureux* en effet, car la mort qu'il bravait insolemment semblait prendre à tâche de l'épargner ! A Goïto, tandis que la mousqueterie et la mitraille dévastaient les rangs, il fouettait sa botte du bout de son épée, non moins dédaigneux vis-à-vis des balles et des boulets, non moins altier en sa contenance, qu'il ne le fut plus tard dans son cabinet de premier ministre. Le bonhomme Radetzky l'appelait spirituellement son *feld-diplomate*, et, chaque fois qu'une négociation se présentait,

l'en chargeait. L'Autriche offrait alors le spectacle inouï d'un état dont la puissance au dehors se relève et se régénère, lorsqu'à l'intérieur tous les éléments de force et de vitalité périclitent et se détraquent. A Vienne florissait un de ces ministères à la Necker, fléaux des monarchies, et qu'on retrouve malheureusement au début de toutes les crises sociales, un de ces pouvoirs néfastes qui, trop ambitieux pour abdiquer, trop faibles pour résister au flot envahissant, trahissent un peu tout le monde et finissent par devenir la proie de l'émeute après en avoir été quelque temps le jouet.

Vainement, après les journées de mars, avait-on espéré de voir les choses reprendre leur cours régulier. Cette constitution, que le débonnaire Ferdinand venait de donner dans la loyauté de son âme, il s'agissait bien, en vérité, de la mettre en pratique ! Les agitateurs s'emparèrent des masses. Le pouvoir recula et le pacte nouveau, salué naguère par des transports d'enthousiasme, fut bafoué publiquement. L'heure avait sonné pour l'Autriche d'une assemblée constituante, la diète se réunit à Kremsier, et l'on peut dire qu'à dater de ce moment, n'eussent été l'armée et ses chefs, c'en était fait de la monarchie. C'est à ce point de la crise qu'il faut étudier Kossuth et Mazzini, à ce point qu'il faut les voir à l'œuvre, ces grands hommes de mal. Que d'intelligence, d'habileté, de ressources, quel art singulier de dissimulation et d'à-propos dans la manière dont ils exploitent l'un et l'autre les avantages que les circonstances leur livrent ! Arracher par le crédit et les obsessions de la noblesse, qu'on flatte en attendant de lui marcher dessus, arracher à l'empereur privilèges sur privilèges, consommer, au moyen de l'institution d'un mi-

nistère indépendant, la séparation de fait de la Hongrie, puis, quand une fois on tient la clef des forteresses, qu'on dispose d'une armée à soi et de dix mille canons, soudain lever le masque : voilà Kossuth. Moins actif en apparence, moins initié à la pratique des affaires, Mazzini poursuit ses idées et s'y attache avec l'inexorable acharnement du sectaire. Il a plus de calme au dehors, plus de haine et de rancune au dedans; cette lave qui, chez Kossuth, se répand en beaux discours, en gestes, en pantomimes, chez lui couve à petit feu, toujours contenue et frémissante. Celui-ci, tribun vaniteux et pressé de jouir, pérore sans relâche, celui-là, mystagogue impénétrable, s'enferme dans le sanctuaire de ses idées, un sourire, un mot, un regard, et c'en est assez pour que ses disciples le comprennent. « *Ite et evangelizate*; Allez et révolutionnez. » Ainsi parle la doctrine, rien de plus, rien de moins. Prophète, il remplit l'univers de ses missionnaires. Il y avait au quartier général de Charles-Albert un certain baron Spleni, ancien officier au service d'Autriche et qui jouait le rôle d'intermédiaire entre le roi et Kossuth. Ce mystérieux personnage qui ne fait que paraître et disparaître ; cet homme fatal dont on craint la mauvaise influence dans les rangs des impériaux et qui sème autour de lui la révolte et la désertion, qu'est-ce autre chose qu'un de ces innombrables *avatars* du dieu Mazzini, partout présent à cette époque et partout agissant. Incroyable chef-d'œuvre de ce diabolique génie d'avoir su persuader aux souverains les plus jaloux de leur absolue puissance, de se liguer entre eux pour une cause dont le moindre résultat était leur propre déchéance !

Le prince Schwarzenberg était surtout l'homme du succès ;

ul jamais ne s'entendit mieux à profiter de l'occasion quand et comme elle s'offrait à lui. Reste à se demander s'il eût été aussi habile à la faire naître. Il est permis de douter, en tout cas, que les calculs de sa politique eussent une très-grande profondeur. Il traitait militairement les affaires, et, disons-le, un peu en casse-cou. Certes, son idée de concentration de l'Allemagne dans l'Autriche était d'un esprit ferme et capable d'entreprises hardies; mais n'y avait-il donc point aussi quelque témérité à prétendre confier uniquement au sort des armes une question comme celle-là ? Il semble qu'en pareil cas un Richelieu eût compté davantage avec les mœurs et les institutions d'un pays protestant et parlementaire. Je l'ai dit, il y avait du soldat dans ce diplomate; et si l'esprit militaire, qui communiquait à ses desseins l'énergie et la soudaineté, l'empêcha souvent de porter sa vue au delà du moment, c'est peut-être qu'en somme, toute bonne qualité a son défaut, ainsi que toute médaille son revers. D'ailleurs, heureux comme il l'était, c'eût été faillir à sa destinée que de ne se point montrer aventureux. N'avait-il pas son étoile, n'avait-il pas son influence magnétique ? et quand j'écris ce mot, je l'emploie non plus au figuré, mais dans son acception réelle, médicale. A l'époque où le prince Hohenlohe mit le magnétisme à la mode dans les salons de Vienne, le prince Schwarzenberg avait senti se développer en lui une puissance nerveuse qui jusque-là était demeurée à l'état latent et dont il usa ensuite tant bien que mal durant le reste de sa vie. Cette force surnaturelle ne cessa même jamais de s'exercer depuis sur une de ses sœurs de complexion délicate et souffrante, laquelle empruntait au pouvoir magnétique de son frère le peu de

santé dont elle jouissait. Du temps où le prince était ambassadeur à Naples, cette sœur se rendit, à diverses reprises, de Vienne à Rome, où celui-ci arrivait de son côté pour la rencontrer et la faire en quelque sorte revivre au contact de cette vie nerveuse dont il possédait les mystérieux trésors.

On voit à quelles difficultés avait affaire cette armée d'Italie. Vaincre au jour le jour tant d'ennemis coalisés, c'était pour elle la moindre chose ; il lui fallait en outre tenir tête au mauvais vouloir de son gouvernement, que possédait l'esprit de Mazzini. A ces soldats, dont le sang coulait sur tous les champs de bataille, la patrie, représentée à Vienne par les hommes de Kremsier, marchandait les vêtements et le pain. Eux pourtant, sans se laisser décourager, continuaient stoïquement leur marche. Affamés, meurtris, déguenillés, ils répondaient par des victoires à l'indifférence et aux insultes de la métropole. Ils envoyaient à Vienne les drapeaux pris à Sainte-Lucie, à Curtatone, à Vicence, et la capitale de l'empire, qu'une poignée d'étudiants et d'émeutiers tenait sous sa domination, jetait aux égouts ces trophées. Il est beau de voir éclater l'indignation du soldat au souvenir de pareils opprobres : « Ces temps douloureux, ces temps ignobles, aucun de nous ne saurait se les rappeler sans frissonner d'horreur et de dégoût. Nous repoussions partout l'ennemi, partout en Italie nous relevions le sceptre impérial et la dignité de la maison d'Autriche, et, pendant ce temps, s'écroulait en poussière l'œuvre de tant de siècles, l'héritage sacré de tant de souverains que nous défendions au prix de notre vie. Et dire que l'ennemi nous clouait à notre place et nous empêchait de voler au cœur de cette patrie où nous appelait la voix de

l'honneur et de la foi jurée! Que de fois, du milieu de la canonnade, nos yeux se retournèrent avec anxiété du côté de Vienne, car là s'agitaient, nous le savions, des adversaires bien autrement puissants et redoutables que ceux que nous avions en face! » Et plus loin, dans un mouvement d'éloquence militaire non moins remarquable, le général Schoenhals s'écrie : « Il y avait alors à Vienne un congrès dont la prétention était de conduire les destinées du pays et de lui donner des lois nouvelles. Un jour, le lendemain d'une de nos victoires, un membre de cette assemblée, mû par un loyal sentiment de patriotisme, se lève et propose de vous voter, à vous, soldats, et à votre digne chef, des remercîments au nom de la patrie. Honte et sacrilége! ce vote est rejeté! Ils le repoussent, disent-ils, parce que vous combattez contre la liberté; liberté! cette anarchie qui sans vous eût infesté le monde! Etonnez-vous ensuite que ces drapeaux conquis par votre sang et que naguère encore Vienne eût contemplés avec orgueil, étonnez-vous que ces drapeaux soient désormais traités par elle en marchandise prohibée! »

A peine remis des fatigues de Curtatone et de Vicence, le maréchal Radetzky s'apprêtait à poursuivre sa marche en avant, lorsqu'un matin, une dépêche de l'empereur Ferdinand lui arrive d'Innsbrück. A cette lecture, le vieillard pâlit, sa main tremble, ses sourcils se froncent. Ce que contenait ce message, c'était l'ordre de proposer immédiatement l'armistice à Charles-Albert. Lui, Radetzky, s'humilier devant son rival et tourner brusquement le dos à la fortune qu'il voyait, après tant de traverses héroïquement endurées, revenir sous ses drapeaux! « Un boulet de trente-six qui fût

tombé à mes pieds, racontait-il plus tard, m'eût semblé la colombe de l'arche auprès de ce message de malheur, inspiré, je n'eus pas grand'peine à le reconnaître, par le machiavélisme combiné de Batthyany et de Palmerston! » Que faire cependant? Soldat, son premier mouvement fut de se résigner et d'obéir. La rougeur au front, l'âme navrée, il commence une dépêche au roi de Piémont; mais bientôt la plume lui tombe des mains, il a trop présumé de ses forces. Non, avant de consommer un pareil acte, il tentera auprès de son empereur une dernière démarche. L'épître à Charles-Albert vole en morceaux; il se lève, fait quelques pas, puis se rassied et supplie son gracieux maître de révoquer son ordre ou d'accepter sa démission, l'assurant d'ailleurs d'une prompte victoire au cas où les motifs qu'il développe seraient accueillis.

Sa dépêche écrite, le maréchal envoya chercher, pour la porter en toute hâte à l'empereur, l'homme à ses yeux le plus capable, par sa connaissance de la situation et les ressources de son esprit, de mener à bien l'entreprise. Le général Félix Schwarzenberg était alors fort souffrant de sa blessure reçue à Goïto. On raconte qu'en apprenant la mort de l'empereur Charles VI, le grand Frédéric sauta à bas de son lit, disant qu'il avait bien autre chose à faire qu'à soigner sa fièvre. Le prince Schwarzenberg agit de même, et, sans écouter davantage l'avis des médecins, il partit dans la nuit pour Innsbrück, où l'autorité de sa présence déjoua l'intrigue ourdie par le cabinet hongrois autour du faible Ferdinand. Le prince Schwarzenberg fut depuis un grand ministre, et l'histoire un jour appréciera l'impulsion féconde que sa main sut

imprimer aux destinés nouvelles de son pays ; mais parmi les immenses services rendus par lui à l'Autriche, s'il en est de plus éclatants et de plus fameux, on n'en trouverait pas de plus utiles. Qu'on pense, en effet, aux résultats qu'en de semblables circonstances un temps d'arrêt dans les hostilités aurait amenés. L'armistice, c'était en ce moment l'abandon de tous les avantages conquis, l'abdication dans la victoire, la démoralisation de l'armée, suprême élément de salut. De la réussite de cette démarche tout dépendait donc à cette heure, et le vieux Radetzky le savait à n'en pas douter, lui qui, au retour de Schwarzenberg, s'écriait en l'embrassant : « Bravo, prince, voilà une victoire qui nous coûte moins cher que Custozza et qui vaut mieux ! »

XVI

Du reste, cette capitulation, à laquelle la diplomatie de lord Palmerston paraissait prendre un si vif intérêt, revenait sur le tapis à quelques semaines de là. Seulement cette fois les rôles n'ont plus la distribution tant souhaitée des conseillers secrets de la cour d'Innsbrück. C'est le roi de Piémont qui propose, et le maréchal qui dispose. A dater de Somma-Campagna, les opérations de Radetzky avaient pris le véritable caractère d'une marche triomphale. *Vengono i nostri !* s'écriaient sur son passage les populations, heureuses d'être enfin débarrassées de ces hordes révolutionnaires, contre lesquelles l'armée piémontaise ne les sauvegardait plus qu'à demi. L'affaire de Volta, dernier effort de Charles-Albert pour reconquérir ses positions sur le Mincio et l'immense déroute

qui suivit ce coup de tête, venaient de jeter le découragement et la confusion au camp des Piémontais. Au milieu des horreurs d'une débâcle générale, le roi tint conseil, et, rassemblant ses officiers autour de la couche de paille où la fièvre le consumait, il leur demanda ce qu'il y avait à faire. Tous furent d'avis que, dans l'état actuel des choses, continuer la guerre était devenu impossible, et qu'il fallait, coûte que coûte, gagner du temps. On arrêta donc que des ouvertures d'armistice seraient immédiatement entamées.

Le maréchal Radetzky était en train de prendre ses dispositions d'offensive pour le lendemain, lorsqu'on lui annonça l'arrivée à Volta des plénipotentiaires de Charles-Albert : « Schwarzenberg est là, se contenta de répondre le narquois guerrier ; dites que je m'en remets à lui du soin de cette négociation ! » Le roi proposait la ligne de l'Oglio, se doutant bien *in petto* que son offre serait repoussée ; mais à cette proposition l'ennemi, dans sa pensée, répondrait par une contre-proposition, et, comme ce qu'on voulait avant tout c'était gagner du temps, on arriverait de la sorte au but qu'on se ménageait. Du premier coup d'œil le prince Schwarzenberg vit de quoi il s'agissait, et, repoussant avec sa superbe ordinaire les ouvertures en question, il posa carrément la ligne de l'Adda, plus l'évacuation de Venise, de Peschiera, Rocca d'Anfo, Pizzighetone, Modène et Parme, plus la retraite de la flotte, la levée du blocus de Trieste, plus enfin la mise en liberté et le renvoi immédiat au quartier général autrichien de tous les officiers ou fonctionnaires illégalement retenus. Ces conditions, si dures qu'elles semblent, Charles-Albert commit une faute grave en ne les agréant point ; car son

refus amena l'armée autrichienne sous les murs de Milan, et c'était bien sur quoi l'altier Schwarzenberg avait compté.

A peu de jours de là Radetzky, en marche vers Milan, apprenait que l'envoyé d'Angleterre à la cour de Turin, sir Ralph Abercromby, désirant lui parler, attendait aux avant-postes qu'un officier d'état-major vînt l'aider à franchir les colonnes de l'armée impériale. Si l'on s'en souvient, à cette époque les pérégrinations révolutionnaires du comte Minto avaient fort émotionné l'Italie, et il s'en fallait certes de beaucoup que la figure d'un agent anglais fût bien venue des officiers de Radetzky. Cependant le maréchal ne crut pas devoir à cette occasion se départir de ses habitudes de bonhomie et de politesse. Il envoya donc le général Walmoden chercher à l'avant-garde le négociateur britannique, et, quand sir Ralph descendit de cheval, il l'accueillit de son air le plus empressé, et lui parla de la pluie et du beau temps en homme qui s'évertue de son mieux à divertir son monde. Seulement, l'ambassadeur ayant voulu, après maintes digressions, aborder un nouveau terrain et causer un peu des affaires pendantes : « Oh ! pour cela, voyez-vous, moi, je n'y comprends rien ! s'écria-t-il en coupant court à la conversation. La diplomatie et les diplomates m'ont toujours été lettre close ; mais tenez, voici Schwarzenberg, chapitrez-le tout à votre aise ; c'est votre homme ! » Schwarzenberg, c'était, nous l'avons dit, sa réponse ordinaire en pareil cas, et le malin vieillard s'esquiva tout joyeux, laissant nez à nez les deux augures. Le prince Félix détestait cordialement lord Palmerston, et cela de vieille date. Avant de se retrouver sur le terrain de la politique, ces

deux hommes d'Etat, tous deux hommes de plaisir et passés maîtres en l'art de plaire, s'étaient rencontrés dans un champ-clos moins vaste sans doute, mais non moins brûlant et périlleux, et peut-être que si l'on essayait de remonter à l'origine de cette implacable animosité qui faillit compromettre la paix du monde, on la trouverait dans certaine rivalité de boudoirs ignorée des uns, oubliée des autres, mais dont l'âpre et cuisant souvenir ne cessa jusqu'à la fin d'irriter au combat les deux puissants antagonistes. Quoi qu'il en soit, on peut s'imaginer l'accueil que fit ce jour-là au ministre de lord Palmerston le *feld-diplomate* du maréchal Radetzky. Aux paroles officieuses de l'intermédiaire britannique, le froid et roide Schwarzenberg répondit en quatre mots que la convention qu'on lui proposait n'avait pas d'objet au point où les choses en étaient, et qu'on la reprendrait s'il y avait lieu dans Milan, alors que le dernier Piémontais aurait évacué le sol de la Lombardie. Il était d'usage que toute personne de distinction venue en visite au quartier-général y fût retenue à dîner. Sir Ralph Abercromby accepta donc très-gracieusement l'invitation du maréchal, et l'on se mit à table, résolus de part et d'autre à ne plus dire un mot de politique. Laissons l'officier autrichien raconter l'histoire de ce dîner avec une fine pointe de persiflage bien pardonnable, après tout, chez un soldat.

« La table du maréchal était des plus simples, et se distinguait très-peu de l'ordinaire du troupier. Une soupe au riz, le bœuf, quelquefois, dans les grandes occasions, un rôti de veau, voilà tout le festin. L'Anglais, en consentant à rester, savait-il nos habitudes, et Radetzky n'avait-il pas mis quelque

malice à le retenir? Je l'ignore, toujours est-il que sir Ralph fit contre fortune bon cœur. *Nous autres Italiens*, nous aimons généralement le riz un peu croquant et la viande assez tendre. Mais, juste ce jour-là, voyez la mésaventure! maître Jean (c'était le cuisinier du maréchal) s'était complétement oublié, et, par extraordinaire, ce fut le riz qui se trouva mou et la viande dure! Pour notre appétit à toute épreuve, l'inconvénient fut médiocre, et l'on se contenta de boire un coup de plus. Mais le malheureux sir Ralph! je le vois encore, et ne puis, sans un véritable serrement de cœur, songer à la douloureuse expression qui se peignit sur son visage pendant la seconde moitié de ce mémorable dîner qu'il n'oubliera de sa vie, j'en réponds. Il y eut surtout un moment où son découragement me fendit l'âme, celui où le veau fut trouvé détestable. J'avoue que, pour ma part, j'allais compatir à ses misères, lorsque je pensai qu'il était venu parmi nous dans l'intention d'arrêter notre marche triomphale et de nous faire rebrousser chemin derrière l'Adda que nous avions franchi : Bah! me dis-je alors, c'est de bonne guerre, et mieux vaut en rire! »

A Lodi, le maréchal apprit, à n'en plus pouvoir douter, que Charles-Albert battait en retraite sur Milan. La désorganisation de l'armée piémontaise était complète. Des bandes de fuyards, des convois de bagages, le parc entier d'artillerie de réserve, se précipitaient vers le Tessin, et d'après les bruits recueillis par l'état-major autrichien, il était facile de conclure que le roi ne devait plus avoir avec lui qu'une faible partie de ses troupes. Une députation de Milanais était venue implorer Charles-Albert, l'assurant qu'il trouverait

leur capitale pourvue de vivres et de munitions, et parfaitement en mesure de soutenir un siége, pour peu qu'il consentît à lui prêter l'appui de ses armes. Les généraux protestèrent bien, par leur silence, contre une expédition à tous les points de vue si romanesque; mais trop souvent le romanesque était ce qui séduisait davantage ce roi paladin. Cette fois encore, il voulut n'écouter que la généreuse impulsion de son cœur, et ce fut sa perte. Quiconque a parcouru la campagne de Milan, quiconque a visité ces prairies sillonnées de fossés, ces champs où les arbres foisonnent, et qu'en tous les temps inondent des irrigations sans nombre, avouera qu'il y avait au moins quelque témérité à jouer son dernier atout en un si étrange terrain. Les hommes du métier vous diront tous là-dessus la même chose. Ici point de jonction possible entre les différents corps d'armée, aucun moyen de faire manœuvrer l'artillerie, difficultés de toute espèce pour la défense plus encore que pour l'attaque; car celui qui attaque a la liberté de ses mouvements, et peut cacher à l'ennemi ses opérations à l'aide de ces forêts de culture, jungles impénétrables où l'œil à vingt pas ne voit rien. La fatigue et les privations avaient d'ailleurs brisé les forces de l'armée piémontaise, et les Milanais ne tardèrent point à s'apercevoir que ces troupes, ainsi décimées par le jeûne et la souffrance, ne leur offriraient qu'un secours impuissant contre les victorieuses légions de Radetzky. Ce fut alors que leur ingratitude éclata dans toute sa noirceur. Vainement les Piémontais, pleins du souvenir de l'enthousiasme qui les avait accueillis à leur première apparition, et forts de la conscience des glorieux services qu'ils venaient de rendre à la cause de

la liberté italienne, avaient compté sur un peu de sympathie hospitalière ; vainement ces nobles martyrs de la patrie commune avaient espéré trouver au sein de la cité fraternelle un jour de repos et de subsistance : hélas ! devant eux tout ce qui pouvait fuir s'empressait de quitter la place, les rues étaient désertes, et les quelques figures qu'ils rencontraient les regardaient d'un air farouche et se détournaient aussitôt en proférant d'une voix sourde le mot sacramentel de : *Tradimento !*

Les illusions de ce genre n'étaient plus désormais de nature à tromper l'âme du vieux Radetzky. Arrivé en vue de Milan, son visage se rembrunit soudain ; au souvenir de tant d'affronts essuyés naguère à cette même place, qu'il foulait aujourd'hui en vainqueur, ses sourcils se froncèrent, mais ce ne fut là qu'un éclair, et presque aussitôt sa physionomie reprit son calme accoutumé. Le maréchal, grave et silencieux, avait arrêté son cheval ; ses regards se portaient sur Milan. Tout à coup la canonnade retentit dans la direction de la *Porta Romana* : c'était le combat qui s'engageait. Désormais il ne dépendait plus de Radetzky d'arrêter le cours des événements. Que serait-il arrivé dans le cas où le roi de Piémont aurait trouvé chez les Milanais de sérieux auxiliaires et poussé la défense à ses dernières extrémités ? Le maréchal s'est depuis maintes fois posé la question en frémissant. « Dieu m'est témoin que je n'avais au cœur en ce moment ni haine ni vengeance ; mais que pouvais-je faire, ajoutait-il, placé comme je l'étais à la tête de soixante mille soldats exaspérés et résolus à soumettre la cité rebelle par tous les moyens de destruction dont ils disposaient ! »

Longtemps Charles-Albert parcourut les remparts, s'efforçant de relever le moral de ses troupes, que la pluie qui tombait par torrents, pénétrait jusqu'aux os, comme si ce n'eût pas été assez pour elles des tortures de la faim. Puis, ayant passé sa lugubre revue, il se retira, la mort dans l'âme, au palais Greppi. Et là, congédiant son escorte, loin de son armée et des siens, il commit la très-magnanime imprudence qui pensa lui coûter la vie, de confier sa garde au peuple de Milan. A peine descendu de cheval, le roi convoqua son conseil de guerre, auquel assistèrent les députations de la municipalité et du comité de défense. Il n'y avait de vivres que pour deux jours au plus, et quant aux munitions, on en manquait absolument. Le conseil, d'un avis unanime, décida qu'il fallait demander à capituler. L'occasion s'offrait trop belle pour que le parti républicain la laissât échapper. *Tradimento!* s'écrièrent les furieux, et les équipages de Charles-Albert, qui s'apprêtaient à quitter la ville, pillés et mis en pièces, servirent à fabriquer des barricades autour du palais Greppi. Scène émouvante et solennelle de cette romantique épopée de la vie de Charles-Albert! Le roi paraît à son balcon. « Vous le voulez, dit-il d'une voix ferme, eh bien, soit! je resterai, mais à une condition, une seule, vous m'entendez tous, — c'est que vous vous battrez! Et la foule lui répond : — Cent mille bras italiens se lèveront pour la liberté de l'Italie! — Pas de phrases, ajoute le monarque, mais battez-vous! » Et là dessus il rentre et s'enferme. Cependant l'émeute se recrute, la capitulation lui fournit un mot d'ordre, encore quelques instants, et cette ville, qu'un empereur et qu'un roi se disputent, va devenir la proie d'une horde

de forcenés. C'est alors que l'armée piémontaise, avertie des périls qui menacent son auguste chef, interrompt tout à coup sa lutte avec l'Autrichien, et braque résolûment ses canons sur Milan qui se voit à la fois tenu en respect par les ennemis et par ses propres alliés. Le duc de Gênes, — ce fils que Charles-Albert entourait entre tous d'une prédilection particulière, — le duc de Gênes se fraie un chemin jusqu'au palais Greppi. Mais à peine a-t-il essayé de haranguer cette multitude, qu'une immense clameur couvre sa voix et ne lui permet pas de s'offrir en otage pour sauver les jours de son père. Des coups de feu partent d'en bas, et les balles viennent trouer le plafond de la chambre où le roi, la pâleur au front, le dédain sur la lèvre, calme et silencieux, attend la fin de cette scène, triste et misérable plagiat du 10 août, qui devait avorter grâce à l'ingénieux dévouement des généraux de La Marmora et Tonelli, sortis secrètement du palais par une fenêtre de derrière, au moyen d'une échelle oubliée là. Ils courent sonner l'alarme parmi les soldats et reviennent bientôt, au pas de charge, avec une compagnie de la garde et des *bersaglieri*. Il était grandement temps, car la populace, que dispersa la seule vue des baïonnettes, charriait déjà le baril de poudre destiné à faire sauter la tour du palais. Le roi se rendit à pied au milieu de ses troupes et donna l'ordre de la retraite.

On sait l'histoire de l'armistice du 6 août, et comment cette convention des six semaines, après s'être prolongée quelque temps de l'aveu tacite des deux partis, avait fini par aboutir à un état qui n'était ni la paix ni la guerre, et que Charles-Albert, cédant à d'aventureuses sollicitations, rompit brus-

quement un matin. Chose étrange et curieuse que la situation respective des deux pays et des deux camps à cette période : du côté de l'Autriche, c'était l'armée qui voulait la guerre et le parlement révolutionnaire de Kremsier qui voulait la paix, tandis qu'en Piémont, au contraire, pour la reprise des hostilités, la chambre était de feu et l'armée de glace. Le soldat piémontais, pas plus que l'Autrichien, n'était révolutionnaire. Entraîné à la guerre par un juste sentiment d'obéissance pour son roi, il avait bravement fait son devoir; mais bientôt, déçu dans ses espérances de victoire, forcé par les plus douloureux revers à reconnaître l'insuffisance militaire de son auguste chef, il commençait à sentir beaucoup diminuer son zèle, lorsque les saturnales de Milan vinrent effacer en lui jusqu'à la dernière trace de sympathie pour la cause lombarde. Cette cause, son instinct lui dit dès ce moment qu'elle n'était plus la sienne, qu'elle n'était plus celle de son roi; et quand l'armée s'aperçut du peu d'égards qu'on lui témoignait et se vit sacrifiée, — elle qui n'avait pas marchandé son sang sur les champs de bataille, — au parasitisme remuant et vain d'une garde nationale omnipotente, son découragement fut au comble. Dans les conseils de Charles-Albert, au sein des assemblées politiques, les agitateurs fomentaient la guerre; la tribune retentissait d'un continuel appel aux armes, et les démagogues s'obstinaient à n'attribuer qu'à la trahison les désastres récemment subis, aimant mieux mettre en suspicion aux yeux de la patrie la généreuse et loyale conduite de l'armée que de reconnaître, même tacitement, la supériorité militaire du général ennemi.

« Je sais ce que vous m'apportez et vous en remercie, » dit le maréchal Radetzky en allant familièrement au-devant de l'officier chargé de lui dénoncer l'armistice (16 mars 1849). Le croira-t-on? le cabinet de Turin mit une telle hâte à ce coup de tête, que le général Chrzanowsky,— lequel, en sa qualité de commandant en chef des forces piémontaises, méritait assez cependant qu'on le tînt au courant des choses, — ne fut qu'au retour du courrier informé de ce qui se passait. Il faut dire aussi quel acte singulier, quelle pièce inouïe c'était que cette déclaration d'armistice signée non par le roi, non par le commandant en chef de l'armée, mais tout simplement par le conseil des ministres. « Depuis quand, remarquait plus tard le maréchal Radetzky, des ministres constitutionnels s'arrogent-ils le droit de faire la paix ou la guerre? Ce document, il n'eût tenu qu'à moi de le refuser comme nul, car j'avais conclu l'armistice avec le roi en personne, avec le roi général en chef et représentant de l'armée piémontaise. Mais le dirai-je? ce malencontreux document, tout absurde qu'il fût, nous remplissait le cœur d'une joie trop vive pour que l'idée me vînt d'ergoter sur les termes. »

Dans l'attente des événements qui se préparaient, le maréchal avait d'avance démembré son armée, de telle sorte qu'en huit jours elle pouvait se trouver concentrée sur le point d'opération le plus éloigné. Radetzky connaissait à peu près les forces ennemies ; il savait qu'elles se dirigeaient vers Novare. Il s'agissait donc pour lui de faire croire au général polonais qu'on évacuait Milan pour se porter derrière l'Adda, puis tout à coup de franchir le Tessin par un mouvement rapide et de se jeter avec toute son armée sur le flanc droit

de son adversaire avant que celui-ci eût le temps de préparer son offensive. Ce plan, tout simple qu'il était, ne fut pas déjoué par Chrzanowsky. Tout commandait à Radetzky une stratégie d'initiative et de vigueur : la force de ses troupes, leur supériorité morale, conséquence de leurs récents succès, le calme du pays, en un mot ces divers avantages qui décident un capitaine à porter chez l'ennemi le théâtre de l'action. Et pourtant on s'entêta jusqu'au dernier moment à croire qu'il allait, comme par le passé, recommencer à battre en retraite ; déjà on le voyait sur l'autre rive de l'Adda, que dis-je ? de l'autre côté du Mincio. Illusion funeste que rien ne dissipait ! « A Turin ! » s'était écrié le maréchal dans une proclamation à ses soldats, et ce mot superbe où la vérité se faisait jour sous la colère, passait au camp ennemi pour une hâblerie de Rodomont. « Mes adversaires avoueront du moins qu'ils n'eurent pas à s'en prendre à moi de leur aveuglement, car je leur avais dit franchement, et le cœur sur la main, ce que j'allais faire. Il est vrai que probablement cette raison fut cause qu'ils ne me crurent pas. » En effet, personne n'y voulut croire, témoin cette anecdote assez bouffonne. Le maréchal, quittant Milan à la tête de son état-major, sortit par la *porta Romana*, laquelle est juste à l'opposite de la *porta Vercellina*, qui est celle qui conduit à Turin. Sur quoi un mauvais plaisant, faisant allusion à l'ordre du jour de la veille, imagina de hisser à la *porta Romana* un écriteau avec cette inscription dérisoire : *Via per Turino*. Absolument comme si, à la grille de la barrière de l'Étoile, quelqu'un s'amusait à mettre : *route d'Italie*. Le maréchal, quand on lui rapporta ce coq-à-l'âne, s'en divertit beaucoup, et continua

sa marche sur Lodi, à la grande satisfaction des rieurs dupes de son jeu, et dix jours après (28 mars 1849) le vainqueur de Novare rentrait à Milan, mais par la porte *Vercellina* cette fois!

XVII

Pour combattre l'Autriche, le Piémont avait dû recourir à la plus dangereuse des alliées : la révolution. La bataille de Novare ayant tranché la question entre les deux États, la couronne de Sardaigne eut à son tour à tenir tête à son alliée, qui ne tarda point à lui rompre en visière. Gênes la républicaine, Gênes, l'antique foyer des bouderies patriciennes, et pour le moment l'objet des plus tendres sollicitudes de Mazzini et de ses préoccupations les plus vives, joua dans cette affaire à l'égard du Piémont le rôle de Venise envers l'Autriche. Au premier bruit de la défaite de Novare, l'insurrection éclate, et après avoir (toujours comme à Venise) contraint le général d'Azara à livrer les forts à la garde nationale, elle le chasse de la ville avec ses troupes et pro-

clame la république. Sans la vaillante et rapide manœuvre du général de La Marmora, et nous pouvons ajouter aussi sans la généreuse intervention du maréchal Radetzky, lequel usa de tout son pouvoir pour empêcher la flotte de l'Adriatique, composée en majeure partie de Génois, de se déclarer pour le gouvernement insurrectionnel, l'acte de séparation était consommé. Et qui peut dire quelles complications nouvelles n'aurait pas amenées, non-seulement pour le Piémont, mais pour le repos de l'Italie entière, cette république génoise, renforcée de la division lombarde, dont un article de l'armistice conclu au lendemain de Novare semblait prononcer en vain la dissolution.

Le 4 avril, La Marmora paraît devant les murs de Gênes. Avezzani, qui préside à la révolte, au lieu d'organiser la défense en haut des forts et des remparts, se contente de barricader les rues. La Marmora pénètre dans la ville et s'empare de quelques forts, d'où il bat en brèche par derrière les barricades, que ses bataillons attaquent de front. Les républicains prennent la fuite, et les derniers efforts de la résistance se concentrent dans le palais Doria, qui va devenir la proie des flammes, lorsque le général La Marmora fait suspendre l'attaque. L'insurrection est vaincue, on parlemente, le roi consent un armistice, et le 9, Avezzani et toute sa bande s'embarquent pour Rome, où ils vont en grande hâte préparer de la besogne à nos soldats. N'est-ce pas un incroyable spectacle, de voir ce personnel des barricades plier bagage, une fois le rideau baissé sur tant de ruines et de cadavres, et promener du plus grand sang-froid, de théâtre en théâtre, les tristes rapsodies de leur répertoire?

La pièce, toujours interrompue par la canonnade, ils la reprennent imperturbablement de ville en ville, et cela, sans la moindre variante : même pathos, mêmes décorations, mêmes costumes ! Chassés de Milan par Radetzky, ils arrivent à Gênes; La Marmora les en débusque, ils tombent sur Livourne; de Livourne d'Aspre ne les a pas plutôt expulsés, que les voilà à Bologne, où, traqués par Wimpffen, ils se donnent rendez vous à Rome! « La république interrompue, » ainsi pourrait s'appeler cette œuvre de sang et de terreur, ce mauvais mélodrame dont tous les tréteaux de l'Europe ont vu le prologue, et dont aucun, grâce au Dieu des armées, n'a vu cette fois le dénoûment.

Toute cette fin de la campagne d'Italie a le caractère romantique des guerres de châteaux forts au moyen âge. Plus de batailles rangées dans les plaines de la Lombardie, mais des expéditions partielles sur tous les points. Le maréchal a fourni sa tâche, c'est le tour à ses intrépides lieutenants de guerroyer. Brescia, Livourne et Bologne, — épilogue terrible d'une épopée sanglante ! — A réduire Livourne le fougueux d'Aspre met trois jours. A Brescia, Nugent est blessé à mort. Haynau quitte son quartier général de Padoue, s'empare du commandement, et va foudroyer la ville du haut de la citadelle, lorsqu'un prêtre se présente en parlementaire, et lui annonce que, les insurgés étant maîtres de l'hôpital, il doit s'attendre à ce que chacun des coups qu'il s'apprête à tirer sera suivi du massacre immédiat d'un soldat autrichien. On le voit, ce n'est plus la guerre, mais le carnage, l'extermination. Adieu Charles-Albert et ses braves Piémontais, adieu les antiques traditions

du code militaire ! Il s'agit maintenant d'assiéger dans leurs forteresses les bandes fanatiques de Mazzini. A ce siége de Brescia d'horribles souvenirs sont restés attachés, et comme il faut toujours aux partis vaincus un bouc émissaire sur lequel s'acharnent par la suite leurs haines inextinguibles et leurs posthumes anathèmes, le général Haynau fut chargé de toute l'exécration de cette néfaste journée. Ainsi nous avons vu durant plus de dix ans le maréchal Bugeaud, malgré le témoignage irrécusable de sa parole, malgré des explications écrites maintes fois renouvelées, accusé impitoyablement des massacres de la rue Transnonain. L'euménide révolutionnaire est aveugle, et secoue au hasard la torche de ses vengeances ; malheur à celui sur qui tombe l'étincelle fatale ! Jusqu'à la fin, et, quoi qu'il fasse, il en subira l'incurable morsure. Convaincu de cette vérité, le général Haynau avait pris son mal en patience et portait ce stigmate d'impopularité comme une cicatrice de plus sur son visage balafré. Ce qui du reste suffit pour dénoncer un homme de guerre à la fureur des partis, le sait-on jamais bien ? Une anecdote de journal, moins que cela, un air de tête qui déplaît, une façon plus austère et plus âpre d'exercer le commandement. A ce compte, le général Haynau, par son œil d'oiseau de proie, sa longue moustache grise et sa physionomie rébarbative de vieux pandour, avait des droits naturels à cette renommée de chat-tigre qu'on s'est plu à lui faire, et, chose assez étrange, cette renommée existe beaucoup plus à distance, — à Paris ou à Londres, par exemple, — que sur les lieux mêmes où le soldat sauvage aurait commis les détestables cruautés qu'on lui impute. Serait-ce qu'il

en est de cette qualité de bête féroce comme de la qualité de prophète, que nul n'exerce en son pays ?

J'étais en Hongrie au milieu des événements qui terminèrent cette triste guerre, et je puis presque dire que j'entends encore tinter à mes oreilles les vibrations lugubres de la cloche d'Arad sonnant l'agonie et les funérailles de quelques-uns des infortunés chefs de la révolution. Eh bien, à cette époque, et sur ce terrain encore tremblant des commotions civiles, le nom du général Haynau n'avait rien de ce caractère odieux, infâme, dont on l'a depuis entouré. Ceux-là même qui maudissaient davantage l'Autriche n'avaient pour le vainqueur de Temeswar ni plus ni moins de haine que pour tel ou tel autre membre du tribunal militaire qu'il présidait à cette heure. Le type poétique ne s'était, si l'on me passe l'expression pas encore dégagé. Comme l'Attila de la légende, le Haynau *Flagellum Dei* n'a pris naissance que plus tard, dans l'imagination des rapsodes du comité de Londres, lesquels préparaient ainsi de longue date cette glorieuse épopée où figurent en manière d'épisodes, les ignobles excès de la brasserie Perkins et la catégorique intervention du jeune empereur, sachant relever à propos, avec tant de verdeur et de dignité mâle, l'injure faite à son armée dans la personne d'un chef qu'il aime, et dont, à double titre de prince et de soldat, il sanctionne aux yeux de l'Europe la conduite par un témoignage irrécusable.

Quant à l'affaire de Brescia, tout porte à croire que les choses se passèrent là comme ailleurs, et que si la répression fut terrible, c'est que la violence de l'attaque ne permettait pas de moyens termes. Voyons comment s'explique

à ce sujet un homme d'une loyauté militaire partout reconnue, le général comte Schoenhals, esprit impartial, mesuré, politique, aussi incapable d'amnistier chez un compagnon d'armes un acte de félonie que de le commettre lui-même :

« La prise de Brescia fut sanglante et nous coûta cher; le régiment de *Baden*, à lui seul, eut douze officiers tués et plus de sept cents hommes tués ou blessés; la perte des insurgés n'a jamais été connue officiellement; toutefois elle dut être énorme, si l'on réfléchit à l'acharnement de la résistance et à la fureur avec laquelle nos soldats combattaient. Cette fureur avait été poussée à son comble par les atroces traitements dont furent victimes, de la part des insurgés de Brescia, deux de nos blessés qui tombèrent entre leurs mains. On ne saurait imaginer rien de plus sauvage que l'anarchie qui régnait dans la ville; nos soldats et nos officiers, que l'insurrection avait surpris hors de la citadelle, massacrés sans rémission, nos malades égorgés dans l'hôpital! Quand nous entrâmes dans Brescia, nous trouvâmes dans les prisons de la préture, des cadavres des nôtres déchiquetés comme par la main d'un peuple de cannibales. Personne plus que nous ne déplore ces journées de carnage; mais il faut dire aussi que la ville, par son incroyable levée de boucliers au moment où tout se pacifiait autour d'elle, par ses manœuvres anarchiques et ses détestables cruautés envers nos soldats, avait mérité de recevoir un châtiment exemplaire, et que notre justice aurait pu être plus sévère, sans la discipline de nos troupes et la *modération* du général Haynau, si indignement décrié depuis. »

Tandis qu'après la soumission de Livourne, ce foyer de tous les troubles de la Toscane, Florence s'ouvrait paisiblement au général d'Aspre, Wimpffen, chargé de rétablir l'ordre dans la Romagne, s'avançait à la tête de sa division. Dans ce malheureux pays, aucune espèce d'autorité n'avait survécu. Du pape, naturellement il n'en était plus question; mais pouvait-on appeler du nom de république le gouvernement de quelques milliers de *condottieri* de toutes les nations, transportant de côté et d'autre leurs nomades colonnes, et sous la conduite de chefs tels que les Garibaldi, les Zambeccari, les Montanini, levant des taxes odieuses, pressurant les populations, et les forçant, le couteau sur la gorge, à soutenir d'horribles siéges, plus barbares cent fois eux-mêmes et plus détestés que les prétendus tyrans contre lesquels ils prêchaient la croisade? En quelles effroyables saturnales cette guerre, au début si noble, avait dégénéré, et comment, le Piémont s'étant retiré de la scène, la république d'abord, puis le communisme, avaient fini par prendre la place de l'indépendance de l'Italie, — il suffit pour s'en convaincre de voir se dérouler ces tristes annales. Chaque province, chaque bourg se gouvernait à sa guise, et dans le chaos qui régnait, impossible à un général de calculer le plus ou moins de résistance que telle ou telle ville allait opposer à ses armes. On croyait occuper, on avait à dresser un siége en règle. Ce fut aussi ce qui nous arriva devant Rome. A l'approche des corps d'armée de d'Aspre et de Wimpffen, les bandes mazzinistes, débusquées de la Romagne et de la Toscane, refluèrent vers la ville, ce qui, pour un moment, augmenta les forces de l'éphémère république, tellement que les troupes avec les-

quelles la France paraissait sur le terrain se trouvèrent d'abord insuffisantes. Avant que les renforts arrivassent, Mazzini et les siens eurent le temps de s'organiser et de se fortifier si bien que, le combat traînant en longueur, il fallut finalement en venir à un siége. « On a souvent critiqué les Français d'avoir choisi pour leur attaque le point de résistance le plus fort. S'il est juste de reconnaître qu'une telle objection, au point de vue purement militaire, présente en effet quelque vérité, on n'en doit pas moins applaudir avec reconnaissance à l'habile et sage mesure du général français, préférant à la gloire de soumettre Rome quelques jours plus tôt celle de préserver ses monuments de l'incendie et de la ruine. Que n'aurait-on pas dit à Paris et dans l'Europe entière du *barbare Oudinot*, quels reproches de vandalisme n'aurait-il point encourus si les travaux de siége l'eussent contraint à détruire les restes de quelque chef-d'œuvre classique, et si par malheur une de ses bombes égarées fût venue ravager quelque galerie de tableaux ou quelque musée (1)? »

Brescia, Livourne et Bologne furent les derniers épisodes de cette sanglante et inutile campagne de 1849, qui mit fin à la révolution si imprudemment galvanisée par la dénonciation de l'armistice. A vrai dire, le mouvement italien avait joué sa dernière partie dans la plaine de Novare. Une fois l'armée piémontaise vaincue, tout ce que cette cause, même chimérique, renfermait de saint, d'élevé, de magnanime, disparaît, et désormais il ne reste debout que les forces de l'insurrection que Charles-Albert avait un moment tirées du

(1) Mémoires du comte Schoenhals, tome II, p. 270.

chaos pour s'en faire un auxiliaire, hydre partout écrasée et partout renaissante, et qui semblait défier les baïonnettes combinées de la France et de l'Autriche. Vainement Rome tenait encore ; en Italie comme dans toute l'Europe la crise touchait à son terme, et d'avance était prévu le dénoûment. Au mois d'avril 1849, l'Autriche était rentrée en pleine possession de la Lombardie, et du sein du Milanais reconquis le maréchal Radetzky préparait la soumission de Venise, dont tant de travaux et de vicissitudes l'avaient empêché jusque-là de s'occuper sérieusement.

Venise donc menacée sans espoir de secours, le Piémont réduit à demander la paix, Gênes contrainte à l'obéissance, en Toscane la république culbutée avant de naître, Rome en proie à l'anarchie, la Sicile engagée avec le roi de Naples dans une lutte impossible, tel était, au printemps de 1849, le tableau de la péninsule; tel était l'abîme de désolation où Mazzini et ses complices avaient précipité l'Italie. Cependant, qu'on ne s'y trompe pas, Mazzini, s'il exploita miraculeusement cette situation, ne la créa point. Son grand art fut de se trouver prêt à l'heure dite. On ne le répétera jamais assez, ceux qui font les révolutions, d'habitude, n'en profitent guère. Quels bénéfices ont valu les journées de mars et d'octobre à tant d'illustres mécontents qui, las de clabauder inutilement dans les salons de l'aristocratie viennoise contre l'autorité caduque du prince de Metternich, donnèrent la main à la révolution pour renverser un pouvoir dont le pire tort à leurs yeux était de vivre trop longtemps pour leurs ambitions? Quels avantages ont retirés de l'insurrection milanaise les Casati, les Borromeo, les Litta, dupes aujourd'hui de lord

Palmerston, demain jouets de Mazzini, soulevant au nom de l'indépendance italienne leur pays, que d'un côté guettaient le protectorat britannique, et de l'autre le communisme? Aux époques de révolutions, les hautes classes s'agitent, et les escamoteurs les mènent. Où les conduisent-ils? Nous le savons tous; mais ce que nous savons aussi, c'est que l'anarchie n'a qu'un jour, et qu'alors un extrême remplaçant l'autre, aux arbres de la liberté, aux drapeaux rouges, aux tumultueuses assemblées, succèdent l'état de siége, la suppression de toutes les anciennes garanties constitutionnelles et le régime militaire, plus sévèrement exercé par une armée victorieuse, qui peut-être se souviendra longtemps encore de tant d'ignobles traitements dont elle fut l'objet.

« Ce siècle n'est point mûr pour mon idéal! » s'écrie dans la tragédie de *Don Carlos* le marquis de Posa. Cette parole du héros de Schiller ne s'applique-t-elle pas à ce rêve sublime de l'*Italia unita*, pour lequel, à diverses périodes, ces peuples d'une même origine, d'une même langue, d'une même littérature, semblent se passionner, et qui, trois fois en moins de cinquante ans, n'aboutit qu'à d'insignes avortements? 1820, 1831, 1848, dates faites pour décourager les plus intrépides! Le libéralisme aventureux d'un prince de la maison de Carignan, l'avénement d'un pontife patriote, ravivent par intervalles sur cette terre des morts le sentiment de sa grandeur passée, et la voilà debout; mais bientôt les dissensions éclatent, et chaque parti commence à tirer à soi. Tandis qu'invinciblement l'esprit municipal anime une ville contre l'autre, les divers souverains, peu jaloux de fonder la suprématie de tel ou tel confédéré, ne tardent pas à voir leur zèle se refroi-

dir. Peu à peu les armées, ou rappelées ou vaincues, disparaissent de la scène que les intrigants et leurs mercenaires occupent seuls un moment, et dont ils sont chassés par la force des baïonnettes. Triste dénoûment, et par trop prévu, sur lequel le rideau tombe ! Après quoi tout reprend son cours dans l'univers pacifié, et personne n'ayant rien appris ni rien oublié, les princes s'en retournent à leurs abus, les populations à leur indifférence, les démagogues à leurs éternelles conspirations.

XVIII

Partout l'insurrection avait mis bas les armes; à Venise seulement la lutte se prolongeait encore. Jusqu'alors le temps et les forces avaient manqué au maréchal pour s'occuper convenablement d'une affaire de cette importance. Pour la première fois, après que Venise eut été livrée par l'inqualifiable faiblesse de ses autorités civiles et militaires, on avait en quelque sorte senti de quelle utilité était ce point stratégique, et combien le maréchal Radetzky avait raison de réclamer depuis des années qu'on travaillât à le consolider. Mais il s'agissait peu de se lamenter à cette heure, la perte était consommée, et ce qu'on avait de mieux à faire, c'était de s'efforcer de reconquérir la belle proie que des mains malheureuses avaient si pitoyablement laissé s'échapper. On

sait quelle était la situation du maréchal Radetzky au début de la guerre : séparés du reste de l'empire, environnés de légions ennemies, lui et le bataillon de soldats fidèles auquel il commandait figuraient assez bien, qu'on me passe la comparaison, une sorte d'oasis en plein désert : toutes les troupes qui lui restaient, quand il les eût employées contre Venise, n'auraient jamais réussi à réduire cette ville couverte de forts sans nombre, et dont une flotte ennemie gardait les eaux. Le blocus par terre eût-il même été praticable, n'aurait pu rien amener de décisif aussi longtemps que les navires piémontais seraient là pour aider à l'approvisionnement de la place. D'ailleurs les quelques milliers d'hommes dont Radetzky disposait n'étaient point, dans la vaste étendue des lagunes, un corps d'opération suffisant. Force fut donc au vieux maréchal de voir son antique autorité impunément bravée, et de dévorer sa honte jusqu'au jour où ses divers alliés étant vaincus, la cité rebelle se trouverait enfin isolée et pour ainsi dire face à face avec lui.

Lorsque les Autrichiens eurent de nouveau pris possession de Trévise, de Padoue et de Vicence, on vit se concentrer dans Venise tous les miliciens de terre ferme, ce qui porta soudain les forces de la république à 18 ou 20,000 hommes, dont l'entretien ne coûtait pas moins, par jour, de 80,000 lires. A cette troupe, mais sans lui inspirer grande confiance, commandait le général Pepe. Du reste, la défense ne s'endormait pas : à l'aide de vieux bâtiments, on avait palissadé les canaux, on s'était hâté de construire de nouveaux forts, de remettre en état les anciens, depuis longtemps négligés, et des chantiers de l'arsenal sortaient l'un après l'autre, achevés et prêts à pren-

dre la mer, les navires que l'Autriche avait laissés en construction. La flotte des lagunes, œuvre du gouvernement impérial, commençait aussi à fonctionner, et le soldat autrichien pouvait déjà pressentir au prix de quelles rudes épreuves il lui serait donné de reconquérir ce boulevard. Ce n'est pas que du côté des Vénitiens la situation se présentât sous un aspect beaucoup plus riant : les finances manquaient, les vivres devenaient rares ; on fit appel au patriotisme de l'Italie, mais bientôt ces ressources elles-mêmes furent à bout, et Manin dut recourir à l'éternel expédient du papier-monnaie. Les provinces de terre-ferme avaient bien en effet donné leur adhésion au rétablissement de la république, mais, par cet acte purement gratuit, elles n'entendaient point se soumettre à la suprématie de Venise. Chacune agissait donc pour son propre compte, et le pays se partageait en toute sorte de petites républiques indépendantes.

On peut, qui en doute? galvaniser un cadavre, mais ce simulacre de vie, objet de tant d'efforts, combien durera-t-il? Imaginer une république de Venise, sans argent, sans négoce, sans noms historiques, sans *terre-ferme*, c'était rêver l'impossible. Charles-Albert, quant à lui, ne l'ignorait pas, et tout en reconnaissant le gouvernement de Manin, il couvrait la ville d'émissaires piémontais, certain que s'il sortait vainqueur de la lutte entamée avec Radetzky, Venise serait trop heureuse de se précipiter dans ses bras. On sait que les bruits de fusion n'avaient point tardé à se répandre de la Lombardie dans la ville de Saint-Marc. Bientôt les adresses réclamant l'annexion au Piémont arrivèrent des provinces en telle quantité, que Manin, quelque douloureuse que fût la loi qu'on lui faisait,

se vit réduit à porter le coup de mort à cette pauvre république. On prononça donc le mot d'annexion au Piémont, et Manin descendit du pouvoir suprême, refusant, comme républicain, son concours au gouvernement nouveau, représenté par trois commissaires piémontais, chargés de recevoir des mains de l'ancien président l'administration de la province de Venise.

Tout ceci se passait au moment où le maréchal Radetzky, après avoir battu Charles-Albert à Custozza, paraissait devant les portes de Milan.

On devine quelles émotions produisirent à Venise les événements survenus en Lombardie. Au bruit de l'armistice et des conditions qu'il renferme, le peuple se précipite au palais du gouvernement. A sa curiosité, à son impatience, les commissaires répondent en s'excusant sur leur propre ignorance des faits. Mais bientôt les correspondances particulières trahissent le mensonge officiel. Les commissaires finissent par confesser leurs torts; le peuple alors exige qu'ils soient déposés. A cette trêve de quelques jours succède le retour de Manin, qui, cette fois, se proclame dictateur, harangue le peuple et le renvoie tranquillement chez lui, comme cela se devait pratiquer au temps de l'ancienne république. Pour le coup, la république est rétablie et Tommaseo s'embarque le soir même pour Paris, afin de réclamer l'intervention de la France.

Sur cette intervention, le Piémont de son côté, je pense, y comptait bien un peu. Qui chercherait ailleurs que dans cet espoir le secret de l'armistice de Milan, risquerait même fort de s'égarer. Gagner du temps, négocier pour mieux se battre,

là tendaient tous les efforts de la diplomatie du vainqueur de Goïto. La tiare ducale de Venise, surmontée du diadème des rois lombards, noble conquête à laquelle un prince de la maison de Savoie ne renonce pas si volontiers! « Les forces militaires de terre et de mer sardes quitteront la ville de Venise, les forts et les ports de cette place, pour rentrer dans les États sardes trois jours après la notification de la présente. » Ainsi parlait l'article 4 de l'armistice et pourtant la flotte de Charles-Albert ne quittait pas les eaux de Venise. Tous les prétextes, tous les artifices, toutes les raisons bonnes ou mauvaises qui se pouvaient imaginer, l'amiral Albini les mit en avant, pour prolonger sa présence, refusant d'abord de reconnaître l'ordre d'évacuation, sous prétexte que cet acte ne portait la signature d'aucun ministre responsable; puis, comme le maréchal, fatigué de ces lenteurs, menaçait de se faire un gage d'un parc d'artillerie trouvé dans Peschiera, il consentit bien à la vérité à quitter les eaux de Venise, mais sans sortir néanmoins de l'Adriatique. Du côté du Piémont comme du côté de l'Autriche, les choses n'en pouvaient rester là. Charles-Albert n'était point assez battu, Radetzky point assez vainqueur pour que la question fût résolue, et l'armistice de Milan ne devait servir qu'à préparer la campagne de 1849.

Cependant la fortune de l'Autriche avait complétement changé de face : Vienne reconquise par Windisch-Graetz, les Hongrois refoulés à Schwechat par le ban Jellachich, le prince de Schwarzenberg premier ministre : autant d'événements qui annonçaient pour les destinées de l'empire une période nouvelle de force et d'unité. Le 27 mars (1849), le général

Haynau, désormais investi du commandement des troupes de blocus, annonçait à Manin l'issue de la bataille de Novare, l'abdication de Charles-Albert et la conclusion d'un traité de paix avec son successeur, le jeune roi Victor-Emmanuel. Au milieu de la consternation publique, dont ces douloureuses dépêches furent suivies, le dictateur réunit l'assemblée. On délibéra sur le parti qui restait à prendre, et, comme toujours, on obéit au déplorable entraînement des illusions. L'intervention française, les secours de l'Angleterre, la prochaine assistance des Hongrois, incessamment promise par les hableries de Kossuth, que dirai-je? les probabilités d'une rupture entre l'Autriche et la Prusse, toutes les éventualités, toutes les chimères furent évoquées! Lorsque Manin cessa de parler, le congrès se leva en masse pour la résistance, et le dictateur, à la sortie de la séance, répondit à la sommation du général Haynau en lui envoyant copie du décret que l'assemblée nationale venait de rendre.

Haynau reçut donc immédiatement l'ordre d'assiéger Venise, l'imprenable Venise, qui du fond de ses lagunes brave la colère des assiégeants. Une seule fois, aux beaux jours de la sérénissime république, les Génois parvinrent à forcer le port de Chioggia; déjà les lagunes étaient envahies et Saint-Marc menacé, lorsqu'un Pisani, arraché par le soulèvement populaire aux griffes du conseil des Dix, eut raison des Génois et sauva son ingrate patrie.

Il ne s'agissait point à cette heure, pour les Autrichiens, d'entreprendre un siége impossible dans les conditions stratégiques du mot, mais tout simplement de tenter un coup de main, qui encore même qu'il réussirait, ne faisait que les

rendre maîtres de la ligne des lagunes. Or, de l'extrémité des lagunes à Venise, il y a loin, et pour s'emparer de l'espace qui reste à franchir les difficultés sont incalculables. Outre l'énorme matériel de guerre abandonné dans les arsenaux, et au moyen duquel ils changèrent en véritables forts, les îles nombreuses qui entourent Venise, et complétèrent l'armement des points stratégiques existants déjà, les Vénitiens avaient trouvé enfouis dans la poussière des archives, des plans de défense dès longtemps élaborés par le génie autrichien et dont ils profitèrent avec une rare intelligence.

Venise, à proprement parler, n'est point une place de guerre, mais elle emprunte sa force inexpugnable à l'élément protecteur avec lequel ses doges se mariaient jadis. Les forts qui lui servent de ceinture ont aussi pour les défendre contre les attaques du dehors quelque chose qui vaut mieux que la plus imposante artillerie, je veux parler des miasmes empoisonnés des lagunes et de leur sol marécageux qui transforment en véritables travaux d'Hercule, les moindres opérations d'un siége ordinaire. Au premier rang de ces forts et le plus important au point de vue de l'offensive comme de la défensive est certainement Malghera, construit par les Français en 1807. Sous la protection de ce fort, des colonnes entières peuvent sortir, se répandre et inquiéter les mouvements d'une armée opérant en Lombardie, laquelle ne saurait manœuvrer en paix sans laisser au moins dix mille hommes devant Malghera. Au point de vue de la défense, le fort de Malghera n'a pas moins d'importance en ce qu'il empêche l'ennemi de prendre pied sur la côte qui avoisine Venise, et

de s'établir dans les îles San-Giuliano et San-Secondo, qui longent, dans son étendue, la cité des lagunes, et dont la perte entraînerait celle de Venise. Au sud-ouest de Malghera s'élève Brondolo, qui met la ville en communication avec la terre ferme, et couvre le port de Chioggia. Ce fort, bien plus petit, et d'une importance en tout point beaucoup moindre que Malghera, peut être cependant d'une utilité immense, car il domine la navigation intérieure et favorise les rapports avec les riches provinces de l'Italie centrale, d'où les Vénitiens tiraient leur approvisionnement, point important par lequel furent longtemps paralysés tous les effets du blocus par mer, et qui ne cessa d'alimenter la ville qu'au jour où les Autrichiens furent en mesure d'établir un blocus par terre.

Entre Malghera et Brondolo l'attaque n'avait pas à choisir, et la supériorité stratégique du premier de ces deux points, décida immédiatement le maréchal Radetzky pour Malghera. Amener la reddition de la place et terminer les choses avant la saison des grandes chaleurs, était la principale affaire des Autrichiens qui, bien autrement que tous les canons de Venise, avaient à redouter les mortelles influences de ses marais. Mais les éléments semblaient conspirer contre eux ; depuis tantôt quarante jours il ne cessait pas de pleuvoir et l'on comprend aisément ce que devait être, en de pareilles conditions, un terrain spongieux où, dans les temps de sécheresse, on enfonce d'un pied. Impossible d'ouvrir la tranchée, impossible de songer même à disposer là de l'artillerie. Chevaux et canons s'engouffraient dans la vase. Ainsi s'écoula le mois d'avril. En vain maugréait le vieux maréchal, en vain se dé-

menait Haynau, force leur fut à tous les deux de prendre le mal sinon en patience du moins en résignation et d'ajourner à un temps plus favorable. Enfin le ciel commença de s'éclaircir un peu. Trente mille hommes étaient rassemblés devant Venise. Le 18 avril, Haynau vint établir son quartier général à la villa Papadopoli située non loin de Mestre. Dans la nuit du 29 au 30, eut lieu l'ouverture de la tranchée à une distance d'environ cinq cents toises, les difficultés du sol ne permettant pas de s'avancer davantage. Les travaux du génie autrichien avaient complétement échappé à l'observation des Vénitiens. Le matin seulement ils s'en aperçurent et dirigèrent un feu roulant sur ce point. Mais les Impériaux avaient si profondément creusé le sol que la canonnade passa sans leur causer grand dommage. La tranchée s'étendait du fort *Rizzardi* à gauche, au fort *Manin* à droite, embrassant ainsi un espace de trois fronts. Haynau et les huit mille hommes sous ses ordres poursuivirent dès lors leurs travaux nuit et jour, et le 4 mai sept batteries étaient dressées. On comptait sur une médiocre résistance. Mais au marquis Paulucci, fils de l'ancien vice-amiral autrichien, avait succédé dans le commandement du fort un officier napolitain : le colonel Uloa, homme de tête et de cœur, résolu à pousser la défense jusqu'à ses dernières extrémités. Le 4, à midi, six batteries entamèrent l'action, et dirigèrent leur feu moins sur les ouvrages avancés que vers l'intérieur du fort, car ce qu'on voulait surtout à cette heure, c'était procéder par surprise et amener ainsi la capitulation. Ce plan, au premier abord, parut réussir, mais l'alarme ne dura qu'un instant et l'artillerie de Malghera, composée de l'élite des troupes vénitiennes, courut aussitôt à ses pièces ;

cent trente bouches à feu répondirent d'une écrasante façon à l'appel de la canonnade autrichienne. Les Impériaux, de leur côté, quoique inférieurs en force, ripostèrent de leur mieux, et la lutte s'engagea vigoureuse, acharnée, héroïque : du haut de ses édifices, de ses palais, de ses maisons, tout Venise assistait à ce spectacle, attendant avec angoisse le dénoûment du combat. Bientôt, cependant, à la fermeté de la défense, à la promptitude des manœuvres, les Autrichiens durent reconnaître qu'ils avaient affaire à vaillante partie et qu'ils en seraient, cette fois, pour leur tentative d'intimidation. Après avoir toute la journée dissimulé sa faiblesse par la rapidité de ses coups, à bout de munitions, ayant, en outre, une batterie entièrement démontée, l'artillerie impériale éteignit ses feux vers le soir. Le lendemain le maréchal écrivit à Manin, pour le sommer de rendre la ville, lui promettant, au cas où il se soumettrait, amnistie pleine et entière et complet oubli du passé. A quoi Manin répondit que Venise persisterait jusqu'à la fin dans sa résistance ; qu'elle avait droit de compter sur les bons offices de la France et de l'Angleterre et que si elle consentait à négocier, ce ne serait jamais que sur la base de son indépendance politique. Le maréchal répliqua que l'Autriche ne souffrirait point l'intervention d'une puissance étrangère quelconque dans les démêlés qu'elle avait avec des sujets rebelles, et tout aussitôt partit pour Milan, rendant le dictateur responsable des fléaux qu'une lutte désespérée allait nécessairement attirer sur son pays.

Haynau résolut sur-le-champ d'ouvrir une seconde parallèle à deux cent cinquante toises de distance, dès la nuit suivante les travaux commencèrent et furent vigoureusement

menés, en dépit de l'inclémence du temps et des pluies torrentielles qui rendaient le sol impraticable. Le 9, l'ennemi, qui n'avait cessé d'entretenir le feu sur les travailleurs impériaux, fit une sortie, laquelle fut énergiquement repoussée. Les Vénitiens alors avisèrent d'autres moyens ; à l'aide des écluses des canaux ils inondèrent la tranchée ; il fallut donc d'abord ouvrir à l'eau des conduits profonds et construire des digues pour empêcher les désastreux effets de cette manœuvre si elle se renouvelait. On voit quelle lutte avait à soutenir le malheureux soldat : plongé dans l'eau jusqu'à la ceinture, il travaillait sous une pluie de balles et la mort lui venait à la fois d'en haut et d'en bas ; d'en haut par les projectiles ennemis, d'en bas par les miasmes pestilentiels qu'il respirait à pleins poumons.

Or, tandis que du côté de Malghera s'acharnait l'attaque, le blocus maritime produisait ses résultats. Les Vénitiens avaient négligé, lorsqu'il en était temps, de mettre à profit, comme il convenait, les avantages que leur offrait la libre navigation. On n'avait ni pourvu à un approvisionnement suffisant, ni su économiser les munitions. Aux premiers jours du siége les officiers, pour divertir les belles dames qui les visitaient, s'amusaient à faire tirer le canon sur la moindre patrouille en évidence. Ainsi on avait gaspillé en jeux d'enfants sa poudre et ses boulets. Maintenant la mer était close. La flotte autrichienne exerçait un blocus rigoureux et les quelques vivres que les différentes sorties ou la contrebande parvenaient à introduire, étaient pour Venise et sa garnison, comme une goutte d'eau dans l'Océan. La flotte vénitienne, embossée à Malamocco, ne rendait littéralement aucun service. Çà et

là provoquée par les galères impériales, forcée d'obéir aux ordres du gouvernement, elle tentait une excursion, mais à peine avait-elle vu le large que, pourchassée à l'instant par ses àdversaires, elle s'en revenait bien vite chercher asile et protection sous les batteries du port.

Vers le milieu de mai le général Haynau, appelé à l'armée de Hongrie, céda le commandement au lieutenant-feld-maréchal Thurn, et les travaux ayant continué sans interruption, dix-neuf batteries étaient, le 23 du même mois, en mesure de vomir sur Malghera la mort et la destruction par cent bouches à feu. Les assiégés témoins des opérations des Autrichiens avaient eu le temps de se préparer à l'attaque, et tout promettait un engagement des plus résolus de part et d'autre.

Le 24, à cinq heures du matin, toutes les batteries autrichiennes s'allumèrent, la riposte ne se fit pas attendre. On comptait quarante décharges à la minute. Comme au jour de la première alerte, Venise entière était debout pour assister à ce combat qui se prolongea jusqu'au soir, véhément, solennel, terrible, Le lendemain, avec l'aube, les hostilités recommencèrent plus acharnées peut-être et plus furieuses. Cela dura ainsi sans rémission jusqu'au 26. Alors seulement le feu des Vénitiens parut diminuer. Des deux côtés les pertes étaient immenses, mais l'artillerie impériale avait porté le ravage dans Malghera. Les deux tiers de l'artillerie vénitienne étaient démontés; les assiégés abandonnèrent les remparts, le fort Rizzardi ne répondait plus qu'avec deux canons. A ce moment les batteries autrichiennes de *Campalto* se mirent à diriger leur feu sur San-Giuliano et forcèrent à s'éloigner les chaloupes canonnières. Quant à donner l'assaut on n'y pou-

vait songer encore, car bien que les ouvrages eussent horriblement souffert, il n'y avait aucune brèche ouverte et deux vastes fossés remplis d'eau restaient à franchir. Ce fut dans ces conditions critiques que les Vénitiens se décidèrent, dans la nuit du 26 au 27, à évacuer la place. Les troupes de San-Giuliano et du fort Manin, gagnèrent l'embarcation et s'enfuirent par mer, celles de la redoute Rizzardi et de Malghera rentrèrent à Venise par le pont du chemin de fer. Chose étrange, les Autrichiens, dans l'ardeur et l'enivrement du combat, ne s'aperçurent point d'abord de la retraite de leurs adversaires. Ce ne fut qu'au jour naissant qu'une patrouille de chasseurs styriens, étonnée du silence qui régnait dans le fort, s'approcha, gravit la muraille, et y pénétrant, le trouva vide. On comprend que dès lors il devenait parfaitement inutile de garder plus longtemps les tranchées. Officiers et soldats s'élancent aussitôt vers le fort où le drapeau jaune et noir flotta en moins d'un instant. Les Vénitiens, pour masquer leur retraite, avaient continué le feu jusqu'à la dernière minute, et lorsque la canonnade cessa, les assiégeants s'étaient empressés d'employer à réparer leurs propres dommages l'intervalle de répit qu'on leur laissait; — à l'aube seulement, ainsi que nous le disions tout à l'heure, les Autrichiens avaient pu reconnaître les effroyables dégâts produits par leur bombardement. Les casernes n'étaient plus qu'un informe monceau de ruines et sur les parapets démantelés gisaient, séparées de leurs affûts broyés, les pièces ruisselantes du sang des canonniers. Certes, l'artillerie et le corps du génie autrichien avaient hardiment mené leur tâche, mais du côté des Vénitiens la défense avait été intrépide et le premier mouvement des Impé-

riaux, en prenant possession de la place conquise, fut de rendre hommage à l'héroïsme de leurs adversaires.

La prise de Malghera donnait aux Autrichiens un pied dans les lagunes, mais les laissait encore assez loin de Venise et pour s'en rapprocher, de grands obstacles restaient à vaincre. Les quelques faibles embarcations qu'ils possédaient ne pouvaient rien contre les nombreuses chaloupes construites tout exprès pour le service des lagunes et qui les empêchaient désormais de tenter sur San-Secondo, un coup de main qui peut-être aurait eu chance de réussir dans le premier moment de confusion produite par l'évacuation de Malghera. Il fallut retourner aux longs et pénibles travaux; diriger les batteries de siége contre la grande batterie de San-Antonio et contre celle de San-Secondo, âpre et difficile besogne qui ne pouvait marcher très-vite sous le feu croisé des batteries adverses et des chaloupes canonnières! Bientôt cependant huit batteries furent dressées dont trois à San-Giuliano, trois à la pointe du défilé du pont, une à Campalto, une à Botrenigo. Mais ce temps, les Vénitiens n'avaient garde, on le pense, de le négliger, ils fortifièrent la grande batterie du pont, firent de San-Secondo un point formidable, hérissé de gros canons et de mortiers et redoublèrent le nombre de leurs chaloupes. Le 3 juin la bataille s'engagea de nouveau non moins furieuse et non moins homicide qu'à Malghera. Sur San-Giuliano, point le plus avancé, pleuvait l'artillerie de San-Secondo et des chaloupes. Un passage mettait San-Giuliano en communication avec la terre ferme, sentier périlleux entre tous et que les soldats autrichiens avaient appelé « le pont des morts, » à cause des innombrables victimes que le feu des chaloupes canonnières

incessamment dirigé vers ce but ne cessait d'y amonceler. Enfin, les batteries impériales parvinrent à couler bas quelques-unes de ces dangereuses embarcations et les autres, plus ou moins endommagées, se retirèrent à distance, de sorte qu'on obtint par là un peu de sécurité dans les communications entre San-Giuliano et la terre ferme. Cette lutte désastreuse menaçait de se prolonger ainsi sans de grands résultats. Cependant les bombes autrichiennes commençaient à tomber dans Venise, et la terreur alors de s'emparer des habitants qui jusque-là s'étaient crus à l'abri de tout danger. La batterie du pont était en quelque sorte le point d'attaque et de ce côté convergeaient tous les efforts des Autrichiens. Ce que voyant, les assiégés en élevèrent une autre par derrière, pour le cas où la violence du feu de l'ennemi les contraindrait à évacuer San-Antonio. Comme toute l'activité des Vénitiens se concentrait sur ce point disputé avec tant d'énergie, le maréchal, qui le jour même de la prise de Malghera était arrivé de Milan, essaya d'opérer une diversion en attaquant Brondolo. Il fit donc avancer un corps de six mille hommes avec ordre de s'emparer de ce point d'où dépendait aussi l'occupation de Chioggia. Par malheur, il se trouva que ce point avait été également fortifié, et que sans recourir à un siége formel, on ne pouvait songer à s'en rendre maître. Nouveaux préparatifs, nouvelle histoire ! Mais à peine les travaux allaient-ils leur train que, l'épidémie multipliant ses ravages parmi les troupes, le maréchal ordonna de lever le siége et de s'en tenir au simple blocus.

Immédiatement après l'armistice conclu à Novare, les plénipotentiaires des deux pays s'étaient rassemblés à Milan

pour traiter de la paix sur des bases définitives. Mais à peine entamées les négociations furent interrompues. L'Autriche, de son côté, semblait exiger plus que le Piémont, réduit à deux doigts de sa perte, ne pouvait accorder, et d'autre part, le Piémont, où le parti de la guerre était loin d'avoir perdu toute son influence, semblait renaître à cet éternel et chimérique espoir de l'intervention étrangère. La désunion menaçait d'éclater ; déjà l'Autriche se regardait comme dégagée entièrement des conventions de l'armistice, lorsque les puissances médiatrices firent comprendre avec autorité au Piémont aussi bien qu'à Venise qu'il fallait en finir, leur déclarant que jamais l'Europe ne consentirait à prendre les armes dans cette querelle, la possession de Venise ayant été garantie à l'Autriche par des traités qu'elles-mêmes avaient sanctionnés. Le Piémont hésitait encore, les négociateurs s'étaient dispersés, la rupture devenait imminente. On allait pour la troisième fois en venir aux mains. Le maréchal, pour éviter de nouveaux malheurs, écrivit sur ces entrefaites au roi Victor-Emmanuel, lui rappelant sa parole donnée dans l'entrevue qui avait suivi la bataille de Novare, et cette démarche du vieux guerrier réussit à tout concilier. Les négociations furent donc reprises, l'Autriche abaissa ses prétentions, le Piémont agit avec plus de franchise et la paix signée le 6 août, avait enfin reçu, le 18, son entière ratification.

XIX

Venise néanmoins tenait toujours. Les lenteurs apportées dans les négociations, les intrigues de Kossuth, qui ne cessait d'entretenir les illusions de Manin et de lui promettre dans un avenir quelconque, argent, armes et flotte, les tempéraments du maréchal qui plus que personne avait à cœur d'épargner l'antique cité des doges, — tout semblait redoubler l'élan et l'ardeur de la résistance. Un membre du cabinet impérial, le baron de Brück, ministre du commerce, se trouvait alors au quartier-général de Radetzky pour y diriger les travaux de la paix. Animé par les mêmes sentiments qui avaient déjà inspiré le maréchal, M. de Brück écrivit à Manin mais sans résultat. Manin et l'Assemblée nationale persistèrent dans leur résolution ; il n'y avait plus qu'à s'en remettre au sort des armes.

Cependant l'anarchie commençait à régner dans Venise. Le patriarche, qu'on savait à la tête du parti de la paix, avait vu son palais envahi et pillé par la multitude, qui l'eût infailliblement mis à mort lui-même s'il ne fût parvenu à se soustraire à ses fureurs. Depuis la prise de Malghera et de San-Giuliano, ni le général Pepe ni les ministres ne possédaient plus la confiance publique. A la place du cabinet destitué on nomma un comité de défense composé de trois membres : le colonel Uloa, celui qui s'était si vaillamment conduit à Malghera , l'abbé Sistori, prêtre lombard, et Baldasserotto, officier de marine. Manin garda la dictature, mais comme il n'entendait rien à l'état militaire, il donna la présidence de cette commission à Pepe, lui laissant la haute main sur toutes les affaires concernant la défense. On eut ainsi une dictature militaire organisée, laquelle fonctionnait selon les vues du chef de l'État. A dater de ce jour la terreur eut son règne. Parler de la paix, en souhaiter le retour au fond de son âme, était un crime qu'on risquait de payer de sa vie. On se regardait d'un œil farouche, le fameux *tradimento* sacramentel courait de bouche en bouche. L'effroyable consommation de poudre à laquelle on se livrait, avait nécessité un établissement spécial. Par deux fois il sauta : était-ce inexpérience ou trahison? On dit au peuple que c'était trahison, on lui désigna les victimes au cri de *tradimento*, et, sans l'énergie héroïque de Manin, qui, ceci soit dit à sa gloire, jamais ne manqua de se montrer en de pareils moments, le sang des malheureux suspects eût coulé à flots.

D'heure en heure les effets du blocus devenaient plus menaçants. La boucherie avait cessé d'ouvrir ses portes, un

pain s'achetait au poids de l'or, et comme si ce n'était point assez de la famine et des maladies qui d'ordinaire lui servent de cortége, le choléra vint se mettre de la partie, peu terrible d'abord comme un hôte qui s'insinue, puis grandissant et formidable. A l'ombre de ce fléau de Dieu couvrant tout de ses ailes maudites, bientôt les deux armées combattirent. Autrichiens et Vénitiens de tomber alors comme les sauterelles du désert. Au camp de Radetzky cinquante hommes succombaient chaque jour; douze mille soldats gisaient dans les hôpitaux. Etendez donc avec cela vos lignes de ceinture. Le maréchal avait beau réparer ses brèches, ses brèches se rouvraient à l'instant même, et les Vénitiens, si cruellement éprouvés par cette horrible mortalité, lui devaient du moins de pouvoir çà et là, s'en aller marauder en terre ferme, quelques vivres qu'ils introduisaient ensuite par les trouées qu'elle faisait dans le corps de blocus.

La batterie Saint-Antoine avait beaucoup souffert du feu terrible et continu auquel elle était en butte, mais les Vénitiens, qui connaissaient la haute importance de ce point, appliquaient tous leurs efforts à réparer à mesure chaque dégât; remplaçant la nuit les pièces démontées, de sorte qu'après quelques heures de silence, la canonnade recommençait à gronder. Evidemment il n'y avait pour mettre hors de combat cette batterie, d'autre moyen que de s'en rapprocher. Là était la grande difficulté. Se rapprocher on ne le pouvait qu'en passant par le pont du chemin de fer, mais la plupart des arches étaient brisées et les décharges de la batterie aussi bien que le feu roulant des chaloupes canonnières eussent rendu impossible une pareille opération. Sur-

prendre la batterie et s'en emparer par un intrépide coup de main, parut donc l'unique expédient. Sur deux cents hommes de bonne volonté qui se présentèrent, on en choisit quarante. L'entreprise ne comportait pas un personnel plus nombreux.

A l'heure de la marée montante les hardis compagnons s'embarquent sous la conduite du capitaine Brüll ; on avait par différents signaux détourné du côté de Campalto l'attention de l'ennemi et de plus un brûlot lancé en avant venait de faire explosion dans le voisinage de la batterie, dispersant les chaloupes stationnées là, qui s'imaginèrent que l'entreprise était dirigée contre elles et s'enfuirent à la hâte : pendant ce temps, silencieux et graves, les volontaires naviguaient vers leur but. Arrivés à une distance assez rapprochée, ils se jettent à l'eau, et, le sabre à la main, escaladent la batterie. Les Vénitiens, troublés, éperdus à cette apparition, croyant avoir affaire à un ennemi vingt fois plus nombreux, prennent peur et décampent, mais non sans qu'une baïonnette ait eu le temps de percer la poitrine du brave capitaine, qui, frappé à mort, s'affaisse sur un canon en murmurant à ses hommes : « N'oubliez pas d'enclouer les pièces ! » — Cet héroïsme fut stérile. Une heure après les Vénitiens reprenaient position et la batterie s'allumait de plus belle.

On fit alors un autre essai : des ballons chargés d'artillerie s'élevèrent, emportant à leurs flancs des bombes qui devaient à une certaine hauteur se détacher et tomber comme la foudre sur la ville imprenable qui défiait par son éloignement les projectiles ordinaires. Mais cette tentative n'eut pas de suite et le vent de mer qui régnait ne permit point de la renouveler. La lutte entre les deux artilleries se prolongea donc, plus ou

moins animée, plus ou moins meurtrière, mais en fin de compte stérile en résultats. Le manque d'embarcations où se trouvaient les Autrichiens les empêchait de s'emparer de San-Secondo ou d'un point quelconque assez rapproché pour qu'il fût possible d'agir directement sur Venise. On en était là quand le général Thurn, partant de ce principe, qu'on peut en doublant la force de la charge étendre en proportion le parcours d'un projectile, fit construire des batteries à cet effet.

Son éloignement ainsi que le formidable appareil de défense dont elle était entourée, avaient suffi jusque-là pour rassurer entièrement Venise à l'endroit des bombes autrichiennes. Cependant les travaux préparatoires étaient terminés et dans la nuit du 25 juillet, les nouvelles batteries organisées par les soins du général Thurn se mirent à donner, vomissant un feu terrible sur la ville, tandis que les anciennes s'appliquaient à foudroyer San-Secondo, Sant-Antonio et les chaloupes canonnières. La première ligne, voyant les projectiles lui passer par-dessus à des hauteurs incommensurables, en était à chercher le secret d'une pareille aberration chez des tireurs dont on avait pu éprouver la justesse, lorsqu'un bruit d'alarme venu de la ville, annonça la catastrophe.

Venise, cette nuit-là, s'était endormie en pleine sécurité. L'expérience ayant démontré que les bombes autrichiennes ne pouvaient atteindre que les maisons situées à l'extrémité de la ville, on s'était borné à évacuer ces maisons et chacun se croyait chez soi parfaitement à l'abri du danger. Tout à coup une grêle de boulets tombe sur la ville. A cette effroyable alerte, la population épouvantée saute à bas du lit, se

répand à travers les rues, et court chercher dans les jardins publics un refuge que la place Saint-Marc elle-même, trop rapprochée du volcan qui se déchaîne, ne peut plus lui donner. Ce que voulaient les Autrichiens, ce n'était point, il faut le croire, incendier Venise, mais la réduire à comprendre que si loin qu'elle fut, leur bras pouvait l'atteindre. La lutte porta ses fruits et Manin comprit sur-le-champ que la dernière heure de son pouvoir avait sonné. Aussi bien chaque instant aggravait le misérable état de la cité; les vivres comme l'eau manquaient presque entièrement, et cette masse humaine, exposée à toutes les horreurs de la famine, entassée pêle-mêle dans des quartiers sans air, offrait la plus facile proie à l'influence pestilentielle qui régnait. Les victimes du choléra se comptaient par milliers et nul ne pouvait dire en de pareilles conditions où s'arrêteraient les ravages du fléau.

Cependant les choses se prolongèrent ainsi du 29 juillet jusqu'au 17 août. Venise était complétement tombée aux mains de l'anarchie; alors seulement Manin se décida à traiter. Le baron de Brück était retourné à Milan, le dictateur lui écrivit, proposant de reprendre les négociations. La paix venait d'être signée avec le Piémont et le ministre autrichien répondit à Manin que le temps des négociations était passé et que Venise n'avait désormais qu'à se soumettre aux conditions offertes le 4 mai par le maréchal Radetzky. Le 17 août Manin envoya des parlementaires à Mestre. Sur ces entrefaites, le général Gorczkowsky avait succédé dans le commandement des troupes au général Thurn appelé à reprendre la direction de son corps d'armée qui se trouvait en Piémont.

Cette circonstance, ainsi que divers points dont il fallut référer au maréchal, alors à Milan, retardèrent jusqu'au 22 la capitulation. Manin s'était démis de son autorité entre les mains du conseil municipal de Venise, avec qui seulement, les représentants du gouvernement impérial consentaient à traiter. — Les principaux articles de la capitulation portaient l'expulsion immédiate de tous les officiers autrichiens passés au service de la république et coupables d'avoir porté les armes contre l'empereur, l'expulsion de toutes les troupes étrangères et de quarante individus qu'on se réservait de désigner.

Du 23 au 24, diverses révoltes militaires eurent encore lieu auxquelles Manin imposa silence par la fermeté de son attitude. Le 24, la capitulation étant promulguée, les noms étant connus des quarante exilés, Manin, Tommaseo et Pepe s'embarquèrent à bord des bâtiments français et britanniques et le général Gorczkowsky prit possession de la ville et des forts. Enfin, le 30, le plus illustre guerrier de l'Autriche contemporaine, opéra son entrée triomphale dans l'antique résidence des doges.

Au bruit de l'artillerie du port, aux sons de la grosse cloche de Saint-Marc, les gondoles impériales apparurent à l'entrée du Grand-Canal. Aussitôt tous les mâts se pavoisèrent, et les troupes, rassemblées sur la place Saint-Marc, s'apprêtèrent à saluer leur général. Quand tous les uniformes eurent défilé, quand tous les officiers — bohêmes, italiens, hongrois et croates — furent descendus à terre, la dernière gondole s'avança montée par le glorieux vétéran. En touchant le sol de la Piazzetta, le maréchal rencontra le podestat de Venise qui lui remit sur un plat d'or les clefs de Venise (les clefs d'une

ville sans portes !) fondues autrefois pour l'empereur Napoléon et que Radetzky reçut en se découvrant. Le premier soin du maréchal fut de se rendre dans l'église de Saint-Marc où le patriarche officia solennellement. A la suite de cette cérémonie les bataillons présentèrent les armes et la garnison entière défila, musique en tête, devant le *père* Radetzky, entouré de son brillant état-major. Morne et silencieux, le peuple de Venise assistait au spectacle de cette ovation et sur ces figures amaigries par les souffrances d'un long siége, sur ces traits flétris et décomposés par la fièvre et la haine, on pouvait lire le même sentiment qui avait inspiré cette violente apostrophe placardée naguère sur les murs de Pavie : « Va-t'en, Germain, car je te hais, va-t'en, car le sol où tu marches brûle sous tes pieds, et ceux-là te trompent qui te disent que tu peux y dormir en paix. Va t'en Germain, va-t'en, car l'homme à qui cette terre appartient te hait dans l'âme ; il te hait aujourd'hui, il te haïra demain et toujours. Tu ris et je pleure, mais garde-toi que ton rire ne se change en amertume, et que, mes larmes, en te baignant, ne t'empoisonnent. »

LIVRE DEUXIÈME

VENISE ET VÉRONE

CHAPITRE PREMIER

VENISE

Casanova.— Les *Plombs*.— Le Geôlier du comte Silvio Pellico.— Un caprice de lord Byron. — Aquilée. — Origines de Venise. — Physionomie de son gouvernement. — Sa politique opposée à celle des autres pays de l'Italie. — Le Conseil des Dix et le Conseil des Trois. — Querelles de Saint-Marc avec la Papauté. — Alexandre III et Barberousse. — L'église de Saint-Marc et ses Mosaïques. — Byzance et Venise. — La Cathédrale et la Mosquée. — Marco Rizzi, Vincent Bianchini et les Zuccati. — Titien et Gœthe. — Violante et mademoiselle de Lewetzow. — Chronique du More de Venise. — San-Benedetto. — Sansovino et l'architecture vénitienne. — Le *Pont des Soupirs*. — La *Mercerie*. — le *Canal-Grande*. — Les jardins de Venise. — Le Livre d'Or.

I

Entreprendre d'esquisser un portrait de Venise, autant vaudrait essayer de rappeler sur le jaune parchemin d'une momie les fraîches roses de la jeunesse. Ouvrez donc les sépulcres, évoquez les morts, répandez à flots sur eux l'urne

aux parfums de Madeleine et faites, si vous le pouvez, que ce tas de débris et d'ossements renaisse à la vie. Qu'importe qu'un cicerone, sachant par cœur son catalogue, vous promène à travers ce gigantesque bric-à-brac des lagunes; ce qu'il faudrait ce serait voir tout cela s'animer du souffle du passé et soi-même se mêler au mouvement de cette existence évanouie. Ah! si Casanova eût vécu aux beaux jours de la république, si au lieu d'écrire ses mémoires au XVIII[e] siècle il les eût écrits au XVI[e], peut-être n'en serait-on pas réduit à demander éternellement à ces chefs-d'œuvre de l'architecture et de la peinture, les secrets de cette vie vénitienne dont ils furent les témoins muets. Quinze mois le galant et spirituel aventurier habita les *plombs* (1755-1757). C'était vers le milieu du dernier siècle et le gouvernement de Venise à cette époque ressemblait un peu à ces marais stagnants qu'à peine alimentent encore en-dessous quelques sources furtives et dont une couche verdâtre et croupissante couvre déjà la surface. Du reste, ces espèces de cellules ou plutôt de baraques de bois qu'on appelait *plombs*, n'étaient point, tant s'en faut, ce que les hôtelleries de l'inquisition d'Etat avaient de pire en fait de logement. On gardait là les inculpés de distinction ayant commis des crimes dont personne ne devait rien savoir et qu'eux-mêmes souvent ignoraient; de ce nombre était, à ce qu'il prétend, Casanova.

Avez-vous visité les prisons de Venise, parcouru cet effroyable dédale de corridors, d'escaliers tournants, de cavernes, de trapes; êtes-vous descendu dans ces lugubres puits si hermétiquement fermés à la clarté du jour, à l'air du ciel, qu'on se prend à douter que l'âme des malheureux oubliés

là ait pu trouver issue pour s'échapper après la mort? Six pieds de large, autant de haut, tels étaient ces cercueils de granit où la créature humaine avait ce qu'il lui fallait d'air pour respirer, mais non assez d'espace pour se briser de désespoir la tête contre le mur. Vous montez et descendez à travers ces humides catacombes, les trous par lesquels on passait aux prisonniers leur nourriture, sont encore là, profonds, ténébreux, enfumés, et vous regardent comme les orbites desséchés d'un crâne de cyclope. La république française ayant détruit la république de Venise, ouvrit ces caveaux à la lumière du soleil, purifia par le feu ces épouvantables souterrains, et, jusqu'au fond de ces abîmes de misère, fit pénétrer l'air de la liberté. Contradiction bizarre et qui se reproduit à chaque instant dans les annales des peuples comme dans l'histoire des individus! On est chez soi le tyran le plus atroce et le plus exécrable qui se puisse imaginer et voilà qu'on se proclame héroïquement le paladin des franchises d'autrui. Cette même république française qui, à Paris, peuple les geôles à ce point que, sans les massacres et la guillotine, les mille soupiraux de son enfer ne suffiraient pas à loger toutes ses victimes; cette tendre mère au bonnet rouge, qui se gorge à la journée du sang de ses enfants, va se trouver mal et pâlir au spectacle des barbaries du passé! Le tribunal de Fouquier-Tinville déclarant infâme à Venise l'inquisition d'Etat, comme c'est édifiant! Avoir chez soi les souvenirs du Temple, de la Conciergerie, de l'Abbaye, avoir les souvenirs des noyades de Nantes et de la glacière d'Avignon, et s'en aller chez les autres incendier les prisons au nom de l'humanité, quelle incomparable comédie!

Pour en revenir aux prisons de Venise, la cellule qu'habitait maître Casanova pouvait passer pour un séjour plein d'agréments comparé aux véritables *in pace* de l'endroit. « *Ha favellato molto,* » me disait un jour le concierge actuel de cette hôtellerie de douleurs, en me montrant la place où s'écoula la dure captivité du comte Silvio Pellico. Il y avait dans ce réduit un lit pour le sommeil, une table pour la lecture, un coin de fenêtre pour voir le ciel ; et le brave homme au nez de vautour, à l'œil fauve, au dos osseux et voûté, vrai type de cerbère italien attaché à ces *plombs* inhabités, tout comme s'ils eussent été peuplés de leurs anciens morts, — le brave homme, qui ne comprenait pas comment une créature humaine, ayant un lit, une table, un coin de fenêtre, et de plus jouissant du bonheur d'être sous sa clef, pouvait encore se trouver mal à l'aise, — ne se lassait pas, en parlant du comte Pellico, de murmurer d'un air narquois : *Ha favellato molto,* en d'autres termes : « Croyez, mon bon monsieur, que ce noble seigneur n'était pas si à plaindre, j'en sais quelque chose, moi qui assistais à ses *priggioni*. Or je vous jure que nous le traitions fort humainement, et que tout autre à sa place eût béni son existence. Mais bah ! il était poëte, et les poëtes tirent parti de tout. Aussi mon opinion est qu'il en a trop dit. *Ha favellato molto!* qu'eût-ce été, par exemple, si on l'eût retenu dans un des logements où je vais avoir l'honneur de vous conduire ! » Et là-dessus, il nous introduisit dans une de ces visqueuses sépultures, qu'on appelait les *puits*, à bon droit sans aucun doute, car elles sont creusées à deux pieds au-dessous de l'eau. Quelle existence amphibie on devait mener là, au milieu des crapauds, des lézards et de tous les reptiles

grouillant sous le flot salé qui clapote, — l'imagination se le figure ! Quand il était fatigué de piaffer dans ce gluant limon ou quand la marée qui servait de tapis à ses pieds montait trop haut, le patient pouvait se réfugier sur sa chaise de paille ou sur son lit de planches, et, de la sorte accroupi, attendre qu'on lui apportât cette méchante soupe du matin, qu'il lui fallait avaler à la hâte et disputer aux rats de mer qui lui faisaient compagnie.

De ces effroyables demeures, les plus profondes ont été murées, quelques-unes seulement subsistent encore, monuments historiques des agréables mœurs du bon vieux temps. On raconte que Byron, dont le dilettantisme ennuyé aimait assez à goûter de tout, eut un jour l'étrange fantaisie de passer quelques heures au fond d'un de ces gouffres, et qu'il s'y fit bravement enfermer. Il y a des gens qui se plaisent à coqueter avec le diable; le noble lord était du nombre. Au bout de dix heures on vint le relever de sa station.

Au temps où nous vivons l'aspect de ces *puits* a quelque chose d'invraisemblable, même en les voyant on n'y croit pas; il manque à ces cachots des prisonniers pour vous persuader qu'on y peut exister. Le fait est qu'on y vivait et cela de très-longues années. Casanova parle d'un de ses collègues qui comptait quarante ans, lorsque l'inquisition le plongea dans un de ces puits de la sagesse humaine et qui en sortit après y avoir passé trente-sept ans ! Ce personnage, engagé comme espion au service du comte Schulenbourg, général de la république, qui faisait en 1716 la guerre contre les Turcs, avait trouvé commode d'empocher en même temps les sequins du grand vizir. Cette diplomatie en partie double

ayant déplu à la Seigneurie, notre homme fut condamné à mort, puis, sa peine commuée, on le descendit dans une de ces fosses. Le conseil des Dix avait de ces manières de gracier les gens qui n'appartenaient qu'à lui ! Ce modèle des cénobites était, au dire de Casanova, un Français de joyeuse humeur et qui avait la vie dure. Qu'on doute ensuite de l'immortalité de l'âme alors que, même sur cette terre, la créature est capable de traverser une pareille éternité de trente-sept ans !

II

La nature même de Venise éclate dans le premier acte, par lequel se manifeste son existence individuelle. Au sein de ce golfe Adriatique, déjà, au temps des Romains, s'élevait, sur la côte de la Dalmatie et de l'Italie, une riche et puissante colonie commerciale. Cette Venise de l'antiquité, située non loin de la place où se trouve aujourd'hui Goritz, à une lieue environ du rivage, se nommait Aquilée. Cette importante ville, qui s'intitulait une seconde Rome et servit de point central à tout le commerce du Nord et du Levant, ne comptait pas à cette époque moins de cent mille habitants. L'esprit de négoce rend l'homme ingénieux, avisé, subtil, voluptueux, mais ne passe point en général pour faire des héros. Lorsque Rome vit se démembrer son immense empire, les popula-

tions des provinces ayant cessé de sentir peser sur elles le bras puissant de la métropole, essayèrent de s'affranchir, mais tout n'était plus que corruption et pourriture dans cette antiquité. Quand les hordes asiatiques marchèrent sur l'Occident, les Huns ravagèrent Aquilée, pays de la civilisation la plus raffinée, et tout ce qui ne succomba pas à la barbarie s'enfuit vers les lagunes et les îles marécageuses de la côte. Là s'établit alors une poignée d'hommes cherchant l'indépendance, espèce de castors industrieux, qui jetèrent, au milieu de la vase et des fanges, les fondements de la cité superbe qui devait un jour resplendir d'un si brillant éclat. Rien n'est patient, insinuant et souple comme une race marchande. Peu à peu, ils firent le commerce de la côte, se faufilèrent en Italie, gagnèrent, par la Dalmatie, les îles Ioniennes et s'emparèrent de tout le négoce des croisades.

Vers les régions levantines tendait toute spéculation, les trésors de l'Orient avaient été du temps des Romains la jouissance suprême de la civilisation; les fréquentes expéditions du monde nouveau à Jérusalem en ramenait le goût et le besoin. Avec la richesse de Venise grandit bientôt sa force physique; sans doute elle n'avait que des mercenaires à son service, mais c'étaient les meilleurs, puissantes étaient les flottes de la république, l'Etat, toujours debout, imposait au dehors, par son attitude guerrière, mais avec un instinct politique qui ne l'abandonnait point, il n'étendait sa main armée que sur la barbarie arrivée à terme. Ce fut ainsi qu'on s'empara de Candie, de Chypre et de Constantinople. Négoce, activité universelle : base, mobile, passion de Venise! On conçoit de quelle importance étaient la paix, le calme in-

térieur, le silence. Des héros ici, on n'en avait que faire, quand il s'en présentait, la république les employait au dehors. Toute force contradictoire était sur-le-champ mise à l'ombre, tout obstacle, tout bruit supprimé, tout germe d'opposition écrasé dans l'œuf. Et tandis que sous la profondeur humide, l'espionnage menait son œuvre, tandis qu'en dessous se débattaient les haines et les passions, à la surface des lagunes ne miroitait que le vernis de la plus élégante civilisation. Insensiblement la capitale du commerce devint le centre des beaux-arts, de ces arts surtout qui se bornent à reproduire la vie dans son aspect silencieux et n'évoquent point les questions politiques. La paix ! tel fut, durant des siècles, le grand mot de l'énigme. Tandis que sur tous les autres points de l'Italie, à Milan, à Florence, à Pise, à Padoue, éclataient en guerres de faction, les forces brutes du moyen âge, on voyait fleurir à Venise les palmes de la paix ! Guelfes et Gibelins ravageaient ce paradis terrestre, papes et empereurs se léguaient, à travers les âges, leurs interminables discordes ; calme et paisible au sein de ses lagunes, Venise semblait ignorer les bruits du monde, et si d'aventure elle y prenait part, c'était pour tenter de réconcilier, par les mains de son doge, Barberousse et Alexandre III. Ils vinrent donc, le pape et l'empereur, et crurent faire un songe en se voyant tout à coup transportés au milieu de cette société muette et régulière, eux à peine échappés au tumulte barbare, aux sanglantes luttes des autres villes de l'Italie. Ici une paix souriante, inaltérable, semblait à demeure, l'opulence et la gloire en habit de fête, allaient et venaient sur le pavé de Saint-Marc, si bien qu'à ce spectacle inouï, de bonheur et de tranquillité,

émerveillés, confondus, les deux intraitables antagonistes ne purent que désavouer leurs dissentiments. A cette harmonie extérieure, à cette apparence enchantée, on sacrifiait tout d'un consentement unanime ; le calme était le dieu qui régnait à Venise, son idole, et cette idole avait pour grands prêtres le conseil des Dix, qui lui donnait en cachette à dévorer des victimes humaines.

Les deux éléments qui partagent le monde étaient au fond de toutes les querelles, de toutes les révolutions, de toutes les guerres de l'Italie au moyen âge. Creusez la question, et vous retrouverez l'éternelle lutte du principe aristocratique et du principe démocratique. Ce combat entre l'Église et l'État, le pape et l'empereur, qu'est-ce autre chose, en dernière analyse, qu'un magnifique spectacle qui se joue pour occuper le monde ? L'Italie fournit la scène et les décors, mais c'est derrière la coulisse que son drame à elle se développe, que s'agitent ses propres passions. Comptez que tous — Guelfes et Gibelins — songent à eux, et s'occupent à faire leurs affaires beaucoup plus que celles des deux puissances qui planent sur les cimes et qu'on ne prend que pour drapeaux.

Querelles de famille à famille, guerres de maison à maison, tel était le caractère singulier de cette vie italienne. De gouvernements nationaux, à vrai dire, même à cette époque de grandeur historique, il n'y en eut jamais. Lorsqu'à la fin l'épuisement gagnait les plus robustes, lorsque l'aristocratie et la démocratie, lasses de se ruer l'une contre l'autre, étaient à bout de forces, un despote étranger s'élevait du milieu de l'anarchie et s'imposait au découragement universel. Dans Venise seule régnait un élément national, assez fort pour re-

fréner les esprits indociles et dompter la discorde sans ouvrir la porte à un nouveau pouvoir. Venise se nommait la Rome des mers, son penchant vers la république lui venait des temps antiques, mais, chez elle tout ce qui se dégageait du vulgaire, tout ce qui s'élevait à la conscience de l'homme libre appartenait de fait à l'aristocratie. Ces seigneurs-là n'avaient ni terre, ni bois, ni chasses, ils n'entretenaient point la guerre avec leurs voisins, mais les yeux incessamment tournés vers la mer, ils rêvaient spéculations et négoces. Presque partout la noblesse italienne était marchande, le Médicis de Florence faisaient le commerce avec le Levant, mais à Venise, où nulle autre perspective ne s'ouvrait à cet instinct conquérant qui est dans l'homme, le commerce, chose ailleurs prosaïque, avait au moyen âge son romantisme et ses enchantements. La Grèce et ses trésors classiques, les opulents débris de la côte lévantine, Jérusalem la cité mystique, l'Orient le pays des merveilles, voilà quels éléments attiraient au delà des mers la spéculation vénitienne et lui donnaient alors sa physionomie individuelle. Le Pape et l'Empereur, l'Église et la Monarchie, c'étaient là des questions de *terre ferme*, dont s'occupait à peine, et par occasion, la reine des lagunes tout entière à son existence flottante, à son rêve embaumé d'Orient. Maintenant, pour suivre à loisir cette vocation mystérieuse et profonde, il lui fallait, on l'imagine, contenir et comprimer à tout prix ces forces tumultueuses dont l'expansion causait depuis des siècles les désastres de l'Italie. Venise d'ailleurs n'était point sans avoir eu mainte expérience de ce genre, et les leçons ne manquèrent pas de lui profiter. En 1310, les Tiepoli et les Guarini avaient

ensanglanté la ville de leurs débats. La démocratie, pour peu qu'on l'eût laissée faire, n'eût pas demandé mieux que d'élever son flot, et sur le seuil même de l'histoire de la république nous trouvons le sang de Faliero. Ce fut à dater de ce temps que le gouvernement se constitua en une oligarchie restreinte, héréditaire aux mains de quelques rares familles. Toute force convergeant au dehors, à l'intérieur devaient nécessairement régner l'ordre et le silence. La contradiction pouvant paralyser les rouages de la machine, on étouffa la contradiction. Dix hommes choisis dans le conseil furent investis du droit suprême de juger au criminel. Conjurations, discordes privées, simples brouilles, tout ce qui menaçait de troubler le repos de Venise était de leur ressort, à leurs yeux peu ou point de procès civil, il n'y avait que des crimes d'État. Le conseil des Dix administrait, décidait la paix ou la guerre, cassait les arrêts du grand conseil, déposait les doges. Au nom du salut de la république ces dix hommes exerçaient la tyrannie la plus illimitée; le poignard et le poison, tout semblait bon pour maintenir le calme dans Venise et pour assurer l'éternité de son bonheur. A la longue pourtant, on remarqua que ce gouvernement, si restreint qu'il parût, offrait encore trop de prise à la publicité. Et ce goût du mystère, naturel à tout Vénitien, aidant, aidant aussi ce besoin d'un pouvoir rapide et cinglant vers son but comme la gondole ou la flèche, on institua le terrorisme des trois inquisiteurs d'Etat. C'était trop de dix, on descendit à trois; dans une trinité mystique, impénétrable se concentra l'omnipotence de Venise. De ces Trois, deux étaient pris dans le conseil des Dix, un dans les conseils du doge.

Quels ils étaient, ceux-là seuls le savaient qui les avaient élus, le reste du monde l'ignorait. Rien ne limitait leur autorité; l'aristocratie, le clergé, les membres du conseil des Dix, eux mêmes, relevaient de leur tribunal; ils pouvaient par un acte discrétionnaire, et mus par cette unique loi du salut de Venise, saisir, emprisonner, mettre à mort et consommer publiquement ou secrètement tous les sacrifices que leur idole commandait. Comme il s'agissait d'étouffer dans son germe l'esprit de discorde, pas n'était besoin d'avoir commis le crime pour mériter le châtiment. Un soupçon que vous inspiriez suffisait pour faire de vous un coupable. Ce droit de vie et de mort qu'ils exerçaient sans nul contrôle, les Trois pouvaient, selon leurs statuts, le transmettre, pour un temps donné, à qui bon leur semblait. Les gouverneurs de Chypre et de Candie recevaient d'ordinaire cette délégation suprême par laquelle, si éloigné que fût le point du centre de l'empire, on était en mesure d'agir instantanément, de couper le mal à sa racine. Et tout cela s'accomplissait au nom de la divinité VENISE, au nom de saint Marc, apôtre de sagesse, de paix et de mansuétude! Devant l'autocratie des Trois, toute puissance humaine et céleste disparaissait, jamais la main d'un despote, jamais l'œil d'Argus de la presse démocratique ne plongèrent si avant dans les entrailles de la vie. Il y eut aussi à Venise un tribunal d'inquisition, mais, hélas! auprès du comité des Trois le saint-office n'était qu'une ombre. Le pouvoir ecclésiastique ne fonctionnait à Venise que sous la haute surveillance du pouvoir temporel, encore son autorité se bornait-elle aux hérétiques romains; Juifs et Grecs échappaient à son influence, et le

droit lui était dénié de s'occuper des cas de magie, de bigamie et de blasphème. Et lorsque les saints inquisiteurs s'avisèrent de vouloir poursuivre les adversaires de la ligue qui se formait en France contre Henri IV, le conseil fit jeter tout simplement les saints inquisiteurs en prison. On n'était catholique à Venise qu'autant que l'exigeait le service de la république. La foi du pays, une foi mystique, ardente, inaltérable, composait toute la religion ; pour cette foi le Vénitien vivait, pour elle il savait mourir, et cette religion de Venise eut ses martyrs.

Siamo Veneziani poi Cristiani! Ce mot de la Seigneurie explique les rapports qui existaient entre Venise et Rome. La république avait saint Marc, elle pouvait se passer du Pape, et les foudres du Vatican la trouvèrent toujours assez médiocrement impressionnable. Sans cette espèce de protestantisme arrogant on ne se figure pas le développement spontané de cette nationalité vénitienne, et c'est là comme un point de plus de ressemblance avec la Venise moderne, cette aristocratique Angleterre, protestante, elle aussi, et marchande. Dans la longue querelle des Guelfes et des Gibelins chacune des villes d'Italie prit parti pour le pape ou l'empereur, Venise seule resta Venise. Saint Marc dans l'autre monde, dans celui-ci, la mer qu'elle avait épousée ; avec ces éléments de salut, de force et de grandeur, la république défiait tout, même l'auguste représentant de saint Pierre, devant lequel les rois et les empereurs fléchissaient le genou. L'irritable Innocent III peut frapper la France d'interdit, excommunier Othon IV et Jean d'Angleterre, il voit le doge Dandolo, un vieillard aveugle de quatre-vingt-quatorze ans

braver impunément ses foudres. Henri Dandolo s'était engagé, sous peine d'interdit et de ban, à suivre en Palestine l'étendard de la croix. Au lieu de cela il tombe sur le roi de Hongrie, assiége Zara et vogue triomphant vers Constantinople pour y guerroyer contre des chrétiens et soumettre les Grecs à son trident. Le pape menace, peu importe! et l'excommunication une fois lancée il ne demande même pas qu'on la révoque.

La prise de Constantinople par les Turcs (1453) posa la première barrière aux empiétements de Venise. A dater de cette époque elle se développe davantage en elle-même et l'originalité de sa nature se dessine en traits plus formellement accusés. Vingt ans après la chute de Constantinople un interdit pontifical frappe la république. Sixte IV s'était allié avec les Vénitiens contre le duc de Ferrare. Celui-ci se soumit et le pape s'étant réconcilié ordonna à la république d'en faire autant. Les Vénitiens répondirent alors par un refus, lequel attira sur eux les foudres du Vatican. Sixte IV interdit à Venise le service divin, rappela tous les prêtres et mit le séquestre sur les possessions de la république, la dédéclarant infâme et désormais exclue du droit des gens. Que fait le conseil des Dix? Il confisque la bulle, s'oppose à l'émigration du clergé en le menaçant de saisir ses biens et la messe continue à se célébrer dans Saint-Marc comme si de rien n'était. Que peuvent les colères de Rome? Venise n'a-t-elle pas au ciel ses saints nationaux qui la protégent? et a guerre de recommencer contre Ferrare jusqu'à l'heure où la république estime qu'il lui sied de conclure la paix. Sixte IV meurt après avoir vu ses foudres méprisées, et

son successeur se hâte ... r l'anathème impuissant.

L'idée d'infaillibilité su ... ise jusqu'à son dernier souffle d'existence. Il es ... ces temps le pouvoir ne lui manquait pas pour ... ses prétentions. Tout prêtre de la République était Vénitien et parmi les ecclésiastiques, ses sujets, le pape ne pouvait choisir un évêque sans qu'elle désignât le poste. « Reçois l'anneau et la crosse au nom de Dieu et de saint Marc, » telle était la formule dont le doge se servait pour l'investiture. Plus tard les papes revendiquèrent le droit de collation, mais aucune atteinte ne fut portée à cette loi exigeant que tout prêtre serait Vénitien, et dans tout ce qui ne touchait point aux intérêts purement spirituels relèverait de l'autorité politique. Même au XVIIe siècle, où déjà se trahissent des symptômes évidents de léthargie et de caducité, cette fière attitude vis-à-vis de Rome, ce maintien arrogant, ne fléchit pas. Le sénat ayant décrété, que, vu le nombre infini d'églises et de monastères existants, désormais aucun établissement religieux, aucune congrégation, ne pourrait se fonder sans l'autorisation spéciale du gouvernement, la cour de Rome en prit de l'humeur, et bientôt en 1616, Paul V lança la seconde excommunication dont Venise ait été l'objet. Le doge et le sénat furent mis au ban, et la république entière déclarée en interdit au cas où, sous trois jours, les choses ne s'arrangeraient point. Le sénat, selon l'usage antique et solennel, empêcha la promulgation de la bulle, fit saisir les quelques exemplaires déjà émis, et dit au nonce qui s'éloignait, d'avertir le pape que la république ne tarderait pas à rompre entièrement avec le saint-siége; puis, comme il importait que la question fût traitée juridiquement,

on convoqua le docte collége des théologiens de Padoue, et de son côté l'historien du Concile de Trente, le célèbre Paolo Sarpi, rédigea un mémoire tendant à prouver qu'un bon tiers de la propriété publique était passé entre les mains d'un clergé cupide et que les *moines s'engraissaient de la sueur du peuple.* Lorsque le vicaire général de Padoue, appelé à donner son avis, déclara au podestat qu'il agirait selon que le Saint-Esprit l'inspirerait, le podestat lui répliqua que le Saint-Esprit venait de conseiller positivement aux membres du comité des Dix de faire pendre tous ceux qui n'obéiraient pas. Les jésuites voulurent résister, on les chassa et avec eux les franciscains et les capucins qui témoignaient à leur exemple de mauvais vouloir. Il fallut que la France intervînt, Henri IV envoya une armure à la république, Paul V leva son interdit et les jésuites obtinrent de rentrer, mais pour se voir traités à l'égal des Juifs et réduits à renouveler tous les trois ans une demande en prolongation de séjour. *Siamo Veneziani poi Cristiani!* Je parlais d'infaillibilité; Manin, qui connaissait Venise, imagina, aux jours de son éphémère dictature, de tirer de l'arsenal du passé, de vieilles lois qu'il remit en vigueur, et, chose caractéristique au milieu de l'anarchie dominante, ces vieilles lois furent obéies, non parce qu'elles étaient bonnes, mais parce qu'elles étaient *vénitiennes.*

III

La monstrueuse architecture de Saint-Marc produit sur vous, dès l'abord, une impression écrasante. Ce n'est plus la cathédrale gothique dont les mille bras vous élèvent au ciel où ils tendent. Saint-Marc se dresse devant vous comme un effrayant symbole d'oppression. Vous étouffez rien qu'à voir ses coupoles gigantesques, et ce n'est pas à dire que vous échapperez à l'influence du colossal Patron de pierre. De quelque côté que vous vous tourniez vous le retrouverez. Arène, marché, promenade, Saint-Marc est tout cela et vous ne ferez point un pas en dehors de son atmosphère suffocante. — Si, de cette cité de Dieu, vous franchissez le seuil, je ne sais quel frisson d'épouvante vous saisit. En haut de l'immense coupole, dans un or rouillé, couleur de sang, trône un Christ gi-

gantesque, figure sombre et formidable qui rappelle non plus le divin Sauveur, non plus l'évangélique fils de Marie, mais Saturne dévorant ses enfants, mais une de ces idoles du culte brahmanique attendant le sacrificateur. Le vestibule seul mériterait des semaines d'application et d'études sans compter les épiques souvenirs qu'il évoque. N'est-ce point à cette place même où je suis que le pape Alexandre III reçut l'empereur Barberousse ? Frédéric, à ce qu'on raconte, se jeta aux pieds du vicaire de Jésus-Christ, mais celui-ci le relevant aussitôt, l'embrassa les yeux baignés de larmes et scella ainsi la réconciliation de l'Eglise avec l'Etat ! Telle est la version légendaire adoptée par certains historiens ; à la vérité d'autres prétendent que les choses se passèrent moins amicalement entre ces deux puissances du moyen âge. Selon eux le souverain pontife montra moins de modération dans son triomphe, et posant sa sandale sur la nuque de l'empereur prosterné, il lui récita ces paroles du Psalmiste : « Ainsi j'écraserai le serpent et le basilic, ainsi je terrasserai le lion et le dragon ! » Sur quoi l'altier Hohenstaufen redressant fièrement la tête : « Je m'incline devant saint Pierre, dit-il, mais non pas devant toi, Alexandre ! — Devant moi, comme devant saint Pierre, reprit le pape. — Non, répliqua l'empereur, car tu n'es point saint Pierre, mais son humble représentant ! »

A tout prendre, il se peut que la fameuse entrevue ait eu lieu à cet endroit. Le doge Ziani, qui, en juin 1177, invita Barberousse à venir à Venise, fit consacrer l'église de Saint-Marc, ce qui prouve qu'à l'époque de son règne elle était terminée, l'église, du moins, sinon les bâtiments, chapelles et minarets qui l'entourent aujourd'hui. A vrai dire, jamais une

cathédrale gothique n'est achevée : des lignes s'étendent là qu'on peut toujours reprendre ; à l'aile croulante et non terminée une construction nouvelle s'adapte, à la partie interrompue un membre nouveau vient se joindre, et d'excroissance en excroissance, on va sans s'arrêter. Ce qui même, en pareil cas, nous semble le plus complet : — Notre-Dame de Paris, l'église de Vienne ou de Fribourg, — ne l'est point, et dans l'idée de l'architecture germanique, la cathédrale, par son élévation et ses profondeurs, par l'étendue de ses constructions et jusque par ses plans, par ce qu'elle réalise et aussi par ce qu'elle promet, — la cathédrale se dresse comme un symbole de l'infini, une image mystique de l'édifice toujours en travail du christianisme. Ainsi n'en est point de la mosquée orientale, bornée en soi et définie. On imagine dès lors quel bizarre spectacle au dehors comme au dedans offre cette mosquée de Saint-Marc avec ses ajoutes et ses superfétations de tous les âges. A l'intérieur, vous ne voyez que mosaïque partout : mosaïques de l'époque byzantine et mosaïques de la renaissance. Pour la peinture, on peut se dispenser de la chercher, elle y brille par son absence.

La mosaïque ne vous apparaît-elle pas en quelque sorte comme une fille bâtarde de la peinture ; c'est un métier si vous voulez, une industrie, mais point un art. Byzance et Venise, ces deux sœurs faites pour s'étouffer dans un embrassement suprême, eurent cela de commun entre elles que toutes deux raffolaient de mosaïques. La sœur cadette pilla l'aînée ; sur les trésors de Byzance Venise fit main basse, et se construisit dans Saint-Marc une Sainte-Sophie. Si vous tenez à savoir le secret de la plupart des inventions

humaines, demandez-le aux conditions de climat et de lieu. Il fallait à Venise comme à Byzance une peinture de pierre capable de résister à l'action dévorante de l'air de la mer, aux délétères influences de l'humidité. De là ces dieux bizarres de l'Olympe de Saint-Marc, qui semblent défier la destinée. En place de l'huile onctueuse, du pinceau vivifiant, de petits fragments de pierre joints ensemble, pièce à pièce, carrément, minutieusement, ce Christ exterminateur, dont je parlais tout à l'heure, espèce de Goliath fronçant le sourcil pour effrayer David, passe pour un des chefs-d'œuvre de la mosaïque byzantine. Cet art, d'ailleurs, bien qu'il ait fait de singuliers progrès avec le temps et ne soit pas resté ce qu'il était d'abord, un simple produit de la nécessité, n'en fut pas moins toujours une chose technique. Il se perfectionna sans doute à mesure que le génie de la peinture grandit plus tard et se développa, mais toujours dans une condition inférieure et subalterne. La chapelle de Saint-Isidore renferme des mosaïques du XIV[e] siècle, et celle de la Madone de' Mercoli des travaux de Michel Zambono, représentant divers épisodes tirés de la vie de Notre-Seigneur. Au temps de Titien, la mosaïque prit un nouvel essor; lui-même, le grand maître, aidait les travailleurs de ses conseils, de ses dessins, et, vers 1517, Marco Rizzo et Vincent Bianchini portèrent leur art à des hauteurs inusitées. De Bianchini est le fameux *Jugement de Salomon* qui décore le parvis. Mais ces deux illustres ouvriers trouvèrent leurs maîtres dans les Zuccati (Francesco et Valerio), dont les ouvrages, contemporains du plus grand siècle de la peinture, sont les véritables chefs-d'œuvre de l'art. Chez eux, en effet, pour la première, l'unique fois peut-être, le

métier disparaît devant l'inspiration, et dans le saint Marc représenté au-dessus du portail d'entrée, on peut dire que la mosaïque n'a point seulement utilisé le dessin de Titien, mais qu'elle a fait jaillir du caillou la splendeur magique de ses teintes.

Je le répète, le sentiment religieux qu'on éprouve sous l'immense coupole de Saint-Marc tient beaucoup de cette épouvante sacrée dont le Molock asiatique aime à pénétrer son peuple de serviles adorateurs. Le poids de ce bâtiment gigantesque pèse sur vous tout entier et vous accable, il y a des moments où vous ne vous sentez pas en sûreté. Les cinq cents colonnes de marbre qui supportent la voûte ne suffisent pas à vous inspirer pleine confiance. Vous vous rappelez alors avec quelle désinvolture libre et dégagée la colonne grecque soutient le poids de ses arceaux, avec quel glorieux élan le chapiteau gothique élève vers le ciel son ogive. A travers ces arcs-boutants de porphyre, de vert antique, de lapis-lazzuli, vous avancez d'un pas mesuré, circonspect, comme vous marcheriez à travers une forêt des tropiques, le sol, tout bariolé d'arabesques sans nombre, n'offre à votre pied qu'une surface inégale, se haussant et s'abaissant en continuelles ondulations comme si la vague qui s'agite et gronde au-dessous lui eût, par un travail séculaire, imprimé sa mobile apparence. Si vous interrogez les Vénitiens sur ce bizarre phénomène, ils vous diront que les Français en sont la cause et voici comment : Au temps de l'ancienne république existait une loi qui défendait sévèrement toute forte détonation dans le voisinage de la place Saint-Marc. Le culte du beau était alors la religion de l'Italie entière, et cette loi n'avait d'autre

objet que d'épargner les mosaïques de l'église. Mais le jour devait venir où les canons français gronderaient sur la *piazzetta*. Ce fut le jour où la République française supprima la République de Venise. La liberté, de sa terrible voix d'airain, annonça au monde sa victoire, et dans l'ébranlement général de l'atmosphère, les mosaïques qui pavaient le sol de Saint-Marc s'affaissèrent par places; de là ces rugosités du sol, ces fluctuations médiocrement en harmonie avec le calme du saint lieu. Si vos yeux quittent la terre pour regarder le ciel, ils verront en haut flamboyer l'or du paradis, *paradisi gloria !* Sur ce fond lumineux se développent tous les miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament, vivent et rayonnent entourés d'archanges et de séraphins tous les divins héros de la légende : patriarches, saints et martyrs. Les douze apôtres occupent la grande coupole, assemblée colossale que préside le Christ, non plus cet homme-Dieu, non plus ce charitable et miséricordieux rédempteur, mais un juge rébarbatif et marqué au front du sceau lugubre de la fatalité. Y aurait-il donc autant d'images du Sauveur qu'il y a de nations et de siècles, et chaque idée dominante ici-bas tenterait-elle à son tour de se faire un Dieu à son usage ? Il fallait à la république de Venise un éternel arbitre de châtiments et de vengeances, un Dieu d'impitoyable majesté. Peut-être ce que les Douze du conseil suprême étaient sur la terre, les Douze apôtres l'étaient dans le ciel. Rangés en cercle sur leurs escabeaux de nuages, leurs yeux lancent la foudre, leur souffle embrasé sort de leurs poitrines comme la lave du volcan. Devant l'effrayant appareil de ces Douze, abaisse-toi, créature, et prosterne ton front dans la poussière. L'épouvante et le

sentiment de ton propre néant, voilà surtout ce que saint Marc veut de toi; il va sans dire que saint Marc et le sénat de Venise ne font qu'un : Saint Marc ici c'est le pape, plus que le pape, c'est le *moi* de la sérénissime république de Venise devenue Dieu et remuant (du moins sur cette terre) le ciel et l'enfer au nom de Venise. De son illustre saint, Venise se servait à sa convenance, et quand elle criait : *Viva san Marco!* c'était : *Vive* MOI ! qu'elle voulait dire.

Cette mosquée immense, qui l'a construite? on l'ignore. Ne fût-ce que pour copier sur ce ton-là Sainte-Sophie, il fallait pourtant avoir quelque génie en soi. Mais l'originalité de ce temple c'est que nul n'y a laissé son empreinte individuelle, et qu'il est l'œuvre des siècles, le produit de l'instinct national, l'incarnation architecturale de Venise. De ce formidable ensemble de constructions granitiques s'exhale comme une idée de toute-puissance qui commande à l'individu le sentiment de sa faiblesse, de son imbécillité, de son néant. Ainsi devait apparaître aux yeux des sujets de la République l'inviolable majesté de l'Etat, l'individu, lui, n'existe point, et ne vaut qu'en tant qu'il se perd dans l'engrenage général.

Examinez la construction du maître-autel et du chœur, et dites si jamais la nationalité d'un peuple imprima plus visiblement son caractère à la maison de Dieu. Ce chœur est supporté par quatre colonnes de marbre, rapportées de Constantinople par le doge Dandolo. Plus loin s'élèvent quatre autres colonnes d'albâtre oriental, ayant figuré, dit-on, dans le temple de Salomon. Au milieu de tous ces ornements amoncelés que devient le sanctuaire, nul ne l'aborde, à peine si au loin on l'aperçoit. Le gouvernement de Venise, on le sait, fut un

gouvernement d'exclusion, une aristocratie restreinte où quelques familles privilégiées formaient seules la nation politique, le reste n'existant d'ailleurs qu'à la condition d'instrument aveugle et de matière brute destinés à ne prendre à la vie de l'État qu'une part en quelque sorte mécanique. De là ce secret profond, impénétrable où s'enveloppe la puissance publique. La même chose de Saint-Marc: à travers ce labyrinthe de colonnes, impossible d'arriver jusqu'au sanctuaire, jusqu'au mystérieux tabernacle qui se dérobe à vos yeux, tenu qu'il est par des gardiens jaloux, et devant qu'elle ait pu atteindre au milieu du chemin, la multitude intimidée s'humilie et se prosterne sous la terrifiante influence de ces apparitions fantasmagoriques qui semblent l'anathématise du sein de leur gloire fulgurante.

IV

Venise compte ses églises par centaine ; il y en a de toutes les époques et de tous les styles. L'architecture germanique, par exemple, s'y trouve représentée par le couvent des *Frari* (*Maria gloriosa de Frari*), du moins dans cet intéressant et curieux amalgame de ses principales nuances. Ainsi, les portes, les fenêtres, les salles intérieures appartiennent au style germanique, tandis que les murs extérieurs, la façade et le toit ont conservé la forme des basiliques. Quant au *Campanile*, isolé du reste des bâtiments, il relève d'un temps plus rapproché. Le siècle où chantait Dante, où peignait Giotto, devait avoir aussi son architecte en Nicolas Pisano. C'est à lui qu'on attribue l'église de *Sainte-Marie de Frari* qu'il aurait alors commencée vers 1280, juste douze ans après la mort de Con-

radin. L'action du temps, la corrosive influence de l'atmosphère des lagunes ont totalement avarié l'édifice. Pour dérober à l'œil quelque chose du spectacle de cette effroyable dévastation, on a imaginé de recouvrir de damas rouge des piliers entiers : le chœur des prélats, morceau d'un très-grand caractère, tombe en ruines, et le sol, en s'étendant sous vos pieds, met à nu les sépulcres et les ossements qu'ils renferment. Parmi les ossements confiés en dépôt à ce Westminster en pourriture on en cite d'illustres, ceux de Titien, par exemple. A Venise la longévité était partout dans les choses et dans les hommes. Éternel déjà par son génie, Titien semblait physiquement ne pouvoir point mourir. Les générations s'écoulaient, et le vieux géant, sa palette à la main, se dressait infatigable au-dessus de leur poussière. Un an encore et il allait avoir cent ans, lorsque la peste l'emporta en 1575. Une simple pierre indique le lieu de sa sépulture, reconnaissable à la seule inscription :

Cui giace il gran Tiziano de' Vecelli
Emulator de' Zeusi e degli Apelli.

Rien de plus. Juste à côté s'élève, en marbre blanc, la figure u grand maître représentée au naturel par Vittoria, sous les traits de saint Jérôme. A cette statue, qu'on dirait posée là tout exprès pour garder sa tombe, Titien en personne a servi de modèle. Voilà bien ce front olympien, ce nez d'aigle, ces yeux enfoncés dans l'orbite, et qu'un sourcil défiant ombrage. A cet aspect on le voit vraiment revivre tel qu'il était dans ses vieux jours, maussade, rancuneux, colérique. On se le représente jetant en bas de son escalier Tintoretto, ce disciple

barbouilleur qui profanait le style du maître. L'église des *Frari*, dont on a pourtant enlevé maint chef-d'œuvre pour les préserver de la dégradation, possède encore de Titien une *Madonna in trono*, ayant pour adorateurs Pesaro et les membres de sa famille. Ce Pesaro, évêque à la fois et général de la République, était parent du doge Giovanni Pesaro, mort en 1659, et dont, à quelques pas de cette peinture, on aperçoit le monument colossal. Quatre Mores gigantesques supportent l'énorme entablement sur lequel la figure du doge est assise. Il y a quelques trente-trois ans que le dernier Pesaro mourut à Londres. *Anche stinta la familia*, éternel refrain dont on vous paye aussi souvent que vous vous informez de ce que sont devenus tous ces grands noms!

V

Titien eut trois périodes bien marquées : la première, où son style rappelle Bellini comme le style de Raphaël aux débuts rappelle Pérugin ; la seconde, époque de maturité où le génie éclate dans toute sa splendeur, et la troisième, enfin, ère de décroissance. Les œuvres de sa dernière manière, dont on trouve bon nombre au palais Barbarigo, ne sont plus, hélas ! que les ruines de sa grandeur passée. A mesure qu'il vieillissait, le besoin de produire, loin de se ralentir, semblait le solliciter davantage. En dépit de l'âge et de l'épuisement, l'œuvre l'attirait toujours par des charmes irrésistibles. Se retirer dans le silence, abdiquer ! On eût dit que ce sacrifice était au-dessus de ses forces. De tels géants ne se reposent pas. Sa main octogénaire devenait tremblante, sa vue flé-

10

chissait, mais les idées ne cessaient pas de tourbillonner en lui, la flamme créatrice de brûler dans son sein. Vasari, qui le vit en 1566, dix ans avant sa mort, raconte qu'il tenta vainement, à cette époque, de trouver Titien dans Titien; et cependant, en ce temps-là, le vieux lion luttait toujours avec une inconcevable énergie. Titien touchait à quatre-vingt-douze ans, qu'il ne refusait aucune commande. On montre à *San-Salvatore* une *Annonciation* de son grand âge. Quand ce tableau fut exposé pour la première fois, les gens accourus pour le voir se demandèrent : « Qui a fait cela, comment nomme-t-on l'auteur de cette peinture? » Et le vieux maître était présent à ce propos, et l'âge n'avait point encore assez paralysé ses sens pour l'empêcher d'ouïr de la bouche de ses concitoyens cet arrêt de sa déchéance. On rapporte qu'à cet outrage il ne se contint plus, et saisissant son pinceau et sa palette, comme un guerrier courrait à ses armes, il s'élança vers le tableau, et, d'une main qu'animait la colère, traça dessus en lettres démesurées, cette signature du désespoir : TITIANUS FECIT, FECIT, FECIT ! On a beaucoup médit du caractère de Titien, et j'avoue que plus d'un trait qu'on cite confirmerait assez cette opinion, fort répandue à Venise, qu'il ne pardonnait pas à ses rivaux d'avoir du génie ou du talent.

Ainsi les triomphes de Giorgione l'empêchaient de dormir, et cette humeur maussade, cette douloureuse sensation (on n'oserait ici prononcer le nom d'envie) que provoquaient en lui les succès du prochain, ne laissait pas de réagir jusque sur les membres de sa propre famille. On peut voir à San-Salvatore, à Oriazo sur la Brenta, et dans l'église de San-Giuseppe, à Bellune, divers tableaux célèbres dont Titien eut

la gloire jusqu'au jour où le véritable auteur se déclara. Et ce peintre n'était autre que Francesco Vecelli, frère de Titien, d'abord soldat, puis artiste, et qui termina dans le négoce une existence agitée et turbulente. Il y a des écrivains qui vont jusqu'à prétendre que Titien était jaloux du talent de son frère, et que, craignant d'être un jour éclipsé par lui, il l'écarta par ruse du chemin. Ses fils aussi occupèrent la renommée, Orazio surtout, peintre et statuaire, dont un incendie dévora les chefs-d'œuvre, et qui, découragé, se tourna vers l'alchimie, et consuma beaucoup d'or à chercher le secret d'en faire un peu. Titien et Orazio moururent la même année. Quant à Pomponio, second fils du grand maître, celui-là se contenta de vivre en joyeux compagnon; et, sans trop se soucier d'art ni de science, mangea bravement jusqu'au dernier denier de l'héritage paternel.

Parmi les types familiers que le génie de Titien évoque de préférence, figure au premier rang sa fille, robuste et vaillante beauté aux épaules carrément découplées, sorte d'Atlas féminin que le maître aime à reproduire, tenant sur sa tête un fardeau, qu'elle porte comme en se jouant. De la femme de Titien, non plus que de la femme de Goethe, il n'est jamais question dans son œuvre, et c'est à sa maîtresse qu'il demande les traits de ses Léda, de ses Vénus et de ses nymphes. Il y a pourtant dans ce groupe royal des femmes de Titien, parmi ces héroïques créatures aux tresses d'or, aux belles hanches que la pourpre dessine, une ravissante physionomie dont la trace ne s'est point effacée; je veux parler de la fille de Palma Vecchio, l'élève et l'ami du grand maître. Cette Violante ne fut, à vrai dire, pour Titien, ni le rêve de sa jeunesse, ni la

passion de son âge mûr, mais le sentiment profond, invétéré de sa vieillesse. J'ai prononcé plus haut le nom de Goethe, c'est qu'en effet ces deux génies se rapprochent par maint endroit : l'universalité de l'intelligence, le rayonnement, le grandiose de la conception. Si le monde de Goethe va de Shakspear à Voltaire, s'il touche au Midi à Homère et Sophocle, et du côté du Nord confine aux Milton et aux Ossian, ne peut-on avancer que le domaine de Vecelli s'étend du pôle Raphaël au pôle Dürer ? Et comme si ce n'était point assez qu'ils se ressemblassent par le génie, tous deux eurent encore cela de commun, que l'amour éprouva leur vieillesse, et que leur vie à son déclin (faut-il les envier ou les plaindre ?) retrouva des voluptés et des tortures désapprises. On connaît la passion étrange de Goethe pour mademoiselle de Lewetzow, cette spirituelle et gracieuse enfant rencontrée par hasard aux eaux de Kissingen, et qui, dans le cœur du septuagénaire, ralluma toutes les flammes de l'amour. *Poésie est délivrance,* avait dit le poëte aux jours de la jeunesse, alors qu'il se débarrassait si facilement des effervescences de l'âme en ouvrant la soupape du cerveau. Ce fut encore à la muse qu'il eut recours, en l'arrière-saison, pour lui confier les ardeurs et les délires d'un sentiment qui avait bien pu naître sous les glaces de l'âge, mais que sa dignité d'homme ne lui permettait pas d'avouer. C'est avec l'idée de cette passion refoulée et combattue, qu'il faut relire les dernières poésies de Goethe, si l'on en veut avoir la parfaite intelligence. Rien ne prête davantage à la moquerie, on le sait, que les angoisses amoureuses d'un vieillard, et la gloire d'avoir écrit *Egmont* et *Faust* ne vous exempte pas du ridicule qui s'atta-

che aux Gérontes; mais ici la majesté du ton, l'impersonnalité du langage sauvent tout, et l'idéal de la douleur humaine apparaît seul.

Tel, j'imagine, dut être le dévorant amour qu'au terme de sa longue carrière Titien ressentit pour la fille de Palma Vecchio. A lui aussi, Titan découragé, l'art fut une délivrance et la flamme prométhéenne qui le consumait ne se trahit qu'en évoquant sur la toile la radieuse image de sa maîtresse, et encore avec quelle discrétion ingénieuse et quelle naïve timidité! Cherchez dans une Bacchanale peinte par lui pour Alfonse I[er], duc de Ferrare, et vous la trouverez, cette Violante adorée, parmi les groupes de belles jeunes filles qui forment le cortége de Dyonisos, mais si cachée que nul aujourd'hui ne la reconnaîtrait sans la guirlande de violettes dont, par un de ces *concetti* familiers aux amoureux de tous les temps, Titien, en jouant sur son nom, l'a couronnée.

VI

Un autre Westminster de Venise, c'est l'église de San-Giovanni-e-Paolo, qui date du XIIIe siècle, et qu'en leur dialecte les gondoliers nomment *Sannipolo*. Vingt doges environ dorment là du sommeil séculaire. Sur la place qui s'étend devant l'église, la statue équestre d'un général de l'ancienne république monte sa garde silencieuse. C'est cette place qui, dans le *Marino Faliero* de Byron, sert de théâtre à la scène où le doge conspire avec le matelot de la *Giudecca*, la ruine de la tyrannie. — Chut ! murmure Faliero, on nous épie... ce cavalier... là ! — Bon ! reprend l'homme du peuple, il est de pierre ! — Qu'importe ! à Venise, les pierres, si elles ne parlent pas, du moins écoutent ! »

Qu'il vous arrive de passer en gondole une nuit au clair de

lune dans ces lieux écartés, et soudain toute la mystérieuse poésie de cette scène vous apparaîtra. — On ne se figure pas à quel point les lieux ici ont le privilége d'évoquer les plus romantiques souvenirs. Shakspear , Rossini, Byron, sont partout à demeure. Vous vivez au milieu du troisième acte d'*Otello*. Une lampe qui tremble derrière les rideaux de ce balcon moresque, vous fait rêver de Desdemona ; et de cette barque qui vient de frôler la vôtre, s'est exhalé au passage comme un soupir mélodieux que vous n'oublierez plus. Quels poëtes que ces gondoliers, quels artistes ! Poëtes par l'organisation, musiciens par l'instinct ! Ces gens-là, tout en battant le flot, tout en suçant une pastèque, vont vous réciter vingt vers de Dante et vous fredonner un chant de *Norma*. J'ai toujours présente à la mémoire la physionomie de ce brave Pippo, un des gondoliers du palais Grassi ; c'était un homme court et replet, d'un aspect, au demeurant, fort vulgaire, et chez lequel, quand il buvait le soleil sur le *Rio del palazzo*, vous n'eussiez jamais soupçonné le moindre germe d'intelligence. Mais qu'on essayât de lui parler d'un tableau de Titien ou d'un opéra joué la veille à la *Fenice*, et soudain ses grands yeux ronds s'écarquillaient, son front lourd et basané secouait sa torpeur, et je ne sais quel lumineux rayon du plus beau ciel d'Italie semblait pénétrer cette masse informe. Cet homme, quand vous alliez dans un musée ou dans un théâtre, amarrait bravement sa gondole au poteau et vous suivait à pas de loup, saisissant, en vrai dilettante, en amateur raffiné, toute occasion de repaître ses yeux ou ses oreilles d'un morceau délicat.

Un soir, Ricci nous avait invités à venir à la répétition de

l'opéra nouveau qu'il allait donner à *San-Benedetto*. Enchantés du premier acte, où bouillonnait je ne sais quelle folle écume de Cimarosa, nous touchions déjà au milieu du second, lorsque, sur les dernières mesures d'un certain morceau, un grognement sympathique poussé à quelques pas derrière nous attira mon intention. Je détournai la tête : c'était notre gondolier qui écoutait et se *laissait charmer*, accoudé sur la barrière du parterre, et dont les deux yeux, enflammés par le démon de la musique bouffe, éclairaient comme des charbons ardents l'obscurité de la salle. — « Eh bien! Pippo, lui demandai-je en remontant en gondole, que pensez-vous de l'opéra nouveau? Il me semble qu'il y a là une *veneziana* qui demain soir fera fureur. — *Si signore*, me répondit alors l'impressionnable barcarol, dont la figure épanouie rayonnait en ce moment d'intelligence. — *La Veneziana è vezzosa assai, venezosissima, mà c'è un terzetto, lei verrà!* Et là-dessus il se mit à chantonner la *cabaletta* du morceau qui l'avait frappé. un dilettante de profession n'eût certes pas touché plus juste, et l'événement du lendemain lui donna raison. Il me reste maintenant à expliquer ce que c'est qu'une *veneziana*. On nomme ainsi un morceau national dont tout compositeur écrivant pour l'un des deux théâtres des Lagunes, ne peut s'empêcher de faire en quelque sorte la galanterie au public. Rossini, lui-même, aux heures de ses plus solennelles inspirations, n'essaya pas de se soustraire à cette loi traditionnelle, et trouva moyen de mettre la *veneziana* dans la *Semiramide*, absolument comme Paul Véronèse avait introduit les joueurs de viole dans les *Noces de Cana*. A la *Fenice*, la *veneziana* est plus grande dame, elle a plus de rondeur et d'entrain

populaire à *San-Benedetto.* « Je l'attends au *qu'il mourût,* » disait jadis un habitué de la Comédie-Française, à propos de je ne sais plus quel grand tragédien qui débutait dans le rôle du vieil Horace. Le public de *San-Benedetto* attend son maëstro à la *veneziana,* et le maëstro n'a qu'à se bien tenir, car s'il manque au morceau de prédilection, c'est fait de lui. En revanche, il arrive qu'une *veneziana* bien troussée peut sauver l'ouvrage d'un *fiasco.* Celle dont je parle avait pris pour texte, si j'ai bonne mémoire, le panégyrique de la friture, mets fort apprécié des amateurs de l'endroit, et fut très-goûtée, moins pourtant que le fameux *terzetto,* sur lequel l'instinct musical de Pippo avait du premier coup mis le doigt, et qui visiblement eut les honneurs de la soirée, et alla comme on dit : *alle stelle.*

Ceci me rapelle une anecdote qui témoigne assez du bon ménage que font aujourd'hui dans Venise les sociétés italienne et autrichienne. Le jour même que devait avoir lieu la représentation de l'opéra de Ricci, nous nous promenions, le prince Troubetzkoï, le maëstro et moi, sur le *quadro* de Saint-Marc. On sait quel spectacle animé, pittoresque, brillant offre toutes les après-midi cette place, rendez-vous général de tout ce qu'il y a d'illustre et d'élégant dans Venise. Au milieu s'élève l'estrade sur laquelle la musique militaire des régiments de l'armée autrichienne exécute des symphonies, et des deux côtés monte, descend et se croise, sans se mêler jamais, le flot des deux sociétés. On s'aborde, on se quitte, on se reprend, vous diriez le foyer de l'Opéra avec le soleil pour lustre. Cet exercice, le seul qu'on puisse se donner dans la cité marine, et dont un Anglais goutteux aurait grand'pein

à se contenter, suffit au régime du Vénitien, toujours un peu castor de sa nature. Nous allions donc, causant de choses et d'autres, et le prince Troubetzkoï venait de nous raconter l'histoire *vraie* du More Othello et de la belle Desdemona (1), lorsque nous fûmes abordés par le général Wimpffen, frère du gouverneur militaire de Trieste et commandant lui-même à Venise. Rien, dans l'attitude du général, ne semblait fait pour devoir embarrasser personne, et cependant, du plus loin qu'il l'aperçut, Ricci parut se troubler; puis après un moment d'hésitation, et comme un homme qui en a définitivement pris son parti : « Je vous quitte, nous dit-il tout bas, car tout Venise est ici à cette heure, et si on me voit me promener avec cet officier autrichien, je serai sifflé ce soir! »

(1) Dégagée de toute poésie et telle que les documents découverts par lui l'ont révélée au spirituel investigateur, la tradition, dans sa brutalité, rappelle singulièrement un crime fameux dont la haute classe parisienne s'émut beaucoup il y a quelques années. — Le More, en proie aux fureurs de sa jalousie perfidement attisée, entra une nuit chez sa femme, accompagné de son domestique de confiance, et là, tous les deux assommèrent la malheureuse à coups de bâton. Puis, quand elle eut rendu l'âme, ils mirent le feu à la maison pour faire croire que Desdemona avait péri dans l'incendie. Le meurtre eut lieu à Chypre. Revenu à Venise, le More ne tarda pas à voir s'éveiller les soupçons; les trois frères de sa femme (Desdemona était une Malipieri) qui s'étaient jadis hautement déclarés contre cette union, instruits par la rumeur publique, vinrent alors le trouver, et, l'ayant provoqué en duel, le More fut tué par l'un d'eux au Lido, où l'on se battit.

VII

Pour épuiser le nombre des constructions germaniques, je citerai encore l'église de *Maria del Orto*. Le xve siècle n'a rien produit dans Venise en fait d'architecture. A vrai dire, de style nouveau, il n'y en avait point alors en Italie. C'est seulement à dater de la chute de Constantinople, quand les Grecs commencent à refluer vers le Nord, qu'une tendance nouvelle se produit. L'esprit de l'antiquité se réveille alors et remplit le monde italien, qui, tout entier à l'idéal de la beauté grecque, répudie comme un produit de la barbarie du Nord le romantisme germanique. Michel-Ange est l'homme de ce mouvement, dont Florence et Rome furent pour ains dire les principaux ateliers. Pour Venise, elle n'eut jamais en architecture un génie très-inventif, et se contenta d'utiliser à

sa manière et selon l'époque les divers styles qui se manifestaient ailleurs. On sait quelles désolations l'année 1527 fit pleuvoir sur Rome. Chassés par les hordes barbares qui saccageaient la ville éternelle, artistes et savants se dispersèrent de tous côtés, et Venise vit venir à elle ce Jacopo Tatti Sansovino, qui, nommé par le sénat architecte de la République, transplanta sur le sol de Saint-Marc cette fleur de Renaissance qui, avec le moresque et le gothique, compose les trois styles caractéristiques de la reine des lagunes. Restent bien encore les styles dits du XVIIe et XVIIIe siècles, représentés par *San Giorgio Maggiore*, le *Redentore*, et les palais *Grimani* et *Pesaro*. Mais cette école, que mit en honneur Palladio, n'offre guère qu'une combinaison des deux antiquités grecque et romaine et qu'une sorte de pastiche. Lorsque Sansovino arriva, les monuments qui font de Venise ce qu'elle est — l'église de Saint-Marc, ce temple d'une religion d'airain, le Campanile, ce symbole d'une incessante vigilance — existaient déjà, consacrés par la main des siècles, de même du Rialto, produit gigantesque et bizarre de la Venise du moyen âge, de même aussi du palais des doges, où, si l'on excepte l'escalier des géants et les statues colossales de Mars et de Neptune, qui décorent, le génie d'un nouveau venu ne devait trouver rien à faire. Que pouvait, en effet, sur ce monument où la tyrannie nationale avait dès longtemps imprimé l'empreinte de sa griffe,—que pouvait une imagination s'inspirant du libre esprit de l'architecture antique ? Ni la gueule du lion toujours ouverte aux délations secrètes, ni le fameux puits au milieu de le cour, ce puits que le sénat fermait quand il lui plaisait d'altérer Venise, rien ne manquait à ce palais de ce qui con-

tribue à lui donner historiquement ce caractère sinistre qu'il garde à travers les siècles. Mais s'il n'y avait point à ajouter au lugubre aspect de certains édifices, l'espace, — grâce à Dieu et surtout grâce à la sollicitude prévoyante de l'Etat, — s'ouvrait libre à de nouvelles constructions. Les anciennes prisons étaient devenues, avec le temps, tout à fait impraticables, les miasmes empestés qui s'exhalaient de ces caveaux fangeux asphyxiaient les prisonniers, et comme la République ne voulait pas que ces précieux hôtes mourussent trop tôt, Sansovino fut chargé de leur bâtir une plus convenable résidence. De là ce splendide palais de la *Riva de Schiavoni*, parallèle au palais des doges, modèle de prison s'il y en eût, geôle terrible au dedans, au dehors tout air et tout délices!

Avoir pu construire un pont des Soupirs avec les éléments de l'architecture ionienne : heureux et habile Sansovino, qui sut employer le style de la liberté au service de la tyrannie ; heureux surtout, car il évita le sort qui jadis avait, hélas! atteint l'architecte du *Palazzo ducale*, lequel fut bel et bien pendu, s'il vous plaît, pour avoir pratiqué dans le mur de la partie moresque plus de fenêtres que n'en voulait le Sénat. Cet homme s'appelait Felippo Calendario, et la sentence qui le frappait reçut son exécution sous le règne de Marino Faliero, de ce même doge qui devait payer de sa tête son goût pour la liberté.

VIII

Il va sans dire que les trois styles qui se reproduisent dans l'architecture des différentes églises de Venise se retrouvent aussi dans la construction de ses édifices privés. Pour peu qu'on veuille se donner la peine d'étudier la ville aux cent vingt-sept îles, on pourra facilement se rendre compte, siècle par siècle, des éléments divers qui la composent : qu'en sortant de la place Saint-Marc, vous entriez par exemple dans la *Mercerie*, dans ces ruelles étroites bordées de maisons à pignons, à toits aigus, et qui rappellent les constructions du moyen âge allemand,— vous voilà tout à coup en plein Nüremberg. Maintenant aventurez-vous à travers le labyrinthe des *Calli*, franchissez quelques-uns de ces ponts de pierre ou de bois, unis ou cintrés, blancs ou noirs, qui vont d'une maison

à la maison prochaine, d'un quai à un autre quai, d'un palais à une église, d'une église à une rue, d'une rue à un *campo*, insensiblement l'aspect se modifie, le décor change : ces murs bas et récrépis à la chaux, ces fenêtres qui regardent en dedans, ces dentelures moresques, ces chapelles, ces baraques, ces minarets, vous vous croiriez en Orient. C'est l'heure de la sieste, en été, les mariniers dorment dans leurs barques amarrées aux ponts, une aveuglante réverbération partout vous obscurcit la vue ; au milieu de ces solitudes de feu un palais se rencontre. Quatre vestibules à colonnades de marbre rouge encadrent une immense cour, au-dessus des vestibules règne la galerie ; vous n'apercevez que bas-reliefs et statues. Quel silence, quelle désolation ! le chant du gondolier qui tourne la lagune déserte s'évanouit sans trouver un écho. Avancez toujours. Plus loin, là, derrière ce zigzag de palais, ce groupe d'acacias vous promet un peu d'ombre et de fraîcheur.

Un jardin est ici quelque chose de tellement inusité, dans cet assemblage de marbre et d'eau, d'immobilité et de mobilité, la verdure tient si peu de place, que le moindre tapis de gazon, dès qu'on l'aperçoit, réjouit l'œil comme la plus enivrante étrangeté. Où le sol se pèse au poids de l'or, il s'agit bien de mesurer l'espace ! La simple odeur de la terre fraîche, par la rareté, ici devient parfum, et l'on ne s'imagine pas ce qu'après tant d'azur et de soleil un peu d'ombre verte a d'attraits. Puis ces cascades de lierre se déroulent avec tant de vigueur, de luxe et de puissance, si embaumées sont ces masses de roses, si enneigés de fleurs ces buissons de jasmin ! L'héliotrope et le réséda s'exhalent en si balsamiques arômes, les renoncules, l'œillet, le cactus et le dahlia remplissent de tant

de flammes et de pourpre les trois périodes de la floraison, le feuillage, en dépit des ardeurs qui le baignent, conserve un si brillant éclat ; l'or en fusion de la lagune miroite avec tant de splendeur au milieu de ces encadrements de verdure, les nuages rosés du couchant flottent si vaporeux au-dessus des cyprès, et pour l'habitant des climats du Nord tant de séve odorante, de chaleur africaine fume et bouillonne au calice de ces fleurs de grenadiers et de lauriers-roses, que volontiers on pardonne aux jardins de Venise de n'être après tout qu'un peu de poussière et de graviers recouverts d'un peu de végétation, car s'ils n'ont pas l'immensité des vastes solitudes, ils en ont le calme religieux, le silence et le parfum, et sont comme des bouquets enbaumés, de mystérieux sélams que le Génie de la terre envoya jadis à la Reine des eaux !

IX

Si l'on cherche en dehors des monuments publics cet élément antique introduit à Venise par Sausovino, on ne le trouvera guère que dans les palais et les maisons du *Canal-Grande.* Après avoir parcouru à pied la cité gothique et moresque, revenez à la place Saint-Marc, et là, montez en gondole et faites-vous conduire le long de ce *Corso,* bâti sur l'Adriatique par l'aristocratie du Livre-d'Or.

Le Grand-Canal forme comme la ceinture de Venise, éblouissante ceinture où le génie de la reine des eaux paraît avoir accumulé en joyaux inappréciables les plus merveilleuses fantaisies de son architecture. Toute l'histoire de la sérénissime république est là, écrite en pages de granit, de marbre et de jaspe.

Vous passez et vous lisez.

Car les palais ne se comptent plus le long de cette voie lactée de la lagune. Vers midi, aux phosphorescentes réverbérations de la vague, ce spectacle a quelque chose de l'effet d'un rêve oriental. Les maisons brunes, blanches, couleur de brique, les murs neufs et caducs, grands et petits, croulants et tapissés de lierre, les grillages dorés ou vermoulus, les *Campi* et les *Traghetti*, les obélisques de cyprès et les girandoles de lauriers-roses, puis de droite et de gauche les ruelles humides dans la chaleur, les canaux de traverse sombres dans l'éclat du soleil, tout cela se croise, s'enchevêtre et se confond au milieu des palais et des dômes. — Les tours semblent surgir du vide, les coupoles flotter comme des nuages, tantôt épais et lourds, tantôt empourprés de lumière.

Au grand jour, il faut bien cependant l'avouer, ces palais ont un air de tristesse et de misère; on leur voit pendre au front la toile d'araignée, cette cendre mortuaire de l'architecture. La vague languissamment baigne leurs degrés; attachées à des poteaux bariolés de couleurs vives, les gondoles attendent. Portes et vestibules sont ouverts, mais, hélas! il manque à tout cela le va-et-vient des gens. Laissez que le clair de lune se lève et le marbre décrépit redevient jeune, et les croulantes majestés se recouvrent d'un lin plus blanc que la neige des Alpes.

Alors seulement vous comprenez le sens de ces strophes mystérieuses que trace en caractères argentés le céleste croissant sur le marbre des palais vénitiens, alors seulement vous comprenez le sens de cette musique aérienne que murmure au battement des rames la vague des canaux. Les

rimeurs ont de tout temps abusé de Venise et pourtant si déshéritée et si déchue que soit la Niobé marine, il est impossible de l'avoir approchée une fois sans s'expliquer cette espèce de passion hystérique que depuis Foscari jusqu'à Byron tous ses amants ont ressentie pour elle.

Sur toutes ces façades s'ouvrent des galeries percées à jour, serpentent de riches balcons, filigranes de pierre aux fenêtres brodées comme des collerettes, — règnent de sveltes colonnades, — étincellent de féeriques incrustations de lapis lazzuli et de jaspe sur marbre. Le noble Vénitien aimait dans son intérieur le luxe et le *comfort* : une fois sorti de son palais il appartenait à l'État, et dans le sein de cette demeure où l'œil ombrageux de la république ne laissait pas que de l'atteindre encore, il multipliait autour de lui tous les trésors de la civilisation, toutes les merveilles des arts dont Venise, comme aujourd'hui Paris, était alors le centre en Europe. Aussi, chacun de ces palais porte en soi comme l'indélébile empreinte de la vie vénitienne au temps de la glorieuse république, chacune de ces maisons, qu'on ne pouvait posséder qu'à la condition d'avoir le patriciat, élément de toute liberté, de toute aptitude, de toute puissance, respire même aujourd'hui après tant de vicissitudes la grandeur historique des familles dogales qui l'habitèrent. Pour la personnalité superbe de ces oligarques héréditaires, de ces négociants *porporati*, maîtres de Candie, de Chypre et de Constantinople, ce n'était point trop que ces demeures, remplies de pompe orientale, où le *verde-antico*, le porphyre, le lapis-lazzuli, le jaspe luttent de richesse et d'éclat; ces salles ou plutôt ces sanctuaires de marbre de Carrare se formaient à

l'image de la Divinité. Les Titien et les Véronèse, pour couvrir ces murailles d'immortels chefs-d'œuvre; pour paver le sol, les Zamboni, les Rizzo, les Bianchini, les Zuccati et pour se mouvoir dans ces Olympes : les Venier, les Tiepolo, les Lorédans, les Trévisans et cent autres héros, demi-dieux du Livre-d'Or, souches fabuleuses où chaque jour reverdissaient par touffes les actions magnanimes. Andréa Bragadin périt avec ses quatre fils dans un combat contre les Sarrasins; Carlo Dandolo, battu par les Génois et fait prisonnier, plutôt que de servir de *héraut* à *la gloire* d'un Doria, va donner tête baissée contre un mât de vaisseau et se brise le crâne. Stefano Contarini reçoit, dans une rencontre avec les Milanais, tant de coups qu'il faut pour découvrir son front en arracher son casque avec des tenailles de fer. La prise de Négrepont défendu par Paolo Erizzo, coûte à Mahomet II quarante mille hommes; revenu quatre fois à l'assaut, quatre fois le Musulman se voit repoussé, et s'il entre à la fin dans la place c'est que la trahison la lui livre. « Buvez mon sang et mangez ma chair, s'écrie Antonio Lorédan à la population de Scutari, qui, vaincue par les horreurs de la famine, demande que l'on se rende aux Turcs, et la ville, dont cet exemple émeut l'enthousiasme, tient désormais jusqu'à sa délivrance. Benedetto Soranzo, voyant ses galères perdues, se fait sauter à Lépante; Felippo Molin, frappé à mort devant Candie, arrache le trait de sa blessure, et son propre sang lui sert pour écrire au sénat sa dernière dépêche. Seul avec sa galère, Tommaso Morosini soutient l'assaut de cinquante-quatre voiles turques et vit assez longtemps pour voir les Vénitiens accourir à son aide. A Paros, Leonardo Mocenigo

tue en un seul combat quatre-vingts mécréants; Giuseppe Dolfin, aux Dardanelles, lance à travers la flotte turque son navire déjà blessé aux flancs et demâté, et parvient ainsi à planter le pavillon de Saint-Marc sur le vaisseau amiral ottoman!

Mais que sert aujourd'hui de jeter aux échos du Grand-Canal les noms de ces illustres morts? Ni le cri de détresse de la république nouvelle, ni le canon des Autrichiens ne les a réveillés du sommeil qu'ils dorment. Jadis les détonations de l'artillerie française disloquèrent les mosaïques de Saint-Marc; naguère les bombes autrichiennes ébranlèrent ses murailles, mais, alors comme hier, les sépulcres sont restés fermés. Les vieux héros de l'antique Venise, hélas! sont morts, si bien morts qu'il semble que la trompette du jugement dernier aurait peine elle-même à les réveiller de leur sommeil de plomb!

X

Comme nous arrivions à Venise, le théâtre de la Fenice venait de s'ouvrir par décret du gouvernement; et naturellement, dans la société italienne, personne n'y allait. Les familles mêmes qui à aucune époque n'avaient passé pour exclusives, suivaient le ton général et, soit scrupule sincère, soit obéissance passive au mot d'ordre donné, s'abstenaient inexorablement. Chaque soir la vaste salle s'ouvrait donc aux Autrichiens qui, de leur côté, répondaient à l'absence calculée de l'ennemi, par un empressement plein d'ardeur, et comme les loges qu'on ne fréquentait point restaient louées, l'aspect de la représentation n'en était pas moins lamentable. On ne saurait imaginer ce qu'avaient de lugubre, à la fameuse

Cavalchina du mardi gras de cette année, ces constellations de bougies n'éclairant que le vide.

Cependant cet interdit, dont on frappait sans pitié la scène officielle, ne s'étendait pas sur les autres théâtres. On avait pour principe de ne se montrer jamais à la Fenice, mais on allait à San-Benedetto. Ne point recevoir l'étranger et tenir son palais hermétiquement clos à tout venant, est en somme une nécessité politique dont, vu la misère des temps, s'accommodent assez les familles patriciennes de Venise. Avec l'abandon de la Fenice commençait donc le sacrifice fait à la patrie. Toutefois, à voir comme tout ce monde-là se divertissait joyeusement à San-Benedetto, on pouvait croire que le sentiment de nationalité n'en demandait pas davantage. Il est vrai qu'on assistait à ces farces vêtu de crêpe de la tête aux pieds, et que c'était d'une main gantée de noir en signe de deuil, que les descendants des Loredani et des Dandolo applaudissaient aux évolutions grotesques de Crispin.

Il n'y a pas d'illusion à se faire : entre les Autrichiens et Venise l'irréparable est consommé, et les derniers événements n'ont fait que précipiter une situation que nuls efforts humains ne pouvaient désormais conjurer. Est-ce donc d'hier que date l'antipathie des deux races, et voyons-nous qu'avant la révolution de mars on fît déjà si bon ménage ? Voilà où en étaient les choses au printemps de l'année 1850, et nous nous demandions en présence de cette haine de l'étranger, si pacifique en ses démonstrations, de ce patriotisme, incapable de résister aux séductions d'un opéra bouffe du maëstro Ricci, nous nous demandions s'il n'eût pas tenu à l'Autriche de conjurer de loin certains événements qui

ont amené la situation actuelle. Toute la gloire de Venise est dans son passé : nous le savons; mais une ville ne subsiste pas seulement de la curiosité des étrangers, et qui ne vit que de souvenirs tombera tôt ou tard en consomption. Des six cents familles du Livre-d'Or, il en reste aujourd'hui trente, et sur ces trente vous en comptez au moins quatre descendues au dernier échelon de la misère.

Avant d'avoir été réduites à vendre leur palais héréditaire, deux pauvres vieilles filles, dernier sang des Foscari, vécurent des années du pécule que laissait aux mains de l'homme qui montrait ce palais, la générosité du visiteur étranger. On nous citait encore un petit-neveu de ces Pisani, hôtes princiers et magnifiques, dans leur temps, de l'empereur Joseph II, qui recevait une pension de trois *lire* par semaine d'un général autrichien.

Le gouvernement, c'est une justice à lui rendre, subvient de son mieux aux infortunes de ce genre, et fournit à ces nobles déchus, à ces *Bernabottes,* ainsi que le peuple les appelle, une rente viagère d'un *zwanzig* par jour, quelque chose comme trois cents francs par an, ô misère! Secours presque dérisoire et néanmoins onéreux dans son impuissance et qu'une politique plus prévoyante eût épargné à l'État.

Ces palais délabrés et croulants, l'Autriche n'avait-elle donc pas dans ses propres ressources de quoi les relever et les redorer? Il eût suffi pour cela de multiplier les alliances entre les grandes familles de Venise et ces opulentes maisons princières qui se groupaient autour de la couronne impériale. Du sang des Schwarzenberg par exemple, mêler le sang des Contarini; enter sur l'arbre plus vigoureux du présent les

rameaux non flétris d'un passé qu'atteignait déjà l'action de la caducité; unir par des liens d'indissoluble parenté ces races de doges et de médiatisés; de la sorte on eût attaché Venise à l'empire et la cité sérénissime associée au gouvernement eut échappé à cette dégradante oisiveté qui la ronge comme une lèpre.

Entre l'Autriche et l'Italie les choses semblent désormais irréconciliables. Est-ce à dire qne le divorce des deux nations ne remonte point au-delà des événements des dernières années? Nous ne le pensons pas. Et les mouvements qui de Milan à Venise ont agité si profondément les possessions de l'Autriche en Lombardie, n'ont été en somme que l'explosion d'un sentiment implacable qui, lorsqu'il n'éclate pas en bombes révolutionnaires, couve sourdement à l'ombre et mine le sol sur lequel traîne le sabre des vainqueurs. Soyons justes, et, laissant de côté les vaines déclamations de l'esprit de parti, essayons de nous rendre compte de la situation qui imposait au gouvernement militaire de la Lombardie un rôle si difficile et de si graves devoirs. Depuis 1814 ce que l'Autriche a fait pour le bien-être matériel des pays qu'elle gouverne ne se peut méconnaître. Législation, formes administratives, système monétaire, douanes, elle s'est efforcée de tout rapprocher des mesures traditionnelles. Je ne parle pas ici de l'embellissement des routes, de cet admirable réseau de chemins de fer qui relie entre elles les populations, des établissements de bienfaisance et de ces grands travaux du Simplon. Comment les Italiens ont été de tout temps accueillis dans l'armée autrichienne, comment ils y ont fait leur chemin, il suffit de nommer, pour le dire, les noms si justement

célèbres des généraux Mazzuchelli, Nobili, Birago, Vaccano, quant aux impôts ils pèsent là moins lourdement que partout ailleurs et les ennuis même du papier monnaie, ce fléau de Vienne et des autres capitales de l'empire, demeurent étrangers à Venise aussi bien qu'à Milan. Du moment que vous mettez le pied à Trieste, les valeurs métalliques reparaissent et les zvangigs d'argent remplacent ces odieux chiffons indispensables jusque-là à toutes les transactions de la vie. Pour épuiser le chapitre des bienfaits du gouvernement autrichien : jusqu'aux événements de 1848 la marine de l'empire fut commandée en italien et par des Italiens. Il se peut sans doute qu'un pareil privilége passe pour un bien chétif avantage aux yeux des fils de ces Vénitiens superbes, qui, jadis, aux fêtes de l'Assomption, épousaient la mer Adriatique; mais enfin, il n'en est pas moins vrai que l'Autriche en cela, faisait acte de conciliation, et d'ailleurs nous ne sommes plus aux temps des Dandolo et des Morosini. Les institutions municipales florissaient librement, les empiétements du clergé étaient maintenus, les villes gagnaient en édifices, en propreté; des pays entiers, grâce à de vastes entreprises de canalisation, devenaient plus salubres. Maintenant il faut que ces causes de mésintelligence entre le gouvernement et les populations soient bien profondes pour que trente-six ans d'efforts soutenus avec tant d'énergie et de persévérance, n'aient abouti qu'à l'irréconciliable. La première de ces causes provient d'un état de choses inévitable et contre lequel aucun gouvernement ne peut rien, la seconde, du système général de l'administration. Milan a, de tout temps, passé à bon droit pour le foyer central de l'esprit de mécontentement et

de révolte. Poste avancé du royaume Lombard-Vénitien contre la France et la Sardaigne, dès que la guerre éclate, il demeure à découvert, et Plaisance et Lodi d'abord, puis Vérone deviennent les positions défensives de l'Autriche. Avant que les campagnes du maréchal Radetzky l'eussent démontré, le vainqueur d'Italie, Napoléon le savait bien, lorsqu'au traité de Campo-Formio, irrité par les prétentions de l'Autriche qui revendiquait la forteresse de Mantoue, il brisa devant le comte de Cobentzel, le fameux cabaret de Saxe.

A tort ou à raison, le Lombard déteste la langue allemande; il la trouve barbare et s'accommodait mieux du français. Or, comme pour servir dans l'armée ou l'administration autrichiennes, il faut parler la langue de l'Autriche, moitié mauvaise humeur d'abord, et, disons-le aussi, moitié paresse, on s'abstint de toute sorte de service, et cela d'autant plus volontiers qu'on appartenait davantage à la classe aisée ou riche. L'Italie depuis deux siècles n'a point reculé, ainsi que certains le prétendent; elle est tout simplement demeurée stationnaire, tandis que les autres marchaient. De même qu'au moyen âge elle appelait de France, de Suisse, d'Allemagne, des *Condottieri* pour lui venir en aide dans ses querelles intestines; ainsi, de nos jours, ce sont des étrangers qui s'emparent chez elle de toutes les industries. De là, un découragement profond, une espèce d'apathie qu'on attribue faussement à l'influence de la domination autrichienne et qui n'est que le résultat du pire des asservissements, de celui qui nous vient de nous-même, et dont nous rejetons la faute sur le monde entier plutôt que de nous l'avouer, tant il en coûterait à notre amour-propre. L'opinion trop souvent défa-

vorable qu'emportent tant de voyageurs qui visitent son pays, la vue de ces marchands étrangers établis à chaque coin de rue, le spectacle de ces bateaux à vapeur où tout est anglais, depuis le capitaine jusqu'au charbon qui brûle, tout cela est fait pour attrister d'autant plus vivement le cœur d'un Italien, qu'il sent lui-même ce qu'il vaut, et n'a point oublié que ses ancêtres ont, partout dans le monde, semé les premiers germes de ces fruits que d'autres peuples récoltent aujourd'hui. Laissez qu'un pays s'abandonne et vous verrez aussitôt survenir l'étranger. Depuis 1815 c'est l'Autriche qui règne, avant ce fut la France. Il est vrai d'ajouter qu'entre nous et les Italiens plus d'affinités existent, et l'exemple commençait à prouver qu'on pouvait s'entendre. Le Germain a trop souvent tenu l'Italie de force, servitude pour servitude, mieux vaut encore celle de la lumière et des idées. Et puis, soyons justes, qui sait ce qui serait advenu si notre domination eût duré plus longtemps. L'Italie, à l'exception des États de l'Église, a toujours subi, dans chacune de ses parties, tant de transformations et de vissicitudes; tant de petites dynasties et de tyrans l'ont eue à leur merci, qu'on se demande si ce n'est point la destinée, si l'on veut la fatalité, de cette noble terre de toujours obéir à un maître quel qu'il soit. Et d'ailleurs, lorsque par moment, il lui est arrivé de reconquérir son indépendance, quel usage en a-t-elle fait? quel sens possède-t-elle de la liberté? Sans union, sans harmonie point de force; où trouver l'union et l'accord dans un pays où le point de vue privé domine tout? Individu contre individu, famille contre famille, ville contre ville, telle est l'histoire de la politique italienne, depuis les démêlés entre les Visconti et les Sforza, les Gonzague et les

Este, jusqu'à la bataille de Novare. D'idée générale, de dévouement à la patrie commune, jamais; ou si par hasard il s'est montré on refuse d'y croire. « La fatale idée de l'agrandissement de la maison de Savoie a tué la révolution italienne, » écrit M. Mazzini (1).

Oui, c'est à elle-même surtout que l'Italie doit s'en prendre de son asservissement. De funestes rivalités règnent non-seulement entre les diverses populations de la péninsule, mais aussi entre les diverses classes de la société italienne. La noblesse des villes possède toute la terre et le paysan ne travaille que comme un fermier temporaire dont le labeur est rémunéré par la moitié du revenu brut. Celui qui possède le sol ne le travaille point, et celui qui le travaille ne possède pas. Tandis qu'en Allemagne les capitaux acquis ont une tendance marquée vers la campagne, en Italie au contraire les capitaux refluent de la campagne à la ville et surtout à la grande ville. Vivre de ses rentes et s'en aller oisif est, ici, l'idéal de l'existence. Il n'est pas une ville où vous ne trouviez un nombre respectable de familles très-nobles et très-ruinées dont le temps se consume dans une rancunière oisiveté et qui toujours prêtes à pousser au bouleversement, deviennent impuissantes lorsqu'il s'agit de constituer. Peu à peu s'est restreint en des limites de plus en plus étroites le luxe de la noblesse appauvrie, sans qu'elle ait cru devoir rabattre rien de ses prétentions d'autrefois ou du moins se tourner vers l'industrie. Au dehors des procès et de jalouses contentions, au dedans un vieux luxe moisi s'ingéniant à couvrir mal une

(1) *Foi et Avenir*, p. 10.

misère qui perce ; çà et là un retour soudain vers le bien-être dû à un homme de talent, à un parent dans les Ordres, à une riche alliance, résurrection rapide que suit, grâce à l'incurie, une rechute non moins rapide ; telle est la noblesse italienne partout où l'intérêt politique et le négoce ne la soutiennent pas. Tant de constitutions qu'on ne saurait nombrer, le retour à époques fixes de la tyrannie d'un chef de bande ou d'un riche puissant, rendent bien difficile, pour ne pas dire impossible, un coup d'œil clairvoyant sur la bourgeoisie depuis la Renaissance, d'autant que de toutes les histoires, il résulte que l'esprit *local* n'a jamais cessé de se développer aux dépens de l'esprit *national* (ce que d'ailleurs favorisa toujours la politique des papes), et qu'il n'a fallu rien moins que le contre-coup de la Révolution française pour tourner vers un intérêt plus haut et plus général, tant de considérations personnelles.

Le gouvernement français qui, sous des formes différentes, s'étendit sur toute l'Italie, fit sentir également son action à toutes les villes. Des hommes de talent furent placés dans les emplois, les biens de main-morte passèrent aux mains des particuliers, on fit beaucoup pour les routes, les promenades, l'embellissement des villes. D'autre part, l'esprit de cité irrité, par les exigences d'une conscription tyrannique, fit place à un esprit plus général, esprit d'opposition, esprit *italien*, et les impôts, si lourdement accrus, forcèrent les uns et les autres à mettre en commun leurs ressources. L'éducation publique fut en partie enlevée aux prêtres; à la cloche, qui se taisait, succéda le tambour. Et si des guerres éternelles n'y eussent mis obstacle, des fabriques eussent existé par-

tout où les cloîtres offraient des emplacements. On s'habituait au changement. Et, bien que ce que nous apportions ne fut point encore l'accomplissement définitif des choses vers lesquelles tendait l'Italie, tout le monde dans les villes était pour l'esprit nouveau : la jeunesse, les savants, les patriotes, les riches. Il donnait plus qu'il ne prenait. Et comme de chacun on demandait même service, il n'y avait plus prétexte à jalousie.

Du passage des Français en Italie, tout le monde en somme profita, même les princes, lesquels trouvèrent commode un système de nivellement qui les débarrassait des prétentions de leur noblesse et qui plus tard se gardèrent bien de rétablir des priviléges dont auparavant était gênée leur liberté d'action.

Aujourd'hui, il est trop tard pour demander à l'Autriche de se faire aimer de ses provinces italiennes. Ce que trente-cinq années de persévérance dans l'esprit de conciliation n'ont point produit, ne saurait sans doute être obtenu au lendemain des bouleversements révolutionnaires. L'Autriche l'a compris la première, et l'implacable défi que lui ont jeté ses adversaires ne lui laissait, quant à présent, qu'une attitude : la force. Contenir et réprimer, il ne lui reste malheureusement point d'autre parti. De la force et toujours de la force, c'est la loi que les révolutions lui ont faite et sans trop regarder si c'est bien ou si c'est mal, elle l'accepte comme un devoir, comme une destinée. « Nous avons l'Italie et nous la garderons, parce qu'il nous convient de la garder, » s'écriait le général d'Aspre dans un banquet fameux. Au point de vue de cette sympathie qu'on doit à une noble nation opprimée depuis des siècles, ces paroles ont quelque chose

d'impie et qui nous blesse au premier abord, au moins comme une inconvenance. Cependant, quand on y réfléchit, on se prend à penser qu'un général autrichien n'est point tenu, en pareille matière, à s'exprimer avec la sentimentalité d'un philosophe humanitaire. « Il faut que je vive, » telle est au fond la raison suprême de l'Autriche envers ceux qui lui reprochent sa politique inexorable. A cela, bien des cervelles creuses, incessamment occupées à distribuer la carte de l'Europe au gré de leur fantaisie, pourront répondre par l'apostrophe célèbre du duc de Lauraguais à ce fournisseur qui lui demandait de l'argent : « Ma foi, je n'en vois pas la nécessité ; » toujours est-il que si cette nécessité n'apparaît point à tout le monde, il semble assez naturel que l'Autriche ne soit point la première à la mettre en doute. Plus tard, quand la situation se sera détendue, on reviendra aux essais de conciliation ; on tentera des réformes, mais avec mesure et à la condition que l'esprit de progrès ne dégénérera point à tout propos en agitations révolutionnaires. J'aurais même quelque peine à croire que le prince de Schwarzenberg se fût prêté jamais à rien de bien significatif dans ce genre. Le prince, dont en toute autre question on ne saurait contester les vues libérales, vis-à-vis de l'Italie demeura toujours l'homme des rigueurs salutaires. « L'Italia si pentira ! » tel fut l'unique compliment que le ministre président du conseil de l'empereur François-Joseph trouva à répondre à la députation municipale envoyée à Vienne par Venise, au lendemain de sa soumission. L'empereur et l'archiduchesse Sophie avaient accueilli avec bienveillance les regrets de la fière cité réduite à demander

merci, et lorsque la députation arriva devant Son Altesse, roide et immobile comme il se tenait toujours, le prince se laissa saluer, et de ce masque impassible et glacé comme la statue du Destin, tombèrent ces paroles de fer : « L'ITALIA SI PENTIRA ! »

C'est à peu près ce que disait Jacques IV lorsqu'on s'efforçait de le conjurer en faveur de sa mère, l'illustre et charmante captive d'Elisabeth d'Angleterre : « Elle a versé, qu'elle boive ! »

CHAPITRE DEUXIÈME

VÉRONE.

De Venise à Mestre. — Les palais de la Brenta. — Un rêve de l'Adriatique. — Les chevaux de Lysippe. — Padoue. — Le Chanoine dom Pétrarque. — Vicence et Palladio. — Physionomie de Vérone. — La résidence du maréchal comte Radetzky. — *Les Manteaux rouges* et les dragons d'ordonnance. — Le maréchal Radetzky et le maréchal Bugeaud. — Le général Hess. — Le général comte Schoenhals. — Le général Chrzanowsky à la journée de Novare. — Le comte de Barge. — Entrevue de Victor Emmanuel et de Radetzky. — L'état-major piémontais. — Il signor Fiorino. — Vérone à vol d'oiseau. — Dante à la cour de Can-Grande, seigneur de la Scala. — L'hôtel des Capulets. — Histoire de Roméo et Juliette racontée par Giacomo della Corte. — Ce qui reste du tombeau des amants de Vérone. — Le théâtre de Girolamo. — *Monte-Christo* aux *fantoccini*. — Dantès et l'abbé Faria. — Les roses de Shiraz et le Khan Radetzky. — Les Italiens au théâtre. — Etat de leur musique. — Attila et Macbeth. — La Fenice. — La Scala et San-Benedetto. — Verdi et les deux Ricci. — Mignon. — Rossini à Bologne. — Les arènes de Vérone et le Colysée. — La musique militaire des Autrichiens. — Sainte-Lucie. — Le cabinet du maréchal Radetzky. — Retour à Venise.

I.

Désormais, grâce aux chemins de fer, une distance de quatre heures sépare à peine Venise de la poétique et féodale résidence des Scaliger, devenue aujourd'hui le siége du gouver-

nement militaire de la Lombardie, au lieu et place de Milan déshéritée. Trieste, systématiquement substituée à Venise dans l'ordre du mouvement industriel, Vérone érigée en capitale, voilà au premier abord ce qui vous frappe dans la politique que les événements révolutionnaires des dernières années semblent avoir dictée au cabinet impérial. La ville des doges aussi bien que l'antique cité des Visconti savent au moins à qui s'en prendre de leur disgrâce. Il est juste d'ajouter que Vérone est l'une des premières places fortes de la monarchie.

Arrivés à Venise depuis plus d'un mois, nous avions souvent projeté une excursion en terre ferme ; l'Italie nous tentait, et d'ailleurs l'Autriche, que nous venions d'étudier dans ses capitales reconquises de la Hongrie et de la Bohême, n'avait-elle pas du côté de Vérone de plus grandes figures militaires à nous montrer?

Nous partîmes de Venise dans la matinée, embarqués sur une de ces gondoles de poste qui, depuis l'écroulement du pont de Mestre (1), avaient entrepris tant bien que mal de porter les voyageurs au chemin de fer. On touchait aux premiers jours de février, au printemps. Une brise agréable courait sur le niveau transparent de la mer, et le soleil éblouissant de lumière et d'éclat avait déjà des ardeurs telles que nous voulions à peine y croire, nous qui peu de temps auparavant venions de laisser l'hiver et toutes ses rigueurs derrière les montagnes du Sommering. De légères vapeurs

(1) Ce pont de 322 arches et n'occupant pas moins, au-dessus de la surface des eaux, d'une longueur de 3,601 mètres, vient d'être rétabli et amène de nouveau le chemin de fer jusqu'au cœur de la cité marine.

lactées couvraient comme une gaze la coupole du ciel; mais loin d'en voiler aux regards la teinte bleue, elles semblaient donner à son azur je ne sais quelle nuance plus tendre et plus amollie. Quelques barques de pêcheurs, ayant pour voile un oripeau bizarrement rapetassé, glissent au large, les *Gabians,* mouettes de l'Adriatique, rasent le flot avec des cris sauvages et nous saluons en passant, une de ces chapelles marines où brûle une lanterne devant quelque dévote image. Pieux et naïf reposoir, construit sur pilotis, ayant son escalier qui descend dans la mer, ni plus ni moins que ces pompeuses églises vénitiennes dont il est le rudimentaire embryon. Insensiblement, Venise s'éloigne et s'efface. Les rameurs modèrent leurs efforts, on arrête; vous êtes à Mestre, affreux et puant marécage, fort improprement décoré du nom de *terre ferme.* Triste impression en vérité, que celle qui vous attend sur cette rive malsaine. Quel pitoyable aspect ont ces cabanes! et cependant au milieu de tant de misères, le ciel est si doux, le soleil si délicieux! Sur ces physionomies caractérisées, l'air de grandeur éclate si magnifiquement en dépit de la fièvre!

II

De Mestre à Padoue le chemin de fer vous enlève d'abord à travers une terre abreuvée de marais. Longtemps encore les lagunes et les *paludi* croupissants vous poursuivent de leurs exhalaisons fétides, et ce n'est que plus tard que paraissent les festonnements de vignes et les parasols des premiers pins d'Italie. Avant l'établissement du *railway* la route de poste longeait le cours de la Brenta; vous arriviez moins vite, mais quelle différence dans le voyage! Partout sur cette voie embaumée et fleurie des jardins ravissants, partout les restes de ces opulentes villas, résidences d'été de la noblesse vénitienne, au temps où les vestibules de marbre et de jaspe du *Canal-Grande* ne suffisaient pas à sa grandeur. Le palais de la ville avait alors pour corollaire indispensable

la maison de campagne des bords de la Brenta, dont Titien et Véronèse couvraient les murs de fresques immortelles, dont les Zamboni, les Rizzo, les Bianchini, les Zuccati pavaient le sol d'incomparables mosaïques.

Si grande hâte qu'on ait à se rendre de Venise à Vérone, il est difficile de ne point s'arrêter aux stations, lorsque ces stations se nomment Padoue et Vicence. On en est quitte pour un retard de quelques heures, et quelques heures coûtent si peu à perdre en voyage! Grande et solennelle cité que cette vieille Padoue et tout imprégnée d'une âpre saveur de moyen âge italien qui, au moment où vous mettez le pied sur le sol dantesque, vous enivre et vous monte au cerveau comme l'essence d'un flacon magique débouché pour la première fois! Quiconque arrive du Nord et n'a vu que Venise ne sait rien encore de l'Italie. L'Italie du moyen âge ne commence qu'à Padoue, et pour la respirer dans toute sa fleur il vous faut aller jusqu'à Vérone. Venise, à proprement parler, ce n'est point l'Italie, mais quelque chose d'unique au monde et de merveilleux qui se complète en soi, et n'a besoin de se rattacher à rien de ce qui l'entoure : une fantaisie, un songe, une arabesque! — La mer, raconte une légende, ayant un jour rêvé d'une ville qui sortait tout armée de son sein, voulut réaliser ce rêve et fit en sorte que cette ville ne ressemblât à quoi que ce soit qui s'était vu jusque-là sur la terre. De blanches coupoles se marient dans l'air aux toits bariolés; plus de lourds pavés sur le sol, mais toutes les chatoyantes pierreries du flot mobile; des maisons bâties comme des grottes, la mosaïque luttant d'éclat avec les coquillages! — La mer transmit son rêve aux peuplades qui fuyaient sur

ses îles devant l'invasion d'Attila et des Huns. Ces peuplades écoutèrent et comprirent. L'or, dans leurs mains, se changea en églises, en palais, et Venise fut. — Vrai songe de l'Adriatique, gracieuse, élégante, fantasque, d'une mélancolie sublime et toujours originale, tenant au sud par la profusion de son marbre, au nord par le romantisme de sa nature; Niobé par une nuit sombre, Circé à l'éclat des mille feux de la place Saint-Marc, Cybèle des mers, ondine et nymphe; et par moments aussi vision monstrueuse, apocalyptique débauche d'architecture! Telle est Venise. Vainement vous y chercheriez l'Italie, tout vous y parle d'un monde lointain, de zones fabuleuses au delà des mers. C'est peut-être l'Orient, à coup sûr ce n'est pas l'Italie. Qui oserait dire, par exemple, que le palais des doges ne figurerait pas aussi bien quelque Alhambra superbe, résidence d'un prince arabe au temps de la domination des Mores en Espagne? Et ce dôme de Saint-Marc, qui donc expliquera le sens de cet hiéroglyphe séculaire? Sommes-nous à Byzance? Volontiers on le croirait à voir s'arrondir la coupole de Sainte-Sophie dans le calme et la sérénité de ce ciel de turquoise.

Mais alors, que signifie la croix remplaçant partout le croissant? Pourquoi point de turbans autour de nous, mais des visages où la race italienne respire en chaque trait? Il n'y a pas jusqu'à ces quatre chevaux d'airain paradant avec fracas sur le portail d'un temple du Christ, qui ne semblent faits pour augmenter encore le trouble où vous plonge cette fantasmagorie. Voilà un trophée, ces chevaux de Lysippe, avec lequel il faut avouer que les maîtres du monde ont jusqu'à nos jours singulièrement trafiqué! Con-

temporains du Macédonien Alexandre, Néron et Trajan les entraînent à Rome; plus tard, Constantin les conduit en triomphe à Byzance; à la prise de Constantinople, le doge Dandolo les dirige sur Venise; deux siècles s'écoulent et Napoléon les emmène à Paris, puis enfin les traités les rendent à l'Autriche qui les réinstalle à Saint-Marc, où ils sont en attendant que d'autres occasions naissent pour eux de courir le monde et les aventures! Au lieu de ce lion ailé qui figure dans les armes de Venise, on eût mieux fait de mettre un sphinx. Car Venise, je le répète, n'est ni l'Orient, ni l'Occident, ni le moyen âge germanique, ni la renaissance italienne, mais quelque chose de composite, de merveilleux, d'unique, en dehors de tout ce que les notions ordinaires proclament beau et grandiose. Qu'on s'étonne ensuite si le sentiment de l'Italie, dès que vous posez le pied sur la terre ferme, vous émeut comme une découverte, et vous transporte comme une révélation. Enfin, voici le moyen âge de Dante, les Guelfes et les Gibelins, les Montaigus et les Capulets, les Cerchi et les Donati, et toutes ces querelles sanglantes de tribus à tribus, de maisons à maisons, qui se jouent dans la coulisse tandis que la grande lutte entre la papauté et l'empire, entre l'Église et l'État, occupe le devant de la scène. Éternels combats de l'aristocratie et de la démocratie, se disputant pour la liberté, périodes de victoires et de défaites, de licence et de despotisme, dont Venise n'a rien su, absorbée qu'elle était dans l'élément de son égoïste nationalité, et qu'on retrouve seulement à Vérone!

III

Nous ne sommes encore qu'à Padoue, restons-y quelques instants ne fut-ce que pour admirer ces ravissantes fresques dont Giotto a peint tout un cycle sur les murs, hélas croulants, de l'*Annunziata*.

À Padoue, comme dans presque toutes les capitales de l'Italie, les belles églises ne se comptent pas. Nous citerons cependant au premier rang, l'église de Sant-Antonio, qu'on nomme ici le *Saint* tout court, absolument comme à Londres on disait le *Duc* pour désigner le duc de Wellington. Elle est vaste et composée de cinq coupoles, de trois tours, et surchargée à l'intérieur de bas-reliefs, de fresques et de mosaïques. Sur un autel de granit, au fond d'une chapelle obscure, reposent les reliques du *Saint* et si vous interrogez

les stalles du chœur, elles vous parleront de Pétrarque qui, jusqu'en 1374, fut chanoine de ce chapitre. Combien de fois le docte amant de Laure a-t-il rimé là, pendant nones et matines, les strophes de ces allégoriques visions qu'inspirèrent à sa vieillesse la puissance de l'Amour, de la Chasteté, de la Mort, de la Renommée, du Temps et de la Divinité? « *Dùm quid sum cogito pudet hæc scribere; scribo enim non tanquam ego, sed quasi alius.* » Un autre! En effet, aux yeux de Pétrarque se souvenant de sa jeunesse, ce devait être un autre que lui-même, ce bonhomme ennuyé et corpulent, ce vieux savant réduit à partager ses derniers jours entre l'Office et la compagnie d'un gros chat, suprême consolation de sa solitude. O misère de ce monde et triste regret de se survivre! Avoir été l'hôte brillant et fêté de la cour d'un grand pape, le commensal chéri des plus illustres familles, l'amant des plus belles et des plus élégantes entre les femmes, et finir en nasillant *vigiles* dans une stalle d'église, où la vocation ne vous a point amené, mais que vous tenez de la munificence d'un chapitre qui vous traite en infirme, en lettré qu'on délaisse et qu'il faut pourvoir! Avoir célébré *madame Laure* en rimes glorieuses et chanter un matou! « L'une et l'autre contribueront à l'immortalité du poëte, Laure par les chansons qu'elle lui inspira, le chat, parce qu'en préservant ses chansons de la dent des souris, il leur permit d'atteindre à la postérité. » Parmi les misères de l'écritoire, je n'en sais pas de plus lamentable que cette fin de Pétrarque mourant dans son fauteuil de cuir, au milieu de paperasses, ni plus ni moins qu'un docteur de Sorbonne.

Pour peu qu'on vienne de visiter les universités d'Alle-

magne, on trouvera médiocrement amusante la doctorale Padoue, avec ses amphithéâtres d'anatomie, et ses chaires de droit canon. Ici, point d'étudiants tapageurs, point d'accoutrements pittoresques, de justaucorps de velours à la coupe du XVIe siècle, de fringants bonnets, verts, rouges, bleus indiquant au passant, qui pourrait négliger de s'en informer, l'opinion politique de celui qui les porte! Heidelberg, Halle, Iéna, patrie des immortelles *Burschenschaften* et des pipes d'écume de mer, où êtes-vous? Sur cette austère Padoue, si quelqu'un règne et gouverne, ô vergogne! ce n'est pas l'étudiant, mais bien le *féroce Croate*, qui se promène en frisant sa moustache blonde, devant le café où le fils des Muses fume, de l'air le plus ennuyé du monde, un triste cigare que lui vend la régie autrichienne. Abandon et solitude! Tout à coup, un bruit de roues ébranle le quartier et voilà, de droite et de gauche, les têtes qui se montrent aux fenêtres pour regarder passer à grand train, quelque jeune capitaine conduisant lui-même son attelage, et s'en allant au *Corso* tuer deux heures de la vie de garnison. A la devanture des libraires s'étalent des glossaires et des pandectes, et si vous entrez dans la boutique, on vous offre les *Pères de l'Église*. En fait de littérature c'est tout ce que la censure permet, et l'on s'en tient à ce régime.

IV

Après une station de quelques heures à Padoue, on remonte en chemin de fer et, presque aussitôt, on touche à Vicence. Comme on sait, Vicence est la ville de Palladio. Ici encore des églises et des palais de marbre, à chaque coin de rue. Mais ce qui vous séduit surtout dans Vicence, c'est le charme de sa situation et la délicieuse contrée servant d'encadrement à tant de chefs-d'œuvre d'architecture. Le ciel était si doux que, pour en jouir plus librement, nous avions voulu sortir de la ville. Au mois de février, des touffes d'anémones et de violettes fleuries couvraient le sol; nous étions assis sur le penchant d'une colline plantée d'oliviers et de cyprès, à quelques pas d'un cloître, et d'où le regard, après avoir embrassé au loin les Alpes noyées déjà dans les vapeurs du soir,

se reposait sur une plaine semée de maisons de campagne ravissantes et sur la ville éparpillée à nos pieds et qui lançait vers le ciel ses sveltes tours. Cette végétation âpre et vivace, ces masses de lierre enroulées autour des arbres et des haies, cette atmosphère chaude et comme baignée en plein hiver des hâtives saveurs du renouveau, tout cela produisait sur nos sens une impression charmante et dont le romantisme semblait s'accroître encore par les mystérieux reflets de l'étoile du soir qui venait de poindre au ciel doucement empourpré et perçait jusqu'à nous à travers le feuillage argenté des oliviers. C'était comme un enchantement répandu sur cette magnifique nature, et lorsqu'il fallut s'éloigner et redescendre à la ville, chacun de nous se prit à soupirer : pourquoi ne point vivre ici!

Qui eût soupçonné à cette heure que ces aimables lieux, si remplis de calme et de bienheureuse solitude, avaient été, moins de deux ans plus tôt, le théâtre d'une des plus sanglantes rencontres entre les Autrichiens et les Piémontais? Le 10 juin 1848 soixante-douze pièces de canon bombardaient et foudroyaient Vicence où s'étaient renfermés neuf mille hommes de troupes italiennes. D'Aspre et Wratislaw dirigeaient l'attaque, Durando la défense, héroïque défense à laquelle prit une part intrépide M. d'Azeglio, alors colonel d'une légion piémontaise. Le feu dura, terrible et continu, jusqu'au soir, mais les munitions venant à manquer dans la place, Durando demanda à capituler, Charles-Albert, instruit de la position dangereuse où se trouvait son lieutenant, s'apprêtait à traverser l'Adige entre Vérone et Legnano, lorsque survint la nouvelle du triomphe des Autrichiens. La journée de Vicence,

en permettant aux Impériaux de rentrer au cœur de la Vénétie, eut pour les armes piémontaises de désastreuses conséquences, et personne dans leur camp ne se méprit sur la portée de cet irréparable échec.

V

La lendemain à dix heures nous étions à Vérone. Assise délicieusement au pied des Alpes tyroliennes, coupée par les courbes serpentines de l'Adige en deux parties inégales communiquant entre elles par trois ponts, ornée à chaque pas de superbes monuments de l'époque de Palladio, d'élégants hôtels ayant vue sur le fleuve, de riches églises et de jolies maisons originalement peinturlurées de fresques extérieures, étalant avec pompe ses palais caducs et ses arcs de triomphe romains, ses tours démantelées et ses arènes croulantes, Vérone, répond sur-le-champ à tout ce qu'on était en droit d'attendre d'elle. L'antique Rome des Césars, et le moyen âge des Scaliger, rien n'y manque. Et quand on la contemple des hauteurs de Palazzuolo, le souvenir de l'his-

toire et de la poésie du passé, le romantisme du paysage, effacent au premier abord, le point stratégique si renommé de la vallée de l'Adige. Ce n'est que plus tard, quand les illusions d'un monde évanoui, peu à peu commencent à se dissiper que l'on pense presque à regret, à la place forte, siége actuel de la vice-royauté militaire du maréchal Radetzky.

Vérone renferme près de cinquante mille habitants et personne n'ignore qu'elle est considérée par sa position comme un des points stratégiques les plus importants de l'Europe. Les anciens murs d'enceinte, dont il reste quelques vestiges, furent l'œuvre de Scaliger. En 1525, San-Micheli, ingénieur célèbre, y fit exécuter de nouvelles fortifications, les premières qu'on ait construites d'après le système bastionné. Depuis 1814, les Autrichiens ont constamment travaillé à rendre cette place formidable par ses moyens de résistance. Des tours dites *maximiliennes*, protégent la partie supérieure de la ville dont le bas est défendu par des ouvrages de fortification appelés *bastions à la Carnot*, dans lesquels sont pratiquées de nombreuses ouvertures par où peuvent sortir sans encombrement les colonnes d'infanterie ou de cavalerie pour repousser l'effort des assiégeants ; partout dans les campagnes environnantes s'élèvent des retranchements destinés à fermer à l'ennemi les abords de la place.

Venus à Vérone sur l'invitation du comte Radetzky, notre première visite appartenait naturellement au maréchal. Aussi, à peine étions-nous descendus aux *Deux Tours*, que nous nous informions en conséquence. Et comme, de l'hôtel au palais du gouvernement, il n'y a que deux rues à traverser,

le trajet se fit en quelques minutes. La résidence du feld-maréchal n'avait rien à l'extérieur que de très-simple; et n'étaient les grenadiers d'honneur, deux vrais géants hongrois qui gardaient le poste, nous eussions facilement passé outre. Ces hommes à têtes basanées coiffées de bonnets à poils énormes, le corps vigoureusement serré dans leurs courtes tuniques blanches, et portant selon l'imperturbable tradition nationale le brodequin de cuir sur la culotte bleue collante, respiraient une certaine dignité martiale qui ne laissait pas que d'imposer. Nous remarquâmes aussi, étendus et comme campés à la porte du vestibule, plusieurs de ces trabans impériaux qu'on appelle là-bas les *Manteaux rouges*, tous vêtus à l'orientale : veste de pourpre chamarrée de galons d'or, pantalons bleus tombant à larges plis jusqu'au genou, et la ceinture lourdement équipée d'un arsenal de pistolets et d'yatagans. Nous montâmes, toujours accompagnés, jusqu'au haut de l'escalier de ce mouvement bariolé qui se répand et tourbillonne autour du quartier général d'un commandant en chef. Seulement ici le va-et-vient avait quelque chose de plus animé, de plus original, de plus étrangement pittoresque, et cela se conçoit; au point de vue de ce qu'on appelait jadis la *couleur locale*, l'armée autrichienne peut compter pour la plus intéressante qu'il y ait. Germains, Slaves et Roumans, tous les types de la grande famille européenne y figurent avec la physionomie qui leur est propre et le costume national; sans parler de ces races moitié européennes et moitié asiatiques de la frontière. J'avais vu quelques jours auparavant représenter sur le théâtre du *Burg* à Vienne, le fameux *camp de Wallenstein* de Schiller et l'apparition dramatique

semblait revivre devant moi dans cette multitude de *sereshans*, de uhlans, de dragons et de hussards rouges, blancs, jaunes, bleus, historiés d'arabesques sans nombre et traînant avec fracas sur le degré leurs sabres de cavalerie , qui fourmillait autour de la ruche militaire. Par ordre du jeune empereur et de son état-major, qui depuis ces dernières campagnes soutenues par la révolution contre les gouvernements, ont jugé que c'était là une arme plus redoutable, et dans une guerre de barricades mieux appropriée aux circonstances, les officiers de l'infanterie autrichienne portent aujourd'hui, sans distinction le sabre traînant ; de sorte qu'il est facile de s'imaginer le cliquetis assourdissant qui en résulte. A Vienne, sur la dalle sonore du *Graben* le bruit nous avait déjà frappé ; mais ici on se serait cru au milieu d'un camp. Les officiers à plumes vertes montaient et descendaient, les éperons retentissaient par les corridors, et à chaque instant le pavé de la cour était ébranlé sous le sabot du cheval d'un hussard d'ordonnance apportant au galop dans sa sabretache des volumes de paperasses officielles à la signature du maréchal.

Au premier étage, nous fûmes introduits dans les appartements occupés par Son Excellence. Qu'on se figure une enfilade de pièces et de salons plus ou moins vastes, plus ou moins richement meublés, mais sans aucune espèce de luxe extraordinaire, le maréchal ayant perdu lors de la retraite de Milan, ses tableaux, sa vaisselle, son argenterie et tout ce qui constituait sa maison particulière. Çà et là circulaient encore des *Sereshans* ; dans une salle voisine plusieurs généraux jouaient au billard, parmi lesquels je remarquai, à son équipement d'une fantaisie des plus pittoresques, un jeune chef

d'escadron d'un corps d'élite créé par le maréchal Radetzky. Je veux parler de ces dragons d'ordonnance (*Stabsdragoner*), espèce de gendarmerie de campagne composée de tout ce que les divers régiments avaient de plus vaillant et de plus robuste en hommes, et quant aux chevaux, de plus hardi et de mieux dressé. Il va sans dire que les officiers destinés à commander un pareil corps n'en devaient pas être à faire leurs preuves d'expérience et de bravoure, aussi les merveilles qu'on en raconte ne se comptent point. Pour nous en tenir au costume, il séduirait un peintre. Ils portent sur le pantalon gris une tunique noire à boutons blancs de métal, et leur sabre se distingue par sa forme presque droite, la pesanteur et l'ornementation de la poignée. Ajoutez à cela un chapeau relevé à droite par les bords et surmonté d'une touffe de plumes noires et vous aurez, avec le manteau blanc que les officiers croisent sur leur poitrine à l'aide d'une ganse d'or, le costume complet de cette troupe qui par son caractère aventureux non moins que par l'étrangeté romanesque de son ajustement rappelle les corps francs du moyen âge. Il est impossible en effet de voir, son bouquet de plumes au vent, et son sabre dans son gantelet noir, un de ces officiers parader à la tête de son escadron sans penser à ces fameux reîtres qui faisaient les beaux jours de la guerre de trente ans.

A mesure qu'on approchait du cabinet du maréchal, un peu de silence succédait à ce grand mouvement. Après le bruit de la place d'armes venait l'activité des bureaux. C'étaient encore des officiers et des adjudants, mais faisant fonction de chancellerie, et le cri de la plume rédigeant la dépêche vous reposait du cliquetis des sabres et des éperons. A

en juger par les masses d'enveloppes qui jonchaient le sol, il y avait de la besogne à l'official ce jour-là. J'admirai surtout les titres interminables qui décoraient ces enveloppes. On a dit que le plus simple énoncé des titres et qualités du feld-maréchal comte Radetzky de Radetz, ne saurait tenir en moins de douze lignes, je ramassai une de ces enveloppes et je voulus compter, pour mon édification personnelle, les lignes du protocole : il y en avait dix-huit, j'ajouterai que l'écriture était des plus serrées.

VI

Tout à coup, cependant, la porte du cabinet s'ouvrit et laissa passer un petit vieillard d'une physionomie avenante et sympathique, allègre, familier, cordial, respirant la bonhomie et la vivacité sur la mine, dans le geste et jusque dans sa parole où se rencontre cette expression particulière au dialecte autrichien. C'était le héros de Somma-Campagna et de Novare, le feld-maréchal Radetzky en personne. Quiconque eût rêvé une de ces individualités chères aux poëtes, chez lesquelles la puissance d'un physique surhumain semble rehausser encore l'éclat d'un glorieux prestige, se fût trouvé étrangement désabusé. Rien d'imposant ni de solennel dans cette figure à laquelle, hâtons-nous de le dire, l'absence d'un certain idéal de convention n'ôte rien toutefois de l'intérêt histo-

rique qui l'entoure. Seulement il faut en prendre bravement son parti et laisser là les hommes de Plutarque pour l'heureux caporal; Alexandre et César pour le *père Radetzky*, *Vater Radetzky*, s'il nous est permis d'adopter ici le nom que ses soldats lui donnent en campagne.

Le maréchal vint à nous en nous tendant les deux mains et nous introduisit dans son cabinet le plus affectueusement du monde. Instruits de l'habitude qu'il a de se tenir presque toujours debout, nous persistions à ne pas nous asseoir malgré son invitation, ce que voyant, il s'assit lui-même sur un vieux fauteuil jaune qu'il occupa aussi longtemps que la pétulance de son humeur le lui permit, c'est-à-dire environ cinq minutes, car à peine la conversation fut-elle engagée que, s'animant peu à peu, il se leva et, gesticulant d'une main tandis que l'autre se cachait dans son gilet d'uniforme ouvert par le haut, se mit à mesurer la salle du pas d'un homme de cinquante ans, très-gaillard et très-vert. C'est en effet le chiffre qu'on lui donne au premier moment. Plus tard seulement on remarque sur ses traits l'empreinte de son grand âge que la vivacité de l'œil, l'activité du mouvement, la sonorité de l'organe empêchent d'apercevoir d'abord. Doué d'une certaine corpulence qui, sans être exagérée, n'en a pas moins le grave défaut de diminuer encore le volume de sa tête très-petite d'ailleurs, le maréchal manque un peu dans sa personne de cette distinction aristocratique que plusieurs d'entre les chefs de l'armée autrichienne, le prince Windisch-graetz, par exemple, possèdent au suprême degré. Peut-être aussi doit-il à cette bonne mine, médiocrement caractérisée dans le sens dont je parle, à cette physionomie excellente et paterne, la po-

pularité immense dont il jouit auprès du soldat. Il y a certaines conditions physiques indispensables pour se concilier la sympathie des masses. Bien des gens, quoiqu'ils fassent, n'y parviendront jamais, uniquement à cause de ces qualités d'élégance innée et de distinction personnelle, lesquelles, pour la plupart du temps, élèvent un mur de glace infranchissable entre celui qui en dispose et la foule. Otez à Radetzky sa façon militaire, cette rondeur de bon vivant, ce regard malin et narquois, ce visage rougeaud qui ne demande pas mieux que de se dérider dans l'occasion, et toutes les anecdotes qu'on raconte de lui, soudain deviennent impossibles, et c'en est fait de ces mille légendes de la vie de camp et de garnison où il se montre au dénoûment comme une sorte d'intervention providentielle, de *Deus ex machinâ* ; c'en est fait de cette épopée homérique dont il est le héros célèbre, héros valeureux, humain, paterne et prenant toujours sa part, joie ou peine, de tout ce qui arrive au dernier soldat de son armée, au dernier enfant de sa famille.

Selon un bruit qui circule, il advint qu'un jour le vieux maréchal, passant devant un de ses grenadiers qui montait la garde, eut idée de lui faire quelque largesse ; restait à savoir comment s'y prendre, car le brave homme était sous les armes, et Radetzky connaît la consigne. Heureusement une borne se trouvait à deux pas de la guérite ; le maréchal l'avise, y pose discrètement sa bourse, et clignant de l'œil à la sentinelle, poursuit sa promenade, ses mains croisées derrière le dos. J'ignore ce que ce fait peut avoir d'authentique ; mais à la place de l'humoriste caporal qu'on mette le prince Windisch-graetz, et la chose n'a plus l'ombre de vraisemblance.

C'est que pour être un général d'armée, il ne suffit pas de conduire ses soldats à la bataille, ce n'est même point assez que de vaincre avec eux; et celui-là n'accomplit que la moitié de sa tâche, qui ne se montre qu'au feu de l'ennemi. « Il avait été à la peine, c'est bien le moins qu'il fût à la fête, » disait, de son drapeau, l'immortelle héroïne de Vaucouleurs. Occuper l'imagination de son monde, être de la veillée au bivouac, comme le matin on a été de la prise d'armes ; vivre avec lui corps et âme, inséparablement, l'échauffer de son souffle à toute heure, et sous quelque forme que les circonstances l'exigent, tomber au milieu des gens comme une bombe : les deux plus illustres capitaines des temps modernes, Frédéric de Prusse et Napoléon avaient en eux de cette nature démoniaque qui dompte et subjugue. Il ne m'appartient pas d'apprécier le génie militaire du maréchal Radetzky ; mais ce que je puis dire, c'est qu'il relève de la tradition des grands hommes de guerre que je viens de citer. A ce métier-là on conçoit que la distinction personnelle soit bien souvent sacrifiée, et l'eut-on reçue parmi ces dons du ciel qui nous arrivent en naissant, il faut s'attendre à ce qu'elle ait à subir mainte altération plus ou moins grave : mais on a, pour se consoler, tant d'avantages qu'en vérité la chance peut être courue. Et l'enthousiasme d'une armée triomphante, l'amour des soldats, la conscience profonde qu'on est une des premières gloires de son époque, valent bien après tout les belles manières d'un grand seigneur qui se ferait battre.

VII

Le maréchal me rappelait surtout le maréchal Bugeaud. Il y a en effet un air de famille entre ces deux personnages et les rapprochements ne manqueraient point à qui voudrait chercher à les saisir. Ne fût-ce que par cette gaîté humoristique qui se communique au milieu des plus terribles épreuves, les deux physionomies se ressemblent. Ajoutons aussi à la causticité du caractère, à une bonhomie un peu rudoyante, à je ne sais quel ton de bourru bienfaisant qui de part et d'autre se manifeste, cette tendre sollicitude à l'égard du troupier dont le héros de l'Isly, non moins que le vainqueur de Novare, ne s'est jamais lassé de donner l'exemple. On dirait que tous deux ont eu le secret de cette gaudriole talismanique qui relève soudainement le moral d'une armée en désarroi. « Allons, mes

enfants, *la casquette à Bugeaud!* » s'écriait le maréchal d'Afrique au milieu du morne silence d'une marche forcée à travers le désert. Et nos braves bataillons, déjà courbés et chancelants, trompant tout à coup la soif aride et l'inclémence d'un ciel de feu, entonnaient le refrain grotesque sur un motif de fanfare et vaillamment reprenaient le pas. « Battons demain les Piémontais, disait le père Radetzky, la veille de la bataille de Novare, à ses grenadiers qui lui reprochaient son obstination à se conformer à l'ancien règlement qui défendait de porter la barbe, battons les Piémontais de main de maître et je vous promets de laisser pousser mes moustaches. »

Ces rapports dont nous parlons, nous avaient frappé tellement dès l'abord, que sitôt après les compliments d'usage, nous ne pûmes nous empêcher d'en faire part au maréchal. Sur quoi le vieux Radetzky nous serra vivement la main comme un homme à qui le parallèle devait déplaire d'autant moins qu'il nous offrait une occasion toute naturelle de lui transmettre un mot qu'un de nos amis avait retenu de sa dernière conversation avec le duc d'Isly. « Si la guerre civile éclate en France, avait dit le maréchal Bugeaud, je n'ai qu'une ambition c'est d'en être le Radetzky. » Le propos alla droit au cœur du vieux guerrier, comme il devint facile de nous en convaincre à l'émotion de son visage. On se tromperait fort à supposer chez l'étranger de l'indifférence à l'endroit de nos illustrations militaires contemporaines. Nos campagnes d'Afrique, en occupant l'activité victorieuse de notre jeune armée, ont attiré sur elle l'attention, je dirais mieux l'intérêt de l'Europe qui depuis n'a jamais manqué de s'in-

former de ses mouvements et de son esprit, non plus que de l'expérience, des talents et du caractère de ses chefs connus aujourd'hui partout et appréciés avec une rare justesse. Chose étrange et d'un enseignement bien remarquable ! au milieu de la situation fâcheuse que tant de bouleversements, de catastrophes et de coups de main nous ont créée, au dehors, notre prestige militaire semble s'être agrandi de tout ce que nous avons laissé s'échapper du côté de la politique. Et comme il arrive aux époques révolutionnaires où tout ce qui est vertu, dévouement et véritable patriotisme, se réfugiant dans l'armée, l'armée devient pour ainsi dire le pays ; c'est à elle qu'on paie à l'étranger ce tribut de respect et d'honneur dû à la France et que sur tout autre terrain on lui refuse. Nous ne taririons point à raconter jusqu'où va cette préoccupation des *illustres épées* que les événements ont mises chez nous en évidence. Et si de nos hommes d'État l'Europe ne parle guère, il faut dire qu'elle trouve à s'en dédommager sur le chapitre de ses généraux. Que le Ban Jellachich, cette grande âme sympathique à tous les héroïsmes, à toutes les vertus, à toutes les gloires, s'informe ardemment de nos hommes de guerre et souhaite de les voir et de les connaître, naturellement cela s'explique ; mais ce qui ne laisse pas que d'étonner quelque peu c'est de voir dans un bal les jeunes filles quitter la valse (une Autrichienne quitter la valse !) pour vous demander des nouvelles de tel ou tel de nos hommes de guerre ? Et penser qu'il fut un temps où cet intérêt et cet enthousiasme s'adressaient aux écrivains de la France, à ses artistes et à ses poëtes ! O sort ! ce sont là de tes jeux ! qu'aurait dit M. de Voltaire en se voyant ainsi préférer un soudard ? Il

est vrai qu'on n'en était alors qu'à la préface du livre ; depuis bien d'autres sont venus qui plus cruellement ont expié leur faiblesse. Mettez donc votre plume ou votre lyre au service des révolutions pour qu'elles vous traitent de la sorte.

Aux yeux de Radetzky le maréchal Bugeaud avait cet avantage immense de s'être trouvé mêlé aux plus beaux faits d'armes de notre jeune armée sans appartenir cependant tout à fait à la génération nouvelle. Presque toujours les conditions d'âge entrent pour beaucoup dans les sympathies des hommes, et ces deux héros du passé se rencontrant dans le présent n'en pouvaient que mieux se comprendre. Le vétéran illustre de l'armée autrichienne n'a jamais oublié ses premières campagnes lorsqu'il servait en qualité d'adjudant sous les ordres du général Mélas ; et cet échiquier italien qu'à son tour il gouverne en maître aujourd'hui, le vainqueur de Custozza, de Mortara et de Novare en commençait l'apprentissage à Marengo dans des circonstances moins heureuses pour son pays, mais où sa bravoure et ses talents ne perdirent pas une occasion de se donner carrière.

Nous causâmes ainsi environ une grande heure pendant laquelle le maréchal, toujours allant et venant, passa d'un sujet à l'autre, avec l'entrain, la verve, la pétulance d'un jeune officier de trente ans. Conteur original et plein d'anecdotes humoristiques, par moment il s'appuyait devant sa table et les jambes croisées écoutait d'un air de très-vif intérêt ce que nous lui disions de la France et de certains hommes qui l'ont gouvernée pendant ces dernières années. Puis tout à coup reprenant sa marche, il se laissait emporter de nouveau, s'échauffant de ses propres paroles et tour à tour, gai, railleur,

impétueux, le sourire aux lèvres ou l'éclair dans l'œil, selon les impressions qui l'animaient. Le maréchal, qui parle facilement plusieurs langues, avait commencé la conversation en français, mais, ainsi qu'il arrive assez ordinairement en pareil cas, à mesure que les nécessités du discours réclamaient une élocution plus rapide, la langue française lui manquant, il saisissait l'allemande au passage, comme on quitterait un cheval d'occasion pour sauter sur sa monture accoutumée; et se trouvant dès lors plus ferme en selle il se mettait à battre vaillamment le terrain. Les campagnes de Piémont et de Hongrie, l'empire d'Autriche aux prises avec le plus effroyable cataclysme et domptant le fléau de Dieu par le génie de son armée, l'antagonisme des nationalités si souvent invoqué comme un élément de dissolution sauvant à un jour donné cette monarchie qu'il devait perdre, la témérité de l'attaque et l'héroïsme de la répression, Milan, Venise, Vérone, Novare enfin, tels furent les différents points qu'il toucha; une fois lancé ne s'arrêtant plus, passant comme au hasard d'un sujet à l'autre, coupant court à une considération politique pour vous raconter de but en blanc quelque anecdote soldatesque et au milieu de tout cela s'effaçant lui-même avec la plus ingénieuse obstination, faisant çà et là mille détours pour éviter sa personnalité et comme il fallait bien, sur un pareil chemin, finir par se rencontrer nez à nez avec elle, ne se décidant à l'aborder que d'un ton de réserve extrême et de la façon d'un homme qui vous dit « je n'ai fait que mon devoir et tout autre à ma place eût agi de telle sorte. »

VIII

Le malheur de ces conversations c'est qu'il est impossible d'en rien fixer sur le papier. Eût-on à son aide la plume d'un sténographe, comment rendre le mélange de bonhomie et d'autorité, cet accent à la fois paternel et dur, cet œil narquois qui tout en larmoyant lance une flamme, en un mot toute cette physionomie originale et si profondément caractéristique de l'octogénaire caporal? Il n'importe, certains souvenirs de cet entretien pour nous très-mémorable, mériteront, peut-être, quelque intérêt au point de vue d'une appréciation impartiale d'événements encore trop contemporains pour avoir été de part et d'autre estimés de sang-froid. L'histoire s'éclaire de tout, et quel que soit d'ailleurs le principe auquel on demeure attaché, qu'on se prononce pour

l'Autriche ou le Piémont en cette affaire, il ne viendra, j'imagine, à l'idée de personne de nier que la succession de faits inaugurée par le combat de Goïto et qui a pour dénoûment la bataille de Novare, n'appartienne désormais irrévocablement à l'histoire.

Charles-Albert n'eut jamais franchement les sympathies de la Lombardie, il suffirait de consulter ses propres généraux pour s'en convaincre. On avait besoin du secours de son armée et de son bras, dès lors il n'en coûtait rien de flatter son ambition, de caresser sa vanité, quitte à jeter le masque plus tard. On sait en effet en quelles indignités, en quels ignominieux outrages se changèrent au jour venu, ces flatteries et ces caresses, et les balles qui trouèrent le plafond de la Casa-Greppi, à Milan, témoigneront aux yeux de quiconque veut des preuves de cette affection filiale des Lombards pour le roi de Sardaigne. Entre le parti révolutionnaire et Charles-Albert c'était à qui tromperait l'autre. Chasser l'Autriche d'abord, puis après on aviserait à se défaire de qui vous gêne. Pourquoi se battaient les Piémontais, pour l'unité de l'Italie? Figurez-vous une Italie unie, que devient le Piémont? une province de l'empire, un département de la monarchie. C'était au moins du désintéressement. Il est juste d'ajouter qu'empire ou monarchie on espérait bien s'en faire proclamer le souverain. Rude et terrible question qui vous amenait naturellement en face des mazzinistes, lesquels de leur côté ne rêvaient que la République. L'obstacle universel, à toute espèce d'accommodement aux affaires de ce monde, il est, s'il faut le dire, dans cette absurde et nuageuse tendance de notre époque qu'on appelle l'IDÉE et qui ne sert

qu'à dérober la faiblesse de certaines consciences en proie à toutes les hésitations du doute et aussi l'absence de tout principe politique. En vérité Napoléon n'avait point tort de malmener si sévèrement les idéologues. Ces gens-là, si vous les laissez faire, vous mettront, avec de beaux discours, l'Europe dans l'abîme, puis, le sacrifice une fois consommé, trouveront encore au fond de leurs gibecières de magnifiques fleurs pour en joncher le sol. Quelques phrases banales sur la souveraineté du peuple et l'organisation du travail pompeusement débitées du haut du Capitole, et voilà les Autrichiens chassés, les princes détrônés, et la république universelle, cette panacée du siècle, proclamée dans tous les coins de l'Italie.

« Pressé par l'insurrection qui éclatait de toutes parts, je dus rassembler mes troupes sur le point central de mes opérations militaires, et ce fut cette concentration que Charles-Albert prit pour une défaite, pour l'abandon définitif de la Lombardie : » Ces paroles du maréchal Radetzky, renferment tout le secret de la conduite du malheureux roi de Piémont. D'un côté toujours céder aux manœuvres des républicains, favoriser, au prix de son repos et de sa couronne, les illusions et les folies d'intrigants chimériques, de l'autre donner dans tous les piéges d'un ennemi habile, rompu à la guerre et dont la haine persévérante et l'implacable obstination devaient finir tôt ou tard par lasser sa fortune; telle fut la destinée de ce prince aussi inconsidéré que vaillant, aussi chevaleresque sur le champ de bataille qu'inexpérimenté dans les conseils.

Dupe des menées révolutionnaires et en même temps aveuglé par sa propre ambition qui lui faisait entrevoir la royauté de la haute Italie; Charles-Albert résolut de tenter

une nouvelle fois le sort des armes, et le 12 mai 1849 fut proclamée cette résolution qu'un ministère composé de représentants du parti milanais pouvait seul prendre sous sa responsabilité. Les hommes modérés et dévoués à la dynastie se retirèrent et chacun sait ce qu'amena cette politique de casse-cou. Le général Hess, qu'on pourrait appeler le bras droit de Radetzky, naturellement initié aux moindres détails du plan de campagne du maréchal, avait dit au premier coup de canon : « Si notre armée rencontre les Piémontais à Novare, il n'y a qu'un miracle du Seigneur qui les puisse tirer d'affaire ; » le miracle n'eut point lieu et les Piémontais furent battus. Engagée à dix heures du matin la bataille se termina dans la nuit du même jour. Il n'y avait pas une semaine que le maréchal avait quitté Milan ; c'était brillamment mener les choses et le vieux triomphateur, en place du noble et simple bulletin écrit de son quartier général, en date du 24 mars à minuit, avait le droit, imitant l'énergique concision du style du barbare Suwarow après la journée de Prague, d'adresser à son gouvernement une dépêche renfermant toute l'histoire de la campagne dans ces trois mots : « Hurrah ! Novare ! Radetzky ! »

Pour apprécier dignement ce hardi fait d'armes, il convient de se représenter que le maréchal n'avait plus affaire cette fois à des forces insurrectionnelles recrutées au hasard dans les pays soulevés mais à des troupes rigoureusement disciplinées, disposant d'une artillerie qui passe à bon droit pour l'une des meilleures de l'Europe et presque toujours de beaucoup supérieure en nombre, témoin l'engagement d'Olengo où le lieutenant feld-maréchal d'Aspre, tint en échec avec vingt

mille hommes le gros de l'armée ennemie qui ne comptait pas moins de cinquante mille combattants. Après les affaires de Gambolo et de Vigevano, l'une et l'autre désastreuses pour les Piémontais, le général Chrzanowski concentra ses forces sur Olengo et sur Novare. Il arrive qu'un joueur malheureux, pour conjurer la mauvaise chance, risque tout ce qui lui reste sur une dernière carte; l'important, en pareil cas, est de trouver la bonne, car, si vous vous trompez, vous êtes perdu. Telle fut l'histoire de cette concentration de l'armée piémontaise. Pour que la tactique eût réussi, même en admettant l'avantage de la position stratégique, il aurait fallu s'être assuré de la victoire. Le général Chrzanowski était loin de compte, bien que le téméraire entraînement du baron d'Aspre eût semblé un moment, au début de la bataille, justifier de l'habileté de sa manœuvre. En effet, le lieutenant feld-maréchal, se laissant emporter par le feu de la guerre et brûlant d'en venir aux mains, se jeta à Olengo sur l'ennemi, sans connaître ses forces et sans la moindre certitude d'être, au besoin, promptement secouru. Vingt mille Autrichiens tinrent tête pendant plusieurs heures à toute l'armée piémontaise, forte de cinquante mille hommes, et, chaque fois qu'on les repoussait, ils revenaient à la charge, toujours entraînés par leur chef intrépide qui, reconnaissant sur le champ de bataille son héroïque erreur, s'était juré de la laver de son sang ou de la faire tourner au profit de la victoire. L'occasion s'offrait belle au général Chrzanowski, pourquoi ne la saisit-il pas? Le moment en effet était venu de prendre vigoureusement l'offensive et d'écraser son rival. Il hésita et perdit la bataille.

C'est aujourd'hui une opinion, partout acceptée, qu'on

avait espéré mieux des talents et de la capacité militaire du général Chrzanowski. Aussi le soldat piémontais n'a-t-il point manqué de rejeter sur ses chefs la responsabilité de la journée; et convaincu au fond de l'âme d'avoir fait bravement tout son devoir, il dit encore que si les choses ont tourné de la sorte à Novare, la faute en est aux officiers qui le commandaient, car pour lui il a fait tout ce qu'il fallait pour tailler les Autrichiens en pièces. L'état-major, en effet, c'était là le côté critique de cette armée, dont la bravoure et la bonne discipline n'ont pas cessé de se montrer jusqu'à la fin. Croira-t-on que pas un officier n'avait songé à prendre avec lui la carte de la Lombardie? Cette riche et magnifique plaine de la Lombardie, couverte de blé, de riz, de pâturages, est peut-être encore une des contrées de l'Europe les plus faciles à défendre. Ces grands lacs qui baignent le pied des Alpes, ces rivières qui viennent se jeter dans le Pô, forment autant de lignes militaires. De nombreux canaux, des fossés profonds bordent toutes les routes, et les champs sont palissadés d'arbres et de haies. La cavalerie ne peut manœuvrer sur un pareil terrain, et l'artillerie, à chaque pas, trouve des obstacles. Ajoutez à ces avantages tant de données stratégiques qui, sur un sol si souvent visité par la guerre et pour ainsi dire devenu classique en fait d'opérations de ce genre, devaient naturellement se présenter à la méditation de chefs exercés; leçons du passé que négligeait la défense et dont l'attaque s'inspirait habilement.

On dirait qu'après avoir épuisé la coupe des déceptions, Charles-Albert s'en remit au seul hasard du soin de faire triompher une cause romanesque à laquelle désormais il ne

croyait plus. Lorsque ces illusions eurent cessé de le conduire, le découragement le prit et, sauf les heures de combat où, plus valeureusement que pas un, il payait de sa personne, offrant en désespéré sa poitrine aux balles autrichiennes, peu à peu il se désintéressa de tout ce qui s'agitait autour de lui. Lorsqu'on entra dans la chambre qu'il avait occupée pendant la nuit qui précéda la journée de Novare, on trouva auprès du lit une table, et sur cette table, à côté de la bougie à moitié brûlée, un *Voyage en Chine*, dernière lecture de ce roi qui le lendemain livrait bataille. Et pourtant, à cette veillée des armes succéda dans l'action la conduite d'un héros. Partout où sifflait la mitraille, au plus fort des périls et du feu, il était là, cherchant la mort, et s'il ne la put rencontrer, du moins dans ce Waterloo de l'Italie trouva-t-il l'occasion d'abdiquer. A défaut du poids de l'existence il secouait le fardeau d'une couronne, c'était toujours s'alléger d'autant.

Cette fin de Charles-Albert, par sa misère et sa grandeur, touche selon moi à ce que l'imagination des poëtes a jamais créé de plus solennel et de plus émouvant. Au milieu d'une nuit pluvieuse et sombre, une berline de voyage est amenée au général de Thurn par les hussards des avant-postes : un homme, grand et maigre, le visage couvert d'une pâleur de spectre, en descend. — « Je suis le comte de Barge, colonel piémontais, l'armée où je servais ce matin encore est en pleine dissolution, et je désire me rendre à Nice. — « Passez, Sire, et que Dieu vous garde. » — Et l'équipage repart au galop, emmenant ce roi qui s'en va mourir loin de la patrie, sur le sol où naquit jadis dom Sébastien, cet autre aventurier

couronné, ce Charles-Albert du moyen âge portugais. — Je ne sais, mais il me semble que Shakspear lui-même n'inventerait pas mieux.

Comme pendant à cette scène de désolation, l'histoire, qui ne se lasse pas de multiplier les enseignements et les drames, semble avoir mis la rencontre si mélancolique du jeune souverain avec le vieux maréchal Radetzky. Le rendez-vous avait été fixé à Vignole, petite localité située à quelque milles de Novare, où le chef illustre de l'armée autrichienne, accompagné d'une suite nombreuse et splendide, attendait depuis quelques instants, lorsque le jeune roi de Sardaigne parut. Du plus loin qu'il aperçut le maréchal et son escorte, Victor Emmanuel mit son cheval au galop, et s'élançant vers Radetzky, l'aborda avec ces propres paroles dites d'un accent de profonde effusion : « Maréchal, vous voyez devant vous un fils qui n'a plus de père, un roi qui n'a plus de royaume, un général qui n'a plus d'armée ! — Le maréchal serra la main du prince et tous deux s'embrassèrent cordialement. En suite de quoi, Victor Emmanuel, Radetzky et le général Hess entrèrent à cheval dans la cour d'une maison voisine, où la paix fut négociée. Les trois personnages de cette scène historique s'entretinrent debout au milieu de la cour, tandis qu'autour d'eux une compagnie de *Sereshans*, pittoresquement drapés dans leurs capes écarlates, formaient le cercle. Un jeune officier des hussards de Reuss, le comte Schoenfeld, envoyé au-devant de Victor Emmanuel pour lui annoncer que le feld-maréchal l'attendait, racontait qu'à peine la conversation engagée, le jeune roi s'écria : « Vous m'avez pris, à Mortara, six chevaux ; comme je crains bien qu'il ne m'arrive de ma

vie d'en retrouver de pareils : entre autres un bai-brun magnifique, mais qui n'est pas très-sûr des deux jambes de devant, je vous en avertis pour que vous en préveniez son heureux possesseur. » Quelques minutes plus tard, le jeune roi reconnut un de ses chevaux dans l'escorte du maréchal. C'était l'écuyer de Radetzky qui le montait. A peine Victor Emmanuel en avait-il fait l'observation, que le maréchal, le plus gracieusement du monde, donna ordre qu'il fût rendu au jeune prince.

Nous avons parlé tout à l'heure, de l'opinion portée par l'armée Piémontaise sur ses chefs. Ce fut surtout dans les rues de Novare, et pendant la confusion de la débâcle que ses mauvaises dispositions éclatèrent dans toute leur véhémence. Les liens de l'obéissance et de la discipline étaient dissous ; des ordres des officiers, des paroles du roi qui vainement se montrait sur les places, cherchant à rétablir l'autorité, les soldats ne tenaient plus compte, il y en eut même d'assez furieux pour menacer du poing leur souverain, et diriger contre sa personne, le canon de leur fusil. Ce fut après avoir essuyé ces derniers outrages, que Charles-Albert s'éloigna nuitamment de la ville ; dans quel trouble d'esprit, dans quelle amertume de cœur, on se le peut imaginer ! Le soldat irrité d'avoir payé si cher une défaite, et croyant, non sans quelque raison peut-être, qu'il ne devait ce revers qu'aux manœuvres d'une direction inhabile, certain, quant à lui, d'avoir versé plus de sang qu'il n'en faut pour acheter une victoire, le soldat s'en prenait à tout ce qui était au-dessus de lui, même au roi que la grandeur de son infortune aurait dû protéger contre des scandales de ce genre. Mais aussi,

que de fautes venaient d'être commises vis-à-vis de ces légions de Savoie et de Piémont infatigables à réparer leurs brèches! Penser que ces troupes opéraient sur leur propre terrain, manquant de vivres et que pendant trois jours, on se battit devant Novare, sans avoir de quoi manger! — Vous rencontrez à Vérone et à Milan, derrière la vitre de certaines boutiques, une estampe satirique dont le passant peut deviner l'allégorie : sur le premier plan, sont figurés des soldats, sur le second des officiers, sur le troisième, un homme revêtu des insignes de la royauté. Or voici comment la fantaisie de l'artiste a imaginé d'affubler son monde : les premiers ont des têtes de lion, les seconds, des têtes d'âne, quant au troisième, le roi, il est sans tête, acéphale. On attribuerait le coup de patte aux Autrichiens, si chacun ne savait, que sur la question de la guerre de l'indépendance, les Italiens n'ont point pour usage de se ménager les uns les autres, et que les plus rudes traits, comme les plus sanglantes invectives, viennent de leur propre camp. On ne peut refuser aux peuples de l'Italie, le courage, l'intelligence et le génie, mais ce qui, la plupart du temps, paralyse ces dons, c'est un esprit exalté, superbe, outrecuidant, cause de tant de folles hallucinations et de toutes leurs rivalités municipales.

Si l'humeur milanaise est si peu indulgente pour les Piémontais, Turin ne se montre pas moins sévère pour Milan, et cela sans avoir recours aux jeux d'esprit.

« Les Milanais, dans les cinq journées de mars, ont donné un sublime exemple d'héroïsme, en forçant les Impériaux à fuir loin de leurs murs; mais ils ont cru, trop tôt, leur tâche

accomplie, et commettent une grande faute en laissant peser sur l'armée piémontaise, tout le poids de la guerre. Ont-ils donc oublié les ressources immenses que l'Autriche déploya contre Napoléon? Ce n'est pas en chantant des hymnes et en prodiguant les épithètes de barbares, traîtres et vils, qu'ils repousseront les phalanges, car ce sont là des armes bien faibles contre la mitraille. » J'emprunte ces lignes à un excellent livre et très-impartial, intitulé : *Journal d'un officier de la brigade de Savoie, sur la campagne de Lombardie.* « Vers le soir, je suis allé faire une course dans la ville, poursuit l'auteur, M. Maximilien Ferrer, Milan est plus vaste que Turin, avec moins de régularité et d'élégance, les rues sont tortueuses, les places petites et sans ornements, mais sa cathédrale, avec ses millions de clochetons et de statues, est le chef-d'œuvre de l'art *gothique* en Italie, » et, mêlant aussitôt l'observation morale à ces sommaires indications d'un tourisme assez vulgaire : « J'ai assisté, dans un café, à une scène passablement burlesque, et qui peint la jactance d'un certain nombre d'Italiens de nos jours. Deux Lombards s'entretenaient, avec chaleur, sur les destinées de leur patrie. L'un vantait les utopies républicaines de Mazzini, l'autre, admirateur passionné de Vincent Gioberti, déclamait en faveur des théories du grand philosophe piémontais. La discussion dégénérant en personnalités blessantes, le disciple de Mazzini se lève avec emportement, et dit à son antagoniste : Lâche, je te défie !... As-tu, comme moi, délivré cette terre sacrée de cinq barbares tombés sous mes coups, au pas du Tonale? réponds... — Au moment où j'allais m'interposer pour calmer la fu-

reur de ce *Prode*, et l'engager à réserver son ardeur belliqueuse pour la première rencontre avec l'ennemi ; un vieillard, qui se trouvait près de moi, me dit : Ne vous dérangez pas, mon officier, il est inutile de séparer deux hâbleurs qui n'ont envie de se battre ni entre eux, ni contre l'ennemi. »

Le même officier piémontais a raconté l'accueil que l'antique capitale de la Lombardie réservait à l'armée libératrice battue à Lodi par Radetzky et contrainte à se replier sous les murs de Milan : « L'armée a quitté Lodi à dix heures du soir et pris la route de Milan. Le roi a marché toute la nuit avec la brigade de Savoie. Nous sommes arrivés à midi aux portes de la ville, on nous a reçus très-froidement, j'ai même entendu ces mots de quelques personnes qui tournaient en dérision le délabrement de notre tenue : *Che brutti soldati, come son laceri !* Nous nous attendions à voir arriver, pour remplacer, dans nos rangs, nos morts et nos blessés, tous ces jeunes militaires qu'on nous avait représentés comme résolus à s'ensevelir sous les ruines de leur ville, plutôt que de subir une seconde fois le joug abhorré. Mais je ne puis citer ici qu'une vingtaine d'individus vêtus et armés en héros de mélodrame (nouveau costume italien en velours noir, carabine sur l'épaule, sabre au côté, pistolets et poignard à la ceinture) qui sortirent de la Porte Romaine au pas de charge, en criant à gorge déployée ! *Morte ai barbari* (1) !... » — On sait comment, vaincu par tant d'obstacles, Charles-Albert, pour épargner à Milan les hor-

(1) *Journal d'un officier de la brigade de Savoie, sur la campagne de Lombardie.*

reurs d'une prise d'assaut, et sauver ses troupes d'une entière défaite, prit le parti d'envoyer au chef de l'armée autrichienne, des parlementaires ; cela se passait le 5 août, c'est-à-dire, juste dix jours après que le roi de Piémont avait refusé la ligne de l'Adda que lui offrait Radetzky !

IX

En général les paysans de la Lombardie ne possèdent aucune idée de leurs droits politiques ; ayant de tout temps souffert de la guerre, leur seul désir est de jouir de la paix à tout prix. Devant la crainte des maux que la guerre entraîne avec elle, leur patriotisme s'efface ; quant à la forme du gouvernement qui les doit régir, ils y demeurent, quoi qu'on fasse, complétement indifférents. Ce que nous disons des populations rurales, peut aussi bien s'appliquer à certaines classes où foisonnent ces types précieux de la comédie vénitienne, immortalisés par Goldoni ; non pas que leurs droits politiques, ceux-là les ignorent, mais que voulez-vous, bon Dieu, qu'ils en fassent ? Entre les soins d'un négoce où l'usure finit toujours par jouer son petit rôle, et les préoccu-

pations d'une gastronomie héréditaire qui ne dédaigne pas de mettre, elle-même, la main au fourneau, quelle place resterait-il pour ces passions actives et dévorantes de la vie publique ? Pantalon et Brighella sont-ils gens à mourir jamais ? « A Palazzuolo, dit l'auteur du *Journal d'un officier Piémontais*, les officiers vont prendre leur café dans la maison d'un certain signor Fiorino, homme d'affaires de plusieurs riches propriétaires du pays, marchand de vins, aubergiste, et je crois même quelque peu usurier. Il signor Fiorino porte un habit canelle, la culotte courte et les souliers à boucles ; quoique septuagénaire, il est d'une rare activité, et ne recule devant aucune fatigue, lorsqu'il s'agit de réaliser quelque bénéfice. « Mes chers messieurs, nous disait-il un jour, avec un certain air de bonhomie, je suis enchanté de vous voir, vous aimez le *vino santo* et le bon café, vous avez de l'argent, vos soldats payent tout ce qu'ils prennent, Vivent les Piémontais ! Je désire ardemment que vous soyez victorieux avant l'automne, POUR QUE NOUS PUISSIONS VENDANGER ; il faut cependant rendre justice à tout le monde, l'Autriche nous laissait tranquilles (*non ci tribolava*), nous vendions assez bien notre soie... — Puis craignant de s'être compromis, il reprenait avec une expression tant soit peu ironique, n'importe, Vive l'Italie ! nous sommes tous frères :

Fratelli d'Italia,
L'Italia s'è desta,
Dell' elmo di Scipio,
S'è cinta la testa !...

Combien de voix triomphantes avaient entonné, la veille, l'hymne de Mumel , ui, le lendemain, au jour de l'action,

rentraient dans le silence ; heureuse encore, la cause de l'indépendance nationale, lorsque la trahison ne remplaçait pas l'indifférence ! A l'affaire de *Somma Campagna*, deux colonnes de douze mille hommes chacune, sortirent de Vérone, et marchant une partie de la nuit, vinrent bivouaquer quelques heures à un mille des avant-postes piémontais, sans qu'il se fut trouvé, parmi ces habitants de la campagne, un seul assez *italien* pour prévenir les troupes de Charles-Albert, du danger qui les menaçait, « bien plus, ajoute M. Maxime Ferrer, plusieurs officiers m'ont assuré que, lorsque notre second régiment se retirait de *Sona*, deux ou trois habitants, cachés derrière les murs, firent feu sur nos soldats. »

X

Il nous reste à dire quelques mots de la façon d'être, et des habitudes du maréchal Radetzky, à essayer de caractériser cette physionomie déjà historique, à l'aide de nos souvenirs personnels, et aussi de ces mille détails qu'on ne saurait négliger, car ils ont, selon nous, cet intérêt de faire vivre les héros de la vie de tout le monde.

Né le 2 novembre 1766, à Trzebenitz, en Bohême, Joseph Wenzel, comte Radetzky de Radetz, touche à sa quatre-vingt-septième année. Sur pied et au travail dès cinq heures, le maréchal prend son café à six en compagnie de ses adjudants et de ses officiers d'ordonnance. On déjeune à dix heures, à quatre on dîne. Le soir vers sept heures il prend son thé, fait une partie de tarock avec ses aides de camp et se retire

invariablement au coup de neuf heures. En campagne il observe les marches avec la plus scrupuleuse exactitude, charge ses officiers de lui lire les dépêches arrivées du dehors, mais ne permet pas qu'une seule ligne soit expédiée de son quartier général sans en avoir lui-même pris connaissance. En dehors du service il a pour coutume de traiter son monde sur le ton de la plus intime familiarité ; survenant au milieu d'un récit du bivouac et ne souffrant pas qu'on se lève ou qu'on fasse mine de dérober son cigare ; s'informant auprès de chacun de ce qui l'intéresse, incessamment occupé des besoins du soldat qu'il aime particulièrement et dont il obtient des prodiges, grâce à cette sollicitude qui, si d'autres mouvements qu'un noble instinct du cœur la pouvaient inspirer, serait encore une tactique habile. Un des historiographes les plus intelligents et les plus véridiques de la campagne d'Italie, M. Hachlaender raconte que se trouvant près du maréchal à la bataille de Novare, il le voyait depuis un moment diriger sa lorgnette du côté d'une batterie qui furieusement attaquée par l'artillerie piémontaise lui ripostait par un feu terrible : « Regardez là-bas, s'écria tout à coup le vieux guerrier, regardez ces braves gens, quelle vigoureuse défense ils opposent à l'ennemi ! allons leur dire quatre mots, ça leur fera plaisir ! » Et s'élançant à travers la mitraille et les balles, il s'en alla au milieu du feu serrer la main à ses enfants. On sait ce que les actions de ce genre valent à un chef militaire lorsqu'elles ne lui coûtent pas la vie, et de quelle auréole de popularité leur nom s'environne. *Vater Radetzky!* disent les troupes autrichiennes ! Père Radetzky ! Et c'est à qui s'ingéniera à donner au vétéran illustre des marques de son attachement.

« Ces drôles-là veulent que rien ne me manque, grommelait un jour le maréchal, en parlant de ses jeunes officiers d'ordonnance qu'il appelle ses *Kibitze* (1) ; n'ont-ils pas imaginé maintenant de m'apporter mon chocolat, ni plus ni moins que si nous étions à Milan, à la *Villa-Reale*. Mais où diable, je vous le demande, vont-ils se procurer du lait? » Or, le mot de l'énigme était que les jeunes officiers avaient secrètement emmené avec eux une chèvre qu'on allait traire à chaque aube pour en donner la première mousse à leur général, au *Vater* Radetzky !

On peut se figurer le quartier général du maréchal Radetzky comme une sorte de grande famille dont il est le père et laquelle n'a en somme qu'une idée : obéir à l'impulsion du bras puissant et vénéré qui la dirige. Ici encore se représentent à vous ces apparences patriarcales de la vieille Autriche avec son empereur populaire, connaissant par son nom chaque bourgeois de sa bonne ville de Vienne, et se promenant au *Graben* en habit blanc, sa canne à pomme d'or sous le bras. Je n'ai point à m'expliquer en cet endroit sur les implacables desseins de cette politique, et la persévérance acharnée qui se cache sous ces dehors. Toujours est-il qu'il faut avouer qu'on n'est pas plus affable envers les gens et qu'on ne saurait pousser plus loin la bonhomie traditionnelle.

Dans les conseils et sur le champ de bataille, deux hommes complètent le maréchal Radetzky : le lieutenant feld-maréchal

(1) En français *vanneaux*. Sans doute à cause de la sveltesse, de la rapidité et en même temps de la bonne humeur de ces jeunes gens infatigables à *voler* de côté et d'autre, et à trouver leur route à travers marais et broussailles, toujours allègres et fredonnants.

Hess et le lieutenant feld-maréchal Schoenals. Hess, petit homme très-mince et très-maigre, d'une soixantaine d'années environ, à l'œil intelligent et vif, aux cheveux blonds, au teint clair, fort réservé dans sa parole, et, comme c'est l'usage chez les hommes très-occupés, n'aimant à causer qu'en dehors du terrain des banalités, — alors, si vous êtes assez heureux pour qu'il vous entretienne, vous assisterez à la conversation d'un esprit solide et convaincu, d'une haute raison, et qui, naturellement, vous en dira plus en quelques instants, que bien des livres ne vous en apprendraient ; — Schoenhals, grand, élancé, d'un extérieur tout chevaleresque dont les beaux traits ouverts et francs seraient loin d'accuser le même âge si sa barbe et ses cheveux blanchis ne coupaient là-dessus carrière à l'illusion.

Calme et réfléchi dans ses mouvements, d'une attitude plus diplomatique encore que militaire, le général Schoenhals brille surtout par sa parole d'un éclat, d'une verve, d'une originalité qui feront époque dans les fastes de l'armée autrichienne. C'est à lui que l'on doit ces mille proclamations, ordres du jour et manifestes où le lyrisme du langage se marie à l'entraînement de la situation, admirables documents qui, mutilés, tronqués, défigurés par de maladroites traductions, ont défrayé pendant dix-huit mois toutes les gazettes de l'Europe, et qui, lus dans leur texte et du point de vue qui les a inspirés, sont dignes d'être comparés à ce que l'antiquité a de plus éloquent dans ce genre. Tous les deux, Hess et Shoenhals, associés au gouvernement de Milan, habitaient avec le maréchal Radetzky *Villa-Reale*, et la trinité militaire s'était déjà depuis longtemps

formée, lorsque les événements de 1848 éclatèrent. Loin d'avoir jamais cherché à s'approprier la part qu'ont eue dans ses victoires les deux éminents officiers, Radetzky s'est lui-même réservé le soin de consigner leurs services. Voici en effet ce qu'on lit dans le rapport officiel du maréchal sur la seconde campagne d'Italie : « Parmi les compagnons fidèles qui ont soutenu chacun de mes pas, je nomme au premier rang et avant tous, mon quartier-maître général, le lieutenant feld-maréchal Hess. A lui, et j'en rends témoignage ici du fond de mon cœur, appartient, et de beaucoup, la plus grande part des succès obtenus dans la dernière campagne par les armes de l'empereur. *Prompt à embrasser la situation d'un coup d'œil infaillible, habile à saisir l'occasion, à profiter des moindres avantages, le regard toujours fixé sur le but, je l'avais investi de toute ma confiance, certain que lui à mon côté, je mènerais l'armée à la victoire. L'armée le savait et elle a vaincu* (1). » J'ajoute à ces nobles paroles ce billet, d'un laconisme antique, écrit à madame Hess, une heure après la bataille : « Nous avons battu l'ennemi à Novare, et, si la gloire de cette journée me revient, il en a, lui, tout le mérite. » Maintenant voici pour l'autre lieutenant : « Le lieutenant feld-maréchal Schoenhals a été là, comme toujours, cet homme singulier *dont le rare génie sait élever à sa suprême puissance le sentiment d'honneur qui anime l'armée.* Je lui dois immensément, et ce m'est une grande joie de pouvoir l'exprimer ici de nouveau (2). » Appréciation non moins

(1) Bericht Sr. Exc. des F. M. Radetzky über den lezten glorreichen Feldzug gegenden Koenig don Sardinien.
(2) Ibid.

ingénieuse que loyale, et par laquelle la diversité d'aptitude des deux généraux, confondus dans sa gloire, est on ne peut plus délicatement définie et mise en lumière.

En campagne, comme en temps de paix, le maréchal dîne chaque jour au milieu de son état-major; *en famille*, comme il le dit lui-même. Quiconque arrive à son quartier général, vers quatre heures, est sûr d'être retenu à sa table, dont il fait les honneurs de la plus hospitalière et de la plus aimable façon. Convive spirituel, charmant causeur, aimant à voir chacun à l'aise, deux ou trois verres de vieux bourgogne le mettent en belle humeur et ce sont alors des anecdotes sans nombre, que relève un grain de cette bonne et franche gaîté qui part du cœur. Aussi volontiers qu'il raconte, il écoute, et ne perd pas une occasion de lancer son trait. Je ne sais, mais autant que j'en ai pu juger, ce doit être un naturel excellent, et l'impression qu'il m'a produite en de si mémorables instants se confirmait davantage chaque fois qu'il m'arrivait d'interroger des personnes ayant vécu dans son intimité. Il y a de ces signes caractéristiques qui ne trompent pas. Que l'esprit de parti s'attache à travestir ignominieusement une figure illustre, que les haines politiques transforment le représentant d'un principe opposé en une sorte d'ogre ridicule, c'est leur affaire et tant pis pour ceux qui se laissent prendre aux fantasmagories de cette espèce. Mais quiconque s'en ira voyager à l'étranger dans la simple et ferme intention de s'instruire, quiconque aura vu par lui-même, saura à quoi s'en tenir sur tant de belles opinions émises par la plus insigne mauvaise foi et qu'une niaise crédulité adopte trop souvent sans conteste. Il existait jadis au théâtre, un attirail conventionnel

dont s'affublait inévitablement tout personnage en contradiction avec les sentimentalités banales du public. Cela consistait d'ordinaire en un haut-de-chausses de velours noir, puis une toque de même étoffe et de même couleur que surmontait une plume rouge. Habit noir et plume rouge, marques distinctives d'une âme nécessairement perverse et vouée d'avance à l'exécration du parterre! Or rien, selon nous, ne rappelle ces grotesques habitudes de l'ancien théâtre français, comme ces préjugés auxquels a donné cours une routine non moins stupide. Il semble, en effet, grâce à tant de propos erronés multipliés sans cesse, grâce à tant de mensongères informations, que le seul nom d'un général autrichien doive fatalement évoquer, chez un certain monde, l'idée d'une bête féroce buvant au fond de son antre le sang des Italiens et des Hongrois, d'une sorte de croquemitaine exterminateur accrochant au gibet tout ce qu'il rencontre; et pour ce sujet, comme pour les personnages de la tragédie dont nous parlions, il y a le type consacré, le type édité par l'imagination des romanciers de la politique, et bénévolement accepté par le vulgaire, aimant de nature les opinions toutes faites, les héros tout d'une pièce, les caractères sur lesquels il n'y a point à revenir. A ceux-là, tous nos enthousiasmes, à ceux-ci tous nos anathèmes! Ainsi le veut la justice, et nous ne l'entendons pas autrement. Ici l'innocence, là le crime. Aux révolutionnaires la robe virginale, aux gouvernements la plume rouge et le pourpoint de velours noir! C'est chose convenue d'avance, et la sentence dérisoire s'exécute impitoyablement jusqu'au jour où l'histoire enfin prononce et vient rendre à César ce qui appartient à César. Heure tardive et lente,

mais qui dans la fumée des illusions emporte aussi les calomnies et ne laisse debout que la vérité!

Ces généraux, si indignementd écriés, si obstinément proposés à toutes les exécrations du monde, nous les avons rencontrés à Vienne, à Pesth, à Venise, à Vérone ; il nous a été donné de causer avec eux, de les connaître, de les pratiquer et ce qui nous a le plus frappé, sur leur visage comme dans leur entretien, ç'a toujours été le calme le plus profond, la plus entière sécurité d'esprit à l'endroit des nécessités souvent terribles par lesquelles ils ont dû passer ; et, pour ce qui regarde ces colères dont on les poursuit, la plus sereine comme la plus stoïque indifférence. « Que me reproche-t-on ? nous disait l'un d'eux, d'avoir fait mon devoir dans toute sa rigueur ; mais ignore-t-on que le devoir n'est point une chose dont on écarte à son gré ceci pour en garder cela ? les événements commandent et l'homme obéit. Quant à moi, la responsabilité qui me revient, je l'accepte hardiment devant Dieu et devant les hommes, souhaitant à tous ces braves gens qui me jettent la pierre, d'être vis-à-vis de leur propre conscience, aussi tranquilles que je le suis. Ce qui du reste, croyez-le bien, ne m'empêche pas de savoir que je jouis en Europe, et particulièrement chez vous, de la plus immense impopularité. » Quelques-uns cependant, d'une trempe moins robuste, semblent avoir contracté à cette école de la guerre civile, une mélancolie dévorante, un incurable ennui de l'existence, qui se trahit jusque dans leur sourire. Je n'oublierai jamais l'effet qu'un de ces nobles officiers me produisit à ***. Je l'avais connu autrefois colonel, je le retrouvais maintenant investi des plus hautes fonctions militaires et portant les plus

illustres ordres sur son uniforme de lieutenant feld-maréchal. Mais en revanche, quel changement! Quelle transformation! Son œil était devenu terne, son front s'était dépouillé comme ces chênes que la foudre a visités, et dans les deux coins pendants de sa bouche, il n'y avait que de l'amertume et du dédain. Plus de joyeux propos comme autrefois, plus de vin du Rhin, plus de cigares! Une caducité précoce l'avait ployé et comme si, contre cette langueur morale, il n'eût existé pour lui d'autre refuge que le travail, il s'y livrait jour et nuit avec un acharnement fiévreux qui désolait son entourage. Je ne crois pas avoir rencontré jamais un exemple plus solennel du néant des grandeurs humaines!

XI

Quant au maréchal Radetzky, sur aucun des chefs de l'armée autrichienne, moins que sur lui, n'ont pesé les responsabilités terribles dont nous parlons, car le maréchal n'était, comme on sait, ni devant Vienne, ni à Comorn, ni à Pesth qui furent les principaux siéges des rigueurs du tribunal militaire. Cependant à lui aussi, il est arrivé d'avoir à ordonner l'exécution des lois de la guerre ; et l'attitude du vieux soldat, en de pareilles occasions, prouva à quel point de si tristes devoirs répugnaient à sa nature trop généreuse pour ne pas aimer à faire grâce. Immédiatement après la bataille de Novare une émeute éclata à Brescia, laquelle fut à l'instant étouffée par Haynau qui, de Mestre où il était campé, s'élança comme la foudre sur la ville insurgée et la réduisit sur-le-

champ. Les chefs du soulèvement, pris les armes à la main, ayant été condamnés à mort, on attendait pour exécuter la sentence que le maréchal l'eût ratifiée. « Je me souviens encore, rapporte un officier témoin de cette scène, de la figure de Radetzky et des moindres détails de cette circonstance; une pluie fine et froide tombait au dehors, et le vieux maréchal, muet et sombre, assis devant la grande cheminée de la salle, se tenait les yeux fixés sur un tas de braise qui achevait de mourir. A la sentence de mort, que Radetzky avait à la main, était jointe une dépêche de Haynau qui réclamait, dans les termes les plus pressants, l'ordre d'exécution. J'étais debout à la fenêtre regardant le ciel pluvieux. A la porte de l'hôtel attendait l'estafette, prête à retourner à Brescia, et il est facile de comprendre quelle pensée m'inspirait sa vue. Que cet homme remonte sur sa selle, me disais-je, et c'en est fait de la vie de ces malheureux ! Longtemps le vieux maréchal hésita, et je sentais à l'altération de ses traits qu'une lutte des plus douloureuses se livrait au fond de son âme entre la raison d'État et l'humanité. Cependant Haynau le demandait en style tel qu'il fallut céder. L'estafette reçut donc la dépêche, monta à cheval et descendit la rue au galop. Les pieds du cheval retentirent d'abord comme des coups de marteau sur le pavé, puis peu à peu le bruit se fit plus sourd et finit par se perdre dans le lointain. »

Les soldats rendent au vieux maréchal l'attachement qu'il a pour eux. La popularité de Radetzky dans l'armée autrichienne est une chose dont on ne saurait avoir l'idée en France, à moins de remonter aux souvenirs de 1796, à cette époque où, sur ces mêmes campagnes lombardes qu'il a, lui aussi, vic-

torieusement parcourues, le jeune général Bonaparte, premier consul, franchissait le Pô et rendait le nom de Marengo à jamais immortel. Il y a chez les Impériaux une coutume presque sacrée, à laquelle, un jour de bataille ou de cérémonie quelconque, nul régiment ne voudrait déroger. Nous entendons parler de ces rameaux verts qu'on se met au chapeau, de ces bouquets de feuillage, sans lesquels un *Kaiserlich* n'irait pas gaîment au feu, et qui donnent aux légions autrichiennes, à ces *barbares blonds*, je ne sais quelle physionomie étrange et poétique, d'un pittoresque merveilleux. Lorsqu'au printemps, une brise matinale agite ces milliers de palmes vertes, frémissantes au milieu des baïonnettes étincelantes, des sabres nus et des casques miroitant au soleil, le spectacle tient du prestige. Involontairement vous songez à la dernière scène de *Macbeth* et les fanfares sonnant à plein gosier de la musique autrichienne (la première musique militaire qu'il y ait au monde) accompagnant cette *forêt qui marche*, semblent donner un enchantement de plus au féerique aspect de ce défilé. — Or il advint qu'un jour de bataille — Somma-Campagna ou Mortara, le nom importe peu — le maréchal, complimentant ses grenadiers sur leur bonne tenue, remarqua dans le nombre un bonnet à poil qui n'avait pas de rameau vert : — « Holà toi, s'écrie alors Radetzky, qu'as-tu fait de ton *Feldzweig*, est-ce que tu prétends par hasard ne pas suivre au feu tes camarades ? » — A ces mots, le pauvre diable troublé et confus, essaie de balbutier quelque excuse — mais le maréchal l'interrompant : — « Allons, avance ici, que nous partagions... » — Et détachant de son chapeau de commandant en chef le trophée de campagne, il en coupe une branche qu'il

donne au grenadier, lequel, au lieu de la fixer à son bonnet, l'enferme précieusement sous sa capote, en répondant : « Excellence, je vais à l'instant me mettre en quête d'un autre *Feldzweig*, car pour celui-ci, il restera sur mon cœur pendant la bataille, pour être enterré avec moi si je suis tué. »

Le nombre ne se compte pas des légendes de cette espèce répandues sur le vieux caporal, et dans lesquelles *Vater Radetzky* apparaît avec cette physionomie humoristique que nous avons essayé de lui conserver, moitié soldatesque, moitié bonhomme, figure de vieux reître où le pathétique intervient, casaque de buffle sur un cœur d'or. Nous savons, aussi bien que personne, que les légendes ne font pas les héros et que, de ce qu'on porte un petit chapeau, une redingote grise, et de ce qu'on a adopté pour monture un cheval blanc sur lequel on mesure triomphalement le fameux échiquier de la Lombardie, il ne s'en suit pas le moins du monde qu'on soit pour cela le général Bonaparte. Qui en doute? Qui voudrait même soutenir qu'une telle pensée ait jamais germé dans la tête d'un homme que nul ne saurait aborder sans être à l'instant même touché de son extrême modestie? Cependant si les légendes ne font pas les héros, on conviendra bien avec nous qu'il n'y a point de héros sans légendes. Or cette consécration populaire qui, s'attachant à un homme, en crée un type bientôt connu de tous, aimé de tous, ayant de droit sa place dans la plus humble chaumière, cette consécration, le maréchal Radetzky l'a reçue de l'armée et du peuple autrichien. Familier au pauvre comme au riche, hôte vénéré de chacun, chanté par la muse tyrtéenne du vaillant

Zedlitz, multiplié par tous les lithographes de l'empire, rien ne manque à sa renommée, pas même ces rapsodies de carrefour, pas même ces enluminures de coin de rue qui, médiocrement scrupuleuses à l'endroit de la rime et du dessin, n'en demeurent pas moins un des signes les plus caractéristiques, qu'il y ait de l'humaine gloire. Il est aujourd'hui en Autriche, pour le prestige militaire qu'il exerce sur les masses, pour l'enthousiasme et le fanatisme qu'il inspire aux soldats, ce que fut en Prusse le vieux Fritz, j'allais presque ajouter ce qu'est Napoléon chez nous. Il va sans dire que je n'émets en cette affaire aucune espèce de jugement, je constate un fait : voilà tout.

XII

En quittant le maréchal Radetzky, j'étais rentré à l'hôtel. Je me suis toujours senti peu de goût à l'endroit des tournées systématiques, et pense qu'en voyage rien n'est plus malséant que d'entasser, coup sur coup, les impressions. L'esprit a besoin de certains repos, et trop de fatigue et de contention rendent injuste. Qu'il s'agisse donc d'un homme ou d'un monument, entre la visite dont vous sortez et celle que vous allez faire, un intervalle quelconque devient indispensable. Si le temps vous manque, au lieu de jours, prenez des heures. La méthode, sans doute, revient plus cher, car elle commande plus de séjour ; mais aussi, que ne gagnez-vous pas en *comfort* aussi bien qu'en solidité de point de vue, à ces instants à la fois recueillis et désœuvrés, où, tout en vous rendant

compte à vous-même des impressions déjà reçues, vous jouissez, comme au hasard, des mille riens qui papillottent à la surface des choses, et se laissent, pour ainsi dire, prendre avec la main.

Lorsque je sortis, je rencontrai le jeune comte d'O***, qui nous avait accompagnés dans notre excursion. Esprit délicat, prompt, ouvert, d'une élégance et d'une *compréhensivité* rares; il venait de parcourir Vérone à *vol d'oiseau*, et son instinct de voyageur lui indiquait déjà quelles étaient, parmi les curiosités de la ville, celle dont nous devions faire état, et aussi celles qu'on pouvait négliger. Nous visitâmes ensemble San-Zeno, la plus ancienne et, sans contredit, la plus intéressante des quarante-huit églises que renferme Vérone. J'y remarquai une statue colossale du saint patron, en marbre du pays, et surtout une immense fenêtre ronde, représentant la roue de la fortune, autour de laquelle figurent six personnages; ceux-ci s'efforçant de grimper, ceux-là, assis et calmes, les autres en train de descendre: ainsi va le monde. Quelques peintures de Bataglia, une fresque de Montagna reproduisant le baptême du Christ, et de larges portes de bronze illustrées de grotesques, forment, avec ce que je viens de dire, les principales richesses de la vieille cathédrale qui eut pour fondateur le roi Pépin, dont les ossements reposent dans ses cryptes.

Nous voulûmes visiter la ville dans toutes ses directions, jouissant du mouvement si pittoresque qui l'anime, des points de vue véritablement merveilleux qu'offrent ses environs. Quel fleuve ravissant que l'Adige! des-

cendu de la hauteur des monts, il vient s'encaisser délicieusement dans de fraîches collines boisées de cyprès et toutes peuplées de châteaux, traverse Vérone, et se répand ensuite paisiblement au milieu des campagnes, comme s'il n'aimait à se reposer qu'après avoir embelli et fécondé la ville de ses ondulations serpentines. Et ces palais qu'on rencontre à chaque pas! ces hôtels, symboles de l'individualité d'une famille puissante, construits au hasard, ici et là, selon le caprice du maître, sur l'éminence voisine, au fond d'une ruelle obscure, au bord du fleuve; sans règle, sans harmonie aucune, mais avec quelle incomparable variété. Une lucarne auprès d'une fenêtre, l'étage supérieur ne s'accordant pas le moins du monde avec l'étage de dessous par le nombre des croisées et des *jours!* Architecture adorable, que réprouve inexorablement la symétrie moderne et qu'en revanche l'histoire et la poésie sauvegardent au nom des Can-Grande, des Dante et des Roméo.

Nous avions parcouru de long en large ces places qu'un pan de granit crénelé couvre encore de son ombre féodale, ces marchés où se croisent, dans le cri des vendeurs et le tintement des grelots, des personnages de Titien et de Véronèse : celui-ci à pied, sa veste jetée sur son épaule, sa ceinture de cuir autour des reins, un large feutre noir sur sa tête; celle-là, assise en impératrice sur un chariot traîné par deux buffles, cet autre enfin sur sa mule qui va l'amble, — et tout en mesurant ces rues étroites et tortueuses, aux toits découpés en dentelles, aux balcons de fer tordu, aux murailles enluminées de fresques, nous nous demandions si d'aventure nous ne nous serions pas fourvoyés

là en plein moyen âge. Cependant, au tournant du prochain carrefour, la question devint inutile. En effet, nous ne nous acheminions plus vers le moyen âge, nous y étions. Ces blocs énormes d'où se détachent en bas-reliefs des figures guerrières, ces masses de granit et de marbre, impérissables lits de parade sur lesquels d'héroïques géants dorment du sommeil de la mort, ces niches à colonnettes plus sveltes que la tige d'un palmier, abritant sous leurs coupoles ogivales la statue équestre des commandeurs de céans, ce caveau funèbre en plein air, ce jardin humide adossé à une église et clos par une grille merveilleusement épanouie en campanules fantastiques ; c'était le champ de sépulture de la famille della Scala, c'était le tombeau de Can-Grande, qui fut seigneur de Vérone et ami de Dante !

> Lo primo tuo refugio, e 'l primo ostello
> Sarà la cortesia del gran Lombardo,
> Ch' en su la scala, porta il santo uccello,

Je me rappelai alors ces vers du dix-huitième chant du *Paradis*, dans lesquels Cacciaguida annonce à l'immortel poëte sa visite à la cour du Can-Grande. Ce fut en 1308 que, pour la première fois, Alighieri vint à Vérone. « Dès son premier âge, l'ascendant de son étoile l'enflammera aux actions glorieuses, et si loin brilleront ses hautes qualités, si royalement éclatera sa magnificence que ses ennemis eux-mêmes n'en pourront tenir leurs langues muettes. » Est-il besoin d'ajouter que, par un tel seigneur, Dante fut reçu comme un père ? Empressement, bonnes grâces, appui et protection de toute espèce, rien ne manqua à l'hospitalité du jeune héros, qui, sur le front morne et chagrin de l'exilé, vit rayonner,

comme l'étoile au temps des Dioscures, la flamme prophétique du génie. Can-Grande avait, à cette époque, vingt-six ans, et venait d'être acclamé par son peuple, souverain unique et maître absolu. De ce jour, le jeune prince et le grand poëte ne se quittèrent pour ainsi dire plus, et Vérone devint, sinon une patrie nouvelle pour ce cœur maladif, éternellement épris de l'ingrate Florence, du moins une demeure en quelque sorte fixe, et vers laquelle il aimait à retourner après chaque excursion.

XIII

La cour de Can-Grande était alors une des plus brillantes de la Lombardie. Tant d'hommes de mérite et de talent que la haine des factions et la disgrâce du sort tenaient éloignés de leurs pays, trouvaient un asîle assuré auprès du descendant des della Scala, qui, pour rehausser encore l'éclat de sa cour, ne cessait d'y attirer tout ce que l'Italie et la Provence avaient de plus célèbre en fait de troubadours, de chanteurs et de bouffons. Can-Grande logeait ses clients dans son propre palais, où sa magnifique hospitalité leur ménageait à chacun des appartements disposés avec tout le luxe du temps, et, selon la circonstance, ingénieusement tapissés de fresques symboliques ! Des Triomphes à n'en plus finir pour les guerriers ; les Muses, l'Hélicon et Tempé pour les poëtes, pour les

artistes : Mercure ; le Paradis pour les gens d'église, et pour tous, l'inconstante Fortune. Hospitalité de grand seigneur plus que d'un prince, à laquelle prenaient part aussi les prisonniers illustres que le sort des armes lui livrait : Giacomo de Cassaro, Vanni Scornazano, Albertino Mussato, et bien d'autres. Chacun avait sa table et son service, et la liberté régnait sans entraves. Trop de liberté peut-être ! du moins, Dante, plus d'une fois, l'éprouva-t-il ; et l'on conçoit que l'âme austère et presque sauvage de l'exilé Florentin, son noble esprit préoccupé de pensées d'une tout autre sphère, aient eu souvent quelque impatience à supporter les saillies et les frivolités d'un monde de professeurs en gai sçavoir et de fous de cour. Je me le représente, en si hétéroclyte compagnie, comme une sorte de hibou taciturne égaré, en plein jour, au milieu de papegeais railleurs et d'oiselets taquins. Naturellement, aux agaceries, aux malices, devaient succéder les rebuffades, et l'homme au chaperon écarlate n'était point d'humeur à les épargner aux gens. Un soir qu'un certain Giullero, bel esprit de ce temps et bavard inépuisable, avait charmé tout le cercle du prince, parlant sans relâche, attirant à soi l'attention générale, tandis que, silencieux, grognon et renfrogné, l'Alighieri était resté dans son coin, abandonné au plus complet isolement, Can-Grande lui demanda, en souriant, comment il se faisait que cet homme, médiocre au fonds, et qui n'avait qu'une originalité d'assez mauvais aloi, et qu'une sorte de verve commune, captivât ainsi l'intérêt d'une réunion. « Quoi de plus simple, répondit-il, voudriez-vous empêcher, par hasard, que les semblables se recherchent. » J'aime cette anecdote, car si le mot de Dante n'a

rien, en somme, de bien piquant, du moins prouve-t-il qu'à l'endroit du mérite et des sots, il en était alors comme aujourd'hui. Notre empressement et nos bravos pour qui nous divertit, n'importe à quel titre, fût-ce un baladin, un Giullero, notre indifférence pour qui maintient sa dignité et reste à l'écart, fût-ce Dante lui-même ; comme le monde invente peu cependant, et qu'un salon de nos jours ressemble encore à la cour de Can-Grande !

Néanmoins, lorsque ce ramage importun l'assourdissait par trop, le poëte avait congé de se retirer et de s'en aller poursuivre, où bon lui semblait, le cours de ses méditations solitaires. Can-Grande n'était pas de ceux qui confondent un clinquant banal avec ce que l'or, passé à la triple flamme du creuset, a de plus épuré et de plus précieux. Cordialement attaché à Dante, mettant sur le compte des tracasseries du destin, des mystérieuses tortures de la pensée, ces inégalités d'humeur, ces aspérités, souvent rudes, d'un caractère intermittent et peu commode ; il avait, pour ce glorieux génie, la tendresse d'un fils, et comme il connaissait l'homme, la lui payait en estime et en confiance, sachant bien que c'était la seule monnaie qui convînt en pareille circonstance.

Cette amitié, entre un grand poëte et un grand prince, se prolongea ainsi jusqu'à la fin, sans que jamais aucun nuage se soit élevé. Au milieu des services qu'il rendait à Scaliger, dont il servait la politique, Dante s'appliquait incessamment à poursuivre l'œuvre de sa vie ; s'échappant au premier loisir dans la montagne, et là, méditant un chant de l'*Inferno*, sous ces longues et silencieuses allées de pins et de cyprès, qui semblent, quand vous les parcourez, devoir vous con-

duire à quelque Ninive fantastique. Il n'est point à supposer qu'un homme aussi versé dans les affaires de son temps, aussi profondément informé de ses misères et de ses besoins que l'était Dante, n'eut pas quelque dessein politique en venant à Vérone, et se fut laissé conduire, par le seul hasard, vers un prince que, personnellement, il ne connaissait pas. Tant que que Henri VII vécut, Dante n'eut à l'esprit qu'une idée, qu'une passion au cœur : l'Italie. Rendre à l'Italie son rang suprême, établir sur l'union étroite, indissoluble de l'empereur et de l'Église, les bases d'une pacification et d'un bonheur universel, telle était l'espérance dont ce noble génie berçait son enthousiasme. A mesure que cet exil, en se prolongeant, l'avait mis à même de voir et de connaître un plus grand nombre de personnages influents, son sens politique s'était développé, sa vue s'était élargie, il embrassait maintenant d'un coup d'œil l'Italie entière, et Florence, l'unique objet naguère de ses vœux et de sa sollicitude, ne tenait plus que la seconde place, le bien de la patrie commune devant naturellement ramener dans les villes l'ère de calme et de prospérité. Jour et nuit préoccupé de son généreux plan, il avait à tâche de trouver des hommes assez dégagés de l'esprit de parti, assez libres des préjugés du temps, pour comprendre ses résolutions et les partager ; lorsque l'avénement de Cane-Francesco à la seigneurie, — lequel eut lieu en 1308, juste l'année où nous voyons Alighieri se rendre à Vérone, — lui sembla devoir marquer le triomphe de sa politique. Venu à Padoue peu après la mémorable défaite dès Gibelins, il y avait beaucoup entendu parler des nobles qualités du jeune prince, et son imagination, excitée par les récits de

Marcello Malaspina, son hôte et son ami, s'était fixée pour l'accomplissement de ses projets, sur le *lévrier mystique*, le *Veltro* qui, dans l'allégorie du premier chant de l'*Inferno*, reçoit mission de dévorer *la louve*.

E piu saranno ancor infin che'l Veltro,
Verrà che la farà morir con doglia.

Dante ne pouvait donc manquer de saluer comme un bienfait de la destinée, le jeune règne d'un seigneur si distingué, à l'esprit intelligent et capable des plus nobles entreprises. La nature, cette fois, avait d'avance mesuré dignement l'élève au maître.

Aussitôt la nouvelle arrivée, Dante quitta Padoue pour venir à Vérone. Les leçons de l'illustre penseur ne tardèrent pas à porter leurs fruits; Can s'éleva bientôt au-dessus des menées vulgaires de l'esprit de parti; les proscrits de toutes les couleurs trouvèrent un refuge à sa cour, et lui-même se prit de bel enthousiasme pour cette idée d'Alighieri : le gouvernement temporel de l'Empereur. Jusque-là, les Scaliger avaient tenu pour les Guelfes, Dante changea la politique des seigneurs de Vérone, et Can-Grande fut nommé vicaire de l'empire dans la haute Italie. « Pourquoi l'amitié n'existerait-elle point entre gens de conditions diverses? » écrit l'immortel auteur de la *divine Comédie*, offrant au Cane-Scaligero la dédicace du troisième chant de son poëme. « Pourquoi les princes seraient-ils incapables d'affection envers ces hommes que la fortune a créés obscurs, mais que leur génie a mis en lumière? Laissons le vulgaire indiscret se prononcer là-dessus sans raison, mais nous, auxquels il est donné

de lire le mieux dans nos âmes, n'ayons garde d'imiter son ignorance. J'ai souvent cherché, parmi tout ce que je possède, quel présent je pouvais t'offrir en retour des bienfaits dont tu m'as comblé, je n'ai trouvé rien de plus digne de toi que ce chant, le plus sublime de ma comédie, intitulé *le Paradis*. Reçois-le donc, je le dédie à toi par cette lettre, te l'offre et te le recommande. »

Il semble que pour peu qu'on ait vécu par l'imagination avec certains personnages de la poésie et de l'histoire, il suffit du simple aspect des lieux qu'ils ont habités, pour évoquer à l'instant même leurs figures et les rendre à toute la réalité de l'existence. Ce passé enfoui dans la poussière des bibliothèques, ce monde de vos études et de vos rêveries auquel tout à l'heure encore vous ne songiez seulement pas, un rayon de soleil éclairant un coin de marbre rouge, une date sur une tombe, auprès de cette date un nom à peine déchiffré, vont le faire revivre avec la promptitude du coup de sifflet d'un machiniste. Enfermé de la tête aux pieds dans sa soutane d'écarlate, son capuchon rabattu sur ses yeux, mélancolique et sombre, le poëte de l'*Inferno* sort de chez Can-Grande: vous le saluez, il passe sans vous voir et s'en va de l'autre côté de l'Adige, rejoindre sur sa colline, Virgile qui l'attend pour lui servir de guide en de lointaines pérégrinations; hommes d'Etat et gens d'Église, d'épée et de négoce, amoureux et fous de cour, le missel sous le bras, la moustache frisée, le nez au vent, le faucon sur le poing, ils vont et viennent, se coudoient et se croisent, recueillis, affairés, souriants, bravaches. C'est l'éternelle histoire de la ville endormie qu'un enchantement réveille après des siècles. Baguette de

fée que l'imagination! deux fois infaillible et magique quand elle peut s'aider comme ici de Dante et de Shakspear! insensiblement le charme vous gagne davantage et ne vous quitte plus; vous assistez aux évolutions de tout ce monde absolument comme si vous en étiez. Le vrai et le faux, le chimérique et le réel se confondent; ou plutôt, l'illusion et la chimère, c'est ce présent auquel vous apparteniez tout à l'heure; l'illusion et la chimère, c'est l'empereur François-Joseph, c'est Radetzky, c'est l'aigle à deux têtes incrusté sur la porte de l'hôtel du gouvernement; le vrai, le réel, ce que je vois et touche : c'est Can-Grande, Alighieri et Roméo! Ne sommes-nous donc pas en plein xv[e] siècle? les seigneurs de la Scala ne règnent-ils pas à Vérone? qui m'enseignera le logis de messer Capulet? — Je fis cette question à un monsieur qui se rasait à sa fenêtre, et le brave homme avançant aussitôt en dehors de l'encadrement de pierre, une grosse figure joufflue, tout embarbouillée de mousse de savon : « Descendez cette rue, nous répondit-il, avec le calme imperturbable et le même sang-froid qu'il eût mis à nous indiquer la *Casa Lorenzi*, ou le palais *Canossa*; descendez cette rue, au bout, vous trouverez une place, puis vous tournerez à gauche; comptez alors trois maisons et vous y êtes. » Ceci me rappela qu'à Francfort, quelques années auparavant, personne n'avait pu m'enseigner la maison où naquit Goethe. Il est vrai que Goethe n'était qu'un grand poëte, tandis que le seigneur Capulet, en sa qualité de père de la divine Juliette, ne pouvait manquer d'être connu de tous les Roméos de Vérone, même de ceux qui se font la barbe en public. Nous suivîmes scrupuleusement l'itinéraire, et en deux minutes nous touchions au but.

XIV

Lorsque nous arrivâmes devant la façade de l'hôtel, triste et sombre muraille, çà et là percée d'ogives que quelques lierres grimpants festonnent encore, une lourde charrette encombrait la rue, et de vigoureux portefaix, occupés à la décharger, remisaient d'énormes ballots dans la cour. Nous voulûmes d'abord croire à quelque erreur, cependant il fallut bien se rendre à l'évidence. Hélas ! l'hôtel des Capulets n'est plus aujourd'hui qu'un vaste hangar à marchandises. Etrange vicissitude des choses d'ici-bas, on dirait que les pierres ont elles aussi leur destinée ! il y a des siècles, qu'un homme enrichi dans le négoce bâtit cet hôtel, et cet hôtel, en s'écroulant, retourne au négoce, finissant comme il a commencé. Murs délabrés, palais, comptoir, boutique, que

seriez-vous à cette heure, sans l'aimable figure apparue, une nuit, au clair de lune, à ce balcon là-haut? à ce balcon qu'un reste de verdure égaie encore en souvenir de la plus amoureuse et mélancolique histoire qui fût jamais. Là, Juliette s'est penchée vers Roméo qui l'écoutait dans cette rue, de cette même place que nous occupons; car de jardins où chante l'alouette, l'hôtel du seigneur Capulet n'en avait point au dire des chroniqueurs de la ville; et ce fut à la porte *Borsari*, non loin de l'arc triomphal de l'empereur Gallien, que ce duel si triste eut lieu dans lequel Roméo tua Tybald.

Un jeune Russe, dont le nom a figuré, pendant les campagnes d'Italie, sur les bulletins les plus honorables de l'état-major autrichien, et qui joint à toute l'élégance d'un homme du monde, une érudition du meilleur goût, le prince Troubetzkoï, nous avait recommandé à Venise de ne point quitter Vérone sans compulser dans les archives certain manuscrit ayant trait à l'immortelle légende et comme on pense, nous nous donnâmes garde de manquer à si précieuse indication. Bien récompensée fut notre exactitude : ces pages naïvement contées par le chroniqueur contemporain, ont en effet un charme inexprimable; c'est comme une fleur que vous respirez sur sa tige. Privilége admirable acquis seulement à ces rares sujets qui semblent faits pour vivre aussi longtemps que durera le cœur humain, d'émouvoir sans fin notre pitié, d'attacher irrésistiblement notre intérêt, sous quelque forme qu'il se manifeste! Reproduits des milliers de fois par tous les moyens de création dont le génie dispose, ils ne lassent jamais, on dirait qu'ils ne meurent que pour renaître à la manière de ce printemps dont ils sont l'image dans le monde

intellectuel ! L'esprit toujours épris d'eux, les caressant, les cherchant, les poursuivant, dans leurs modifications infinies d'existence, va du drame à l'opéra, de l'opéra au tableau, puis quand il a tout épuisé, poésie, musique, peinture, remonte à la légende, matière originelle de toute création : *matrices id est elementa rerum*, à ces quatre mots d'anecdote où le type aimé vous apparaît aussi vivant que dans Shakspear. C'est que nulle part plus que dans une histoire que la poésie a faite sienne, la parole d'un homme qui vous dit : « Je l'ai vu, » n'a d'originalité et d'attrait. « *A queste parole Romeo s'aggiunse a me, qual io mi sia* » (à ces paroles Roméo se trouva près de moi) ; ainsi écrit le digne chroniqueur présent au fameux bal de messer Antonio Capuletto ; et ces paroles, pour peu qu'on tienne à les connaître, n'étaient autre chose que le propos de bienvenue adressé par Juliette au jeune Montaigu qui gracieusement s'approchait d'elle. « En entrant dans le bal, Roméo, invité par une belle dame, fit avec elle quelques tours de valse (*alcune giravolte*), puis la quittant se mit à chercher Juliette, laquelle se trouvait aussi dans le bal; mais en ce moment dansait avec un autre. Aussitôt que Juliette sentit la main de Roméo toucher la sienne « Bénie soit votre venue, » lui dit-elle. — Et Roméo lui serrant la main plus étroitement : « Pourquoi cette bénédiction, ma princesse (*che benedizione è questa, signora mia?*). » — Mais elle, alors, reprit en souriant : « Ne vous étonnez pas, Monseigneur, si je bénis votre venue, le seigneur Marcurio avec qui j'étais m'a toute glacée, et vous, par votre cour, allez me réchauffer (*e voi per vostra cortesia siete venuto a riscaldarmi*). » En effet ce Marcurio, généralement aimé de tous

ıour sa bonne mine et son obligeance, avait par instant les nains plus froides que glace. *A ces paroles Roméo se trouva lus près de moi*, et je l'entendis qui répondait : « Trop heueux de vous avoir pu rendre ce service. » Ainsi se termina ; bal, et Juliette ne put rien ajouter sinon : « Hélas, je suis éjà plus votre que mienne (*Oime, io sono piu vostra che ıia*)! »

A partir de cette soirée, l'amoureuse histoire suit son cours, t l'honnête chroniqueur, que les deux jeunes gens conoyaient tout à l'heure au moment de se séparer, continue à exposer de ce style naïf et simple qui sied tant à pareil écit. « Or, il arriva qu'une nuit, Roméo étant allé dans une ertaine rue où pour voir Juliette il avait l'habitude d'aller, ;ar sa fenêtre donnait sur cette rue), il se fit reconnaître par n éternument ou par un autre signe quelconque, de sorte ue Juliette ouvrit aussitôt la fenêtre, et s'assurant à la clarté e la lune que c'était bien lui, comme lui, également s'assuınt que c'était elle, ils se saluèrent courtoisement, puis deisant à loisir de leurs amours, ils finirent par tomber d'ac›rd que Roméo l'épouserait et que la chose aurait lieu par ; ministère et en présence de Fra Leonardo da Reggio, de Ordre des Mineurs de San-Francesco, lequel Roméo irait 'ouver pour lui tout raconter. Or, ledit frère était maître n théologie, grand philosophe, admirable distillateur, et du lus très-entendu en arts magiques. Il confessait aussi la ıère de Juliette et se trouvait avoir souvent affaire dans leur ıaison et dans la maison non-seulement des autres Caput, mais encore des Montaigu, et entendait en confession ι majeure partie de la ville. »

Roméo se rend donc chez le frère, et Léonardo, après y avoir mûrement réfléchi, après s'être longtemps recueilli et consulté avec lui-même, promet de prêter les mains à une alliance qui, discrètement dirigée, ne peut manquer, selon lui, d'amener plus tard l'union de deux familles puissantes et de faire le bonheur de Vérone. D'ailleurs Léonardo n'ignorait point que telle était la politique du seigneur Bartolomeo della Scala dont les efforts multipliés, s'ils n'avaient encore pu réussir à rétablir entièrement la paix entre les Capulet guelfes et les Montaigu gibelins, commençaient du moins à obtenir, de part et d'autre, qu'on se saluât et que les plus jeunes voulussent bien céder le pas aux plus vieux.

Le projet dûment convenu, il ne s'agissait plus que d'attendre une occasion favorable de l'exécuter; l'approche des fêtes de Pâques vint l'offrir. « Ce temps de Quadragésime est une époque où l'on se confesse; Juliette se rendit donc avec sa mère à l'église de San-Francesco-en-Citadelle, et, étant, selon les instructions de Frà Leonardo, entrée la première, le père Minorite abaissant aussitôt la grille, la maria à Roméo qui d'avance avait pris place dans l'autre partie du confessional. » Deux ou trois nuits après, le mariage fut consommé grâce aux bons offices d'une vieille servante de la maison (*d'una scaltrita vecchia di casa*) qui introduisit l'époux chez sa femme. Cependant on comptait sur la parole de Frà Leonardo qui s'aidant au besoin de l'autorité souveraine du seigneur Bartolomeo della Scala, devait intervenir auprès des grands-parents et faire accepter d'eux le fait accompli. Fidèle à la promesse qu'il avait engagée et profondément attaché à ces deux jeunes gens dont, par un stratagème qu'excu-

sait sa tendresse pour eux non moins que son amour de l'humanité, il avait consacré la passion devant Dieu, le moine avisait un moyen d'arriver à ses fins, et se préparant à livrer assaut, avait déjà fixé pour sa démarche le jour qui suivrait les solennités de Pâques, lorsque le déplorable événement de la porte *Borsari* vient, sinon renverser à jamais l'espérance d'une réconciliation entre les deux familles, du moins indéfiniment l'ajourner. Provoqué par Tybald de telle sorte qu'il ne lui reste d'autre ressource que de mettre l'épée à la main, Roméo tue le frère de Juliette d'une estocade dans la gorge (*d'una stoccata nella gola*) et s'enfuit à Mantoue, « pour être encore proche de sa bien-aimée et pouvoir se concerter avec elle par l'intermédiaire de Fra Léonardo. »

Sur ces entrefaites, à l'hôtel Capulet, on parle de marier Juliette. Effrayée et ne sachant quel parti prendre, la jeune fille a recours, comme de coutume, au bon Religieux et, sous prétexte de dévotion, le va trouver à son confessionnal. « Après avoir raisonné ensemble quelque temps, il fut convenu que le moine enverrait à Juliette une certaine poudre ayant vertu d'endormir et de faire paraître mort quiconque la prenait, soit dans du vin, soit mêlée à toute autre liqueur, et que la jeune fille, une fois ensevelie dans la sépulture de sa famille, laquelle se trouvait dans son église, serait enlevée à la tombe, de nuit, et avec l'aide d'un travestissement, envoyée à Roméo qu'on aurait eu soin d'avertir de tout par un message. »

Les choses se passent ainsi qu'on l'a dit, seulement, avant que l'avis du Religieux lui soit parvenu, le bruit de la mort de Juliette arrive à Roméo par une voie indirecte. A cette

nouvelle, il quitte Mantoue en grande hâte et, accompagné d'un seul serviteur, entre à Vérone au moment où l'on ferme les portes, le soir même de la mise au tombeau de Juliette. « Alors, si close que fût la nuit, et sans entrer autrement dans la ville, il se rend avec son serviteur, à l'église de San-Francesco où il savait que sa bien-aimée gisait ensevelie et ayant ouvert son monument qui se trouvait en dehors, il commença à répandre de bien abondantes et bien amères larmes sur ce corps adoré. Puis, vaincu par sa douleur, et résolu de ne point vivre davantage, il se tua auprès d'elle avec un poison qu'il avait porté à cet effet. » On devine le désespoir et l'épouvante du bon Religieux lorsque, revenant auprès de la jeune fille pour la délivrer du sépulcre, il trouve Roméo mort et son serviteur évanoui. « A l'heure venue, et la poudre ayant fourni sa vertu (*la polvere, fornita la sua virtu*), Juliette se réveilla et voyant Roméo à son côté en eut grand étonnement, mais ayant appris du Serviteur et du Frère comme le fait s'était passé, elle en ressentit une vive douleur, si vive qu'elle rendit l'esprit, et sans pouvoir dire autre chose, resta morte sur le sein de son Roméo. L'histoire s'étant divulguée au matin dans la ville, le seigneur Bartolomeo della Scala en fut aussitôt avisé, lequel se rendant à San-Francesco accompagné d'une foule de gentilshommes, les vit avec grand intérêt et compassion et voulut que lui fût, de point en point, par le Frère et le Serviteur, toute l'histoire racontée. Puis il ordonna qu'à ces infortunés amants, de nobles funérailles fussent faites auxquelles pompeusement assistèrent Capulet et Montaigu. En suite de quoi, les corps des deux époux furent de nouveau déposés dans le monument, lequel monument j'ai moi-même, bien des fois, visité depuis. »

XV

Ce n'est point ici le cas d'aborder le chapitre des parallèles; on ne saurait pourtant s'empêcher de remarquer en passant, l'art merveilleux avec lequel Shakspear a su développer la mise en œuvre de cette simple et touchante anecdote et porter à la plus grandiose efflorescence les germes de vie qu'elle contenait. Immense et souverain génie, il féconde tout, anime tout, devine tout ! A quelque point de vue que vous vous placiez de l'histoire, de la poésie, du sentiment, vous pouvez compter toujours qu'il vous aura devancé de trois siècles. Je ne parle pas ici de ces chroniques dramatiques où figurent des personnages de son propre pays, je laisse de côté Richard III, Henri IV, Henri VIII et Wolsey. Il était là sur son terrain et naturellement la tradition nationale venait en aide à son in-

spiration; mais l'antiquité romaine, mais le moyen âge italien, qui les lui a révélés ? Si ingénieuse et si inventive que la science historique moderne se soit montrée en France et en Allemagne, vous ne citerez pas une notion nouvelle qui ne se trouve d'accord avec les fantaisies du poëte de la cour d'Elisabeth. Admirable dans le développement de ses caractères principaux, il vous étonne également par le naturel des figures de second plan. Autour de ces passions sublimes qui s'agitent et vous entraînent vers les régions de l'idéal, vit un monde profondément vrai, réel jusqu'à la moelle des os, un monde que les contemporains, s'ils pouvaient juger, n'hésiteraient pas à reconnaître : car c'est ainsi qu'il a été, qu'il a dû être. « Les Capulet n'ont jamais appartenu à la noblesse véronaise, nous disait à Berlin le marquis de L***, gentilhomme italien fort versé dans l'astronomie héraldique du firmament natal, parlez-moi des Montecchi, à la bonne heure, mais ces Capulet, n'étaient autre chose que des marchands enrichis. » Si peu importante que fut l'observation, elle nous sembla neuve et l'idée nous prit de chercher dans la tragédie de Shakspear si d'aventure nous n'y trouverions point trace de ce fait. Le croira-t-on ? même là-dessus, il est irréprochable, *le riche Capulet*, est-il dit à chaque instant, *celui qui épousera la jeune fille aura les écus*, poursuit la nourrice, mais nulle part la moindre phrase en honneur de la naissance, le plus petit mot qui touche à la distinction du sang. Si quelque membre de la famille intervient, c'est tout simplement *un vieillard parent des Capulet*. Aux Montaigu, au contraire, toutes les marques de la plus haute considération ne cessent pas d'être prodiguées : ils sont

les *nobles Montaigu*, les *fiers*, les *superbes patriciens* ; et chaque fois qu'ils se montrent on a grand soin de les traiter en gentilshommes. Il ne s'agit là, nous le savons, que d'un détail, et cependant nous y insisterions volontiers, car ces sortes de détails sur lesquels d'ordinaire ne s'étend pas la surveillance de l'esprit, sont pour le lecteur, lorsqu'ils se rencontrent en tout point conformes avec la vérité et l'histoire, ce qu'est pour l'œil du maître la vigilance d'un gardien toujours en observation et sur la défensive, même alors qu'il ne vous attend pas.

XVI

Pour être quittes avec ce sentiment religieux que nous avons voué au culte des amants de Vérone, — il nous restait d'aller visiter leur tombe, ce qu'on appelle encore leur tombe !

On nous avait indiqué un certain enclos en dehors de la ville ; nous nous y rendîmes. La porte, en planches délabrées, était fermée ; à force de frapper cependant, elle s'ouvrit et nous vîmes apparaître un petit vieillard à lunettes vertes qui, en homme habitué à pareille démarche, commença par se confondre en salutations, et nous dire, sans même nous laisser le temps de lui expliquer pourquoi nous venions « *o capito questi signori vengono per veder la sepoltora.* » A ces mots, nous introduisent dans le jardin, il se mit à courir comme une sau-

terelle dans les grandes herbes qui lui montaient jusqu'à la ceinture et nous nous dirigeâmes derrière lui, tant bien que mal, à travers mille obstacles semés par les plantes grimpantes, les taupinières et les lézardes, jusque vers une façon de voûte obscure servant d'étable et de chenil, devant laquel le gisait, au milieu du fumier et d'immondices sans nombre, un bloc de granit d'environ six pieds de long, creusé à l'intérieur et qui recevait, en manière de bassin, les eaux d'une fontaine placée immédiatement au-dessus.

Nous avions là, sous nos yeux, la tombe de Juliette ! cette auge ignoble où l'âne se désaltère, où le pourceau se vautre, c'était là !

« Ces légères inflexions que vous remarquez sur la pierre, ajouta le propriétaire du monument, indiquent la place des deux têtes. Ici la tête de Roméo, là celle de Juliette. » Pour faciliter à nos yeux la vue de ces sacrés vestiges que recouvrait une eau médiocrement limpide et transparente, il tira une bonde qu'il avait fait pratiquer dans le granit et le réservoir s'étant vidé, la couche nuptiale et funéraire se montra. C'était le procédé de maître Jacques appliqué à la nature morte, et je compris comment il suffit parfois d'une bonde qu'on ouvre ou qu'on ferme, pour faire d'une tombe une auge à pourceaux, et d'une auge à pourceaux, une tombe. Du reste le jardin tout entier avait cet aspect de délabrement et de solitude que répand autour d'elle la profanation, sur quelque objet qu'elle s'excerce. Dans les crevasses des murailles serpentaient les couleuvres, les araignées tendaient leurs toiles; et, par terre, sur un sol ébouriffé et vénéneux, les rats et les crapauds s'ébattaient en compagnie. Grâce à Dieu, il ne s'a-

gissait que d'un morceau de pierre d'où l'âme s'était envolée ; mais l'âme de ce sépulcre elle-même, Juliette et Roméo, que seraient-ils à cette heure, si le vent n'avait pris soin de disperser leur cendre ?

Cependant notre homme, qui tenait à remplir scrupuleusement ses fonctions de cicerone (tout Italien l'est quelque peu), ne se doutait pas le moins du monde qu'il nous racontait scène par scène, la tragédie de Shakspear. Placé sur le terrain du fait, il nous disait la fiction; rien de plus naturel et de plus ordinaire. A l'en croire ce jardin était le même où vécut jadis *frère Laurence* (il insistait sur le nom); ces plantes, les mêmes qui fournirent les sucs du fameux narcotique. Il nous parla aussi du beau Pâris, de Mercutio et de Rosalinde. Sans l'avoir jamais lu, il connaissait Shakspear, par ouï-dire ! et s'était, fait à son propre usage, une sorte de roman composite, fabriqué de tous les éléments qu'il avait rencontrés en chemin. Comme on pense, son histoire qu'il vous donnait imperturbablement pour la vérité *vraie*, ne manquait pas d'être originale : Giacomo della Corte, Bandello, Shakspear, chroniques, drames, opéras, il y en avait de tout le monde, même de lui, et nous nous demandâmes, en le quittant, si cet homme, qui nous avait paru un détestable cicerone, ne serait point d'aventure un grand poëte ?

XVII

Après avoir si bien rempli notre journée, nous n'eûmes, lorsque vint le soir, qu'à opter entre les divertissements. Choix difficile, en vérité, et qui nous tint longtemps irrésolus. Car d'un côté le maréchal Radetzky nous avait offert sa loge à l'Opéra, et de l'autre, *Girolamo* promettait des merveilles. Or, on sait quelle importance nationale ont les marionnettes en Italie. Je n'ai jamais partagé l'enthousiasme absolu de certains de nos grands esprits pour ce genre de théâtre; et j'avoue qu'après avoir fait l'impossible pour m'élever à la hauteur de leurs spéculations, il ne m'a point été donné encore de découvrir dans Polichinelle ces mondes de sublimité et d'observation philosophique, dont ils parlent. Néanmoins cette fois la chose me tentait, un peu à cause de la troupe qu'on proclamait une des meilleures et beaucoup à cause de la composi-

tion du spectacle. Il ne s'agissait en effet de rien moins que de Monte-Cristo. « IL CONTE DE MONTE-CRISTO. » Ainsi disait l'affiche. Fort curieux de voir un des plus gigantesques chefs-d'œuvre de la dramaturgie moderne exécuté par de simples poupées de bois, mais ne voulant, par contre, point manquer l'opéra où figurait le corps de ballet de Milan, je décidai pour tout concilier, d'aller à *Girolamo* en *prima sera* et de finir ensuite par le théâtre impérial.

J'avoue que s'il me fallait comparer l'endroit où le directeur des *Fantocini* donnait ses représentations, à quelque scène de Paris, même à la plus modeste de nos boulevards, mon embarras serait extrême. Qu'on se figure un grenier où le public monte à l'aide d'un escalier en planches mal jointes, éclairé, de trois en trois marches, par des chandelles qui fument en plein vent. Vous entrez ; et ce qui tout d'abord vous frappe en cet affreux taudis, c'est l'assemblée qui s'y rencontre. A la lueur puante de quelques rares quinquets, vous apercevez çà et là de belles jeunes femmes, appartenant à l'aristocratie véronaise ; aux avant-scènes, se détachent, sveltes et serrés dans l'uniforme blanc, la main fine et gantée, des officiers de l'état-major du maréchal, tandis qu'au parterre se groupent confusément des gens du peuple ne demandant qu'à s'amuser. C'était du reste là, comme dans les plus grands théâtres ; les femmes du monde causaient et minaudaient, les officiers lorgnaient, et la foule, impatiente de voir se lever le rideau, buvait à larges lampées le rafraîchissement du pays, lequel consiste en un verre d'eau plus ou moins claire où l'on secoue quelques goutelettes avares d'une liqueur anisée.

Enfin l'orchestre entonna l'ouverture, et après une symphonie des plus orageuses, dans laquelle trois maigres violons éraillés livrèrent un assaut terrible à la petite flûte, le drame commença.

Nous sommes au château d'If, voici Dantès et l'abbé Faria! Ecoutez cette exposition, quel intérêt, quel mouvement, quel pathétique! l'abbé Faria étendu sur son lit de mort raconte à son compagnon de captivité l'histoire de la fameuse cassette et des fameux millions. Quel style! et surtout quel incroyable jeu de physionomie! est-ce une poupée de bois qui parle, est-ce une voix humaine? en vérité vous ne distinguez plus, tant ce personnage a le regard juste, le geste exact, la pantomime irréprochable, tant se dérobent à votre œil les ficelles qui le font mouvoir! A l'endroit le plus émouvant de la scène, le moribond rassemble dans un suprême adieu, ses forces qui lui échappent et tendant ses bras à Dantès qui s'y précipite avec des sanglots mal comprimés, serre une dernière fois sur son cœur celui qu'il s'est accoutumé à considérer comme son fils : « *T'o per figlio mio!* » Dire l'élan dramatique, l'attendrissement, l'intelligence des plus secrets mystères de l'art, en même temps que l'inimitable précision avec lesquels cette scène fut rendue, nous n'oserions l'entreprendre ici; qu'il nous suffise d'en constater l'effet. Autour de nous le pathétique est à son comble, on s'attendrit, on pleure, on se mouche; la fanfare des mouchoirs sonne le deuil des âmes. *Flete colles, lugete valles:* l'abbé Faria se meurt, l'abbé Faria est mort.

Les scènes suivantes, toutes compliquées qu'elles fussent d'enterrements, de substitutions de cadavres et autres élé-

ments lyriques de notre époque ignorés jadis de *Girolamo* : — les scènes suivantes ne le cédèrent en rien à l'exposition pour l'habileté et la haute expérience des comédiens chargés des rôles principaux et secondaires, et je me demandais à ce spectacle de quoi l'homme pouvait désormais s'étonner. En effet qu'une marionnette, bien dressée, se prête aux lazzis de Polichinelle, cela est vieux comme le monde et bon tout au plus pour des enfants. Mais que ce même acteur de bois dont les membres disloqués et les évolutions grotesques ont fait rire au berceau nos générations, que ce même acteur, dédaignant une farce extravagante, dépouille aujourd'hui la double bosse pour revêtir la soutane et la perruque du vénérable abbé Faria, et transformant à la fois son style et son personnage, trouve le chemin des larmes et du pathétique, aussi facilement qu'il avait trouvé jadis le secret du gros rire et de cette franche gaîté dont nous ne voulons plus, gens avisés et sensés que nous sommes, voilà ce que j'appelle un phénomène sans exemple et digne d'exercer les savantes méditations des hommes compétents en pareil chapitre. Troupe admirable, capable de tout saisir, de tout comprendre, de tout interpréter, qu'on croyait arriérée et qui d'un bond s'élance au niveau des plus aventureuses conceptions du génie moderne ! Hier vouée au répertoire, classique s'il en fut, de Polichinelle, et jouant aujourd'hui *Monte-Cristo* avec l'aplomb, la verve, et cet enthousiasme novateur de comédiens du Théâtre-Historique, tout cela pour se conformer au goût du public !

XVIII

Lorsque j'arrivai à l'Opéra, le premier acte des *Lombardi* était déjà joué, et, selon l'usage d'Italie qui veut que le ballet se donne au milieu de la soirée comme une sorte d'intermède entre la première partie et la seconde, *Esmeralda* venait de commencer. Qu'on dise ensuite que notre littérature n'est plus, de même qu'au temps de Louis XIV, la reine du monde. Aussi j'admire profondément le rêve de ces naïves imaginations qui s'en vont étudier de nos jours, ce qu'on appelait autrefois le théâtre étranger; comme s'il existait au dehors, à l'heure qu'il est, quelque chose qui ressemble à un théâtre. Otez en Allemagne trois ou quatre écrivains qui, avec un acharnement plus méritoire que payé de succès, s'évertuent à poursuivre cette chimérique entreprise, à

Vienne et à Berlin que trouvons-nous, sinon des tragédies de M. Hugo, des drames de M. Dumas, des vaudevilles de M. Scribe? les vieux sont morts, les jeunes sont trop faibles, et, pour si dépourvus qu'on nous donne, c'est encore de notre bois qu'on se chauffe.

Ce ballet d'Esmeralda, du reste, réussissait fort cet hiver en Italie. A Trieste, à Venise, à Vérone, nous le rencontrions partout sans trop nous plaindre cependant, car si le ballet demeurait invariablement le même, du moins les danseuses changeaient et cette fois nous eûmes tout lieu de nous applaudir du changement. — « Il faut, pensai-je en voyant manœuvrer le plus délicieux escadron féminin qui ait jamais évolutionné aux clairons d'un orchestre, il faut que le maréchal Radetzky aime la danse et s'y connaisse. »

— Vous en doutez, répliqua un jeune officier. du régiment Mazzucchelli qui se trouvait avec nous dans la loge, en fait de dilettantisme de ce genre, Son Excellence ne le cède à personne et vous avez devant vos yeux le premier corps de ballet de l'Italie.

— Celui de Milan alors?

— Tout juste; le maréchal se l'est fait expédier dernièrement et voici dans quelles circonstances : Sitôt après la pacification de l'Italie, le gouvernement donna l'ordre au directeur de la *Scala* de rouvrir son théâtre. Le théâtre fut donc ouvert, mais personne ne vint. Ce que vous avez vu se passer à la Fenice, arrivait chaque soir à la Scala: les chanteurs s'escrimaient dans le vide, les danseuses pirouettaient dans le désert; comme les Vénitiens, les Lombards protestaient par leur absence. « C'est bien, grommela Radetzky, qu'ils

protestent tant qu'ils voudront, libre à eux, mais en attendant que la bonne humeur leur revienne, qu'on m'envoie ici le corps de ballet. » La négociation ne rencontra aucun empêchement, et deux jours après les jolies délaissées de Milan s'abattaient sur Vérone de toute la rapidité aérienne de leurs ailes de gaze. Puis comme messieurs les Lombards avaient trouvé le tour de mauvais goût : « De quoi vous plaignez-vous, leur répondit-on, de ce qu'on vous a pris votre corps de ballet ? Alors, pourquoi n'en profitiez-vous pas ? A votre indifférence pour lui, il m'a semblé que vous n'en aviez que faire, et j'ai procédé en conséquence. Maintenant il est ici et je le garde ; tant pis pour vous si vous le regrettez : une autre fois, vous serez plus sages. » — Et c'est ainsi, ajouta en souriant notre voisin, que les roses de Bagdad furent transportées à Shiraz par Sa Hautesse Radetzky-Khan.

On a, maintes fois, décrit l'attitude des Italiens au théâtre, pendant la représentation d'un opéra ; et, en général, la plupart des choses qu'on raconte là-dessus sont vraies. Les Italiens considèrent le spectacle comme une sorte de réunion mondaine, qui, en même temps que les charmes d'une distraction musicale, vous offre tous les agréments et toutes les commodités d'une causerie ininterrompue. Je n'ai jamais compris qu'il puisse y avoir, au monde, des trésors capables de payer ce qu'endure un malheureux chanteur italien. S'évertuer de la voix et du geste au milieu de ce vacarme, exprimer la passion au milieu de cet océan houleux d'indifférence, poursuivre son rôle jusqu'au bout, à travers ces continuelles et malséantes interpellations, c'est, assurément, là plus qu'un homme ordinaire n'en saurait fournir, et il faut

avoir l'amour de l'or furieusement logé au fond du cœur, pour que l'idée qu'on en gagne beaucoup vous porte à surmonter de semblables traitements. A la place de ces athlètes vigoureux, sur qui tout glisse, de ces frustes héros de la cavatine, qu'on se figure une de ces organisations intelligentes, polies, susceptibles, comme il s'en est si souvent rencontré sur notre scène française, Nourrit, par exemple! qu'on pense au douloureux martyre de cette âme habituée à tous les triomphes, plus encore, à tous les honneurs du théâtre le plus civilisé du monde, et se trouvant soudain comme jetée en proie aux humiliantes conditions de cette existence : la folie, évidemment, dut s'ensuivre, et de la folie au suicide, il n'y a qu'un pas. Le butor qui siffla Nourrit, le fit sans malveillance aucune, à peine pensa-t-il que l'âme d'un comédien put être même affectée d'un tel bruit. Une note lui déplaisait, il siffla parce que c'était son instinct, son goût, son habitude d'agir ainsi; et son coup de sifflet vint tuer un homme. Aimez donc la renommée par-dessus toute chose au monde, pour mourir ensuite d'un coup de sifflet, frappé au cœur par une arme qui n'atteint pas même l'épiderme du lourdaud cuirassé de l'amour de l'or! *Auri sacra fames*, faim sacrée, en effet, car elle corrobore et sauve. — Ce qu'il y a de certain, c'est que pas un, dans cette immense salle, ne s'occupe de la valeur musicale de la partition qu'on donne. Le dialogue et les récitatifs passent inaperçus, puis, quand arrive un morceau que vous voudriez entendre, il ne manque jamais de se trouver, dans votre voisinage, trois ou quatre maniaques qui vous le cornent aux oreilles aussi longtemps que l'acteur chante. Que dire, après cela, de ces *fu-*

reurs, de ces *fanatismes* qui, après cinq minutes du silence le plus profond, éclatent tout à coup en convulsions extravagantes, et, non contents de vous assourdir, viennent blesser en vous toute notion du sens commun : car ces frénétiques transports que rien n'excuse et ne motive, ces passages sans transition ni raison, d'un extrême à l'autre, finissent par vous communiquer je ne sais quelle fatigue morale, qui correspond singulièrement à l'impression désagréable que vous en éprouvez au physique.

J'ai vu en Italie quelques opéras, entre autres l'*Attila* et le *Macbeth* de Verdi, compositions qui sont loin d'être dépourvues d'intérêt, j'ajouterai même d'autant plus remarquables que naturellement vous les comparez aux déplorables nouveautés qui se produisent autour de vous. *Macbeth* surtout a de la grandeur et du caractère ; je n'insisterai pas sur la partie fantastique de l'œuvre, traitée par le maestro, à l'*Italienne*, c'est-à-dire avec un assez médiocre sentiment du genre. Mais tout ce qui se rapporte au mouvement scénique, à la physionomie shakspearienne du drame, est ordonné magnifiquement et d'une main vigoureuse et sûre. Verdi porte au plus haut, dans certains endroits de cette œuvre, cette intelligence de la situation qu'il posséde. Entre tant d'opéras écrits sur ce sujet, celui-ci est du moins le premier qui m'ait sérieusement rappelé l'œuvre du grand poëte. Il est vrai que, du commencement à la fin, la musique s'attache au poëme et ne le quitte plus! depuis le sabbat des sorcières jusqu'à la forêt qui marche, tout s'y trouve sinon rendu avec un égal bonheur, du moins audacieusement attaqué de front, et ces hardiesses, qu'on noterait ailleurs, empruntent ici

de la qualité même du musicien une signification particulière. Il ne s'agit plus en effet d'un de ces opéras de pacotille où sont cousues à la hâte d'oiseuses mélodies qui, retirées de leur cadre originel, s'appliqueraient aussi facilement à la première imagination venue, mais bel et bien du *Macbeth* de Shakspear mis en musique, d'une tragédie conçue dans les plus grandioses conditions du drame lyrique et qui en d'autres temps eut aidé à la régénération d'une école. Mais, hélas ! comment régénérer ce qui est mort ? comment rallumer d'un souffle ce qui est éteint ? Où est l'école italienne aujourd'hui ? que sont devenues ces fastueuses scènes que Rossini emplissait de son génie et d'où la renommée de Bellini s'envola sur l'Europe ! La *Fenice*, cette arche mélodieuse, flottante au-dessus des lagunes, déserte, abandonnée et portant le deuil de la liberté d'un peuple ; la *Scala*, cette Walhalla du sud, déchue également ; abandonnée et déserte, cette scène en dehors de laquelle il n'y avait point de gloire pour le génie, capitole pour les uns, roche tarpéienne pour tant d'autres, bourse musicale du monde entier autour de laquelle s'agitaient, traitaient, contractaient, poëtes, musiciens, grands seigneurs et comédiens ! Si vous demandez quel pays sert de résidence à l'auteur de *Nabucco* et de *Macbeth*, nul ne vous le saura dire. Il y a quelques années Mercadante s'était retiré au fond d'une petite ville obscure du Piémont dont il faisait avec complaisance la patrie de son cœur et de son génie ; or voyez la fatalité, cette ville s'appelait Novare ; Radetzky la lui a prise. Pauvre Mercadante, comment aussi se serait-il jamais douté que Radetzky, qui avait Milan, lui viendrait prendre encore Novare ?

Ainsi traqués de terre en terre, les uns et les autres ils se sont dispersés : Verdi voyage, Marliani est mort noblement au siége de Bologne, frappé en pleine poitrine d'une balle autrichienne, les deux Ricci vivent à Trieste, et là, quand la gaîté leur vient, composent ensemble un de ces opéras bouffes dont Venise raffole encore en dépit de ses misères. L'œuvre terminée, le plus jeune des frères, Federigo, prend son manuscrit sous le bras, monte dans le paquebot et en moins de quatre heures l'apporte à Saint-Marc qui frémit d'aise à la bonne nouvelle. Il faut voir alors comment cet enthousiasme mal étouffé d'un public vénitien condamné à faire la moue, se réveille et prend essor par la première échappée qu'on lui offre. San-Benedetto s'est mis en frais d'annonces, de tous les quartiers de la ville on arrive, Crispino paraît et la joie éclate sur les visages ; il chante, et ce sont des trépignements et des transports. *Bravo Crispino, bravo Ricci, bravissimi tutti !* et en voilà pour au moins six semaines de dilettantisme et d'ivresse, six semaines pendant lesquelles il n'est question ni de Radetzky, ni de Schwarzenberg !

XIX

Un soir, à minuit, nous étions sur le bateau à vapeur qui s'apprêtait à quitter Venise, lorsque nous aperçûmes une gondole qui venait sur nous à force de rames et où se trouvait un homme essoufflé, sans chapeau, et qui paraissait craindre de ne point arriver à temps. C'était Federigo Ricci.

« Messieurs, s'écria-t-il, du plus loin qu'il pensa pouvoir
» se faire entendre, mon frère attend l'arrivée du bateau
» sur le quai de Trieste, et s'il y a quelqu'un parmi vous
» d'assez obligeant pour vouloir bien nous rendre ce service,
» je le prie de lui dire en passant que la seconde représen-
» tation de notre ouvrage a été ce soir, comme la première :
» *Alle stelle.* » — « Très-bien, répondis-je, vous pouvez y compter, cher maître, et je prends sur moi le compliment. »

Pendant le temps nécessaire pour articuler ces quelques mots, Ricci avait grimpé l'échelle quatre à quatre, et s'approchant de moi : — « Et serez-vous assez bon pour vous charger encore de ceci ? » Sur quoi je le vis tirer quelque chose de dessous son manteau et disparaître. Il était temps car la manœuvre allait déjà son train et nous commencions à nager. — Cependant, une fois en mer, nous songeâmes à nous enquérir de l'objet si étrangement recommandé à nos soins. C'était une délicieuse petite espiègle de douze ans, la fille du Ricci de Trieste que l'oncle Federigo avait amenée à Venise pour assister à la mise en scène du chef-d'œuvre brassé en famille. Aussi s'en retournait-elle, toute frétillante de mélodieuses sensations. Vive et allègre comme un oiseau, svelte, mutine, pimpante, un peu bohême et portant déjà au front et dans son œil, un avenir de cantatrice, elle courait et sautait sur le pont, jetant au vent sans les compter les mille jolies bribes de sa corbeille musicale. Elle me rappelait Mignon : et toute la nuit se passa ainsi à voir étinceler cette nature de phosphore au milieu des brumes de l'Adriatique.

XX

Nous venons de citer les trois ou quatre noms dont subsiste, à l'heure qu'il est, ce qui reste encore d'art musical en Italie,

Mais, se demande-t-on, en tout cela que devient Rossini ? Vit-il encore ? s'il est mort, quel mausolée habite sa grande ombre ? en fait d'Averne, l'ombre de l'illustre maître a choisi Florence. C'est là que chaque matin, elle se lève, déjeune, dîne, soupe, fait sa partie de *whist* avec des Éminences et se couche pour recommencer le lendemain. Etrange chose que la destinée de certains génies ! Voilà un homme qui depuis vingt ans met à se faire oublier du monde autant d'acharnement et de passion que les autres à poursuivre la renommée. De musique, s'il en parle, c'est avec un persiflage amer et

le sourire du dédain sur les lèvres. On dirait qu'il regrette d'en avoir fait, ou plutôt d'en avoir fait de si magnifique; car moins belle, à son point de vue, elle eût passé déjà; et c'est cette immortalité qui lui pèse. Au milieu des événements qui travaillent l'Europe, à moins d'avoir à gagner le pain de sa famille, qui peut s'occuper aujourd'hui à griffonner des doubles croches ?

A côté d'un génie immense, la nature (alliance singulière et dont en France il est permis aujourd'hui d'apprécier la rareté) la nature avait mis l'esprit le plus fin et le plus avisé. Or en vieillissant, et les premiers foyers de l'inspiration éteints, si de ces deux puissances il y en a une qui se superpose et juge l'autre, c'est l'esprit : et l'on sait quel analyseur impitoyable et glacial il est. En présence de l'Europe contemporaine et du spectacle auquel il assiste aussi bien que nous tous, tant que nous sommes, il se peut donc que le grand musicien se soit dit : tel que je me sens aujourd'hui, tel que la pratique des hommes et l'observation des événements m'ont fait, j'eusse été appelé à tout. Mais bah ! je suis un maestro de génie et ma grandeur m'attache au rivage : qui sait pourtant? si je n'étais Rossini, j'aurais pu être Macchiavel. » — Je n'oserais prétendre qu'en parlant de la sorte on ne risque d'avoir tort et bien des gens penseront encore, même aujourd'hui, qu'il vaut mieux avoir écrit *Guillaume Tell* que d'être l'auteur du *Prince* ou des *Histoires de Florence*. Mais l'auteur du *Prince* eut la main dans le gouvernement de son pays, Macchiavel fut un homme d'État, c'est de Macchiavel plus que de Mozart et de Cimarosa que Rossini cause avec ces cardinaux et ces *monsignori* vers la société de

qui son goût et ses penchants désormais l'entraînent ; et l'activité humaine, comprimée des années entières par la tyrannie de la pensée, a parfois de ces retours violents qui blâmés ou méconnus du vulgaire, n'en vont pas moins empoisonner d'amertune la fin d'une illustre existence.

XXI

Au sortir de l'Opéra, profitant d'une nuit resplendissante de lumière, nous nous mîmes à parcourir la ville avec cette curiosité avide de gens pressés par le temps et qui se hâtent de remplir le mieux possible leurs yeux et leurs oreilles, quittes à ruminer plus tard leurs sensations; et s'efforcent d'emporter avec eux, jusqu'à la physionomie d'un quartier, jusqu'à la silhouette d'un palais, jusqu'à ces émanations mystérieuses, particulières à certains pays et dont on dirait qu'on demeure imprégné de longs jours après. Nous allions ainsi devant nous, un peu à l'aventure, respirant ces premières tiédeurs du printemps qui enivre, lorsque nous vîmes tout à coup se dresser une masse de pierres colossale dont l'ombre obscurcissait le voisinage et qui, se dressant noire et funèbre

au milieu de la vaporeuse transparence du ciel, semblait je ne sais quel mauvais Génie en lutte avec l'Ange du recueillement et des douces clartés : c'était le géant rival du Colysée, l'amphithéâtre de Vérone ! Tout le monde connaît les arènes de Domitien : ovale immense de granit recouvert de marbre, et sans contredit le plus épargné par les siècles entre tous les monuments de ce genre que l'antiquité nous a légués. Tant de pieds de haut, tant de large, passe encore pour des dates, mais des nombres géométriques, comment faire pour les retenir ? Aussi je vais au premier manuel qui se rencontre, et me borne à traduire : quatre cent soixante-quatre pieds de diamètre en long, trois cent soixante-sept en large, est-on content ? et faut-il ajouter les quarante-huit galeries qui règnent en cercle de la base au sommet et vont s'élargissant toujours en amphithéâtre jusqu'au gradin suprême où quatre-vingt-seize marches vous conduisent. Je ne tenterai pas de rendre l'effet de cette vaste solitude granitique, vue ainsi de son point culminant et dont le clair de lune étendait encore l'immensité. Autour de nous, tout est désert et silence, pas un frémissement dans le vide, pas une ombre sur cette froide nappe blanche où se confondent, noyés par le même rayon, le marbre des arcades et ces végétations vigoureuses poussées dans les interstices de la pierre et qui d'en bas nous sembleront demain des touffes d'herbe. — Au loin une horloge de la ville sonne l'heure, d'autres lui répondent ; c'en est fait, et le silence se rétablit, plus profond, plus morne, plus lugubre ! Derrière vous la ville moderne endormie dans le néant de sa destinée, à vos pieds, l'antiquité qui se réveille.

Etrange spectacle, où ce qui est vivant est la mort, où la mort est la vie! Ici, sur cette arène, comme sur les sables du Colysée, le christianisme a reçu ce baptême de sang qui lui a valu la conquête du monde. Vous voyez ces arcades souterraines qui s'enfoncent dans l'ombre : c'est là qu'on retient et qu'on affame les bêtes féroces, là qu'on loge les combattants humains en attendant l'heure de la rencontre. Là le lion rugit, le tigre aiguise ses crocs, le gladiateur espère, le chrétien prie! A ce balcon, au premier rang, le proconsul de César vient de prendre place, derrière lui se groupent les personnages appartenant à des familles patriciennes, les prêtres, les chevaliers, puis sur les gradins supérieurs, la multitude. Tous ces balcons, à mesure qu'ils s'élèvent, s'écartent, donnant ainsi à l'espace inférieur, de l'étendue et de la liberté. Tout à coup cette mer houleuse de têtes d'hommes s'arrête immobile, haletante : la lutte a commencé, cent mille individus sont là retenant leur souffle, la vie d'un peuple entier semble s'être concentrée dans son œil; impie et féroce appétit de sang, patience, le voilà qui coule à flots. Les ongles du lion ont déchiré le flanc du gladiateur, l'homme expire et la bête fauve triomphe! Les esclaves emportent le cadavre fumant et souillé du vaincu, hourrah, pour le vainqueur et que le combat recommence! « Quelle perversité, s'écrie-t-on, quel abrutissement, quelle barbarie! Où trouverait-on aujourd'hui un cœur assez féroce pour ne point se révolter à l'idée d'un spectacle dont le sang humain fait tous les frais? » — Barbares en effet ces Romains de l'empire, barbares au milieu de leur luxe, de leurs raffinements, de leur puissance, de leur amour effréné des jouis-

sances et des arts, barbares à peu de chose près comme on l'est aujourd'hui en Europe. N'avons-nous pas vu, naguère, la *Spada* par excellence, l'honneur et la gloire de ces fêtes de Madrid, tant célèbres et surtout, hélas ! tant décrites ! N'avons-nous pas vu le beau, le noble, le *divin* Montès tomber vaincu à son tour sur cette arène tant de fois rougie du sang de ses victimes ? Il est vrai que, le lendemain, la cour et la ville s'empressaient à la porte du virtuose éclopé et venaient, ducs, marquis et grandes dames, faire amende honorable en s'inscrivant banalement sur un registre, du plaisir et de l'intérêt qu'ils avaient pris la veille à son martyre dramatique. Et si l'on veut d'autres exemples, qu'on aille à la Chapelle-Sixtine, ouïr ces voix surnaturelles, dont la vibration aiguë et pénétrante, avant de vous ravir au ciel des anges, vous donne cette sensation pénible et nerveuse d'une lancette qui vous ouvre la veine. On sait ce que sont ces chanteurs ; arrive la semaine sainte, ou quelque solennité pontificale, et vous verrez la foule accourir, se heurter, s'étouffer, aussi impatiente, aussi avide, aussi attentive dans l'étroite chapelle que ces Romains l'étaient dans leurs vastes cirques. Ils tuaient l'homme, nous l'avilissons ; je me demande où est le progrès en cette affaire, et en quoi la noble dame romaine, à qui ces jeux sanglants inspiraient des idées de combats et de gloire, était nécessairement plus féroce que cette jolie marquise andalouse qui lorgne, en minaudant de l'éventail, le riant tableau d'un homme accroché par les entrailles, à la corne d'un taureau furieux, ou que ce dilettante raffiné savourant avec onction et componction ces inénarrables délices que l'art musical achète au prix de la dégradation humaine.

Insensiblement la lune s'était couchée et le firmament, devenu plus foncé, s'arrondissait au-dessus de nos têtes comme un *velarium* immense fixé dans l'éther par des myriades de clous d'or étincelants. Ces pans d'azur enluminés par le feu des étoiles, s'encadrant dans le vide des arcades, formaient comme autant de fonds mystiques sur lesquels la fantaisie pouvait évoquer les images des martyrs immolés jadis à cette même place, sur cette arène à quatre cent soixante pieds au-dessous de nous, où le regard plongeait comme dans l'entonnoir d'une colossale fourmilière !

Au temps du Congrès, pour donner aux illustres personnages que la politique avait amenés à Vérone, le spectacle de cet ampithéâtre rempli de monde, on organisa une loterie gratuite où tout entrant gagnait. Comme les habitants de la ville n'auraient pas suffi pour animer l'édifice, on traqua les habitants des campagnes ; le nombre s'éleva ainsi à vingt-six mille âmes. Cette représentation n'avait eu lieu que deux fois auparavant : l'une pour Joseph II, l'autre pour Pie VII, lorsqu'il se rendit à Vienne. Si l'on n'eût été averti du temps par les costumes, on aurait pu croire à une résurrection romaine. Bizarre soirée comme il s'en rencontre souvent en voyage où tout est imprévu et contraste : passer dans quelques heures de l'échoppe de Polichinelle au cirque de Domitien, de ce grenier fait de planches vermoulues, à cet entassement séculaire de marbre et de granit ; sortir de ce bouge malsain où s'escrime un aigre violon à la lueur de quatre chandelles puantes, pour entrer dans ce colysée en plein air où s'est joué le prologue du Christianisme ! que sont auprès de celui-là nos théâtres modernes ? les salles que nous bâtis-

sons, il suffit d'un incendie qui souffle pour les anéantir en un clin d'œil, et celle-là le tremblement de terre n'a pu seulement l'entamer. C'est que ces Romains bâtissaient pour des siècles, nous, si nous croyons nous être assurés du lendemain, nous n'en voulons pas davantage. Ils étaient de granit, nous sommes de plâtre ; ils cherchaient le durable et l'éternel, nous n'aimons, nous, que les vicissitudes et jusque dans le gouvernement, le provisoire est notre lot !

Avant de quitter les *arènes* je pensai à cette *pazza per amore* dont parle Chateaubriand et j'appelai, incertain si l'ombre de cette jolie créature *aux mules mignonnes, aux jupons courts* ne me répondrait pas. « Descendue des montagnes que baigne le lac célèbre par un vers de Virgile et par les noms de Catulle et de Lesbie, une Tyrolienne, assise sous les arcades des arènes attirait les yeux. Comme Nina *pazza per amore*, cette jolie enfant abandonnée du chasseur de Monte Baldo était si passionnée *qu'elle ne voulait rien que son amour*. Elle passait les nuits à attendre et veillait jusqu'au chant du coq. Sa parole était triste parce qu'elle avait traversé sa douleur ! »

XXII

Quartier général du gouvernement militaire de la Lombardie, Vérone offre à l'étranger un mouvement continuel d'uniformes variés et pittoresques ; de l'aube au soleil couchant les défilés ne cessent pas; ceux-ci rentrent de l'exercice, ceux-là sortent pour la parade, fantassins et cavaliers vont, viennent et se croisent; les uns et les autres cheminant aux sons de cette musique autrichienne qui n'a point de rivale sous le ciel. On ferait des lieues à suivre ces bandes instrumentales exécutant avec un entrain, une justesse, une fantaisie qui vous émerveillent, les plus brillants motifs des répertoires allemand, italien et français. — Il est huit heures du matin, nous touchons à peine aux premiers jours de février, et déjà les balcons s'ouvrent aux tièdes émanations de l'air ; tout à

coup, une vibration stridente remplit l'atmosphère, d'abord les clairons, puis les trombones et les cors, puis enfin toute l'artillerie de cuivre, la vitre tinte, le sol tressaille, partout dans le quartier se répand je ne sais quelle commotion électrique tant cette décharge de sons se marie harmonieusement à l'universel concert de la nature renaissante ; on dirait une note de plus dans l'orchestre, une voix de plus dans l'explosion de ce printemps du sud. Ce sont les grenadiers de Radetzky qui passent, musique en tête, le rameau vert au bonnet, l'aigle noir déployé. « Vers la nuit tombante, arrivèrent quatre mille grenadiers du corps de réserve; à leur vue le vieux maréchal sourit, car il aime ses grenadiers comme un père. Le bataillon s'avançait au pas de charge, et le maréchal en les apercevant, murmura : Puisque mes grenadiers s'y mettent l'affaire va se décider. » Ainsi parle le bulletin de Novare; ce sont les mêmes braves gens ; ils vont à la parade. Il est reconnu que dans les conditions ordinaires un régiment qui passe en chantant, emmène avec lui tout ce qui se trouve de désœuvrés sur son chemin. L'homme est un être essentiellement harmonieux, partout où le rhythme commande, bon gré mal gré, il faut qu'il obéisse. Que n'est-ce point, lorsque l'attrait de la curiosité, l'attrait d'une musique instrumentale comme on n'en rencontre que sur ce sol autrichien, vous enlèvent pour ainsi dire à vous-même ?

Ils marchent calmes et superbes, toutes fanfares dehors, et le motif qui règle leurs pas est un motif d'Auber; charmante mélodie de la *Part du diable*, qui au milieu de cette Italie allemande ou de cette Allemagne italienne, vous pénètre au cœur comme un souffle aimé de la patrie française.

Nous suivîmes ainsi le régiment pendant plus d'un quart d'heure; sorti des portes de la ville, il eut bientôt atteint Sainte-Lucie où nous nous arrêtâmes, retenus par la célébrité du lieu. On sait, en effet, quel rude, et terrible échec les armes piémontaises essuyèrent dans cette place vers la fin de la première campagne d'Italie. Exalté par ses succès de Goïto et de Pastrengo, et complétement dupe d'ailleurs du mouvement de retraite de Radetzky sur l'Adige, Charles-Albert donna ordre à une partie de ses troupes de s'avancer sur Vérone. Cette fois encore le malheureux roi devait porter la peine de cette manie qu'il avait de voir partout des insurrections au moment d'éclater à son profit. Les habitants de Vérone, exaspérés de la tyrannie des Autrichiens, n'attendaient prétendait-on, que l'occasion favorable pour se soulever; cinq mille Italiens renfermés dans la place voulaient défectionner au premier coup de canon, et quatre mille Hongrois instruits du mouvement libéral qui agitait leur patrie refuseraient de se battre pour une cause détestée. « On n'imagine pas, nous disait le maréchal Radetzky, ce qu'une semblable fantasmagorie sans cesse et à tout propos, remise devant les yeux d'un prince confiant et chimérique, a fini par coûter d'hommes au Piémont ! » Les villages de Santa-Lucia, de Croce-Bianca, et de San-Massimo forment une troisième ceinture de postes avancés dont il faut se rendre maître avant de pénétrer dans Vérone. Ce ne fut pas sans une grande effusion de sang qu'en 1799 nos troupes républicaines sous les ordres de Schérer, attaquèrent ces positions. San-Massimo pris, et repris sept fois par les Français et les Autrichiens finit par rester au pouvoir de ces derniers. Là où nos armes avaient

une fois échoué, les légions piémontaises, si braves qu'elles fussent, conservaient peu de chance de réussir. Dirigées contre des retranchements en *pierres sèches*, derrière lesquels s'abritait l'ennemi, la fusillade, la mitraille, les foudroyèrent. Sombre et lugubre journée que celle-là! Non loin de nous, là, dans ce cimetière où vous voyez assis, sous un cyprès, ces deux moines qui tout pacifiquement causent à cette heure, les Impériaux s'étaient embusqués. Un détachement de la brigade d'Aoste s'élance à l'assaut des murailles, et dans ce champ de la mort détrempé par une pluie d'averse, au milieu de ces croix profanées et de ces ossements souillés de fange, on s'attaque, on s'escrime, on s'égorge à la baïonnette. Après plusieurs heures d'une lutte acharnée et des plus sanglantes, le roi, qui avait toujours été au plus fort de la mêlée, s'exposant comme le premier de ses soldats, commande qu'on batte en retraite; ce que voyant, les Autrichiens tentent de poursuivre l'aile droite. Mais le jeune duc de Savoie, par un mouvement d'héroïque impétuosité, se précipite sur eux et dégage ses troupes.

Au point de vue militaire, l'attaque des avant-postes de Vérone fut une tentative téméraire et mal dirigée. L'ensemble manqua aux différents corps d'armée. Ignorantes du terrain sur lequel les opérations devaient s'exécuter, les troupes piémontaises venaient assaillir des retranchements munis d'artillerie, avec des batteries dont l'effet demeurait nul, puisqu'elles ne pouvaient approcher à cause de la difficulté du sol. Triste et fâcheux engagement qui aboutit, après huit heures de carnage, à un de ces mouvements de retraite comme on en fait à la suite de grandes manœuvres, sans qu'on eût seu-

lement songé à détruire les ouvrages des points dont on s'était momentanément emparé pendant l'action. Un autre trait non moins caractéristique de cette affaire, c'est que, lorsqu'il s'agit de pourvoir au service des blessés, il se trouva qu'on avait oublié les ambulances, et que s'il y avait des chirurgiens dans le corps sanitaire, ces chirurgiens ne possédaient aucun des instruments indispensables ; force fut donc de s'adresser aux Parmésans. « Ce matin, l'ennemi avec toutes ses forces est venu assaillir nos avant-postes de Vérone, le feu s'est propagé rapidement sur toute la ligne, l'attaque principale de nos adversaires eut lieu à Sainte-Lucie. La valeur *déployée par l'ennemi en cette circonstance est égale à celle de nos troupes dans la défense.* Le combat a duré depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir ; Sainte-Lucie fut pris deux fois d'assaut, et chaque fois repris par les nôtres. » Ainsi s'exprime un bulletin de l'armée autrichienne en date du 6 mai, résumant en quelques mots l'histoire de cette journée tragique et funèbre où les vaincus forcèrent le vainqueur à proclamer leur héroïsme.

XXIII

Avant de quitter Vérone nous voulûmes prendre congé du maréchal et remercier l'illustre gouverneur des gracieuses prévenances dont il nous avait comblés pendant notre rapide séjour à son quartier général. Nous trouvâmes le comte Radetzky occupé comme toujours et dictant debout, à son secrétaire. Il nous accueillit avec une familiarité cordiale, et nous traita, si j'ose le dire, en vieilles connaissances, ce que nous attribuâmes à cette qualité d'étranger qui du moins a le privilége de mûrir en quelques instants les sympathies et qui fait qu'on pourrait presque dire que rien, en somme, ne rapproche comme la distance. C'était l'heure de la parade, et de temps à autre un officier entrait présentant au maréchal un papier

qu'il parcourait du regard et signait sur un coin de la cheminée.

Après quelques minutes de conversation nous allions nous retirer, lorsqu'il insista pour nous retenir, s'informant avec un intérêt marqué des impressions produites sur nous par les sites et les monuments de Vérone. Naturellement, Sainte-Lucie eut le premier tour, et les termes dans lesquels il s'exprima sur cette affaire, ne firent que confirmer davantage l'idée que nous avions conçue déjà de son extrême modestie. Il parla aussi de la France, mais avec tact et discrétion.

Quelques heures plus tard le chemin de fer nous déposait à Mestre et nous nous embarquions pour Venise au milieu d'un tumulte assourdissant, d'un vacarme et d'une confusion ignorés de tous ceux qui n'ont point mis le pied sur une rive méridionale. Une population équivoque de Grecs et de Bulgares se précipita sur nous, s'emparant violemment des coffres, des malles et porte-manteaux, qu'ils entassaient pêle mêle dans les gondoles accourues par douzaines pour nous conduire en ville. Nous en choisîmes une au hasard, et voguâmes vers Saint-Marc en compagnie d'une princesse russe et de son intendant, de trois moines mendiants, de deux soldats plus ou moins en goguette et d'un officier croate qui revenait de chevaucher en terre ferme comme on pouvait le voir à ses éperons retentissants ainsi qu'à sa cravache un peu fringante dont il menaçait à tout propos le pilote et les mariniers.

Le soleil couchant venait d'éteindre son globe de feu dans les ondes encore empourprées de l'Adriatique, l'horizon avait ce bleu foncé des hautes montagnes, et au-dessus de nos

têtes, dans le limpide cristal de l'azur céleste, flottaient de légères vapeurs roses pareilles à ces gloires que Murillo aime à reproduire sous les pieds de la reine des séraphins. — Déjà se montraient à nous San-Giorgio Maggiore — svelte et couleur de brique, la Giudecca enfumée et noire au milieu de la transparence universelle, le *Redentore* avec son éblouissante coupole, et comme toujours, immaculée et plus blanche que la neige alpestre, la *Madonna della salute*. — L'*ave Maria* tintait mélancoliquement à toutes les cloches de la ville, de minute en minute, le bruit devenait plus sonore, et nous entendions les tambours qui battaient la retraite. — Nous étions à Venise, nous débarquions. Quelle animation, quel entrain, quelle vie ! ce n'étaient que clameurs joyeuses, chansons, éclats de rire. Autour d'une charrette supportant un tonneau rempli de glaces, toute une jeunesse avide s'empressait, et les centimes s'en allaient en sorbets. Des croisées ouvertes, s'échappaient des cliquetis de pianos, des fusées vocales, et parfois, aux gammes chromatiques et aux roulades se mêlaient le caquetage en plein vent, d'un perroquet égrillard, ou le rhythme du pilon d'un apothicaire. « Ma barque, ma barque ! s'écriaient les gondoliers, prenez ma barque, elle vogue comme le vent, comme l'oiseau ! faut-il vous conduire à Liverpool, à Manchester, parlez, je vais plus vite que la vapeur ! »

Il n'y avait plus à s'y tromper. A cette symphonie de bruits et de couleurs, à cette agitation bigarrée, à ce feu d'artifice incessant de toutes les sensations heureuses de la vie, à ce *certo estro* qu'on ne respire que là, comment ne pas reconnaître Venise, la seule ville au monde qui vous fasse battre

le cœur, sans que vous y connaissiez personne, sans que vous y ayez ni procès à gagner, ni héritage à recueillir? Aussi nous laissions-nous aller à cet enivrement des lieux auquel nul n'échappera, s'il est de bonne foi, et qui vous ressaisira de plus belle, à chaque visite que vous ferez à l'incomparable cité des lagunes; car au fond, rien n'est plus vrai que cette naïve et cette charmante parole de Sansovino : « *Venetia voglia dire Veni etiam*, ce qui signifie viens encore et encore, car autant de fois tu viendras, autant de fois tu verras nouvelles choses et nouvelles merveilles ! »

LIVRE TROISIÈME

GUERRE DE HONGRIE.

Caractère de l'insurrection madjare. — Les trois ministères. — Le comte Louis Batthyanyi. — Kossuth. — Le camp des Grecs devant Troie. — Physionomie de l'assemblée majdare et de ses généraux. — Hongrie et Pologne. — Les généraux Maurice Perczel, Kméty, Guyon, Bem, Dembinsky, Woroniewski. — Arthur Goergei. — Les deux frères Zichy en présence du conseil de guerre. — Kossuth et la *Landsturm*. — Le quartier général de Parendorf. — Le général Moga. — Campagne de Goergei dans les Karpathes. — La proclamation de Waitzen. — Victoire des Autrichiens à Kapolna. — Le général Schlik. — La république du Danube. — Protestation du corps d'armée du Haut-Danube contre le général Dembinski. — Entrevue de Kossuth et de Goergei. — Affaire de Rima-Szombath. — La patache d'Erlau. — Les généraux Vetter et Klapka. — Tisza-fured. — Le triumvirat du congrès de Débreczin. — Damjanich. — Prise de Komorn. — Goergei devant Ofen. — Mort du général Hentzi. — La couronne de Hongrie et ses romanesques aventures. — L'intervention russe, le maréchal prince Paskiewistch et le général Panjutine. — Irrésolution de Goergei. — L'affaire du pont de Waitzen. — Projets de capitulation. — La couronne de Hongrie offerte au duc de Leuchtenberg. — Témeswar. — Kossuth et Goergei dans Arad. — Cromwell-Scapin. — Abdication de Kossuth. — Goergei généralissime et dictateur. — Le général Rudiger. — La capitulation de Vilagos. — Portrait d'Arthur Goergei. — Conclusion.

I

Trois ministères ont marqué les trois périodes critiques de l'insurrection hongroise : le cabinet Batthyanyi, le cabinet Kossuth, le cabinet Széméré. Avec le comte Louis Batthyanyi, gentilhomme imbu des idées du siècle, aristocrate libéral possédé du besoin de brûler, sur l'autel du patriotisme, les

priviléges de sa caste, sorte de Liancourt magnat, avec Batthyanyi, l'opposition épuise ce que j'appellerai son caractère philosophique ; avec Kossuth, la philosophie des salons devient révolte dans les rues ; enfin, au dernier ministère il ne reste qu'à subir la fatalité des événements qui s'enchaînent et à s'écrier, comme le chancelier Maupeou : « Après moi le déluge ! »

Ces divers ministères, un homme cependant les a successivement traversés tous les trois : c'est Kossuth. Qu'on se rassure, nous n'avons nulle envie de mettre en scène, une fois de plus, la physionomie, hélas ! tant reproduite, du grand agitateur. Nous ne parlerons ni de son éloquence habile à s'emparer des masses, ni de l'appareil, trop souvent dérisoire, que cette éloquence appelait à son aide ; nous ne chercherons pas à distinguer dans cette nature picaresque le tribun du journaliste, le journaliste du zingaro. Nous prenons Kossuth pour ce qu'il se donne : un casse-cou en matière de finances, un diplomate myope dont l'œil a pu ne pas apercevoir la Russie en mesurant la carte de l'Europe, une sorte de Cromwel doublé de Camille Desmoulins (le Camille du *Vieux Cordelier*) et nous nous demandons ce qu'il se proposait, ce qu'il voulait ? Laissons de côté les illusions et les chimères, ces rêves d'ambition et de puissance que partageait si naïvement la compagne de l'ex-rédacteur du *Pesti-Hirlap*, lorsqu'elle s'attendait chaque jour à voir son *Louis* lui mettre sur la tête une couronne, et ne nous attachons qu'à cette pensée dominante qui servit depuis Joseph II, de mobile à l'opposition hongroise : *Madjariser* la Hongrie, faire par la propagation de la langue nationale, ce qu'en Allemagne les traduc-

lons de la Bible en langue vulgaire avaient fait au moyen âge pour la Réforme, être le Martin Luther d'une nouvelle guerre de Trente Ans, il y avait là de quoi tenter une nature ambitieuse et téméraire. Disons plus, l'entreprise, dans certaines conditions, pouvait réussir, le malheur voulut qu'on devançât le temps de deux siècles et l'impatience désespérée des brouillons perdit tout.

Il eût suffi, avant les événements de mars, de promener un regard impartial sur cette mosaïque de peuples composant l'empire d'Autriche, pour rester convaincu que, tôt ou tard, la différence des idiomes devait entraîner la désunion des diverses parties de ce grand corps. De son côté, la langue madjare s'étendait insensiblement, et gagnait chaque jour du terrain, les enfants la suçaient avec le lait de leur nourrice; peu à peu, du foyer domestique, elle fût descendue dans la rue; de la rue, elle eût envahi la place publique, et de génération en génération, le travail grandissant avec la paix, le Kossuth de 1948, s'il s'en fût rencontré un à cette époque, se trouvant à la tête de seize millions de Madjars, n'aurait pas eu besoin de prêcher la croisade. La Prusse n'a pas, que je sache, une population plus nombreuse, et compte cependant parmi les puissances. Cette éternelle vérité, proclamée par Linné dans l'ordre des sciences naturelles, et qui s'applique si bien à la politique, il était de la nature même de Kossuth de la méconnaître grossièrement. Sa fougue impatiente, sa fiévreuse étourderie, son insurmontable besoin de jouer un rôle, tout s'y opposait. D'ailleurs, n'avait-il pas devant les yeux la révolution française, ce roman de perdition, dont la lecture lui montait au cerveau, et dont il

s'enivrait en se disant, selon la formule ordinaire : toutes les nations sont sœurs, Buda-Pesth et Paris, c'est tout un ; soyons d'abord Camille Desmoulins, quitte à changer, plus tard, ce rôle pour celui de Bonaparte. Misérable romantisme, combien de nations généreuses en furent les dupes ! Lamartine, avec ses *Girondins*, venait de remettre à neuf le vieux drame, et la pièce alors se montait sur tous les tréteaux de l'Europe. On se distribuait, on s'arrachait les personnages. Les Hébert, les Anacharsis Cloots et les Chaumette peuplaient les clubs ; les Henriot couraient les rues, et souvent, — pour que rien ne manquât à l'imitation, — du côté opposé à l'insurrection, des défenseurs surgissaient, qui rappelaient les plus illustres chefs de nos luttes civiles, témoin ce Jellachich, le Vendéen de la guerre de Hongrie. N'importe, il fallut la bataille de Pakozd et le canon du Ban, pour faire comprendre à Kossuth que si la France était habitée par des gens de race homogène, la même chose ne se pouvait dire de la Hongrie. Nationaliser eût donc été l'affaire importante, mais où trouver désormais le temps, cet élément suprême des grands politiques ? Le temps ! des hommes tels que Montecuculli, s'en peuvent soucier, ceux de la race des Kossuth n'en ont que faire et passent outre. Ne valait-il pas mieux se draper en sublime coryphée des droits des peuples, et la plume rouge au chapeau, le sabre madjar au côté, lancer le navire de son pays sur le gouffre des révolutions, en ayant soin de crier au pilote : « Tu portes César et sa fortune. » Ici, malheureusement, une difficulté l'attendait qu'on ne peut éviter dans des circonstances pareilles, qu'à la condition d'être, comme Napoléon, à la fois César et pilote. Je m'explique.

Kossuth, en sa qualité de dictateur politique, devait nécessairement avoir affaire à des chefs militaires, et, si c'est une rude fonction pour un homme investi d'un caractère purement civil d'avoir, en cas de guerre, à donner des ordres à des généraux toujours prêts à mettre en avant la question de compétence, que sera-ce lorsque, ces généraux ayant pour ainsi dire chacun son drapeau personnel, sa foi particulière, on comptera en quelque sorte autant de volontés et d'impulsions que de corps d'armée ! Certes l'éloquence est un glorieux don, et d'autres que M. Kossuth nous l'ont prouvé dans nos récents désastres ; mais, hélas ! depuis longtemps les murailles ont perdu l'habitude d'obéir à l'harmonie rhythmique d'une période, et quand l'ennemi s'approche, quand il s'agit de reprendre sur lui une citadelle, force est bien au plus divin parleur d'avoir recours aux baïonnettes. Or les baïonnettes, ce sont les généraux qui les commandent, et si ces généraux trouvent à propos de déchirer les instructions que vous leur adressez, s'ils haussent les épaules de pitié à chacune de vos remontrances, contre de tels méfaits quel parti prendrez-vous ? Êtes-vous la Convention, pour envoyer à la guillotine ces hommes superbes qui vous narguent et vous jettent, du milieu de la poudre et des balles, cette invective dédaigneuse que celui qui paie de sa personne ne marchande jamais à celui qui ne paie que de sa parole ? Querelles entre Goergei et Dembinski, entre Bem et Vécsey, entre Vetter et Banffy, c'était le camp des Grecs devant Troie que cette armée hongroise où s'agitaient toutes les opinions, toutes les passions, toutes les animosités, toutes les haines de la diète de Débreczin.

II

L'assemblée madjare, qui, après avoir successivement transporté ses pénates de Presbourg à Pesth, en avril 1849 siégeait à Débreczin, se composait, comme toutes les assemblées de ce genre, d'une droite, d'un centre et d'une gauche. Or, chacun de ces partis étant représenté dans l'armée, il convient de les passer en revue, si l'on veut se rendre compte des tiraillements qui ne cessèrent, jusqu'à la fin, d'exister entre le gouvernement central et les divers chefs en qui s'incarnait la force militaire.

Dans cette lutte avec l'Autriche, chacun en effet avait son point de vue. La droite, par exemple, combattait pour son souverain légitime, le roi Ferdinand V. A ses yeux, le jeune roi François-Joseph, n'ayant rempli aucune des conditions

imposées par la loi pragmatique, n'ayant pas même atteint l'âge voulu, était simplement un usurpateur. En minorité dans le parlement, ce parti avait pour principaux coryphées à l'armée, les Goergei, les Damjanich, les Véczey, les Linange, et bon nombre d'autres généraux, jadis officiers dans l'armée autrichienne, et chez lesquels la foi royaliste survivait. En levant, au nom du roi Ferdinand, l'étendard de l'insurrection contre une cause qu'ils déclaraient usurpatrice, ces hommes, à les entendre, ne violaient aucun serment. Tel fut, dès le début, le caractère des proclamations de Goergei à ses soldats, tel fut le sens du chiffre inscrit sur ses drapeaux F. V. (Ferdinand V.) Quant aux troupes qu'il commandait, vous ne leur eussiez pas ôté de l'esprit qu'elles se battaient pour le roi, et je ne parle point seulement ici des régiments réguliers, mais même des bataillons de *honveds*, de tous leurs officiers du moins. Qu'un semblable parti n'eût point de répugnance à négocier avec l'Autriche, on le comprendra sans peine, car au fond il s'agissait pour lui beaucoup moins d'une question de vie et de mort entre l'Autriche et la Hongrie, que de certaines concessions que la couronne royale de Hongrie réclamait de la couronne impériale d'Autriche.

Passons maintenant à la seconde fraction du parlement, aux hommes de l'indépendance nationale. Ceux-là voulaient une Hongrie indépendante, avec les antiques frontières et l'intégrité du territoire, un État nouveau prenant place au banquet des puissances de l'Europe. Après cela, monarchie ou république, il leur importait peu ; la grande affaire, c'était d'abord de secouer le joug détesté des Habsbourg, et

d'asservir, par le fer et le feu, les nations slaves qui refuseraient d'accepter l'autocratie madjare. Ensuite on verrait à se faire république ou monarchie, selon les circonstances, et selon que le vent soufflerait du nord ou du midi, république du Danube, si le principe républicain finissait par triompher, et, dans le cas contraire, monarchie élective. Salut, Kossuth, tu seras roi! Glorieuse chimère bien souvent caressée peut-être aux heures d'ovation et d'omnipotence, qui s'évanouit pour jamais au jour où les baïonnettes autrichiennes, comme une autre forêt de Birnam, franchirent la Laytha!

Quant au troisième parti, la gauche, ce qu'il lui fallait à lui, ce n'était plus seulement l'indépendance et l'autonomie, mais bel et bien la république hongroise avec des institutions démocratiques. Cette coalition avait pour chef le jacobin Ladislas Madarass, ministre de la police sous le second ministère, le même qui, lors de la fameuse harangue que tint Kossuth du haut du balcon de la redoute de Pesth, voulait, à toute force, coiffer l'agitateur d'une toque à plume rouge, honneur dont le fougueux tribun sentit pourtant tout le ridicule et qu'il repoussa formellement. Ainsi que l'opinion royaliste était représentée dans l'armée par la plupart des généraux qui, jadis, avaient servi en qualité d'officiers sous le drapeau de l'Autriche, ainsi l'opinion démocratique comptait parmi les chefs militaires de nombreux adhérents. C'étaient d'abord les Maurice Perczel, les Kméty, les Guyon, puis toute la Pologne, les Bem, les Dembinski, les Woroniewski; aux yeux de ces derniers, la guerre de territoire que soutenaient les Hongrois ne valait qu'en tant qu'elle

pouvait réveiller chez les peuples de l'Europe, ces mouvements insurrectionnels que les nobles vaincus de Varsovie avaient pour mission de promener par le monde. De l'idée purement madjare, ils en eussent fait bon marché ; au demeurant, ils la trouvaient mesquine, et s'ils étaient entrés dans cette querelle particulière, c'était pour arriver à la question générale, qui les préoccupait bien autrement. De là, cette tendance à élargir le champ d'opérations, cet instinct dévorant qui les poussait à sortir des frontières que les paladins de la nationalité hongroise s'étaient promis de respecter. Goergei a démontré dans ses mémoires, par des arguments stratégiques, ce qu'avait d'impraticable ce plan si souvent caressé des généraux polonais, qui consistait à porter soudainement la guerre au cœur même de la monarchie autrichienne ; au plus fort de la lutte, il s'y était déjà opposé par le sentiment de la cause qu'il avait entrepris de défendre, nous dirions presque par chevalerie. Marcher directement sur Vienne, anéantir l'Autriche et provoquer ainsi une collision universelle, voilà ce que voulaient Bem et Dembinski, voilà ce que Goergei ne voulait pas. La légitimité de sa cause (nous constatons un fait sans discuter le point de vue) en eût souffert sensiblement ; d'ailleurs, jamais ni lui ni ses compagnons d'armes, ni ces vieux régiments qui formaient, en somme, la meilleure partie du contingent hongrois, n'eussent consenti à donner la main à la révolution.

On ne saurait trop le redire, entre la révolution européenne de 1848 et la guerre de l'indépendance madjare, il n'y a pas l'ombre de communauté à établir. Si les deux mouvements ont été mille fois improprement confondus, la faute

en est au parti polonais, coupable d'avoir introduit l'élément révolutionnaire dans un démêlé de droit national. Pas plus avec les insurgés de Vienne qu'avec les démagogues de Berlin et les socialistes de Paris, le soulèvement de la Hongrie n'avait affaire. J'ajoute qu'il y avait, au fond de cette insurrection madjare, un caractère de féodale aristocratie qui ne s'accommode pas le moins du monde avec les théories qui se prêchent d'habitude sur la montagne. Le prince Windisch-Graetz, alors qu'il faisait dire à Kossuth : « Je ne traite pas avec des rebelles, » entrait admirablement dans le sens de la chose. Rebelles, oui, mais non pas révolutionnaires. Si la révolution s'en mêla, ce fut après coup, et, comme on dit, pour pêcher en eau trouble : il y aura, d'ailleurs, toujours des hommes qui se tromperont de pays et de dates ; mais, je le répète, la rébellion hongroise, à la prendre dans son expression la plus simple à la fois et la plus élevée, ne saurait avoir rien de commun avec les mille et une tentatives anarchiques de 1848, et c'est ce sentiment de roideur barbare, cet individualisme national porté à l'excès qu'il s'agit de ne point perdre de vue, si l'on veut se rendre compte de certains événements jusque-là inexpliqués, percer la nuit dont s'enveloppent certains actes de la politique madjare, et se rendre un compte exact de mainte physionomie restée douteuse, de l'énigmatique Goergei par exemple, qu'il est temps d'aborder.

III

Arthur Goergei, né en janvier 1818 à Topportz, possession héréditaire de sa famille, dans le comté de Zips, appartient à une race noble où la bravoure est dans le sang. Nous voyons en 1512 un Stéphan Goergei battre à Rozgoni, près Kaschau, le puissant comte Mathieu de Trentschin, et, s'il nous plaît de remonter plus haut le cours des siècles, nous rencontrons, en 1240, un Arnold Goergei, comte de Zips en Saxe (*comes Saxorum de Scepus*) lequel, pour services rendus contre les Tartares, reçut en donation les terres de Goergei et de Topportz, ainsi qu'une foule de domaines et seigneuries dans les Karpathes. Sa famille tient encore un rang considérable ; le grand-père d'Arthur Goergei était officier supérieur de cavalerie sous les drapeaux autrichiens, lorsqu'il fut tué en

combattant contre la France dans les guerres de l'empire, et son père, — un lettré celui-là, grand partisan d'Horace, qui le suivait partout, — son père eut quatre fils, dont trois, le major Arnim, le général Arthur et le capitaine des *honveds* Stefan, ont pris part à l'insurrection madjare. Sa mère était une femme forte, une vraie matrone de Sparte, et qui ne se souciait aucunement de poésie légère. S'il lui arrivait d'ouvrir un livre, c'était Herder ou quelque bon ouvrage d'éducation ou de médecine pratique, car les pauvres de la contrée avaient en elle leur providence, et rien ne lui coûtait quand il s'agissait de visiter un malade, d'assister un malheureux, et de promener partout les consolations de la science et de la charité. Ce que des enfants naturellement robustes et bien doués du côté de l'esprit durent retirer des leçons d'une telle femme, on le soupçonne. Leurs forces physiques se développèrent, ils se formèrent à l'obéissance, à la discipline, et leurs tempéraments contractèrent à cette école une vigueur puissante, une stoïque fermeté qui les aida plus tard à traverser les rudes épreuves des champs de bataille.

Arthur touchait à peine à l'adolescence lorsque la noble dame mourut, lui léguant avec l'énergie du caractère cet orgueil patricien qui ne s'est jamais démenti. Le jeune Goergei entra d'abord au collége évangélique d'Épériès pour s'y livrer à ses études classiques ; mais bientôt, sa vocation guerrière l'entraînant, il se fit recevoir à l'école militaire de Tuln. Ses progrès y furent rapides et brillants ; en deux années, il acheva des cours qui, pour les autres, ne comportaient pas moins de trois ans, et la satisfaction qu'il inspira aux officiers ses professeurs fut telle que l'un d'eux, en le recommandant au mi-

nistre, observait que dans ce jeune homme de dix-sept ans il pouvait bien y avoir l'étoffe d'un général en chef.

En quittant Tuln, Goergei vint à Vienne, où il entra dans les gardes nobles hongrois. Là encore il se distingua par le sérieux de son humeur, l'austérité de sa conduite, son amour de l'ordre et sa souveraine répugnance pour cette vie de dissipation et de plaisirs que menaient la plupart de ses camarades. L'étude des sciences fut pendant cinq ans son unique distraction. Le temps que la caserne n'employait point, il le donnait à l'université; dévoré de la soif de connaître, il passait de la botanique à la chimie, de la chimie à l'art vétérinaire. Au bout de cinq ans, nommé lieutenant-colonel aux hussards palatins, il allait aborder les grades élevés, quand tout à coup, cette fureur de science l'emportant, il quitta le service et se rendit à Prague pour s'y livrer exclusivement à la chimie, sous la direction du professeur Redtenbach, alors célèbre en Allemagne. Cependant il y avait à Prague, à cette époque, une jeune Française très-agréable, placée chez un banquier en qualité de gouvernante. Notre savant s'en éprit et l'épousa, et bientôt le jeune ménage s'en retournait dans le Zips vivre heureux et tranquille au fond d'une petite gentilhommière située non loin du lieu de naissance de Goergei, et qu'un de ses oncles venait en mourant de lui laisser. C'était compter sans les événements. Le 15 mars 1848, la patrie se soulève; le sol hongrois crie au soldat devenu campagnard : Tu dors, Brutus? et Goergei, à cet appel, accourt à Pesth se mettre à la disposition du ministère madjar. D'abord on l'envoie à Liége pour un achat d'armes au compte du gouvernement national : à son retour, il passe capitaine à Raab,

puis major à Szolnok ; mais Jellachich s'avance à la tête de ses Croates : le commandant Goergei reçoit l'ordre de l'empêcher de franchir le Danube et se rend à l'île de Csépel, où déjà son ingrate et sombre destinée lui tient en réserve la présidence du conseil de guerre qui va condamner à mort le jeune comte Zichy.

IV

Le 27 septembre 1848, les comtes Eugène et Paul Zichy, venant de Stuhlweissembourg, étaient arrêtés aux avant-postes hongrois et conduits sous escorte au quartier général d'Adony. Les mémoires de Goergei contiennent à ce sujet un passage infiniment curieux, et qui donne les détails les plus piquants sur la manière tout expéditive dont certains Madjars comprenaient la justice. Faire massacrer de but en blanc des prisonniers par la multitude, ériger en axiomes pratiques les abominables assassinats des Latour et des Lamberg, c'est là une atrocité que l'esprit se refuse à croire. Il y y avait cependant au camp madjar d'honnêtes officiers pour trouver la chose toute simple. Qu'on en juge :

« J'étais à l'île de Csépel, quand la nouvelle de l'arrestation des comtes Zichy m'arriva. Pressé d'en savoir davantage et de m'informer par moi-même, je résolus de retourner à l'instant au quartier général. Dans les rues d'Adony, je trouvai une population très-exaltée, et la masse des volontaires du sud déblatérant avec fureur contre les prisonniers. Or, comme je cherchais à part moi quels moyens mettre en œuvre pour sauvegarder ces malheureux jeunes gens, je rencontrai deux officiers d'état-major du corps d'Hunyade (un colonel et un chef de bataillon). Tous les deux avaient été placés sous mon commandement par ordre supérieur et sans égards pour le rang et l'ancienneté. Ils me dirent qu'ils venaient, en mon absence, de prendre le parti de faire escorter jusqu'à Pesth les personnages arrêtés, et le colonel, voyant que je cherchais à pénétrer le motif de cette résolution, affecta un grand mystère, en m'engageant à le suivre chez lui. Arrivé là, il m'expliqua le plus tranquillement du monde comme quoi lui et son camarade avaient essayé de faire subir aux deux Zichy le sort du comte Lamberg. « Monsieur le » major que voilà prend le commandement de l'escorte, et se » charge de haranguer le peuple et de l'exaspérer contre les » prisonniers, qui seront exprès conduits à pied pour faciliter la besogne à tous ces braves gens qui vous ont si lestement naguère expédié le général Lamberg, et qui sauront comment s'y prendre une seconde fois. » J'avoue qu'à ce moment je voulais à peine en croire mes oreilles. Après m'être inutilement efforcé de démontrer aux auteurs de cet infâme guet-apens l'indignité de leur conduite, je me vis contraint d'user de mon autorité supérieure. Je contremandai

donc leurs dispositions, ordonnant, sous ma responsabilité personnelle, que les prisonniers ne seraient point menés à Pesth, mais traduits sur les lieux devant le tribunal militaire qui statuerait légalement sur leur sort. »

Le conseil de guerre, en effet, s'assembla sous la présidence du commandant Arthur Goergei. Les deux nobles frères y comparurent. Paul Zichy, contre lequel, à ce qu'il paraît, l'instruction ne découvrit pas de preuves suffisantes, fut mis en liberté, tandis qu'Eugène, déclaré coupable à l'unanimité des voix, dut payer de sa vie le crime de haute trahison dont on l'accusait. Un sauf-conduit du Ban trouvé dans les papiers du jeune comte et quelques exemplaires de deux proclamations adressées au nom du roi Ferdinand V, la première à la nation hongroise, la seconde aux troupes enrôlées sous le drapeau madjar, servirent à motiver cette condamnation. Intelligence avec les ennemis de la patrie, participation à l'insurrection armée des Slaves du sud (Jellachich et les Slaves, des insurgés ! sans doute parce qu'ils se révoltaient contre les rebelles !), tels furent les deux points principaux sur lesquels s'appuya le verdict. Goergei assista à l'exécution de Zichy avec le même sang-froid, le même calme qu'il avait montrés en prononçant la sentence du tribunal. Cette âme hautaine et dédaigneuse fit voir en cette occasion, comme elle l'a d'ailleurs toujours témoigné depuis, qu'elle avait en elle trop d'amertume et de mépris des hommes pour jamais pouvoir s'intéresser au sort de l'un d'eux, quel qu'il soit. Debout en face de la potence où le jeune comte monte en héros, il assiste aux apprêts du supplice la tête haute, l'œil sévère, et seulement quand Zichy a rendu son dernier souffle, le juge,

immobile et silencieux jusque-là, s'éloigne du champ funèbre en murmurant d'une voix sourde : « C'était indispensable. Que cet exemple profite à d'autres ! »

V

Il s'était mêlé à cette triste affaire une histoire de bijoux restés soi-disant en la possession de Goergei et faite pour entacher en lui la probité du soldat. Attaquer le désintéressement de Goergei, autant vaudrait attaquer sa bravoure ; mais c'est un des caractères de la calomnie qu'elle se préoccupe médiocrement d'ordinaire de mettre ses mensonges en harmonie avec l'ensemble du personnage à qui elle s'attache. On avait donc raconté que le président du tribunal militaire de Csépel s'était adjugé bon nombre d'objets précieux appartenant au comte Eugène Zichy, sans doute, ajoutait-on ironiquement, afin de conserver au moins un souvenir de sa victime. Il va sans dire que les mémoires de Goergei réduisent ces misérables bruits à leur juste valeur. Ces bijoux,

épingles, bagues, chaînes et cachets, il les a remis lui-même à Kossuth en mains propres. Il y a de plus, dans cette histoire, certains traits qu'il est bon de produire, ne servissent-ils qu'à démontrer qu'en cette guerre d'extermination, tous les pillards n'étaient pas du côté des Croates, ainsi qu'on a prétendu trop longtemps le faire croire au public bénévole. « Arrivé à Kaloszd, le 9 octobre (1848), j'y appris qu'un intendant du comte Eugène Zichy avait mis en réserve une quantité d'objets de prix ayant appartenu à son maître, et qu'il se proposait sans doute de soustraire à l'État, désormais seul héritier légitime des biens et propriétés du comte. Je me rendis donc aussitôt, en compagnie de mes officiers et d'un greffier, chez l'homme d'affaires désigné. Là, j'ordonnai à mon escorte de cerner la maison, et des fouilles furent entreprises. C'était précaution inutile, car l'intendant m'avoua la chose sans détour, ajoutant qu'il se félicitait qu'une occasion s'offrît pour lui de se démettre d'une responsabilité qui commençait à l'inquiéter. Tandis qu'il s'empressait d'aller chercher les bijoux en question, j'appelai mes officiers restés en dehors de la chambre, et pris possession, en leur présence, de divers objets d'une grande valeur, lesquels, dûment enregistrés, furent renfermés et scellés dans leurs étuis. J'appris encore du même intendant que, sitôt après l'arrestation de son maître, un certain lieutenant Vasarhelyi était arrivé à Kaloszd, que lui et sa bande avaient fouillé le château, vidé les coffres, décroché les armes de prix, et chargé de leur butin une riche calèche, qu'ils avaient attelée des quatre plus beaux chevaux des écuries du comte ; qu'en outre, quelques jours plus tard, immédiatement après la re-

traite des Croates, les officiers du colonel Perczel étaient venus renouveler ces scènes de vandalisme, et que, depuis, les caves du château étaient au pillage. » Après avoir pris des mesures pour empêcher de si honteux désordres, Goergei quitta Kaloszd, et le lendemain nous le retrouvons à Pesth, où il dépose, entre les mains de Kossuth, les valeurs provenant de la succession du comte Zichy. « Kossuth demeurait alors à l'hôtel de *la Reine d'Angleterre*; il était malade et gardait le lit. Je parvins à le voir cependant, et lui remis, avec mon rapport à la diète, tout ce que j'avais inventorié de précieux. Je me souviens aussi très-distinctement qu'à l'examen que nous passâmes en présence de plusieurs témoins, le contenu des boîtes fut trouvé parfaitement intact, et que pas un des articles enregistrés à Kaloszd ne manquait (1). » Assez sur cette histoire, et passons à des faits d'un ordre plus relevé.

(1) *Mein Leben*, t. Ier, p. 51.

VI

L'inexorable fermeté dont Goergei donna l'exemple dans le procès militaire du comte Zichy, ne laissa pas de produire une forte impression sur Kossuth. Évidemment, c'était un chef désigné au commandement supérieur de l'armée hongroise, que ce jeune officier qui marquait ainsi sa place partout où la confiance du gouvernement l'appelait, intrépide au feu, résolu dans les conseils, joignant à la hardiesse du coup de main cette maturité du jugement qui sauvegarde l'esprit et le rend inaccessible aux chimères. Kossuth, en adoptant Goergei comme il le fit à cette époque, ne comprit pas toute la portée de cet homme ; il crut se préparer une créature, il se donnait un rival, plus qu'un rival, un maître ironique et superbe, dont le persiflage et le dédain devaient

finir par le tuer. Éternelle vicissitude des révolutions : elles commencent par la parole, elles aboutissent à l'épée. Tout se paie en ce monde, et Némésis a de justes résipiscences. Kossuth avait écarté Batthyanyi ; mais Kossuth se vit à son tour écarté par Goergei, et l'heure devait sonner où la fière épée du général crèverait l'outre, d'où les vents et les tempêtes s'étaient déchaînés sur la Hongrie.

Le 4 octobre, Goergei fut nommé major au corps d'opérations du colonel Perczel. Il s'agissait de couper aux Impériaux les chemins de Stuhlweissenbourg, et de les refouler vers le sud, ou de les maintenir en position jusqu'à ce qu'on eût reçu du renfort. Malheureusement, la troupe auxiliaire sur laquelle on comptait, n'était autre que cette fameuse *Landsturm*, espèce de garde nationale révolutionnaire, organisée à grands frais d'éloquence par Kossuth, et dont, si je m'en fie aux bulletins des généraux, l'appoint flattait médiocrement les combattants sérieux de l'armée expéditionnaire. « En tant que commandant supérieur des gardes nationales du sud, écrit Goergei, je n'ai jamais pu me rendre compte, même approximativement, des services que, dans un temps ou dans un lieu donné, j'étais en mesure de leur demander. La garde nationale venait ou ne venait pas, selon que la fantaisie l'en prenait. D'ordinaire, elle arrivait volontiers quand elle supposait l'ennemi à distance ; l'ennemi s'approchait-il, aussitôt elle décampait à toutes jambes. Bref, elle se plaisait à éviter la présence des Impériaux, et lorsque, par impossible, il se faisait qu'elle se trouvât assez près de l'ennemi pour entendre sa fusillade, elle se mettait à crier à tue-tête : *Nous sommes trahis !* et à courir à travers champs

comme si le diable l'emportait. » Ces braves gens avaient, pour les canons, une prédilection toute particulière. Ils s'y attelaient avec enthousiasme et les traînaient de gaîté de cœur, alors même qu'on ne le leur demandait pas. Leur première question à quiconque prétendait les mener à la bataille, était celle-ci : « Avez-vous du canon ? » Si vous leur répondiez oui, ils s'y attelaient à l'instant ; mais, dans le cas contraire, ils vous plantaient là le mieux du monde.

Goergei, qui devait être l'âme dirigeante de cette campagne couronnée par le beau succès d'Ozora, n'eut guère à se louer de ses premiers rapports avec Perczel. Dès son entrée en fonctions, il critiqua hautement les plans de ses supérieurs, lesquels lui paraissaient détestables, et prit sur lui d'informer le gouvernement des bévues qui se commettaient au camp, déclinant d'avance toute coopération à un état de choses qui ne devait amener que des désastres. « Cette mesure, ajoute-t-il, avait pour but, soit d'amener à mes conseils le colonel Perczel, dont les capacités militaires ne m'inspiraient aucune confiance, soit d'obtenir mon éloignement du corps d'opérations qu'il commandait, car je sentais que je ne m'accommoderais jamais de la façon dont cet officier menait la guerre, et d'une impéritie totale que, dès les premiers jours, j'étais à même de juger par ses résultats. »

VII

Ce Maurice Perczel, espèce de guerrillero hongrois, d'Empecinado madjar, à qui ses férocités dans le Banat méritèrent, plus tard, le surnom d'*hyène de Kovilj*, ce Perczel ne se distinguait pas précisément, à cette époque, par l'élégance des manières et l'atticisme du discours. Toute résistance produisait sur lui l'effet de ces flammes de drap écarlate qu'on agite devant les taureaux ; il s'emportait alors, et ses colères touchaient au délire. Cette fois, le taureau avait dans son antagoniste un de ces lutteurs fiers, sceptiques, sûrs d'eux-mêmes, qui sont le désespoir et la perdition des tempéraments furieux. — Mais vous ne savez donc pas, dit un jour Perczel ne se contenant plus, que si mon *parti* est fort dans la *diète*, il prévaut aussi dans le sein du comité de défense

nationale, et qu'il me suffirait de dire un seul mot pour vous anéantir ! — A quoi je répondis, poursuit Goergei, que la cause au service de laquelle je m'étais engagé n'était point celle de son parti, mais de mon pays, dont l'intérêt m'ordonnait de me déclarer contre lui et ce parti, si puissant qu'il pût être. — La réplique, à ce qu'il semble, ne fit qu'exaspérer encore davantage le malheureux Perczel, qui, hors de lui, appela la garde et voulait que Goergei fût à l'instant fusillé.

Ces lamentables querelles ne cessaient de se reproduire au camp hongrois. Il est vrai qu'on se demande si Goergei, par l'âpreté de son humeur, par le ton sarcastique de ses discours, ne provoquait pas lui-même bien souvent ces scènes de scandale. A la guerre, discuter les ordres de ses chefs, ces ordres fussent-ils d'ailleurs condamnables, refuser hautement de s'y soumettre en déclarant, devant tous, qu'ils sont marqués au coin de l'inexpérience et de la sottise, passera toujours pour un acte d'insubordination criminelle. Comment Goergei, homme de la discipline et du devoir, ne manquait-il pas une occasion de rompre en visière avec cette obéissance passive qu'un officier subalterne doit à ses supérieurs ? Comment ces tristes débats auxquels nous venons d'assister, se renouvellent-ils plus tard avec le général polonais Dembinski ? Je me l'explique par la nature même de cette guerre insurrectionnelle, par les conditions de cette armée où chacun, depuis le caporal jusqu'au colonel, comprenait un peu à sa manière ses attributions et ses droits. Ces airs d'indépendance altière que l'on serait tenté de reprocher au jeune lieutenant de Perczel, jamais Goergei, continuant à servir sous le drapeau de l'Autriche,

n'eût songé seulement à les prendre. Autre chose, en effet, est d'être incorporé dans une armée régulière, régulièrement commandée, ou d'avoir affaire à ces bandes tumultueuses qu'un pays qui s'insurge fait sortir du sol pour sa défense. Ici le grade s'efface devant l'homme, et celui-là est le véritable chef qui se sent capable d'assumer sur sa tête la plus grande part de responsabilité. Le maréchal Bugeaud, en voulant un jour caractériser un de nos plus brillants officiers d'Afrique, disait de lui, avec une justesse que les événements n'ont pas démentie : « Un tel, détestable officier subalterne, excellent pour commander en chef. » Je ne crois pas qu'on puisse trouver une expression meilleure pour définir Goergei, mais j'insiste néanmoins sur ce point, que le général habile et résolu qui donna, dans la suite, aux armes hongroises leurs plus glorieuses journées, avait en lui de quoi faire même un excellent officier en sous-ordre. S'il ne le fut pas, c'est que les circonstances, après tout, ne le permettaient guère.

Cependant cette chaude colère de Perczel contre Goergei eut son terme. Un succès obtenu sur les Croates à quelques jours de là, succès dont Goergei fut, à ce qu'on assure, le principal auteur, ne tarda pas à remettre en belle humeur l'atrabilaire colonel. Perczel ne songea plus à faire fusiller son lieutenant. Il conçut même à son endroit des sentiments tout magnanimes, et, pour effacer jusqu'au souvenir des discordes passées, lui envoya des armes en présent ; mais Goergei repoussa toute espèce de réconciliation avec un homme qu'il haïssait, et, joignant l'insulte au refus, fit distribuer à ses gens les cadeaux méprisés de Perczel.

A ce moment (octobre 1848), le comité de défense nationale n'était point sans défiance sur la fidélité du général Moga. Le peu d'énergie qu'on avait montrée devant l'invasion croate, lors de l'affaire de Pacoszd, le désordre survenu tout à coup dans des troupes qui, jusqu'à la fin du combat, semblaient devoir rester victorieuses ; enfin, les trois jours d'armistice accordés au Ban et dont Jellachich avait profité pour opérer librement sa retraite, tout cela ne laissait pas d'inspirer aux membres du gouvernement les doutes les plus graves. Vainement, les rapports du commissaire Ladislas Czanyi témoignaient en faveur de la loyauté du général. Le conseil du gouvernement avait fini par se persuader que Czanyi pouvait bien n'être, en somme, que la dupe des manœuvres de Moga et de son entourage, et, décidé à savoir la vérité, il résolut d'envoyer sur les lieux un homme clairvoyant et pratique, ayant ordre d'observer par lui-même les moindres mouvements du général Moga. Arthur Goergei fut l'homme qu'on choisit pour cette mission. Il était alors colonel ; mais, en le congédiant, Kossuth lui remit le brevet de général, avec injonction de le garder en poche jusqu'au moment où, la prétendue trahison de Moga éclatant à ses yeux, il jugerait opportun de saisir le commandement à sa place. Arrivé à Parendorf, où Moga tenait son quartier général, Goergei sut bientôt à quoi s'en tenir sur ces éternelles accusations de trahison, dont les comités révolutionnaires se sont montrés toujours si prodigues envers leurs généraux, et qui devaient lui-même si cruellement l'atteindre plus tard ; mais, hélas ! tout en appréciant la fausseté de certains bruits, quel triste compte il se rendait de cet effectif militaire ! « Au quar-

tier général de Parendorf, vous n'entendiez parler que de la prochaine irruption de l'ennemi, et cependant les troupes étaient dans un état de dislocation tel, qu'on aurait pu croire au règne de la paix universelle. Si vous demandiez aux différents chefs de l'état-major des renseignements sur tel ou tel régiment, vous les embarrassiez beaucoup, car ils ne savaient, au juste, si ces régiments existaient encore, et, s'ils existaient, où il fallait s'adresser pour avoir de leurs nouvelles. D'autres, dont on vous avait raconté en détail la dislocation, apparaissaient tout à coup comme par miracle, et semblaient tomber de la lune. Somme toute, ce quartier général de Parendorf me paraissait en proie au même esprit de vertige et d'erreur qui travaillait alors la diète et le comité de gouvernement. De trahison, il n'y en avait pas : la trahison implique une force de volonté, et, ce qui me frappait, c'était l'absence complète de toute combinaison, de tout calcul; au-dessus de Parendorf comme au-dessus de Pesth, flottaient les ombres de la nuit et les nuages de l'incertitude (1). »

On devine si Goergei, esprit froid, méthodique, habitué à prendre les choses pour ce qu'elles sont, devait, vis-à-vis d'une situation pareille, adopter raisonnablement le plan de campagne de Kossuth, qui consistait à marcher droit sur Vienne. A ses yeux, commencer une guerre offensive avec les forces incohérentes dont on disposait, c'était courir à la déroute, et il n'y avait, disait-il en souriant, qu'un *général Kossuth* qui pût vouloir mettre à exécution des idées de ce genre. Kossuth cependant n'en démordait pas, et un beau soir, on apprend au quartier général de Parendorf, que le

(1) *Mein Leben*, t. I, p. 59.

chimérique agitateur est arrivé à Nikelsdorf, entraînant à sa suite des milliers de héros. A cette nouvelle, Moga et son état-major se rendent auprès de Kossuth, et là s'ouvre un conseil militaire sous la présidence du dictateur. Kossuth fut éloquent, il représenta la marche sur Vienne comme une nécessité qu'imposaient les circonstances, comme un devoir sacré auquel on ne pouvait faillir sans se couvrir d'ignominie ; il peignit, sous les plus vives couleurs, le dévouement des Viennois à la liberté de la Hongrie et la solidarité glorieuse des deux causes. « Vienne est encore debout ! s'écria-t-il en terminant : le courage de ses habitants, de nos chers et fidèles alliés, résiste encore aux attaques impies des généraux réactionnaires ; mais, si nous ne nous hâtons de leur venir en aide, ils succomberont, car la lutte qu'ils soutiennent est inégale. Volons donc à la défense de Vienne, l'honneur ainsi l'ordonne, et soyez sûrs, messieurs, que la victoire nous y attend. J'amène avec moi, pour servir de renfort à votre belliqueuse armée, douze mille guerriers qu'*à défaut de l'expérience militaire enflamme la sainte ardeur du patriotisme,* et qui brûlent du désir de disputer à leurs camarades plus aguerris les lauriers du champ de bataille. En avant donc, messieurs, en avant ! nos amis de Vienne nous appellent, et la Hongrie ne faillira jamais à la cause de ses amis ! »

A cette politique de sentiment, le général Moga répondit par des motifs stratégiques, et aussi par des explications sur la manière dont il entendait concilier sa conduite actuelle avec le serment prêté jadis par lui au drapeau autrichien ; puis vint le tour de Goergei. Laissons-lui la parole et con-

tentons-nous de traduire ce langage net et précis, ce parfait bon sens qui jette sur une discussion la simple et calme lumière du vrai.

« Je mets de côté la question politique et m'en tiens au seul point de vue militaire : eh bien ! moi, je le déclare, nous ne sommes pas dans le cas de prendre l'offensive. Il est indispensable que les troupes destinées à ce genre d'opérations connaissent les manœuvres, il faut que chacune des parties formant le tout soit capable d'exécuter à l'heure dite, et en harmonie avec le reste, les mouvements prescrits. Or, une très-petite portion de notre armée connaît la manœuvre. Si j'excepte quelques régiments réguliers et un ou deux bataillons d'honveds, nos troupes se composent de soldats incapables de faire même l'exercice sans se débander. Ajoutez que ces soldats ont pour chefs de braves officiers dénués de toute instruction militaire, et qui seraient plutôt en état d'augmenter, par leur présence, le désordre dans les rangs. Il y a tel moment critique où le sort d'une affaire va dépendre d'un mouvement exécuté avec précision ; mais rien ne saurait remplacer, d'une part, cette attitude calme et disciplinée d'une troupe se reposant sur la responsabilité de son chef, et, de l'autre, l'entière confiance de ce chef convaincu au fond de l'âme qu'il peut compter sur l'inébranlable obéissance des hommes qu'il a sous ses ordres. Or, je le demande, cette mutuelle confiance, êtes-vous en droit d'espérer qu'elle existera dans une armée composée aux trois quarts de gardes nationales et de volontaires ? J'arrive au chapitre des munitions. En pays ennemi, comment vous y prendrez-vous ? S'il y a moyen de pourvoir, à l'avance, pour plusieurs jours

des troupes disciplinées, la chose est impraticable avec des volontaires. Le garde national trouve, d'ordinaire, peu commode de traîner avec lui, dans une marche d'ailleurs fatigante, sa ration du lendemain et du surlendemain. Qu'arrive-t-il alors? Il commence par consommer tout ce qu'il peut, quitte à gaspiller, à vendre ou à jeter le reste sur la route. D'ailleurs, quand vous disposeriez d'assez nombreux fourgons pour subvenir aux besoins répétés de ces messieurs, vous aurez toujours à lutter contre les abus inséparables d'une mauvaise administration, et il vous arrivera ce que je vois journellement se passer ici dans ma propre brigade, à savoir que, par le fait d'une répartition inepte, des compagnies crèveront de faim, tandis que d'autres, pourvues outre mesure, se rempliront deux fois le ventre en prévision de la disette du lendemain. En un mot, la guerre offensive veut des troupes aguerries, des régiments éprouvés par le feu. Hélas! faut-il donc que je vous le répète, les nôtres n'appartiennent point à cette catégorie. Une fois sur le champ de bataille, deux puissances contraires se disputent le soldat; l'une le pousse en avant, nous l'appelons honneur, patriotisme, on pourrait quelquefois aussi l'appeler crainte salutaire du châtiment dont les lois militaires frappent les lâches; l'autre l'entraîne en arrière, c'est la peur de la mort que vomit sur lui la canonnade ennemie. Selon que l'une ou l'autre de ces deux puissances l'emporte, vous avez la victoire ou la défaite. Or, les annales de la guerre ne m'apprennent que trop combien cette dernière chance atteint souvent les jeunes bataillons, même alors que leur discipline est parfaite et qu'ils ont à leur tête des chefs expéri-

mentés. Jugez maintenant quel sort vous devez attendre pour des régiments mal disciplinés et commandés en dépit du sens commun (1) ! »

Ces paroles du jeune général n'étaient pas de nature à flatter les poétiques illusions du président Kossuth, lequel se pinça la lèvre et demanda naïvement à Goergei s'il ne comptait pour rien l'enthousiasme que son éloquence, à lui Kossuth, pouvait inspirer à des troupes. « Dans le camp, répondit Goergei, c'est quelque chose, et encore faut-il veiller à ne pas laisser au feu le temps de se refroidir ; mais après des revers encourus et vis-à-vis l'ennemi, ce n'est rien ! — Ainsi vous pensez, continua le dictateur légèrement aigri, que nous ne ramènerions pas un seul homme de cette armée ? — Quant à ce qui regarde les gardes nationaux et les volontaires, répliqua Goergei, leur salut ne m'inquiète guère, et j'en ai pour garant la vélocité de leurs jambes ; mais le petit nombre de bonnes troupes dont nous disposons pourraient bien y rester, et avec elles le matériel qui nous est indispensable, pour peu que nous voulions former une armée sérieuse ! »

(1) *Mein Leben*, t. I, p. 70.

VIII

Goergei s'était toujours prononcé contre la mesure qui consistait à maintenir des cordons de troupes sur la frontière. Il voulait qu'à l'exemple des Russes en 1813, on se retirât dans l'intérieur du pays, et que là les honveds, dûment rompus à la manœuvre, fussent mis en état de se présenter au feu. Lorsque le maréchal prince Windisch-Graetz marcha sur Pesth, Goergei songea un moment à se retrancher autour de Raab; mais, pour occuper cette position formidable, les ressources étaient insuffisantes. Il lui fallut donc partager son armée en deux colonnes et se replier, laissant Buda-Pesth à l'ennemi. Pendant ce temps (20 décembre 1848), Perczel, emporté par la fougue de son tempérament et méconnaissant à son tour les instructions de Goergei, devenu son chef,

liait partie entre Moor et Sarkàny avec l'avant-garde du Ban, et se faisait battre dans une rencontre qu'il aurait dû éviter à tout prix pour se hâter de venir seconder le plan de concentration. « Sur la route qui mène de Tétény à Hanzsabég, je rencontrai les débris du corps d'armée de Perczel, et puis enfin Perczel lui-même. Du plus loin qu'il m'aperçut, il galopa vers ma voiture, et ma stupéfaction fut au comble quand j'entendis cet homme m'assurer, avec un ton de hâblerie inimaginable, que l'*ennemi ne se remettrait pas de longtemps du coup qu'il venait de lui porter à Moor.* » Il paraît cependant qu'à Pesth on ne partageait pas ce point de vue. A la nouvelle de la marche victorieuse des Autrichiens et de l'entière défaite du général Perczel, une déplorable confusion s'empara de la diète ; les orateurs de la gauche tonnèrent, comme c'était leur droit : « Si l'ennemi, disaient-ils, a pu enlever ainsi Raab et Presbourg sans tirer une amorce, que signifiaient les fortifications pour lesquelles on nous a demandé tant d'argent ? De deux choses l'une : ou ce sont vos généraux qui ont démérité en livrant ces places, ou les coupables sont ceux qui passionnaient le pays pour obtenir de lui les millions nécessaires à l'exécution de ces fortifications impuissantes. » Le trait allait droit à Kossuth, qui, tant de fois, dans ses pathétiques homélies, avait prophétisé que l'armée autrichienne trouverait infailliblement son tombeau devant Raab. Quoi qu'il en soit, l'alerte fut assez chaude pour qu'on songeât à recourir aux grands moyens et surtout à déloger. Le lendemain, le général Goergei recevait de Kossuth une dépêche qui lui marquait, entre autres points principaux, qu'on se décidait à revenir à la voie des négo-

ciations, et qu'en attendant, on transportait le siége du gouvernement de Pesth à Debreczin. La voie des négociations! Mais Kossuth ne se souvenait donc plus de l'attitude prise dès le premier jour par Windisch-Graetz vis-à-vis des ambassadeurs de la junte madjare, et la superbe réponse du maréchal avant l'affaire de Schwechat, il l'avait donc entièrement oubliée? C'était fou, c'était absurde. Goergei explique à sa manière cette politique du désespoir. « Kossuth, qui, pendant deux grands mois, avait repoussé mes conseils réitérés d'établir derrière la Theiss le centre du gouvernement; Kossuth qui parlait toujours de s'ensevelir sous les ruines de Raab, puis sous les décombres de Ofen, avait fini par s'apercevoir que Ofen et Pesth, pas plus que Raab, n'étaient la Hongrie tout entière, et que, mourir pour mourir, le gouvernement provisoire pouvait, en fin de compte, aussi bien mourir à Debreczin ou en tout autre lieu. Quel motif avait donc amené Kossuth à se rendre soudainement à mes conseils? Était-ce un coup d'œil prophétique jeté dans un avenir plein de gloire? Non, certes, pas le moins du monde, mais tout simplement la *peur pour sa peau* (1)! » Le général Perczel appartenait aussi à cette opinion qui prétendait qu'il fallait s'ensevelir sous les ruines des villes. « Par bonheur pour Ofen et Pesth, remarque spirituellement Goergei, Perczel était un de ces hommes dont les proclamations eussent (à défaut d'autres documents) fort contribué à jeter la perturbation dans l'esprit des historiens en les envoyant un jour chercher les ossements des divers membres de la junte ma-

(1) *Mein Leben*, t. I, p. 138.

tionale sous les décombres de telle ou telle capitale. »

La campagne de Goergei à travers les Karpathes est, au dire des officiers les plus compétents, un fait militaire digne d'être comparé à la fameuse retraite du général Moreau. Cette tactique habile sauva, pour cette fois du moins, la cause de la Hongrie. Serré entre les quatre corps d'armée des généraux autrichiens Csorich, Simmünich, Goëtz et Schlik, il sut, à force de talents stratégiques, leur échapper, et vint, après une marche de nuit dans la montagne, prendre à Windschacht une position d'où les Impériaux tentèrent vainement de le débusquer. Ici se place la célèbre proclamation de Waitzen, ultimatum politique de Goergei, et qui pose définitivement, en termes non équivoques, la mesure dans laquelle lui et son armée entendent se conduire, ce qu'il adopte et ce qu'il répudie, ce qu'il reconnaît et ce qu'il foule aux pieds, ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas. « Les idées anti-dynastiques étaient des plantes exotiques sur le sol de la Hongrie. Comment elles y avaient pris racine, — par l'opération des bavards populaires ou par la désastreuse influence des faits accomplis, — mes vieux soldats ne s'en préoccupaient guère; mais ils commençaient à soupçonner les intentions du gouvernement, et ne se sentaient nul souci de quitter le sol légal sur lequel il ne leur en coûtait déjà que trop d'avoir à combattre contre leurs anciens camarades. » Les vieilles troupes, animées de l'esprit constitutionnel monarchique, s'étaient fiées à Kossuth, alors que, vers la fin d'octobre, au moment du passage de la Laytha, l'agitateur, invoquant d'ailleurs la sanction de l'archiduc palatin, cousin du souverain légitime, leur disait avec une apparence d'autorité qu'il

s'agissait uniquement de s'opposer aux plans désorganisateurs du ban Jellachich et des Slaves soulevés. Plus tard, au commencement de décembre, elles avaient encore écouté sa voix qui leur affirmait qu'en dépit des événements survenus, elles pouvaient, sans manquer à leurs serments prêtés à la couronne impériale, continuer à se battre pour Ferdinand V, roi de Hongrie, et pour la constitution sanctionnée par lui. On se figure quel dut être l'immense découragement de ces hommes lorsqu'ils s'aperçurent qu'on les trompait, lorsque Kossuth, leur héros de la veille, ne fut plus pour eux qu'un sublime parleur (on sait ce que vaut ce titre aux yeux du soldat en campagne), et lorsqu'enfin ils en vinrent à se douter que le grand orateur n'était au fond qu'un républicain. A l'ardeur belliqueuse succéda tout à coup l'hésitation. Une partie des officiers quitta les rangs, ceux qui restèrent ne montraient plus qu'un zèle douteux. Seul, Goergei pouvait, à ce moment critique, raviver la confiance attiédie de ces intrépides vétérans. Il le fit par sa proclamation de Waitzen, document politique et militaire, ordre du jour et profession de foi.

« 1° Le corps d'armée du Haut-Danube a pris les armes pour le roi Ferdinand V et la constitution sanctionnée par lui du royaume de Hongrie, et, fidèle à son serment, jure de continuer à les défendre, au prix de son sang, l'un et l'autre contre tout ennemi extérieur.

» 2° Le corps d'armée sous les ordres du général Goergei se réserve de combattre, avec le même entraînement, quiconque, dans l'intérieur du pays, tenterait, par d'intempes-

tives menées républicaines, d'entraver le triomphe de la constitution du royaume.

» 3° De l'idée que le corps d'armée du Haut-Danube se fait de la monarchie constitutionnelle, idée pour laquelle il est résolu à sacrifier jusqu'à son dernier homme, il résulte qu'il n'accepte et ne reconnaît d'autres chefs que ceux qui lui sont envoyés par le ministre de la guerre responsable ou son remplaçant légal.

» 4° Le corps d'armée du Haut-Danube, pénétré de ce qu'il doit à la constitution de la Hongrie, à laquelle il a prêté serment, et aussi de ce que son propre honneur lui commande, déclare qu'il ne ratifierait aucune espèce de négociation conclue avec l'ennemi, qui n'aurait point pour objet, d'une part, de garantir la susdite constitution à laquelle le corps d'armée a prêté serment; de l'autre, de sauvegarder son honneur militaire. »

Observons qu'à cette époque le mot de séparation d'avec l'Autriche n'avait pas encore été prononcé; mais Görgei connaissait son monde et pressentait de loin les terribles abîmes où l'illusion d'une victoire ne manquerait pas d'entraîner tôt ou tard l'esprit aventureux de Kossuth. Quelques heures après le succès de Waitzen, le jeune général, cachetant son rapport au gouvernement provisoire, disait à l'un de ses amis, le général Gaspar : « J'ai presque envie de ne pas envoyer à Débreczin la nouvelle de cette affaire, car ces imbéciles sont capables de proclamer l'indépendance. » Patience, on ne perdait rien pour attendre, et ce qu'on n'avait pas osé faire au lendemain de Waitzen, on l'entreprit audacieusement après la victoire d'Issaszeg, où la fortune

des armes hongroises atteignit son point culminant. La fougue de Kossuth n'y tenait plus, son ivresse touchait à la démence, et le malheur voulait que la démence de Kossuth fût à cette heure suprême l'unique évangile de cette généreuse nation.

IX

Le triomphe des Autrichiens à Kapolna avait eu, comme on sait, pour conséquence la proclamation de la constitution octroyée du 4 mars 1849. Cette constitution, en mettant la Hongrie au rang de province conquise, en l'assimilant aux autres nationalités dépendant de la couronne impériale, rompait en visière avec la constitution de 1848, et frappait de mort tous les antiques priviléges du royaume. Il semble que c'était plus que jamais le cas de se poser sur le terrain légal, et que le jeune empereur, en déchirant le fameux traité pragmatique, la donnait belle aux chevaleresques défenseurs du vieux droit féodal. On savait au moins à quoi s'en tenir et de quel côté de la Laytha ou de la Theiss étaient les véritables ennemis de la constitution hongroise, ce qui, à

vrai dire, avait pu passer jusqu'à l'acte de mars 1849 pour un point assez mal éclairé, attendu que si, d'une part, le gouvernement révolutionnaire invoquait les garanties de la constitution de 1848, de l'autre le maréchal Windisch-Graetz n'avait jamais auparavant renoncé à l'honneur de s'intituler « constitutionnel » dans ses proclamations. Je le répète, la constitution octroyée était, si l'on se place au véritable point de vue des sincères amis de la cause hongroise, ce qui pouvait alors advenir de plus heureux. L'ambition de l'Autriche se démasquait ouvertement; ses projets centralisateurs, défi jeté à tous les instincts nationaux, apparaissaient au grand jour. Plus de doute, d'équivoque possible; la lumière se faisait sur les deux camps. Comment Kossuth ne comprit-il pas quelle admirable position défensive ce nouvel état de choses lui créait? Comment se laissa-t-il éblouir au point d'échanger cette situation, après tout légale, contre une situation provocatrice, dont le moindre inconvénient devait être d'amener et de justifier devant l'Europe l'intervention des Russes? Ne sentait-il pas, le 14 avril, alors qu'il proclamait la déchéance de la maison de Habsbourg, qu'il ôtait à la cause de la Hongrie son caractère national, et transformait en guerre de principe une guerre d'indépendance? Sans doute le coup d'État du 14 avril ne constituait pas ouvertement la Hongrie en république; sur la forme ultérieure du gouvernement, on ne s'expliquait pas; on se contentait, pour le moment, de proclamer la séparation. Or, une Hongrie indépendante, dans les conditions où se trouvait le monde à cette époque, ne pouvait avoir la prétention de se fonder et de vivre qu'en s'appuyant sur un nouveau système d'équilibre

européen, le système républicain fédéral, par exemple, remplaçant le système monarchique. Une république du Danube entraînait fatalement l'existence d'une république allemande et d'une république italienne. A dater de l'acte incendiaire de Débreczin, il était évident qu'une guerre simplement défensive ne pouvait plus sauver la Hongrie. Il fallait désormais franchir ses frontières et promener la révolution du nord à l'orient, de l'orient au couchant; il fallait jeter une armée en Gallicie pour y proclamer la résurrection de la Pologne; il fallait attirer à soi, par la perspective d'une république roumane, les populations hostiles de la Transylvanie et de la Valachie, faire appel aux Serbes de la Hongrie et de la Turquie, aux Croates eux-mêmes, et changer de mortels antagonistes en amis, en alliés, par le talismanique appât d'une république illyrienne fédérale; il fallait conduire dans Vienne ses régiments victorieux, anéantir la couronne impériale et planter sur la flèche de Saint-Étienne l'étendard triomphateur de l'Allemagne révolutionnaire, mais, avant tout et surtout, il fallait renoncer à l'idée madjare et dire adieu au fantôme tant caressé de l'antique tradition féodale.

X

Les conséquences de la déclaration du 14 avril, si elles échappaient à l'incorrigible optimisme de Kossuth, préoccupèrent plus d'un membre de la diète de Débreczin. Quant à Goergei, il n'avait pas attendu que la bombe éclatât pour en calculer froidement les désastreux effets. J'ouvre le second volume de ces édifiants et curieux mémoires, et j'y trouve cette conversation, qui mérite d'être consignée ici. C'était le 7 avril 1849 (quelques jours avant le coup d'État) : Kossuth et Goergei se rencontrèrent à Godollo ; le président, après avoir complimenté le jeune général de ses récents exploits et parlé beaucoup de la reconnaissance éternelle du pays, emmena Goergei chez lui, et là tous deux eurent ensemble

un entretien où les tendances de la politique de Kossuth se dévoilèrent.

« La patience de la nation est à bout, dit l'agitateur en commençant, et je ne vois qu'une manière de répondre à la constitution octroyée du 4 mars : c'est de proclamer la déchéance et la séparation de la Hongrie d'avec l'Autriche. Les peuples de l'Europe ont les yeux sur nous, et de l'attitude que la nation hongroise va prendre vis-à-vis de cette constitution dépendront, n'en doutez pas, toutes leurs sympathies. L'Angleterre, la France, l'Italie, la Turquie, l'Allemagne elle-même, et les propres États héréditaires de l'Autriche guettent le moment où nous déclarerons l'indépendance, pour accourir à notre aide et regagner le temps perdu. La Pologne, cette nation sœur de la nôtre, si indignement asservie, va suivre cet exemple, et, s'unissant à la Hongrie, trouvera une puissante et sûre alliée dans la Porte-Ottomane, heureuse de venger enfin ses intérêts si longtemps outragés par la politique russe et autrichienne. Avec la cause de la liberté hongroise la cause de la liberté européenne succombe, tandis que nous ne saurions vaincre sans que nos victoires amènent aussitôt, contre un principe de gouvernement détesté, autant de levées de boucliers qu'il y a de peuples asservis en Europe. »

De telles illusions chez un homme investi de la confiance d'un peuple ne seraient en vérité point croyables, si nous n'avions nous-mêmes vu, hélas ! un moment à l'œuvre d'illustres représentants de cette politique sentimentale. Idéologue, Arthur Goergei ne le fut jamais, et quiconque voudrait s'en convaincre n'aurait qu'à lire la réponse qu'il fit à Kossuth à cette occasion :

« A vous parler franchement, dit Goergei (1), tout ceci ne me persuade guère. Ce qu'il faut à la cause de la Hongrie, ce ne sont plus des discours, mais des actes; or ces actes, pas un bras, en dehors du pays, ne se lèvera, comptez-y bien, pour les accomplir; je vais plus loin: des armées entières se mettront en campagne pour empêcher qu'ils ne s'exécutent. Et maintenant, supposons que la Hongrie fût assez forte pour se séparer momentanément de l'Autriche: lui arrivera-t-il jamais, je vous le demande, de pouvoir se maintenir à l'état indépendant dans un voisinage auquel la Porte, en dépit d'une situation infiniment meilleure, doit désormais de ne vivre que par grâce? Nous venons de battre l'ennemi, et à plusieurs reprises, cela est certain; mais ces succès, comment les avons-nous obtenus, si ce n'est par la tension de toutes nos forces? Or, parmi ces forces, compterez-vous pour rien celle de la légalité? *La séparation de la Hongrie d'avec l'Autriche nous entraînerait en dehors du droit.* Nous battre pour cette cause, ce ne serait plus nous battre pour, mais contre la loi. De défensive notre politique deviendrait agressive, et nous attaquerions... quoi? — L'existence fondamentale de la monarchie autrichienne! Y songez-vous? N'avez-vous donc pas réfléchi aux milliards d'intérêts et de sympathies que nous blesserions à mort, aux incalculables fléaux que nous attirerions sur notre malheureuse patrie, à la désolante confusion morale que vous jetteriez dans les vieilles troupes, noyau de notre armée, en les forçant à se parjurer? Ne comprenez-vous pas que chaque jour nous trouvera plus faibles et plus désunis, que chaque pays voisin

(1) *Mein Leben*, t. I, p. 154.

tra grossir la masse de nos ennemis, et que nous ne serons plus que *les perturbateurs de l'équilibre européen?* J'admets que nous refusions de reconnaître en silence la constitution octroyée; mais, appellerez-vous une attitude silencieuse, celle que jusqu'ici nous avions prise? Pouvions-nous répondre à la constitution octroyée du 4 mars plus dignement que nous ne l'avons fait? Je ne suis pas ici pour décider ce qui convient aux peuples de l'Europe; mais ce que je sais pertinemment, c'est que, dans les circonstances présentes, la moindre victoire remportée sur le champ de bataille nous vaut plus d'avantages et d'honneur que le plus foudroyant manifeste, et que les victoires gagnées au nom du roi Ferdinand V, notre roi légitime, et de la constitution, sanctionnée par lui, sont la meilleure réponse de la Hongrie aux vaines imaginations des membres du cabinet de Vienne. »

Kossuth alors demanda d'un air quelque peu ricaneur à Goergei, s'il croyait qu'en effet les vieilles troupes eussent jamais songé sérieusement à Ferdinand V et à la constitution de 1848 :

« Et à quoi, s'il vous plaît, auraient-elles pensé? s'écria le général. Ignorez-vous qu'après l'évacuation des capitales, ma proclamation de Waitzen était l'unique moyen qui nous restât de retenir sous le drapeau de la Hongrie ces braves gens, résolus à passer à l'ennemi? Comment expliquerez-vous le sens de la démonstration faite à Kaschau, par mon corps d'armée contre le général Dembinski, si ce n'est par la crainte qui les possédait tous de perdre, en moi, un chef ayant la religion du serment prêté? J'ai vécu avec ces troupes, j'ai partagé leurs joies et leurs souffrances, je connais

leur esprit et leurs sentiments : eh bien ! si en ce moment le roi Ferdinand V était là, *je n'aurais pas la moindre hésitation à l'inviter à m'accompagner au camp et à venir seul au milieu d'eux et sans défiance recevoir leurs acclamations et leurs hommages !* »

XI

Qu'était-ce que cette protestation du corps d'armée du Haut-Danube contre le général Dembinski ? Cet incident nous ramène aux actes qui avaient marqué la carrière militaire de Goergei, entre le manifeste de Waitzen et cette entrevue avec Kossuth. Un jour, au milieu de février 1849, le mécontentement éclate au camp de Kaschau. Les vieux soldats murmurent, les officiers menacent de briser leur épée ; une division tout entière, la division Kmety, fait dire à son jeune chef qu'elle est prête à s'insurger et, s'il veut se mettre à sa tête, à marcher sur le congrès de Débreczin. Ce mécontentement, cette agitation, cette défiance, qui les provoque ? Le bruit d'une mesure que le comité de défense nationale vient de prendre. Par arrêté du ministre de la

guerre, le général Dembinski est nommé commandant supérieur de l'armée hongroise, et Goergei passe ainsi naturellement sous ses ordres. La politique d'initiative révolutionnaire que cet acte malencontreux semblait inaugurer, on la devine. Au manifeste de Waitzen, le gouvernement répondait par le choix d'un homme dont le moindre défaut, aux yeux du corps d'armée du Haut-Danube, était de ne pas reconnaître ce manifeste. La cause de la république avançait d'un pas dans les conseils de Débreczin. Bem en Transylvanie, Dembinski général en chef, décidément l'émigration polonaise triomphait. Goergei ressentit amèrement cette injure, et s'il ne se révolta pas contre les décrets ministériels, si, par crainte de voir se disperser un corps d'armée vis-à-vis duquel il pouvait garantir encore, par sa présence, les principes soutenus dans sa proclamation de Waitzen, il ne s'éloigna pas, on peut dire que la sourde indignation de son âme passa dans son ordre du jour :

« Un arrêté du ministre de la guerre, en date du 12 février 1849, place sous les ordres du lieutenant général Dembinski le corps d'armée du Haut-Danube, qui prend désormais le nom de 16e division de l'armée royale hongroise.

» En portant ce fait à la connaissance de la 16e division, je recommande solennellement à tous les officiers sous mes ordres, de supporter cette espèce d'humiliation avec le même calme que je mets à me désister de mon propre commandement et à me ranger, conformément à la décision du gouvernement, sous les ordres du lieutenant général Dembinski, homme capable, *à ce qu'on assure*, et vieilli dans la carrière militaire. »

Ce document, on en conviendra, n'était point de nature à concilier à Goergei les bonnes grâces de son nouveau chef, et, dès la première entrevue, la glace fut brisée. A peine Goergei avait-il fini de lui présenter les officiers de sa suite, que Dembinski entama à son endroit une mercuriale des plus acerbes, ayant bien soin d'ailleurs de ne point perdre de vue, au milieu des récriminations, l'immensité du sacrifice qu'il faisait au salut de la patrie madjare. « J'ai déposé le commandement en chef dans mon propre pays (1), s'écria-t-il, pour venir au secours de cette malheureuse nation, et je viens encore de sauver votre propre corps d'armée, dont vous ignorez jusqu'à la position. Savez-vous, par exemple, où sont vos divisions ? Non, monsieur, vous ne vous en doutez pas. Apprenez que, si je suis venu en Hongrie, c'est à cette seule condition que j'aurais le commandement en chef de toutes les forces hongroises, et que votre gouvernement m'a remis le pouvoir de vous faire fusiller, pour peu que vous refusiez de m'obéir. J'ai voulu d'abord user de bienveillance, parce que je sais que c'est un crève-cœur pour tout Hongrois de servir sous un chef étranger ; mais aujourd'hui vous critiquez mes ordres au lieu d'y obéir, et je me lasse. » J'ai déjà parlé de l'humeur intraitable de Goergei. Lorsque le vieux Meszaros lui reprochait un jour d'avoir été créé et mis au monde uniquement pour donner un démenti au proverbe qui dit que quiconque prétend commander doit savoir obéir, Meszaros pouvait avoir raison ; mais,

(1) « Quel commandement ? observe Goergei. Le général Dembinski voulait-il par hasard parler de ce commandement *in spe* qui ne saurait manquer de lui échoir au cas d'une insurrection de la Pologne ? » *Mein Leben*, p. 214.

cette fois, le général Dembinski était-il bien venu à prendre ainsi des airs de Frédéric le Grand, et à traiter, en sous-officier raisonneur, cet homme atteint au plus vif de son orgueil militaire et de ses susceptibilités patriotiques? Une victoire, en pareil cas, eût beaucoup mieux valu qu'une gourmade, j'avoue même que c'était le seul moyen (et la suite ne l'a que trop prouvé) de se maintenir à la tête de cette armée royaliste et hongroise, c'est-à-dire deux fois prévenue contre un capitaine, polonais et républicain.

Cependant, les victoires ne se succédaient pas, tant s'en faut! L'affaire de Rima-Szombath, — où Dembinski, en détournant sur Miskolcz le corps de Klapka, offrait à l'ennemi en déroute un avantage imprévu, si héroïquement exploité par le lieutenant feld-maréchal comte Schlik, — l'affaire de Rima-Szombath avait fort entamé, auprès des officiers de la 16e division, le crédit du chef polonais; la bataille de Kapolna vint mettre le comble à leur découragement. Le valeureux soldat de Smolensk, le tacticien, justement renommé pour sa campagne de Lithuanie, jouait de malheur sur ce sol ingrat de la Hongrie. Le militaire ne le connaissait pas, il ignorait la langue du pays, et ses plans d'opérations, irréprochables sur le papier, trouvaient toujours à l'exécution quelque difficulté soudaine qui les empêchait de réussir selon les règles. A Kapolna, par exemple, ce fut l'ennemi qui eut l'impertinence d'attaquer plus tôt qu'on ne s'y attendait.

« Le 26 février, dans la matinée, j'arrivai derechef à Erlau pour y prendre les ordres du général (c'est Goergei qui parle, et naturellement nous lui laissons la responsabilité de

l'épisode qu'on va lire, épisode raconté d'ailleurs avec une verve, un esprit, un entrain, qui donnent à certains chapitres de ses mémoires, un caractère humoristique des plus divertissants). Dembinski était descendu chez un chanoine et nous retint à dîner, moi et le chef de mon état-major général, qui m'accompagnait dans ma visite. Le banquet tirait à sa fin, et nous commencions à sabler joyeusement le fameux vin d'Erlau, connu du monde entier, quand tout à coup on nous annonça que la canonnade se faisait entendre dans la direction de Verpelét. La chose parut *à priori* si parfaitement impossible à Dembinski, qu'il refusa d'y croire, maugréant contre les trouble-fêtes qui ne se lassaient pas de réitérer leurs avertissements intempestifs. Pendant ce temps, j'avais ouvert la fenêtre et m'étais assuré par mes oreilles de la vérité du propos. J'invitai Dembinski à en faire autant. Il quitta donc la table, vint à la fenêtre, et prêta l'oreille de l'air d'un homme persuadé que nous nous trompions tous. Il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était bien en effet la canonnade. Éperdu, hors de lui, Dembinski demande sur-le-champ une voiture et des chevaux. Il n'y avait en ce moment de disponible au quartier général du commandant en chef, qu'une mauvaise carriole qui nous avait amenés, mon officier et moi, de Mezo-Kovesd à Erlau. Nous engageâmes Dembinski à la partager avec nous. Le choix n'était pas permis, et nous partîmes. La misérable patache pouvait bien avoir fait deux cents pas dans l'intérieur de la ville, lorsque tout à coup nous nous vîmes entourés d'un public nombreux; des orateurs se détachèrent de la foule, et, saisissant les brides de nos chevaux, nous déclarèrent en bon hongrois qu'ils ne

souffriraient pas que le général commandant en chef fît un pas de plus dans un aussi indigne véhicule, et ils ajoutèrent que ce serait là une honte éternelle pour la ville d'Erlau et pour la nation tout entière. Exaspéré par cette sotte manifestation, j'envoyai à tous les diables les malencontreux défenseurs de l'honneur municipal et national. Dembinski, qui ne comprenait pas un mot de hongrois, entra dans une colère encore plus violente; il gesticulait, s'emportait, menaçait, et, mon chef d'état-major s'étant mis de la partie, nous finîmes par avoir raison de ce tas d'imbéciles, et nous allions nous remettre en route, quand Dembinski me demanda ce que voulaient ces braves gens. Je lui traduisis leurs intentions essentiellement patriotiques, et, me croira-t-on? le général, émerveillé de la justesse de ce point de vue, ordonna d'arrêter et d'attendre là jusqu'à ce qu'on se fût procuré de meilleurs chevaux et un équipage plus convenable. Cependant Dembinski ne tarda pas à se repentir de sa résolution, car, en dépit de l'empressement avec lequel un des citoyens d'Erlau s'était lancé à la découverte d'une berline quelconque, une bonne demi-heure s'écoula sans qu'on vît apparaître le moindre véhicule, et la canonnade, en attendant, allait toujours son train. Nous avions, par mesure de prudence, gardé nos places dans la carriole, car le patriote en question pouvait ou arriver trop tard ou même ne pas venir du tout. A chaque coup de canon qui ébranlait l'atmosphère, Dembinski bondissait, puis retombait plus furieux sur le sac de paille qui nous servait de siége. Comme cette situation pouvait à la longue devenir ridicule, même aux yeux des citoyens d'Erlau, je conseillai au général de descendre; mais Dem-

21.

binski, à bout de voie, ne voulait plus ni descendre ni attendre, et commandait qu'on poussât en avant la patache, manœuvre désormais devenue impossible, vu le flot toujours grossissant des patriotes de la ville, lesquels ne cessaient de nous annoncer la prochaine venue de la calèche. Enfin elle parut, et l'on n'eut point à regretter un conflit inégal entre l'impétueux général et les trop flegmatiques citoyens d'Erlau.

» A peine a-t-on changé de voiture, que voilà cette singulière course au canon qui recommence. Nous galopions vers Verpelét, et plus nous approchions du champ de bataille, plus s'exaltait la fureur de Dembinski. Autant que j'en pouvais juger par les exclamations dont il nous régalait chemin faisant, notre général se trouvait pris au dépourvu. « Je ne voulais point cela, s'écriait-il, c'est trop tôt ! » J'avoue que, s'il en était ainsi, on ne saurait trop vivement tancer et réprimander messieurs les généraux autrichiens pour s'être permis d'engager de la sorte une affaire sans prévenir leur monde et s'informer au préalable s'il lui convenait d'être attaqué à tel jour et à telle heure. »

Le 26 donc au matin, les colonnes autrichiennes Schwarzenberg et Wrbna tombaient sur les Hongrois à une lieue environ du petit village de Kapolna. Le général Dembinski, saisi à l'improviste, essaya d'abord de lancer contre l'aile gauche des Impériaux, espérant y porter le désordre, deux bataillons de honveds postés à la garde d'un bois situé au versant des monts Matra, sur lesquels s'appuyait l'aile droite des Hongrois. Vains efforts, le bois fut emporté à la baïonnette par l'infanterie autrichienne. Alors s'avança la cavalerie toute

entière pour briser le centre des Impériaux ; mais, les deux colonnes Schwarzenberg et Wrbna ayant vigoureusement repoussé le choc, la confusion se mit dans les rangs des Hongrois, qui se retirèrent en pleine débandade sur Kapolna et Kal. L'obscurité de la nuit mit fin à cette première rencontre. Schlik, à qui les Autrichiens devaient en grande partie le succès de cette affaire, le vaillant Schlik, après s'être battu toute la journée en héros dans les défilés de Sirok, opéra vers le soir, au-dessus de Verpelét, sa jonction avec le maréchal Windisch-Graetz. Le maréchal, enhardi par l'heureuse issue de ce combat, ordonna de reprendre l'attaque le lendemain. L'église de Kapolna, où le bataillon italien Zanini s'était retranché, fut assiégée par la brigade Wiss. Après une lutte opiniâtre, les Italiens, complétement débusqués, laissèrent deux cents prisonniers aux mains des Autrichiens. Les Hongrois tentèrent alors un effort désespéré pour reprendre Kapolna, cette clef de leurs positions stratégiques, et ouvrirent contre les Autrichiens un feu d'artillerie formidable. Cependant la brigade Colloredo occupait la hauteur, et en même temps qu'il maltraitait l'aile gauche des Hongrois et les repoussait sur la route de Miskolcz, le lieutenant-feld-maréchal Schwarzenberg, attaquant leur droite, emportait le village de Kal et les refoulait vers Maklar. Pour la seconde fois, la nuit vint mettre un terme au choc des deux armées. Les Hongrois étaient en pleine retraite, et si, au lieu de dresser ses tentes et d'allumer ses feux de bivouac, l'armée impériale se fût acharnée à leur poursuite, ils eussent pu être exterminés.

Ici Goergei s'arrête pour se poser une question qui, du reste, revient souvent dans ses mémoires : Que faisait le ma-

réchal Windisch-Graetz? Un vainqueur qui, après la victoire, et lorsque les circonstances l'y invitent, ne charge pas à outrance, se place involontairement sur le même niveau moral que le vaincu, et n'est par le fait pas plus à craindre à la suite de son succès qu'il ne l'était avant. Au dire de Goergei, le maréchal prince Windisch-Graetz fut un vainqueur de ce genre, « et c'est pourquoi, ajoute le général madjar, je me permis de trouver si déplorables en cette occasion les dispositions éperdument rétrogressives du général Dembinski après la bataille. » Quoi qu'il en soit, les Hongrois eurent le temps de se retirer à Tisza-Fured, de l'autre côté de la Theiss, et Goergei, foulant aux pieds, selon sa louable habitude, les ordres du général polonais, vint prendre à Poroslo, derrière les marais de la Theiss, une position excellente qui protégea et assura la marche de l'armée (1).

(1) Voir Schutte, *la Hongrie et la Guerre de l'indépendance hongroise*, t. II, p. 209.

XII

Si l'on a pu justement reprocher au maréchal Windisch-Graetz ses lenteurs et ses indécisions après Kapolna, comment apprécier la conduite du général en chef de l'armée autrichienne, quand on assiste à ce qui se passait un peu plus tard au camp hongrois? A Tisza-Fured, en effet, se jouait un de ces drames soldatesques moitié tragiques, moitié bouffons, renouvelés de la guerre de trente ans. L'état-major tout entier, ayant à sa tête les généraux Goergei, Vetter et Klapka, rejetait hautement sur Dembinski la responsabilité des désastres de Kapolna. On reprochait au général polonais d'avoir : 1° pendant la première journée, compromis gravement le salut des troupes en lançant la cavalerie à travers des terrains marécageux ; 2° d'avoir, en attribuant à un corps d'ar-

mée des divisions appartenant à un autre, mis les chefs respectifs de ces différents corps dans l'impossibilité d'utiliser les bataillons selon leur aptitude et leur plus ou moins d'expérience; 3° d'avoir, à Poroslo, par des mesures prises en dépit des règles les plus élémentaires de la stratégie, exposé à des périls certains le corps d'armée du général Goergei, périls auxquels le jeune capitaine n'avait échappé qu'en contrevenant ouvertement aux ordres de son commandant supérieur. Les officiers accusaient en outre le général polonais d'avoir, durant un combat de trois jours, laissé les troupes sans subsistance. « Battre l'ennemi et bien manger, à la bonne heure ; être battu et bien manger, passe encore ; mais subir à la fois et la défaite avec toutes ses horreurs et la faim avec ses tortures, oh ! pour le coup, c'en était trop, et nous ne voulions pas en supporter d'avantage. »

L'armée émit donc un vote de non-confiance, et là-dessus un personnage fut adressé au général, pour savoir ce qu'il comptait faire. « Lors de ma retraite de Lithuanie, répliqua le général, quelques-uns de mes officiers vinrent me trouver, demandant où je prétendais les conduire : « Messieurs, leur répondis-je, vous voyez ce bonnet, n'est-ce pas? Eh bien ! si je pouvais un seul instant me douter qu'il soupçonne ce que je pense, je m'empresserais de le jeter au feu, même au risque d'aller nu-tête. » Ce fut là toute la réponse que donna le général au mandataire de l'état-major. « Mais, objecte avec son persiflage ordinaire le mordant Goergei, il y avait cependant entre les officiers de Lithuanie et nous une différence notoire que Dembinski méconnaissait gravement, car ceux-là, plus curieux, voulaient savoir d'avance où il les condui-

sait, tandis que nous demandions, nous, tout simplement, où il nous avait conduits. »

La situation était, on le voit, excessivement tendue. Dembinski en écrivit à Kossuth, lequel se mit en route sur-le-champ pour évoquer l'affaire devant un conseil de guerre. Malheureusement le dictateur arriva trop tard, et la première chose qu'il apprit en débarquant à Tisza-Fured, ce fut qu'une compagnie de grenadiers venait d'arrêter, au nom de l'armée, le lieutenant général Dembinski, fâcheuse nouvelle dont il ne reconnut que trop la vérité en apercevant les deux gigantesques bonnets à poil postés en faction par ordre de Goergei à la porte de l'ex-commandant en chef. Le tour était fait. Que dire ? L'accueil froid et dédaigneux des officiers et de l'armée convainquit dès son arrivée le président du gouvernement provisoire qu'il serait maladroit de se roidir contre la volonté du camp. Kossuth prouva son tact en ne se point fâchant. D'ailleurs, quelle admirable chose en politique que les faits accomplis pour mettre les gens d'esprit à leur aise avec les événements et les hommes ! Le dictateur emmena son général, et, comme Kossuth demandait à Goergei quelle mesure il pensait que Dembinski aurait dû prendre quand on refusait d'obéir à ses ordres : « Je l'ignore, répondit Goergei en souriant ; mais ce que je puis dire, c'est que si j'eusse été à la place de Dembinski, moi, j'aurais fait pendre Goergei. »

XIII

Ainsi la proclamation de Waitzen triomphait des sourdes menées du congrès de Débreczin; l'armée royale du Haut-Danube, un moment menacée de s'engloutir dans le flot révolutionnaire d'une armée hongro-polonaise, recouvrait son indépendance et sa liberté d'action, et c'en était fait, pour cette fois du moins, du fameux triumvirat où Kossuth devait s'arroger le rôle d'Octave, tandis que Bem et Dembinski auraient pris à ses côtés les personnages d'Antoine et de Lépide. Kossuth, tout en ayant l'air de se résigner de bonne grâce, s'arrangea cependant de manière que le commandement supérieur de l'armée, au lieu d'échoir à Goergei, comme on s'y attendait, fût donné au général Vetter par le congrès de Débreczin. Vetter et Dembinski se détestaient. Autant de hé-

ros, autant de haines dans cette Iliade madjare, et de cette animosité des deux chefs devait à son tour profiter Goergei, le premier par l'ancienneté après Damjanich.

Physionomie originale et brillante que ce Damjanich, cœur de lion, tempérament à la Kléber! La première fois que lui et Goergei se rencontrèrent, c'était la nuit. Goergei, arrivé tard à Tisza-Fured, demande le quartier de Damjanich; on lui indique une chambre où le général et Klapka viennent de se retirer. Il entre, tous les deux sont endormis. Goergei imagine d'en faire autant, et, comme il n'y a plus de chaises libres, se couche tout de son long sur le sol. Au point du jour, Damjanich se réveille, et, voyant un étranger se frotter les yeux, ouvrir les fenêtres et demander brusquement du *schnaps* : « C'est mon homme, c'est Goergei! » s'écrie-t-il et, se levant, il lui saute au cou et l'embrasse. « Frère, poursuivit Damjanich, le génie de la guerre est avec toi, tu seras général en chef et ministre. Ne t'inquiète pas de Vetter : nous le coulerons. Tu prendras Komorn, tu prendras Pesth, et tu *nous réconcilieras avec le roi*. Quant à moi, je marche avec mes braves à Débreczin, et je tombe à la baïonnette sur tous ces blagueurs du congrès. »

Damjanich ne manquait pas une occasion de se rendre coupable des plus flagrantes insubordinations à l'égard du général Vetter, dont il bafouait les talents militaires et qu'il narguait à tout propos, disant qu'il était impossible qu'un homme aussi laid fût un bon capitaine. Les choses en étaient là lorsqu'un matin Goergei reçut de son camarade un billet laconique ainsi conçu : « Cher cœur de frère, nous en voilà enfin débarrassés; le Vetter est au lit avec une fièvre bilieuse

à laquelle je puis me vanter pour ma part de n'avoir pas médiocrement contribué. — Damjanich. »

Force fut à Kossuth de faire à mauvais jeu bonne mine et de rendre alors à Goergei ce bâton de commandement dont, par sa brillante campagne d'avril, le jeune généralissime prouva sur-le-champ qu'il était digne. On connaît quel avait été jusque-là le plan militaire de Goergei : se retirer dans l'intérieur du pays tout en harcelant les Autrichiens sur divers points, de manière à les contraindre à étendre à l'infini leurs lignes d'opérations. A dater de ce moment, l'armée hongroise change de système, et, se retournant contre l'ennemi, prend tout à coup une vigoureuse offensive. Après avoir refoulé les Autrichiens depuis Hatvan jusque devant les murs de Pesth, Goergei laisse là dix ou douze mille hommes sous la conduite d'Aulich pour tromper le maréchal Windisch-Graetz et lui faire croire à la concentration des forces hongroises sur ce point. Quant à lui, Goergei, il se retourne avec le gros de son armée du côté des Karpathes et vient rejoindre Damjanich devant Waitzen. Là dix mille Autrichiens commandés par le général Goetz sont attaqués par les Hongrois. Le combat se poursuit dans les rues avec un acharnement terrible. Au plus fort de la mêlée, la balle d'un étudiant, qui tire des fenêtres d'un pensionnat, vient frapper à mort le général Goetz, et c'est Goergei qui reçoit dans ses bras le dernier soupir de l'officier autrichien. Le lendemain, noble et solennelle façon de consacrer ses succès de la veille, Goergei accorda àla dépouille, restée en son pouvoir, du général ennemi de généreuses funérailles. Quatorze bataillons de honveds suivaient le cercueil de

l'officier impérial, et cent coups de canon saluèrent son inhumation. Les papiers trouvés sur le général Goetz, ainsi que ses dernières volontés, furent en outre, par ordre du chef madjar, remis au quartier général du prince Windisch-Graetz. Goergei se porta ensuite à marches forcées vers Leva, battit Wolgemuth à Nagy-Sarlo, et le 26 avril entra victorieux dans Komorn.

XIV

Cependant, du haut de la citadelle d'Ofen, les canons du maréchal prince Windisch-Graetz continuaient de rester braqués sur la capitale historique de la Hongrie, et si la diète et le gouvernement avaient à bon droit reconnu que Pesth et Ofen étaient, au point de vue stratégique, d'une importance secondaire, au point de vue de l'orgueil madjar la chose changeait d'aspect. Ces victoires successives, dont la fortune, par un tardif, mais glorieux retour, couronnait les armes nationales, où les célébrer, sinon dans l'antique cité métropolitaine ? « A quoi sert de vaincre? murmuraient ceux-ci, pour voir la ville sacrée, où nos vieux rois ceignaient jadis le diadème de saint Étienne, incessamment tenue en respect par l'artillerie des Impériaux, pour voir Buda mena-

cer Pesth d'un bombardement fratricide? — A quoi sert de vaincre, soupiraient celles-là, s'il nous est interdit de goûter aux fruits si doux de la victoire? Eh quoi! je suis la femme du triomphateur, et je ne trône point dans un palais? Eh quoi! je suis la sœur du souverain, et nul ne sait où venir me rendre hommage? Eh quoi! point de réceptions ni de galas, point de *Te Deum* ni de bals, et vous appelez cela vaincre! Dérision! Il faut reconquérir Pesth, il faut reconquérir Buda : un pays où le gouvernement n'a point de capitale pour y placer son siége, un pays où l'on ne danse pas, n'est point une patrie. Aux armes! Nous voulons danser, aux armes! et que Windisch-Graetz paie les violons! » Ainsi parlait l'escadron féminin, ainsi d'aveugles politiques se prononçaient au sein de la diète, et Goergei reçut l'ordre d'abandonner le terrain de ses opérations, d'interrompre ses plans de campagne et de venir, toute affaire cessante, mettre le siége devant Ofen. « Misérable régiment de cotillons! s'écria le jeune héros de Komorn en recevant cette injonction funeste, dorénavant tout est perdu. » On se demande comment ce Goergei, auquel d'habitude un acte de révolte coûtait si peu, au lieu de refuser hautement d'obéir cette fois à l'absurde volonté de Kossuth, baissa la tête et s'en fit l'instrument. Il n'y a qu'une manière d'expliquer cette contradiction : c'est qu'à dater de ce moment, Goergei entrevoit le terme inévitable de la lutte impossible qu'il soutient au nom de son pays, et sa dernière illusion, si tant est qu'il en ait jamais eu, s'évanouit et disparaît. Il devient fataliste et se résigne.

XV

Lorsque de Waitzen vous descendez le Danube jusqu'à Pesth, vous voyez, sur la rive droite du fleuve, s'élever, presque vis-à-vis de la cité madjare, un groupe de collines formant amphithéâtre. Le Kalvarienberg, le grand et petit Schwabenberg, le Spitzberg et le Blocksberg composent la galerie la plus élevée de ce pittoresque pourtour au pied duquel se déroule majestueusement le Danube. Au bord du fleuve, et comme au sein de cet amphithéâtre, se dresse un pic aigu que surmonte une citadelle : c'est Ofen. De même que ce plateau domine le Danube, ainsi le Kalvarienberg et le Blocksberg dominent ce plateau, et de ces sommets il est aussi facile de bombarder Ofen qu'il est aisé d'écraser Pesth du haut de la forteresse d'Ofen, d'où les gens du métier pour-

ront conclure que Ofen ne devient une position stratégique tenable qu'autant qu'elle aura pour la défendre des forts détachés placés sur les hauteurs du Kalvarienberg et du Blocksberg. Comme tel n'était point le cas lors de l'entrée en Hongrie du maréchal Windisch-Graetz, les Madjars jugèrent à propos d'évacuer la place sans livrer bataille. Les Autrichiens n'en avaient pas moins laissé garnison dans la citadelle, soit afin de couvrir leur retraite, soit pour ne pas abandonner à l'ennemi le matériel de guerre entassé là, soit enfin qu'ils estimassent à juste titre que les Madjars renonceraient désormais à l'idée d'un siége dont la première conséquence serait le bombardement impitoyable de leur belle ville de Pesth. Lorsque Goergei reçut l'ordre d'attaquer Ofen, la garnison autrichienne de cette place se composait en tout de cinq mille hommes, commandés par ce glorieux Hentzi, auquel, sur le sol témoin de sa mort héroïque, le jeune empereur François-Joseph élevait naguères un monument aux yeux de la Hongrie pacifiée. Les Hongrois ne s'attendaient point d'abord à trouver là cette terrible résistance que le vieux caporal leur ménageait. Autant de fois ils se montrèrent sur les palissades du pont de chaînes, autant de fois ils furent repoussés, si bien qu'il fallut entreprendre un siége en règle. Goergei amena ses batteries sur les hauteurs, le Blocksberg et le Kalvarienberg se changèrent en arsenaux, et le 4 mai le bombardement commença. Après avoir montré à l'ennemi qu'il ne tenait qu'à lui désormais de réduire la forteresse tout entière en un monceau de ruines, Goergei voulut essayer sur Hentzi une dernière voie de capitulation, déclarant, au cas où ses offres seraient repoussées, qu'il ne laisserait pas âme

qui vive dans la garnison; à quoi le vieux reitre se contenta de répondre en quatre mots: « J'entends faire ce que m'ordonnent mon devoir et l'honneur, je défendrai la place jusqu'à mon dernier homme; et, si les deux cités jumelles y périssent, que la responsabilité en retombe sur vous! » A ce laconisme austère, la bouche du canon riposta, le siége fut repris de plus belle, et durant dix-sept jours se prolongea sans discontinuer; de toutes les cimes environnantes, une pluie de bombes et de grenades ne cessait de tomber. A tout instant, les Hongrois revenaient à l'assaut: ce n'étaient plus alors ces gauches enrôlés de la veille, ces volontaires empêchés, raillerie et désarroi des bonnes troupes, mais de hardis honveds, dont, à force de patience et de discipline, Goergei avait fait des soldats, et qui, portant le courage jusqu'à l'audace et l'enthousiasme jusqu'au fanatisme, ne savaient plus reculer sous le feu que pour mourir. De son côté, Hentzi tenait parole, et, en même temps qu'il rejetait les assaillants, foudroyait Pesth, étendue à ses pieds. Bientôt la ville entière ne représenta plus qu'un immense incendie. Dans la nuit du 13, l'embrasement fut général. L'église de Léopold brûlait, les bains de Danube brûlaient, et aussi la redoute, le casino, le théâtre, l'hôtellerie de *la Reine d'Angleterre*. Enfin, le 21, Goergei donna l'assaut à la citadelle. Les volontaires s'élancèrent les premiers, puis vint le bataillon dom Miguel, puis le 49ᵉ *honveds*, qu'on appelait les *bonnets rouges*. Les Autrichiens se battaient comme des lions. Calme, résolu, impassible, le vieux Hentzi dirige la défense. Tout à coup une balle l'atteint, et il tombe sur la brèche au moment où les Hongrois vont triompher. Vers quatre heures, Goergei, dont

la lunette est restée braquée sur le donjon de Wissembourg, y voit flotter l'étendard madjar. « Enfin, s'écrie-t-il, vivent les trois couleurs ! vive la *honved !* » Aussitôt un commissaire du gouvernement s'approche et lui demande s'il ne doit pas envoyer à Débreczin les nouvelles de la victoire. — « Souvenez-vous de Mélas à Marengo, lui répond sèchement le jeune général en chef ; vous, monsieur, vous pouvez le faire. Quan à moi, je n'oserais encore m'y risquer. » La citadelle fut prise. En témoignage de sa haute satisfaction pour un si beau fait d'armes, Kossuth prétendit investir le vainqueur de la dignité de lieutenant-feld-maréchal, et, prodigue en ses munificences, le dictateur joignit à ce nouveau grade le diplôme de grand-croix de l'ordre du mérite militaire. Goergei ne serait plus ce héros sceptique et frondeur que nous connaissons, s'il se fût laissé prendre à de telles misères. — « Lorsqu'autrefois, dit-il, j'acceptai la seconde classe de cet ordre dont vous m'offrez les honneurs maintenant, il n'y avait point encore de république en Hongrie. Aujourd'hui de pareilles distinctions n'ont plus de sens, et vos législateurs de Débreczin devraient savoir que, dans nos institutions nouvelles, il n'existe désormais que de simples généraux parmi lesquels, en temps de guerre, on en choisit un pour commander en chef. »

XVI

J'ai maintefois ouï dire que Goergei, pendant le siége d'Ofen, fit tirer à boulets rouges sur le *Burg* royal pour empêcher madame Kossuth, qu'il détestait au fond de l'âme, d'y établir jamais sa cour. Ce *Burg*, ancienne résidence de l'archiduc palatin, est construit sur l'emplacement de l'antique château des rois de Hongrie, lequel fut mis en ruine au temps des Turcs. C'est un vaste et pittoresque bâtiment dont il faut surtout louer l'admirable situation au bord du plateau du Schlossberg. Là résidait la fameuse couronne de saint Étienne, ce mystique diadème qui, selon la tradition constitutionnelle, avait seule le don de conférer la royauté madjare, *sacra regni corona cum clenodiis suis !* Dans la loi historique hongroise, différente en cela du principe de la vieille monarchie fran-

çaise, le roi meurt, et, durant l'intervalle qui s'étend d'un souverain à l'autre, c'est la Couronne, prise non plus au figuré, mais en quelque sorte à l'état personnel, qui règne, et cela jusqu'à ce que le nouveau monarque l'ait épousée. Alors seulement que le diadème de saint Étienne a touché votre front, vous êtes roi de Hongrie, sinon non; de là le terme si souvent usité : *Neocoronata sanctissima majestas*. On voit que nous n'avons point tort de parler de cette couronne comme d'une individualité royale. Elle résidait en effet dans une partie de l'édifice, environnée de ses pierreries, *cum elenodiis suis*, espèce de princesse d'un conte de fées historique siégeant au milieu de sa progéniture. La couronne de Hongrie avait ses appartements privés où nul ne pénétrait. Nuit et jour, dans son antichambre, veillaient en se promenant de long en large deux officiers de sa garde particulière, laquelle se composait de soixante-quatre hommes d'élite ayant leur caserne vis-à-vis de l'aile qu'*Elle* habitait. Les fenêtres de sa chambre étaient murées, et l'air ne s'en renouvelait qu'au moyen de trois trous pratiqués dans la pierre, unique ouverture dont le regard des profanes se pût servir pour contempler de loin le mystérieux tabernacle. Quatre dignitaires possédaient seuls la clef de la porte, close à triple verrou, de l'impénétrable sanctuaire : c'étaient l'archevêque primat, l'archiduc palatin et les deux grands officiers de la couronne, choisis d'ordinaire parmi les plus puissants magnats du royaume. Dans cette chambre était la Couronne, précieusement emprisonnée dans un étui que renfermait un coffre de fer scellé des cinq sceaux du roi, du primat, du palatin et des deux grands officiers. A chaque nouveau couronnement, ses

gardes du corps venaient la prendre et la conduire à Presbourg; puis, après qu'elle avait touché le roi au front et la reine à l'épaule droite, elle regagnait sa mystérieuse et sombre cellule avec le même cérémonial. Jamais d'ailleurs princesse romanesque n'eut une si aventureuse existence que cette couronne de Hongrie. D'Arpâd à Kossuth, le nombre de ses escapades et de ses disparitions ne saurait se compter. Elle a été retenue en otage par un empereur d'Allemagne, elle a séjourné en Transylvanie des années entières au château d'un noble ravisseur; puis des brigands l'ont enlevée puis elle a couru la poste en Bohême, et Joseph II, au grand mécontentement des Hongrois, a voulu l'avoir à Vienne. Enfin elle est retournée, sous l'empereur Léopold II, à son antique résidence d'Ofen, et son voyage, à cette époque, fut un véritable triomphe. Fille de Byzance et de Rome (1), elle est comme un symbole de cette nationalité madjare placée ainsi au nord des deux péninsules italienne et grecque et participant à la fois par sa situation géographique, sa politique, ses mœurs, sa religion, de l'Orient et de l'Occident. Il va sans dire que l'errante princesse devait profiter des événements de 1848 pour disparaître de nouveau, et le dictateur Kossuth ne pouvait manquer de prêter les mains à son évasion. Dans quel sanctuaire ou dans quelle échoppe repose aujourd'hui l'objet sacré? Quel grand prêtre Joad ou quel Juif immonde tient à cette heure en sa possession l'auguste relique? Je doute qu'on le sache jamais, et surtout qu'on s'en inquiète fort. En

(1) La partie formant le bandeau provient de l'empereur Ducas, qui en fit don au roi de Hongrie Geysa Ier vers l'an 1076, tandis que les arceaux de la partie supérieure, arrondie englobe, se composent des fragments de la couronne que le pape Sylvestre envoya vers l'an 1000 à saint Étienne.

effet, quel intérêt aurait-on à découvrir cette couronne, maintenant que l'idée symbolique qui s'y attachait semble s'être évanouie et que le récent voyage du jeune empereur François-Joseph, à travers ces populations enthousiastes, moins conquises par ses armes que par sa gracieuse présence, a prouvé qu'on pouvait parfaitement être roi de Hongrie sans avoir mis sur sa tête le gothique diadème d'Arpâd?

XVII

A quelques jours de l'assaut victorieux donné à la capitale hongroise (5 juin), Kossuth revint en pompe triomphale dans sa bonne ville de Pesth. Son entrée fut d'un empereur. Dans une magnifique voiture attelée de quatre chevaux, madame Kossuth à sa droite, escorté de la légion allemande, de la garde nationale à cheval et suivi d'un splendide état-major, Kossuth traversa solennellement les rues joyeuses de la ville, dont les saignantes cicatrices disparaissaient sous des tapis de fleurs. On imagine quel pitoyable effet cet appareil théâtral devait produire sur l'esprit de Goergei, de plus en plus en proie aux sombres pressentiments de l'avenir. A un dîner chez Kossuth, où de maladroits flatteurs s'amusaient à comparer le jeune capitaine aux grands hommes de l'an-

cienne Rome : « Moi, un républicain ! s'écria Goergei ; quelle plaisanterie ! moi, un vieux Romain ! quelle sottise ! Hélas ! pour être ce que vous dites là, il faut avoir au cœur plus d'héroïsme que je n'en ai. Et si j'étais par hasard ce grand homme que vous vous figurez, je n'en ferais ni une ni deux, et je me camperais une balle dans la cervelle, car, sachez-le bien, messieurs, la Hongrie est perdue ! »

XVIII

On avait gaspillé beaucoup de temps, on allait en gaspiller encore davantage, et tandis que, du fond des provinces de son immense empire, la Russie évoquait des légions intactes, tandis que l'armée autrichienne pansait ses blessures, et, voyant de jour en jour grandir ses forces, prenait à Presbourg, sur les deux rives du Danube, une position de plus en plus vigoureuse et menaçante, l'Annibal hongrois consumait ses moments dans les vains travaux d'un siége intempestif. Quant à Kossuth, enivré de puissance et d'ovations, il s'abandonnait fastueusement aux délices de la Capoue nouvelle. La nature orientale du Madjar, dédaignant les soucis du lendemain, jouissait de l'heure présente, et l'avenir sur lequel ses victoires d'hier projetaient un rayon décevant lui apparaissait

riant et lumineux dans un horizon prismatique. Aux périls qui, de tous côtés, s'amoncelaient, à peine si quelques hommes prenaient garde, et les journaux ne parlaient de l'invasion russe qu'en accompagnant ce bruit de commentaires propres à les démentir. On a prétendu qu'il était faux que Goergei eût jamais désapprouvé l'ordre formel qu'il reçut du gouvernement d'enlever Ofen à tout prix. Lui-même évite de s'expliquer là-dessus dans ses Mémoires. S'il en était ainsi, nous aurions à signaler une contradiction de plus dans la conduite de ce personnage trop souvent énigmatique. Le siége d'Ofen impliquait en effet l'entier abandon du plan de campagne entrepris à la poursuite des Autrichiens, et qui jusque-là semblait lui réussir. Pour attaquer Ofen et l'emporter d'assaut, il ne fallait rien moins (l'issue de cette affaire l'a démontré) qu'une armée au complet ; or il était évident qu'après avoir payé le sanglant tribut qu'un pareil exploit exigeait, les troupes hongroises ne se trouveraient plus en état de se mesurer en rase campagne avec une armée autrichienne de cinquante à soixante mille hommes. L'armée madjare de l'ouest, sous les ordres des généraux Damjanich, Klapka, Gaspar, Aulich, ne s'élevait pas, après les rudes pertes essuyées à Hatvan, Aszad et Tapio-Biske, à plus de soixante mille hommes, et de ce nombre il fallait détacher une bonne partie opérant sur le Bas-Danube et trente mille hommes concentrés sous la main de Goergei pour le siége d'Ofen et l'occupation de Pesth. Restaient donc vingt-cinq mille hommes disponibles pour continuer le plan de campagne commencé contre les Autrichiens. Vouloir poursuivre l'ennemi et tenter une invasion sur son territoire avec un

contingent si minime eût été un acte de folie, et personne n'y songea. Aussi longtemps donc que le siége se prolongea devant Ofen, toutes les opérations de l'armée de l'ouest furent paralysées, ce qui mit l'armée autrichienne en mesure de remonter son moral, de réparer ses brèches et de prendre sur le Danube cette position forte et décisive dont nous parlions. Au commencement de mai, lorsque le général Welden fut rappelé et que le jeune empereur prit le commandement en chef, les troupes impériales s'élevaient à soixante-dix mille hommes. Dès le 5 mai, de légers mouvements d'offensive furent essayés sur Raab et sur divers points de la ligne d'opérations de l'ouest, non qu'on se proposât de pénétrer de nouveau dans l'intérieur du pays, mais pour tromper les Hongrois par des semblants d'attaques qui les maintiendraient en respect, et donner au corps d'invasion russe le temps de se masser sur la frontière.

XIX

Tels étaient les menaçants auspices sous lesquels Goergei, entreprit sa dernière campagne. Kossuth, dont les rancunes ne pardonnaient pas, voulut d'abord, contre l'avis du jeune général, faire de Szegedin le point stratégique des opérations de l'armée hongroise, ce qui paraissait à Goergei le comble de la déraison tant que Témeswar n'aurait pas capitulé et que Jellachich garderait ses positions. Rien n'est plus ridicule ajoutait-il, que de vouloir manœuvrer en front, lorsqu'on est à la fois menacé par le flanc et sur les derrières; on devait au contraire établir à Komorn le pivot de ses mouvements, et de là s'efforcer de porter la guerre sur la rive droite du Danube. L'heure des résolutions suprêmes approchait. Goergei rêvait un coup de main sur Vienne, lorsque l'apparition su-

bite de la division russe Panjutine vint rendre impossible l'accomplissement de ce projet. Repoussé à Zsigard et à Péred, battu à Raab, il reçoit d'un chevau-léger, à la journée d'Acs, un violent coup de sabre sur la nuque, et n'a que le temps de se jeter dans Komorn.

Une telle irrésolution, une telle anarchie régnaient alors dans les conseils de la Hongrie, qu'au moment même où les forces combinées de la Russie et de l'Autriche envahissaient les divers points du territoire, pas un plan d'opérations n'avait pu être adopté du consentement unanime des généraux. Au lieu d'envoyer à Goergei des ordres catégoriques et d'exiger de lui, une fois pour toutes, une catégorique obéissance, au risque, s'il la refusait, d'exécuter rigoureusement la loi militaire en pareil cas, on intrigue, on ruse, on complote ; on n'ose le destituer ouvertement, on travaille à le supplanter. Ainsi à Komorn, tandis que le lion, encore tout sanglant de sa blessure de la veille, rugit sur son lit de douleur, Kossuth cherche à le garrotter. « Le 2 juillet 1849, immédiatement après la bataille, le général Klapka recevait, en même temps que tous les officiers de mon état-major, une dépêche du gouvernement qui les informait de la nomination du général Meszaros au commandement en chef de toutes les forces hongroises. Quant à moi, j'étais rappelé par Kossuth, et l'on m'invitait à m'appliquer exclusivement à la direction du ministère de la guerre (1). » Ce Meszaros, fort impopulaire d'ailleurs auprès des officiers de l'armée, passait pour être l'*alter ego* du général Dembinski. On le voit, c'était la parfaite reproduction de la pièce déjà jouée à Kapolna. Kos-

(1) *Mein Leben*, t. II, p. 225

suth se servait assez volontiers de l'émigration polonaise pour battre en brèche, de temps à autre, les chefs madjars qui le gênaient. Le moyen pouvait être bon, seulement il n'eût point fallu en abuser. D'alleurs les fiers Madjars ne se laissaient pas faire. A Kapolna, on s'en souvient, tous les officiers de l'armée de Goergei avaient pris parti pour leur jeune chef ; à Komorn, leur indignation fut la même. L'état-major tout entier signa une déclaration portant que l'armée du nord était décidée à ne servir que sous les ordres de Goergei. Ce péremptoire manifeste, confié aux soins des généraux Klapka et Nagy-Sandor, fut remis par eux à Kossuth, qui s'excusa de son mieux en disant qu'on s'était mépris sur ses intentions, et qu'il n'avait voulu qu'amener Goergei à opter entre le portefeuille de la guerre et le bâton de commandant en chef.

En ce moment, Goergei eut véritablement dans ses mains le sort de la Hongrie. Libre de ses mouvements, affranchi pour jamais du joug d'un gouvernement inepte dont il venait de briser la dernière intrigue, il pouvait, sinon vaincre, du moins négocier encore avec autorité, et, par un acte de soumission solennelle, sauvegarder peut-être, en même temps que la vie de tous ses valeureux compagnons d'armes, l'existence nationale de son pays. Déclarer publiquement à la Hongrie ce que tant d'autres avaient intérêt à lui cacher : à savoir que toute espèce de résistance était devenue impossible ; puis, à la tête de soixante mille hommes de troupes aguerries, adossé sur la citadelle de Komorn, ce Gibraltar de l'Autriche, se réconcilier avec la couronne impériale, — il semble que c'eût été là mettre un noble terme à ces fastes

tragiques, et bien des funérailles que la cloche d'Arad sonna plus tard eussent sans doute été évitées. Pourquoi Goergei hésita-t-il ? Qui l'arrêta ? Ce ne furent point à coup sûr ses illusions ; quant à des scrupules, est-il permis de les supposer chez un homme qui devait, à quelques semaines de là, remettre au fourreau, sans conditions, cette épée qui pouvait encore, à cette époque, obtenir beaucoup du monarque en s'abaissant devant lui ? « Tu nous réconcilieras avec l'empereur, » comment cette belle parole du chevaleresque Damjanich, un des paladins de la table-ronde, ne revint-elle pas à son esprit ? Il pouvait être le Monk de cette révolution hongroise. Son royalisme bien connu, son dévouement au drapeau constitutionnel de l'Autriche, sa haine de la démagogie, tout paraissait lui indiquer ce rôle ; il hésita, et n'en fut que le Dumouriez.

XX

L'irrésolution de Goergei ne tarda pas à porter ses fruits. Incertain et flottant, il se décide enfin à subir l'inspiration d'un gouvernement qu'il méprise et qu'il a si souvent humilié. Le 11 juillet, Klapka reçoit ordre d'engager le feu pour masquer le gros de l'armée qui se dirige sur Gran et Waitzen. Après trois jours de marches forcées, Goergei atteint cette dernière ville, et là ses reconnaissances lui démontrent qu'il doit renoncer à l'idée de rompre la ligne de bataille de l'armée russe. Il fallait se replier vers le nord. Nagy-Sandor lève trop tôt ses avant-postes, et les Russes, avertis du mouvement rétrograde des Hongrois, fondent sur Waitzen avant que les parcs d'artillerie aient eu le temps de passer le pont. Goergei se retourne avec sa réserve, accepte le combat qu'on

lui livre, et finit par repousser l'ennemi jusque sur les hauteurs d'où il est descendu. Cette affaire du pont de Waitzen est restée dans la mémoire de tous ceux qui en furent témoins comme un des plus beaux traits dont Goergei ait donné l'exemple. Huit grenades russes, en éclatant à ses pieds, avaient incendié le pont, et lui, pâle et superbe, multipliant les coups de sabre et les hourras, électrisait par sa présence ses hardis pionniers, qui reprenaient courage en voyant de loin en loin l'héroïque Madjar dans son *attila* rouge apparaître au milieu de l'embrasement et des balles.

Il lui fallut alors revenir à son ancien échiquier du nord de la Hongrie. Prompt à l'action, habile à réparer ses pertes, déjouant par ses marches et contre-marches tous les calculs de l'ennemi, le rapide, l'adroit, l'insaisissable Goergei eut beau multiplier les prodiges, se montrer sur vingt points à la fois, être partout et nulle part : tant de présence d'esprit, de valeur, de talents militaires, ne devaient aboutir qu'à de stériles résultats, et le destin avait d'avance marqué l'heure où cette infatigable armée passerait sous les fourches caudines de Vilagos. C'était à cette époque une belle et redoutable armée que celle-là. A l'instar de Zumalacarreguy, Goergei l'avait en quelque sorte fait sortir de terre. Que de vaillants soldats s'étaient révélés dans ses rangs, que d'illustres chefs s'étaient montrés, qui dans d'autres circonstances n'eussent jamais rêvé la gloire des champs de bataille ! Involontairement cette guerre de Hongrie vous rappelle par instants nos guerres de la Vendée et leurs généraux improvisés, les Bonchamp, les Stofflet, les Gaston ! Et la *honved* jadis tant bafouée par Goergei lui-même, qui l'aurait maintenant reconnue ?

Comme en lions rugissants tous ces lièvres d'autrefois s'étaient changés ! Efforts superflus, vaine résistance, les Autrichiens et les Russes avaient engagé la partie de manière à ne laisser à leur antagoniste aucune chance, et le maréchal Paskiewistch, aussi bien que le baron Haynau, pouvaient, comme ce fameux joueur d'échecs arabe, indiquer d'avance au général hongrois dans quelle case ils le feraient mat. Pendant plus d'un mois, les troupes de Goergei manœuvrèrent à travers des forêts de baïonnettes russes et de piques cosaques. « Il me trompe toujours, cet homme ! » s'écriait le comte d'Érivan. N'importe, la partie était perdue, et ni la vigoureuse résistance de Goergei à Sajo, ni sa brillante affaire de Hernad ne pouvaient changer le sort des armes. Tout ce qu'il obtenait à force d'audace et de périlleux coups de main, c'était de ralentir la marche des Russes. « Nous avançons péniblement, écrivait le prince Paskiewistch dans un de ses bulletins, parce qu'il est impossible en ce pays de se procurer le moindre renseignement sur la position de l'ennemi. Tous les habitants tiennent pour Goergei, et je ne puis, à quelque prix que ce soit, avoir d'espion. »

Cependant le 2 août, vers deux heures du matin, les Russes tombaient sur Nagy-Sandor. Les Hongrois étaient parvenus à cacher si adroitement leur artillerie dans les champs de maïs qui entourent Débreczin, que les batteries russes durent arrêter leur feu et se retirer ; néanmoins, une manœuvre en flanc du général Gillenschmidt ayant forcé l'artillerie hongroise de changer de position, elle se vit tout à coup attaquée et mise en déroute par les masses de la cavalerie russe. Ce mouvement décida de la journée ; le corps

d'armée de Nagy-Sandor prit la fuite du côté de Débreczin, harcelé par les cavaliers musulmans et cosaques qui le poursuivirent jusqu'à travers les rues de la ville. La défaite des Hongrois était complète; Goergei se réunit, à Grosswardein, avec ce qui restait des troupes de Nagy-Sandor. Tant de marches, de travaux et de privations avaient épuisé cette armée, que son général aux abois voyait de jour en jour diminuer et se fondre. La guerre de partisans n'était même plus soutenable à cette heure. Goergei alors se retira sur Arad pour y faire sa jonction avec l'armée du sud et y prendre, d'après les ordres du gouvernement, le commandement supérieur de toutes les forces militantes de la Hongrie. Comme il était campé dans Alt-Arad, Kossuth, toujours en incubation de fourberies nouvelles, dépêcha de la citadelle d'Arad un courrier chargé de l'informer que les Autrichiens venaient d'être battus à plat. Naturellement l'histoire était fausse. Goergei n'eut pas de peine à s'en douter, et ses pressentiments ne furent que trop justifiés, lorsqu'il apprit quelques heures plus tard l'entière déconfiture de Dembinski, lorsqu'il sut que Bem, après être parvenu à prolonger d'un moment la bataille, n'en avait pas moins essuyé une déroute telle que de cinquante mille hommes (et cela de l'aveu de Kossuth lui-même), il lui en restait tout au plus six mille. Le 10 août au soir, Goergei fit son entrée dans la citadelle d'Arad; le 11, il prenait la dictature, et le premier usage qu'il faisait de ses pouvoirs discrétionnaires sur la nation et sur l'armée était de conclure avec le prince de Varsovie, par l'entremise du genéral Rüdiger, l'acte de capitulation qui devait le surlendemain recevoir son exécution à Vilagos.

XXI

On se tromperait fort à croire que Goergei eût attendu jusque-là pour agiter dans sa pensée des projets de capitulation avec la Russie. « Dès que la Hongrie doit succomber, peu importe laquelle des deux puissances de la Russie ou de l'Autriche lui frappera les derniers coups ; mais ce qui nous intéresse, c'est de savoir à laquelle des deux elle restera en partage ; ce qui nous intéresse, c'est que les suprêmes efforts de notre désespoir atteignent celle-ci plutôt que celle-là. » Ainsi parlait Goergei le 26 juin, dans le dernier conseil où il siégea en qualité de ministre de la guerre (1), alors que l'invasion de l'armée russe, écartant d'emblée toute idée de salut ultérieur, ne laissait plus debout qu'une question : vendre

(1) *Mein Leben*, t. II, p. 189.

le plus cher possible son agonie à l'ennemi qu'on détestait davantage. Or cet ennemi, qui en doute? c'était *l'Autrichien abhorré*, l'Autrichien premier coupable, en fin de compte, de tous les maux infligés à la patrie madjare. Multiplier les rencontres avec les Impériaux et leur porter les plus fréquentes et les plus douloureuses blessures, en attendant la venue des Russes; les Russes une fois en présence, entamer avec eux des négociations pacifiques, — voilà quels furent véritablement les principes de la politique de Goergei pendant cette période de convulsion. Et cette politique, il n'en fit point mystère, il la pratiqua dès le commencement au vu et su de chacun, de Kossuth tout le premier, qui ne la désapprouvait pas, du moins ouvertement. Quel sens autrement faudrait-il attribuer à cette visite au quartier général de Nyir-Adony (le 1er août) des ministres Széméré et Casimir Batthyanyi, chargés tous deux officiellement de s'entendre avec Goergei sur les moyens d'offrir la couronne de Hongrie au duc de Leuchtenberg, et de sauver, en la mettant sous la protection de la dynastie des Romanow, cette indépendance de la patrie pour laquelle il était bien reconnu désormais que le manifeste révolutionnaire du 14 avril ne pouvait plus rien? Il y a certaines illusions dont jamais, si optimiste qu'on le suppose, Kossuth ne fut la dupe; par exemple, il est impossible d'imaginer qu'il ait cru même un seul instant que la Hongrie soutiendrait à elle seule le double choc de la Russie et de l'Autriche. Non, cette prétendue confiance n'était chez lui qu'une affaire de mise en scène. Voyez, à dater du 14 avril, quel mal il se donne pour tromper la nation sur les dangers qui la menacent du côté de la Russie, dangers sur

lesquels il réussit à endormir si bien son monde, que le général Bem lui-même, jouet de cette parole illusoire, perd les défilés de Transylvanie avant de s'être douté seulement qu'ils fussent au moment d'être attaqués. Voyez avec quel aplomb incroyable il parvient à persuader à ce malheureux pays que lui, Kossuth, exerce sur la politique générale de l'Europe une influence énorme à l'aide de laquelle il doit finalement (je cite ici ses propres expressions), sinon *aboutir à vaincre la coalition austro-russe, du moins procurer à son pays une paix honorable achetée sans doute au prix de cruels et nombreux sacrifices, mais qui aura pour résultat de garantir la liberté.* Ainsi, même avec cette intervention tant annoncée de la France, de l'Angleterre, des États-Unis et de la Turquie, point de victoire définitive, mais tout simplement une paix honorable achetée au prix de nombreux sacrifices ! C'est, il faut l'avouer, se montrer modeste en ses ambitions, et un pareil homme aurait jamais pu croire de bonne foi que *son peuple,* comme il l'appelait, était assez fort pour battre à lui seul les Russes et les Autrichiens ! Quelle plaisanterie ! Kossuth a de ces retours qui vous confondent en vous laissant voir à tout instant le comédien narquois et vantard à côté de l'homme politique capable, je ne dirai pas de mener à bout, mais d'entreprendre de grands desseins. Les expédients, voilà son vrai cheval de bataille. « Si Dieu nous refuse son secours, que le diable nous vienne en aide ! » J'ignore si ce mot qu'on lui attribue est de lui, en tout cas il le peint à merveille. Républicain à Débreczin, nous le voyons brusquement se convertir à la foi monarchique et mettre la couronne de saint Étienne aux pieds du gendre de l'empereur Nicolas.

Athée, ou pour le moins sceptique en matière religieuse, il recommande publiquement le jeûne et les macérations comme un moyen d'arrêter la marche des Autrichiens et des Russes. Goergei, dans l'exposé très-complet qu'il donne de ses négociations avec le général Rüdiger, y rapporte un trait qui touche au sublime de ce genre héroï-comique où Kossuth excelle. « Le gouverneur me demanda alors ce que j'entendais faire au cas où, la nouvelle de la victoire de Dembinski à Témeswar se confirmant, je réussirais à opérer ma jonction avec lui et serais investi par le gouvernement du commandement supérieur des deux armées ? Je lui répondis qu'en ce cas je m'arrangerais de manière à prendre les Autrichiens à partie et à leur livrer bataille avec toutes mes forces rassemblées. — Et si c'étaient au contraire les Autrichiens qui eussent vaincu à Témeswar ? dit Kossuth. — *Alors je mettrais bas les armes !* — Et moi, répliqua Kossuth, je me brûlerais la cervelle (1) ! » Ce mot fut prononcé avec un accent si profondément convaincu, avec une telle vérité d'expression et de pantomime, que Goergei le prit au sérieux et chercha naïvement à dissuader Kossuth d'un acte si répréhensible, lui disant qu'il devait préférer la fuite au suicide, vu que son existence importait encore à la patrie, dont il pourrait servir la cause à l'étranger. Mais n'insistons pas davantage sur cette parole, fort heureusement non suivie d'effet. Ce qui reste établi, c'est que Kossuth était dans l'entière confidence des projets de Goergei touchant la capitulation.

Ces projets, Kossuth les approuvait *in petto* ou les condamnait : s'il les condamnait, pourquoi ne faisait-il pas arrê-

(1) *Mein Leben*, t. II, p. 384.

ter sur-le-champ le coupable ? Une chose certaine, c'est qu'au moment où Goergei déclarait qu'il mettrait bas les armes au cas où se confirmerait le bruit de la défaite de l'armée de Dembinski, le dictateur Kossuth tenait entre ses mains la vie du jeune général. Où se passait la scène que nous venons de raconter? Dans la citadelle d'Arad, dont un officier, rival de Goergei, avait alors le commandement supérieur. Or on sait ce qu'étaient au camp hongrois ces rivalités entre généraux. En laissant, après un aveu aussi dépourvu d'artifice, Goergei s'en retourner libre et seul à son quartier général d'Alt-Arad, lorsqu'il eût suffi d'un mot pour lui ôter tout moyen d'exécuter l'acte qu'il préméditait, Kossuth ne donnait-il pas à cet acte une sorte d'approbation tacite? Sans nul doute, mais il était de la politique de Kossuth de ne point s'expliquer à cette heure, de se réserver pour le fait accompli. Ce qui le préoccupe surtout pendant cet épilogue de la tragédie madjare c'est de sauver ses jours sans trop exposer sa popularité ; car n'oublions jamais que s'il y a par éclairs du Cromwell chez cet homme, il y a aussi du Scapin et beaucoup. Les tours qu'il ourdit contre Goergei avant de se résoudre à abdiquer sont impayables; on dirait la lutte du renard et du lion. Goergei, pour ôter à ses négociations toute apparence de révolte contre l'autorité constituée et de trahison, dut exiger de la part du gouverneur une démission formelle qui transférât au général en chef de l'armée les pouvoirs politiques d'un dictateur civil. Aussi longtemps que Kossuth restait investi de l'autorité suprême, Goergei ne pouvait espérer stipuler vis-à-vis des Russes d'autres intérêts que ceux de son armée. A quel titre en effet aurait-il essayé

d'obtenir des garanties pour la nation hongroise, n'étant point dictateur lui-même? Aurait-on voulu, par hasard, qu'il se donnât pour le représentant de ce gouvernement provisoire que les Russes avaient toujours refusé de reconnaître, et dont les dépêches diplomatiques n'étaient jamais parvenues au camp du maréchal Paskiewistch que sous le firman militaire de Goergei ! L'abdication de Kossuth n'eut donc pas d'autre objet que de mettre Goergei en situation de faire, comme général et chef politique du pays, ce que lui Kossuth ne pouvait faire ni comme général, puisqu'il ne commandait point aux troupes, ni comme chef politique, puisque les Russes ne le reconnaissaient point en cette qualité. Il abdiqua donc et disparut aussitôt, comme par un trappe, du théâtre de ses derniers exploits; mais le Parthe, en fuyant, lançait sa flèche sous forme de proclamation.

J'ai dit qu'en sauvant ses jours Kossuth avait sourtout à cœur de ménager sa popularité; tel est le sens qui se cache dans les paroles pleines de ruse et de perfidie à l'endroit de Goergei qu'il adresse à la nation hongroise avant de quitter la forteresse d'Arad. Le sublime de ce document, chef-d'œuvre d'astuce et de rouerie, c'est de prétendre faire croire à ce malheureux pays qu'il peut encore être sauvé par les armes, et, en désespoir de cause, obtenir tout d'une négociation pacifique habilement conduite. On voit quelle responsabilité menaçante cette proclamation posthume s'évertue à rejeter sur Goergei, dont elle travaille d'avance à faire ce fameux bouc émissaire que tant d'honnêtes dupes ont encore aujourd'hui dans une si sainte horreur.

C'est ainsi qu'en partant je te fais mes adieux.

Sauver le pays par les armes! après l'entière mise en déroute de Bem en Transylvanie, après les défaites de Nagy-Sandor à Débreczin, de Dembinski à Témeswar! sauver le pays par les armes, au milieu de l'immobilité et du silence de l'Europe, désormais à peine sympathique pour une cause dont la révolution s'était bruyamment emparée! Garantir l'existence politique de la Hongrie, le salut de ses libertés, négocier sur des bases avantageuses avec qui? Avec les Russes partout victorieux, partout maîtres du terrain. « Je répondis à Széméré, écrit Goergei, que je n'avais rien à faire dire aux Russes, parce que j'étais persuadé qu'ils ne traiteraient pas avec nous; et si cette conviction m'eût manqué, il m'aurait suffi pour l'acquérir de me mettre un seul instant à la place du maréchal Paskiewitsch. Ce que je sais, c'est qu'à la tête des forces dont il dispose, moi je ne traiterais pas, et rien ne m'autorise à penser qu'il doive agir différemment, que je n'agirais dans sa position. » Mettre bas les armes n'est point négocier, et jamais il ne fut question que d'un acte de soumission pure et simple. Autrement, aurait-on vu un officier en sous-ordre, le général Rüdiger, remplir dans toute cette affaire, vis-à-vis de Goergei, généralissime et dictateur, le rôle de plénipotentiaire russe, tandis que le chef de l'armée, le maréchal Paskiewistch, affectait de rester à distance et rappelait par son attitude en quelque sorte désintéressée le mot du prince Windisch-Graetz : « Je ne traite pas avec des rebelles ! »

A la proclamation traîtreusement chimérique de Kossuth, le général Goergei oppose, le soir même du jour qui précéda la catastrophe de Vilagos, un manifeste raisonné, véridique,

sérieux. C'est la parole d'un homme ferme et déterminé qui renonce à la lutte, parce qu'à ses yeux la lutte est devenue impossible, et qu'il condamne toute inutile effusion de sang. C'est la prose, si l'on veut, après la poésie. Dès le 11 août, Goergei se mit donc en rapport avec le général Rüdiger, qui s'était avancé jusque dans le voisinage d'Arad, et lui annonça sa résolution définitive de capituler. Cependant, comme l'avant-garde des Autrichiens, sous les ordres de Schlik, s'était en même temps approchée, Goergei indiqua au général russe la direction qu'il devait prendre, afin de mettre ses troupes entre les Autrichiens et l'armée hongroise, l'acte suprême ne devant avoir lieu qu'en présence des Russes seuls. « Hâtez-vous, général, si vous voulez éviter de nouveaux malheurs, et faites que ce triste dénoûment s'accomplisse au plus tôt ; faites surtout qu'il n'ait pour témoins que les troupes de S. M. l'empereur de Russie, car, je vous le déclare sur mon honneur, j'aimerais mieux être anéanti avec tout le corps que je commande dans une rencontre désespérée que de déposer les armes sans conditions devant les Autrichiens ! » Toute cette lettre au général Rüdiger, testament politique de Goergei, nous donne l'explication la plus complète de sa conduite et de sa situation. « Vous connaissez la déplorable histoire de mon pays, et vous m'épargnerez de revenir sur cet enchaînement de circonstances fatales qui, après nous avoir mis les armes à la main pour la revendication de nos droits légitimes, devait nous amener à combattre pour notre propre existence. » Une fois de plus, il nous est démontré que Goergei, si tant est qu'il se fût jamais senti la moindre confiance dans l'avenir de la cause qu'il soutenait,

avait perdu tout espoir dès la première nouvelle de l'intervention russe.

Cependant cette lettre, pas plus que les mémoires du général madjar, ne lève deux ou trois objections graves qui se présentent et que Goergei n'affronte nulle part, sans doute parce que sa conscience lui dit que s'il essayait d'y répondre, les bonnes raisons lui manqueraient. Ecartons cette idée ridicule de haute trahison, à laquelle les plus acharnés adversaires du jeune général semblent avoir eux-mêmes renoncé : il n'en reste pas moins à se demander pourquoi Goergei, ayant acquis l'inébranlable certitude qu'il ne pouvait plus rien désormais contre les forces combinées de l'Autriche et de la Russie, gardait son commandement et continuait la guerre ? Autre énigme. La déclaration du 14 avril ouvre un abîme infranchissable entre le gouvernement provisoire et le général de l'armée du Haut-Danube. Deux partis s'offraient alors à Goergei : abdiquer ses fonctions, refuser publiquement le concours de son épée à une cause qui cessait d'être la sienne, ou relever fièrement la tête contre une autorité révolutionnaire, proclamer sa déchéance, et puiser dans le vieux royalisme de ses compagnons d'armes l'audace d'un de ces coups d'État qui tranchent les situations. Au lieu d'en venir à ces glorieuses extrémités, il hésite et perd son temps à calculer l'influence que son éloignement pourrait avoir sur les troupes ; incapable à la fois d'agir et de se démettre, il va d'irrésolution en irrésolution, et finit par consentir à recevoir des mains d'un gouvernement qu'il méprise le portefeuille de ministre de la guerre et le commandement d'une armée, qu'en se ravisant, alors qu'il était temps encore, on aurait pu

faire servir à de grands desseins. Quelques-uns des *anciens* amis de Goergei m'ont souvent assuré que la chose au monde qui manquait le plus au vainqueur de Waitzen, *c'était la* confiance en ses propres mérites. Douter de soi-même, en dernière analyse on trouverait là peut-être le secret de bien des mouvements dont le sens nous échappe. Ce défaut va même si loin, qu'au début de la campagne Goergei ne voulait point croire à ses talents stratégiques, et parlait d'obtenir quelque jour, en récompense des services qu'il pourrait avoir rendus, une place de professeur de chimie à l'université de Pesth. « Si je bats l'ennemi et que la guerre se termine à notre avantage, disait parfois le jeune capitaine, je demanderai à mon pays de me voter une somme de cinquante mille florins pour la fondation d'un laboratoire de chimie. C'est énorme ce qu'avec cinquante mille florins on pourrait faire chez nous pour les progrès de la science. » Au lendemain de Vilagos, à peine installé à Klagenfurt, lieu désigné à son exil, Goergei reprenait le cours de ses chères études. Un jour Kossuth, véritable Madjar pour la munificence et la prodigalité, voulant assurer l'avenir de son jeune général et peut-être aussi fléchir ses gênantes roideurs, lui décréta une somme de deux cent mille florins que, par excès de délicatesse, le dictateur fit offrir à madame Goergei. Dès qu'il eut connaissance de ce don, Goergei le refusa, et renvoya à Kossuth son riche présent avec ces paroles d'une héroïque simplicité : « Si je meurs, je n'ai besoin de rien, et ma femme redeviendra gouvernante, ce qu'elle fut jadis ; si nous sommes vaincus et que j'échappe, je me ferai professeur en pays étranger, et si nous triomphons et que je survive à nos victoires, moins que jamais j'aurai besoin d'argent. »

Un homme pourvu à l'endroit de lui-même d'une pareille dose de scepticisme n'offrait, on le devine, qu'un champ très-peu favorable au charlatanisme d'autrui. Nous avons vu ses dédains pour les vantardises de Perczel, ses hauteurs envers Kossuth, dont la pompe lyrique et le fracas déclamatoire ne lui inspirèrent jamais d'autre admiration que celle qui revient en partage au comédien habile. Faiblesse inhérente à l'orgueil humain! ascendant irrésistible d'un esprit solide et maître de lui-même sur l'enthousiasme gonflé de gaz et le patriotisme de tempérament! Un homme poursuit Kossuth de son sarcasme, le harcèle de ses persiflages, et c'est juste cet homme que le dictateur triomphant ne se lasse pas de circonvenir et d'enlacer. Pour un hommage de ce Miltiade sardonique, dont les lauriers l'empêchaient de dormir, le potentat républicain eût tout donné. Vaines avances! le superbe, le froid, l'aristocrate Goergei conservait sur sa bouche ce pli fatal des cœurs désabusés, le masque d'airain ne se déridait pas, et ce Kossuth, qu'entouraient alors tant d'adulations, en était réduit à voir ses flatteries échouer devant cet amer antagonisme qu'il ne pouvait briser!

Calme dans la bonne fortune, indifférent à la mauvaise, Goergei voit les individus et les événements avec l'impassibilité d'un chimiste procédant à son analyse, et son attitude sur les champs de bataille prouve qu'il a pour la mort le même mépris que pour les hommes. Moins royaliste peut-être que patricien, il n'est Madjar qu'en de justes mesures, et sait aussi bien se garder des faiblesses de nationalité que des autres faiblesses d'amour-propre. A l'armée, tous ses ordres du jour et tous ses bulletins, qui, soit dit en passant, se

recommandent par la netteté et la distinction du style, étaient rédigés en langue allemande, crime impardonnable à cette époque aux yeux d'une foule de gens possédés de la fièvre madjare, et qui, lorsque leurs propres noms leur semblaient avoir une tournure par trop germanique, en *madjarisaient* les désinences ; mais Goergei se souciait fort peu des oppositions de ce genre, qu'elles vinssent d'en haut ou d'en bas, et passait outre aux clabauderies en répondant : « J'ai l'habitude d'écrire et de parler pour me faire comprendre des gens auxquels je m'adresse. Or, quand je donne un ordre en allemand, tout le monde le comprend au quartier, tandis que si je leur parle madjar, la moitié d'entre eux ne savent pas ce que je veux leur dire. »

C'est aussi en allemand que Goergei a écrit l'histoire de sa vie militaire. Ses mémoires sont l'un des ouvrages les plus curieux et les plus charmants qui se puissent lire. Je laisse aux juges compétents d'apprécier à sa haute valeur la partie stratégique, tous ces plans d'opérations, tous ces exposés de manœuvre, tous ces récits de marches et de contre-marches ; mais ce que je ne saurais trop louer, c'est l'originalité parfaite de ces deux volumes, qui pouvaient en somme n'être que le monument toujours assez peu accessible d'un tacticien habile, et qui sont, au contraire, l'œuvre d'un homme d'esprit, d'un observateur plein de finesse et de tact, d'une plume à qui pas un ridicule n'échappe. Comme tous les détails de cette guerre de Hongrie, l'un des épisodes les plus émouvants des annales contemporaines, y sont saisis et commentés ! Comme tous ces personnages mis en évidence par les événements et jusqu'alors, hélas ! si défigurés par la po-

lémique banale des journaux, s'animent pour la première fois, et pour la première fois vivent à nos yeux de la vie de l'histoire ! Quel tableau de la Hongrie que ce livre écrit par un homme qui ne se passionne jamais, et raconte froidement les choses grandes et petites auxquelles il a pris part ! En présence de ces divisions intestines, de ces querelles entre généraux qui rappellent incessamment le camp de Waldstein, en présence de cet éternel désarroi, on se demande à chaque page de ce livre comment l'Autriche a dû finir par faire appel aux armes russes. « Ah ! si Windisch-Graetz avait pu voir où nous en étions en ce moment ! » s'écrie quelque part Goergei, énumérant les misères du début. C'est qu'en effet le prince Windisch-Graetz ne voyait rien et ne voulait rien voir, et plus tard, quand les véritables hommes d'action entrèrent en campagne, le tour était joué, les ongles avaient cru au lion hongrois, les *honveds* avaient appris à marcher à l'ennemi. A propos des *honveds*, je noterai dans l'ouvrage de Goergei une lacune regrettable. Pourquoi, par exemple, ce silence obstiné sur la manière dont se forma son armée ? Nous venons de laisser Goergei tout à l'heure aux prises avec de misérables recrues qu'il bafoue et dont il désespère, et voilà que nous le retrouvons tout à coup à la tête de troupes fermes et résolues avec lesquelles il bat les Autrichiens aux deux journées décisives de Waitzen et d'Issaszeg ! Ces troupes, comment se sont-elles si vite ravisées ? Par quel prodige cette milice ridicule est-elle en quelques semaines devenue une armée sérieuse ? Pourquoi Goergei ne le dit-il point ? Serait-ce, par hasard, que l'insurmontable antipathie que Kossuth lui inspire l'empêche de rendre au dictateur la juste

part d'éloges qui lui revient en cette affaire? L'éloquence de Kossuth, impuissante sur les champs de bataille, avait l'inappréciable mérite de savoir susciter les populations des campagnes et les préparer à la discipline du drapeau, et puis Kossuth était l'homme des ressources infinies. Nul mieux que lui ne s'entendait à procurer de l'argent aux généraux. Dans un pays où l'agriculture est en quelque sorte l'unique industrie, où le commerce n'existe qu'à l'état le plus élémentaire, le numéraire doit naturellement n'avoir qu'une circulation allanguie et médiocre, et l'argent, livré partout ailleurs au va-et-vient des transactions, finit par s'accumuler aux mains des riches particuliers. Cette loi d'économie politique, spécialement applicable à son pays, Kossuth ne l'ignorait pas, et ce fut le grand art de sa parole de remuer les espèces au fond des coffres-forts, et d'amener sur l'autel de la patrie les doublons qui dormaient au fond des escarcelles. Dans quelle mesure l'éloquence du dictateur, et au besoin les arguments irrésistibles que tout pouvoir révolutionnaire sait employer lorsque les circonstances le commandent, — dans quelle mesure ces divers éléments combinés aidèrent-ils à la formation de l'armée de Goergei? Nous ne le saurions dire. Cependant, comme l'argent passe assez généralement pour le nerf de la guerre, et que Kossuth avait le secret d'en trouver, il nous paraît impossible que le dictateur madjar n'ait pas eu quelque influence sur la formation du corps d'armée de Goergei, et nous persistons à reprocher au général d'avoir refusé, dans ses mémoires, de rendre à Kossuth ce qui appartient à Kossuth.

Ces injustes réticences, hâtons-nous de le dire, n'atteignent

que l'ennemi domestique (celui de tous, il est vrai, envers lequel on aime le moins à se montrer généreux); elles ne se reproduisent point à l'égard des autres adversaires que Goergei rencontre journellement sur le terrain du combat; car, s'il n'arrive jamais au général hongrois (et qui oserait le lui demander ?) d'afficher une grande prévention en faveur des troupes autrichiennes, il lui est cependant impossible de ne rien laisser transpirer au dehors de la secrète estime où il tient cette armée régulière et disciplinée, et de l'envie que, du milieu des bandes tumultueuses qui l'entourent, il porte lui, chef involontaire d'une nuée de partisans, à ces généraux commandant des corps homogènes, à tous ces nobles officiers qu'il ne peut oublier d'avoir eus jadis pour frères d'armes. Quand cet homme, qui, trois ans plus tôt, aurait versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour mériter la croix de Marie-Thérèse, repousse ironiquement les honneurs à lui décernés par Kossuth, il y a dans l'amertume de son refus quelque chose des remords que dut ressentir Moreau en tirant l'épée contre le drapeau de sa jeunesse. Au premier rang des officiers impériaux qui figurent dans l'ouvrage de Goergei, il en est un, le général Schlik, que les chances de la victoire ramènent sur la scène à tout instant. Kapolna, Kaschau, Miskolcz, belles journées pour les armes autrichiennes, et dont la promptitude d'esprit et la bravoure de Schlik firent le succès! Pour nous qui avons connu à cette époque l'intrépide général, c'est une véritable joie de voir cette chevaleresque physionomie se profiler à l'horizon, et de retrouver là cet homme aimé de tous, ce glorieux soldat à qui le jeune empereur devant Raab criait: « Bravo, Schlik ! »

et que ses ennemis, écrivant dans l'exil leurs commentaires, appellent un héros.

Goergei comptait à peine trente-deux ans lorsque la capitulation de Vilagos vint mettre un terme bien prématuré à une carrière militaire qui n'avait pas été sans éclat. Hélas! combien de jeunes renommées ont ainsi dévorées les événements de 1848! Le même embrasement volcanique qui développait leur trop hâtive efflorescence les devait dessécher avant l'heure. C'est l'histoire de cette carrière brillante et rapide que le jeune général a entrepris de retracer dans ses loisirs forcés de Klagenfurt, dans ce recueillement indéfini où la triste loi de son destin le condamne. Je ne reviendrai pas sur les graves témoignages que le livre même de Goergei semble porter en certains endroits contre sa conduite ; je ne redirai pas comment en un acte formel d'accusation se change çà et là cet ingénieux, cet entraînant plaidoyer qu'on croirait écrit par la plume d'un Beaumarchais, si les documents stratégiques et les commentaires ne nous montraient à chaque instant le tacticien à côté du lettré, l'homme de guerre à côté de l'homme d'esprit. A quelque point de vue qu'on se place, Goergei a manqué de résolution ; il en a manqué vis-à-vis du pouvoir (quel qu'il fût, je ne le discute pas) qui lui déléguait le commandement; il en a manqué vis-à-vis de la cause qu'en son âme et conscience il prétendait défendre. Arrêter, en ses mille péripéties plus sanglantes les unes que les autres, cette guerre néfaste; mesurer tout de suite, avec la justesse de son coup d'œil, ce qui était possible et ce qui ne l'était pas ; former un dessein, s'y tenir et vouloir comme on sait vouloir quand on a quarante mille

hommes sous ses ordres et qu'on est maître de Komorn, — à un moment donné Goergei pouvait tout cela : il ne l'a point fait. Idole du soldat, constitution de fer, nature douée sur le champ de bataille de ce regard concentrique que Napoléon appelait l'âme du général d'armée, l'occasion l'a trouvé faible, indécis, sans volonté. Il n'a pas su franchir à temps le Rubicon, et lorsque les catastrophes qu'il prévoyait sont survenues, quand la capitulation de Vilagos a marqué la suprême étape de cette sinistre campagne, tous lui ont jeté la pierre, ceux-ci parce que c'était trop tôt, ceux-là parce que c'était trop tard.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

ŒUVRES COMPLÈTES

— INÉDITES ET POSTHUMES —

DE STENDHAL

(HENRI BEYLE)

PRÉCÉDÉES D'UN ESSAI SUR SA VIE ET SES OUVRAGES

PAR

M. PROSPER MÉRIMÉE

de l'Académie française

Format grand in-18 anglais.

Nous sommes heureux d'annoncer enfin, après bien des recherches, et sous les auspices des plus intimes et des plus chers amis de l'auteur, une édition des œuvres complètes d'un des plus beaux esprits de ce siècle, M. de Stendhal, pour garder à M. Beyle le nom littéraire que lui-même il avait choisi.

Parmi les écrivains de ce temps-ci, il en est peu qui aient occupé au même degré l'attention publique et qui l'aient tenue plus en éveil. Cette inquiétude que M. Beyle donnait au lecteur, et cette curiosité soulevée par les moindres traits de cette plume acérée, se peuvent expliquer facilement par la nouveauté, par la fantaisie et par la variété des sujets qui se présentaient sans cesse et sans fin au voyageur, au rêveur, à l'artiste, au sceptique enfin : il réunissait en lui-même tous les contrastes; il doutait de l'amour, et il était à genoux devant Rossini.

Les lecteurs de cette génération ne se rappellent pas sans un vif sentiment de reconnaissance les livres de M. de Stendhal, tout remplis d'observations ingénieuses, de récits inattendus, de sentiments tout nouveaux et surtout féconds en surprises

de tout genre, soit que l'auteur nous promène dans la Rome éternelle, soit qu'il étudie et compare à loisir l'une à l'autre, Rome à Florence ; soit que, dans une suite de pages brillantes, du style le plus fin et de la raillerie la plus vive, il raconte, à la façon d'un artiste, ses peines, ses espérances et ses impressions de chaque jour.

Homme du monde, homme à part dans le monde ; actif et paresseux, plein de zèle aujourd'hui et le lendemain endormi à moitié, improvisateur ardent, écrivain plein d'art et de recherche, il a tous les mérites du style, il en a tous les défauts : aujourd'hui Tacite et demain Crébillon fils.

Parmi les romans de M. de Stendhal, il en est plusieurs dont la trace est restée vive et dont l'empreinte est ineffaçable. *Le Rouge et le Noir*, par exemple, où l'on nous montre à quels excès peut se porter la témérité de l'impuissance, est un formidable roman dans son genre, et peu d'histoires ont été publiées, plus complètes, des vanités de la Restauration. Elle croyait bâtir sur le roc, elle bâtissait sur le sable. En véritable disciple de Voltaire, M. de Stendhal touchait la plaie et la faisait saigner sous sa main sans pitié.

Que dirons-nous de la *Chartreuse de Parme* qui n'ait été dit cent fois mieux que nous ne saurions faire ? Un pareil livre est une épopée : au milieu des plus chères déceptions de la jeunesse et des plus tendres réminiscences de l'amour, vous rencontrez soudain le plus merveilleux récit de bataille qui ait été entrepris depuis les batailles d'Alexandre et de César. En ce livre épique apparaît, radieuse et sanglante, dans ses espérances et dans ses désespoirs, la journée entière de Waterloo ; vous entendez tous ces grands bruits, vous comprenez tous ces détails, vous suivez à la trace les phalanges de l'Europe, et vous vous étonnez, épouvanté du charme indéfinissable qui peut se rencontrer dans ces pages dignes des plus sincères historiens.

Voilà un livre, cette *Chartreuse de Parme !* Ce sont là aussi des livres dignes d'être conservés, les *Promenades dans Rome*, *Rome, Naples et Florence*, l'*Histoire de la peinture en Italie*, la *Vie de Rossini* et la *Vie de Haydn, Mozart et Métastase*, et enfin ce livre charmant *de l'Amour*, qui a tant occupé les amoureux... les philosophes de ce temps-ci.

Dans notre édition, ce livre *de l'Amour* est augmenté de moitié, pour ainsi dire ; car l'auteur a refait son livre, et comme le texte en était inépuisable, il n'a quitté son livre qu'à la mort.

C'est donc un ouvrage tout nouveau que nous annonçons à nos lecteurs, et ce qu'ils ont pu en lire déjà n'était que le premier trait du tableau.

Dans notre édition, nous avons réuni, sous le titre de *Mélanges*, un grand nombre de pages, précieuses pour le fond autant que pour la forme, que M. de Stendhal jetait çà et là d'une main prodigue, et qu'il signait de vingt noms différents. Ce sont là les archives de sa vie, et il a fallu véritablement rencontrer un archiviste et un ami pour que ces belles pages ne fussent pas perdues. Notre édition les sauve. Elle sauve aussi, dans deux volumes publiés sous ce titre : *Correspondance de M. de Stendhal*, une suite de lettres à ses amis des deux sexes, et même une suite de lettres plus tendres qui montreront ce bel esprit sous un jour tout nouveau.

Quiconque, au reste, voudra connaître le mouvement littéraire et politique des derniers jours de la Restauration, devra lire nécessairement cette correspondance inédite de M. de Stendhal ; non-seulement on y voit l'homme qui juge et qui juge bien, mais encore l'homme qui sait voir et prévoir, et dont les instincts ne le trompent guère. Il avait l'esprit libéral en toutes choses, il aimait la libre pensée, et ça l'amusait de marcher en avant :

« Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre,

lui disaient ses amis. — Et qui m'aime me suive, » répondait-il.

Hélas ! on l'a suivi tant qu'il a pu marcher, on l'a lu tant qu'il a pu écrire. Nous donnerons, parmi toutes ces choses inédites, deux volumes de *Nouvelles*, mises en leur ordre, à leur place, et se faisant valoir l'une l'autre par la diversité même de leur génie et de leurs origines. Parmi ces nouvelles, on distinguera, cette fois encore, l'*Abbesse de Castro*, les *Cenci*, le *Philtre*, à côté d'autres nouvelles entièrement inédites.

La mort prématurée de M. de Stendhal, frappé d'un coup de foudre au moment où sa vie était encore pleine et féconde, a attristé tous les amis des lettres. Elle a été un deuil sincère de tous les honnêtes gens qui aiment les livres bien faits, les saines paroles, l'esprit sincère, un style correct même dans ses excès, et sérieux même dans ses élégances les plus cherchées. M. de Balzac, lui-même, un bon juge, quand il apprit la mort de M. de Stendhal : « C'était un des esprits les plus remarquables

de ce temps-ci, disait-il... La *Chartreuse de Parme* est un livre merveilleux, le livre des esprits distingués. »

A cette louange suprême nous n'avons rien à ajouter. M. Prosper Mérimée s'est chargé d'écrire pour notre édition la vie de M. de Stendhal, dont il est resté l'ami fidèle et l'admirateur dévoué. Cette notice sera pour notre livre un précieux ornement, et d'un prix inestimable. Enfin, la louange de notre écrivain se retrouvera surabondamment dans les dix-huit volumes que nous annonçons, et qui seront tout à fait dignes, nous l'espérons du moins, par les soins de tout genre qui leur seront donnés, de représenter dans l'avenir les œuvres de ce charmant penseur, de ce rare esprit, de ce merveilleux écrivain.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Les Œuvres complètes de Stendhal, y compris les Œuvres inédites, formeront dix-huit volumes grand in-18. Un volume paraît tous les mois. On peut acheter chaque volume séparément.

Prix du volume, 3 francs.

TITRES DES OUVRAGES DE M. DE STENDHAL (HENRI BEYLE)

Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase. . . . . 1 vol.
Histoire de la Peinture en Italie. — Avec une introduction inédite. . . . . 1 —
Rome, Naples et Florence. — Préface inédite. . . . . . . 1 —
De l'Amour. — Avec préfaces et fragments inédits. . . . . . 1 —
Vie de Rossini. . . . . 1 —
Armance, ou quelques scènes d'un salon de Paris. . . . . 1 —
Promenades dans Rome. — Avec fragments inédits. . . . . . 2 —
Le Rouge et le Noir. . . . . . 1 —
La Chartreuse de Parme . . . 1 —
Mémoires d'un Touriste. — Avec préface inédite. . . . . 1 vol.
Souvenirs de voyages, suite des *Mémoires d'un Touriste.* — Inédit. . . . . 1 —
Chroniques italiennes. — *L'Abbesse de Castro.* — *Les Cenci*, — *La Duchesse de Palliano*, — *Vittoria Accoramboni*. . . . 1 —
Nouvelles. — *Vanina Vanini*, — *Le Philtre*, — *Le Coffre et le Revenant*, etc., etc. . . . . . . 1 —
Nouvelles inédites. . . . . . . 1 —
Mélanges d'art et de littérature, en grande partie inédits. . . . . 1 —

Et deux volumes de Correspondance publiés pour la première fois.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS.

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE.

FORMAT IN-18 ANGLAIS.

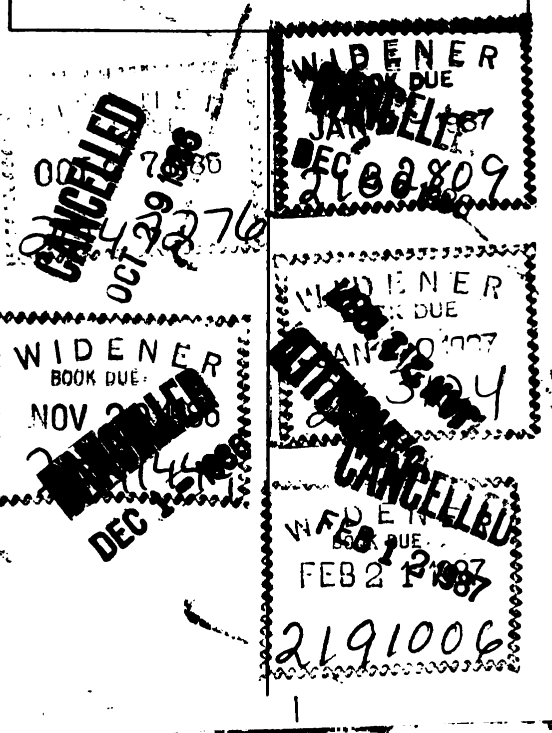
Ire SÉRIE A 2 FRANCS LE VOL

		vol.
Alex. Dumas.	Le Vicomte de Bragelonne	6
—	Mémoires d'un Médecin	5
—	Les Quarante-Cinq	3
—	Le Comte de Monte-Cristo	6
—	Le Capitaine Paul	1
—	Chev. d'Harmental	2
—	Trois Mousquetaires	2
—	Vingt ans après	3
—	La Reine Margot	2
—	La Dame de Monsoreau	3
—	Jacques Ortis	1
—	Le Chev. de Maison Rouge	1
—	Georges	1
—	Fernande	1
—	Pauline et Pascal Bruno	1
—	Souvenirs d'Antony	1
—	Sylvandire	1
—	Le Maître d'armes	1
—	Fille du Régent	1
—	Guerre des femmes	2
—	Isabel de Bavière	2
—	Amaury	1
—	Cécile	1
—	Les Frères Corses	1
—	Impress. de Voyage.	
—	— Suisse	3
—	— Le Corricolo	2
—	— Midi de la France	2
—	Collier de la Reine	3
—	Ange Pitou	2
George Sand	La Petite Fadette	1
E. de Girardin	Etudes politiques	1
—	Quest. administ. et financières	1
—	Le Pour et le Contre	1
—	Bon sens, bonne foi	1
—	Le Droit au travail au Luxembourg et à l'Assemblée nationale	2
Em. Souvestre	Un Philosophe sous les toits	1
—	Confes. d'un ouvrier	1
—	Derniers paysans	2
—	Chron. de la mer	1
—	Scènes de la Chouannerie	1
—	Dans la prairie	1
—	Les Clairières	1
—	Scènes de la vie intime	1
—	Le Foyer breton	2
—	Sous les filets	1
—	En Quarantaine	1
—	Histoires d'autrefois	1
—	Nouv. et romans	1
—	Derniers Bretons	2
Paul Féval	Le Fils du diable	4
—	Myst. de Londres	3
—	Amours de Paris	2
L. Vitet	Les Etats d'Orléans	1
Bab.-Laribière	Histoire de l'Assemblée nationale constituante	2
Albert Aubert	Les Illusions de jeunesse	1
F. Lamennais	La Société première	1
Eugène Sue	Les Sept Péchés capitaux	7
Gab. Richard	Voy. autour de ma maîtresse	1
Louis Reybaud	Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques	4

IIe SÉRIE A 3 FRANCS LE VOL.

		vol.
Lamartine	Geneviève	1
—	3 mois au Pouvoir	1
Jules Janin	Hist. de la littérature dramatique	2
Pr. Mérimée	Nouvelles (3e édit.)	1
—	Episode de l'Hist. de Russie	1
—	Les Deux Héritages	1
—	Etudes sur l'Hist. romaine	1
—	Mélanges historiques et littéraires (sous presse)	1
De Stendahl	De l'Amour	1
—	Promen. dans Rome	2
—	Chartreuse de Parme	1
—	Rouge et Noir	1
—	Romans et Nouvell.	1
—	Histoire de la peinture en Italie	1
—	Vie de Rossini	1
Ch. de Bernard	Le Nœud Gordien	1
—	Gerfaut	1
—	Le Paravent	1
—	L'Ecueil	1
—	Les Ailes d'Icare	1
—	La Peau du Lion	1
—	Un Homme sérieux	1
Henri Blaze	Ecrivains et Poëtes de l'Allemagne	1
—	Souv. et Récits des Camp. d'Autriche	1
—	Episode de l'hist. du Hanovre (s. pr.)	1
John Lemoinne	Etudes critiques et biographiques	1
Gust. Planche	Portraits d'artistes	2
F. Ponsard	Théâtre complet	1
—	Etudes antiques	1
Emile Augier	Poésies complètes	1
A. de Broglie	Etudes morales et littéraires	1
Louis Reybaud	Mœurs et Portraits	2
—	Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale	1
—	Nouvelles	1
—	Romans	1
—	La Comtesse de Mauléon	1
—	La Vie à rebours	1
—	Marines et voyages	1
Mme E. Girardin	Marguerite	1
—	Nouvelles	1
—	Le Vic. de Launay	1
—	Le marquis de Pontanges	1
Alph. Karr	Agathe et Cécile	1
—	Les Femmes	1
—	Soirées de Sainte-Adresse	1
—	Raoul Desloges	1
—	Lettres écrites de mon jardin	1
—	Au bord de la mer (sous presse)	1
Th. Gautier	Les Grotesques	
—	Constantinople	
—	En Grèce et ... que (s. pr...	
Méry	Les Nuits ang...	
—	Les Nuits ita...	
—	Les Nuits ind...	
De Pontmartin	Contes et Nou...	
Oct. Feuillet	Scènes et pro...	
—	Bellah	
—	Scènes et Com...	
Léon Gozlan	Hist. de 130 fe...	
—	Les Vendange...	
—	Nouvelles	
D'Haussonville	Histoire de la ...tique ext... du gouver... franç. 183...	
Eug. Forcade	Etudes hist...	
Henry Murger	Scèn. de la B...	
—	Scènes de la vie de jeunesse	
—	Le pays Lat...	
—	Scèn. de cam...	
—	Les Buveurs...	
Cuvill.-Fleury	Portraits pol... et révolution... res (2e édit.)	
—	Etudes histor... et littérair...	
Jules Sandeau	Catherine	
—	Nouvelles	
—	Sacs et Parch...	
—	Un Héritage ...	
E. Texier	Critiques et ...	
—	Contes et V...	
A. Dumas fils	La Dame aux ...mélias (5e é...	
—	Contes et N...	
—	La Vie à ...	
—	Avent. de ... (sous pr...	
—	Antonine ...	
Amédée Achard	Les Châte... Espagne	
August. Maquet	Nouvelles ...	
Arnould Fremy	Journal d'u... Fille	
L. Ratisbonne	L'enfer ... (trad. ... texte en ...	
Paul Deltuf	Contes ro...	
P. de Molènes	Caractères ... cits du ...	
—	Aventures ... passé	
Théod. Pavie	Scènes et R... Pays d'o...	
—	Etudes et ... (sous pre...	
Ch. Reynaud	D'Athènes ...	
—	Epîtres, C... Pastorales	
Hect. Berlioz	Les Soirées ... chez re...	
F. de Conches	Léopold R...	
L. P. d'Orléans, ex-roi des Franç.	Mon Journ... nements	
De Groiseilliez	Histoire de ... de Lo... lippe (2e...	
Champfleury	Contes ... nouveaux	
—	Les Exc...	
Emile Thomas	Hist. de ... nation...	

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.


WIDENER
BOOK DUE
CANCELLED
WIDENER
BOOK DUE
NOV
CANCELLED

